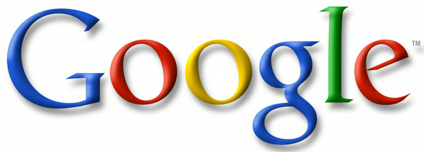
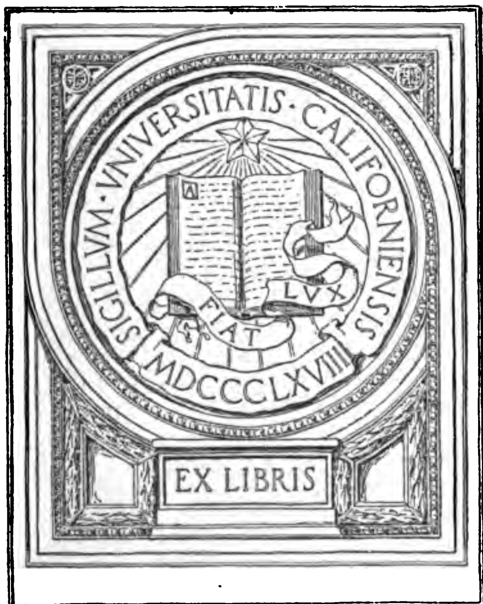



SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

ANTHOLOGIE
DU
THÉATRE FRANÇAIS
CONTEMPORAIN

COULOMMIERS
Imprimerie Paul BRODARD

ANTHOLOGIE

DU

THÉATRE FRANÇAIS

CONTEMPORAIN

(PROSE ET VERS)

(1850 à nos jours)

PAR

Georges PELLISSIER



PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

Dépôt exclusif pour les États-Unis

EM. TERQUEM

19, RUE SCRIBE. — PARIS.

16, BEAVER STREET. — NEW-YORK.

ANTHOLOGIE

DU

THÉATRE FRANÇAIS

CONTEMPORAIN

A. D'ENNERY ET CORMON

Adolphe Philippe (dit D'Ennery), né à Paris en 1811, mort en 1899.

***La Grâce de Dieu*, 1841 ; *don César de Bazan*, 1844; *Marie-Jeanne*, 1845; *le Médecin des enfants*, 1855; *les Deux Orphelines*, 1874.**

D'Ennery est un de nos plus féconds auteurs de mélodrames. Mal écrites et remplies d'invraisemblances, ses pièces n'en eurent pas moins un très grand succès populaire, dû au pathétique des situations.

LES DEUX ORPHELINES

[Deux jeunes filles, Henriette et Louise, celle-ci aveugle, ont été séparées en arrivant à Paris. Louise tombe aux mains de la Frochard, qui la force à chanter dans les rues et à mendier. Cette horrible mégère a deux fils, Jacques et Pierre, le premier, une espèce de bandit, le second, honnête et tendre, mais craintif et d'ailleurs infirme.]

Je ne vais pas te voir,
ce matin, parceque je
suis malade de tous
ces ennuis – Pardonne
moi celui que je te cause.
Tout à toi.
Ad. d'Ennery

QUATRIÈME ACTE

Une chambre de la plus misérable apparence; — au fond, dans un coin, le grabat de la Frochard, en partie masqué par un vieux châle jeté sur une corde. — Une porte donnant à l'extérieur. — A droite, une fenêtre et un petit escalier conduisant à un grenier dont la porte est ouverte. — A gauche, un vieux buffet dans le coin; contre le mur un peu de paille et une mauvaise couverture en loques. — Une petite table en bois. — Un vieux fauteuil déchiré, un fourneau, une marmite, la meule de Pierre.

SCÈNE I

PIERRE, LOUISE.

(*Louise est couchée sur la paille. Pierre, assis près d'elle sur un tabouret, la regarde endormie.*)

PIERRE.

Si jeune, si faible, si jolie... et voilà ce qu'ils ont fait d'elle! un pauvre être souffrant et désolé... Et quand elle rentre de son rude travail, voilà ce qu'elle trouve: un peu de paille, dans un coin, pour reposer son pauvre corps brisé; heureuse quand on ne l'enferme pas tout le jour et toute la nuit au fond de ce grenier où le froid de la mort vous saisit, rien que d'y entrer... Et je vois tout ça!... et je ne peux rien, rien pour l'empêcher! (*Se levant et se rapprochant de Louise*). On dirait qu'elle frissonne... Comme elle respire vite!... c'est qu'elle souffre... sans doute...

LOUISE, *se soulevant à demi.*

Qui donc est là?

PIERRE.

C'est moi, mam'selle... Pierre...

LOUISE.

Alors... je puis dormir encore un instant...

PIERRE.

Soyez tranquille, je ne quitte pas d'ici.

LOUISE.

Je suis si fatiguée... merci Pierre... merci...

(*Pierre la regarde en silence.*)

PIERRE.

Le sommeil, c'est si bon quand on est malheureux!... Elle paraît plus calme... Peut-être qu'elle rêve à son beau temps d'autrefois... à ceux qu'elle aimait et qui devaient bien l'aimer aussi. (*Il s'éloigne de Louise.*) Je te défends de penser à elle, m'a dit Jacques, — et quand il disait cela, il y avait dans sa voix et dans ses yeux quelque chose qui me faisait trembler. Et tout faible que je suis, c'est pas pour moi que j'avais peur, c'est pour elle... Si je pouvais la décider à se sauver d'ici, la pauvre petite... J'y ai déjà pensé... un jour qu'elle pleurait là-haut où ils l'avaient enfermée... J'avais déjà travaillé pour l'aider à partir. J'avais dévissé la serrure de ce grenier... mais l'idée que je ne la verrai plus... ça me fait autant de mal que de la voir souffrir. (*Avec énergie.*) Eh bien non!... j'aime encore mieux qu'elle pleure... mais qu'elle reste.

SCÈNE II

LES MÊMES, LA FROCHARD, *puis* JACQUES.

LA FROCHARD.

Te voilà déjà arrivé! toi! Qu'est-ce que tu viens faire si tôt?... T'avais donc pas d'ouvrage dehors?...

PIERRE, *allant à sa meule.*

Je l'ai apporté ici, pour être à l'abri du froid.

LA FROCHARD.

Et plus près de c'te demoiselle; mais tu sais que j'y ai l'œil.

PIERRE.

Vous n'en dites pas autant à Jacques.

LA FROCHARD.

Jacques est l'aîné, il fait ce qu'il veut, il est le maître ici.

PIERRE.

Où donc qu'il est aujourd'hui?

LA FROCHARD.

Il travaille.

PIERRE.

Ah bah!

LA FROCHARD.

Chez le corroyeur d'en face; ça fait deux fois déjà qu'il travaille en semaine! Lui! un si bel homme! il travaille.

PIERRE.

Est-ce que je ne travaille pas tous les jours, moi?

LA FROCHARD.

Qu'est-ce que tu ferais sans ça... bâti comme tu l'es?

JACQUES, *entrant.*

Assez pour le quart d'heure; ça m'ennuie, la besogne, aujourd'hui.

LA FROCHARD.

C'est trop fatigant, dis, mon amour.

JACQUES.

Justement. Ah! te voilà, monsieur Cupidon. J'ai besoin que tu repasses mon coutelas... et tu vas venir le prendre en face.

PIERRE.

Oui... j'irai.

JACQUES, *regardant Louise qui dort.*

Ah! çà, et les chansons, ça ne va donc pas aujourd'hui?

LA FROCHARD.

Dame! quand la chanteuse passe son temps à dormir... adieu la recette.

JACQUES, *allant du côté de Louise.*

Tiens!... on dirait qu'elle pleure en dormant...

PIERRE, *faisant un mouvement vers Louise.*

Elle pleure!

JACQUES, *l'arrêtant.*

Eh bien, de quoi?

LA FROCHARD.

C'est une feignante!... une ostinée!... ce matin, il fallait la pousser pour qu'elle marche... et quant à donner de la voix... bernique!

JACQUES, *allant s'asseoir.*

Je la ferai chanter, moi, si je m'en mêle.

PIERRE.

Tu la feras mourir .. elle est malade... tout à l'heure elle grelottait la fièvre.

LA FROCHARD.

Allons donc! c'est des manières qu'elle fait.

JACQUES.

Qu'est-ce qu'elle a, au fait, qu'est-ce qui lui prend?

LA FROCHARD.

Des idées... Est-ce qu'on sait?

. . . .

LA FROCHARD.

Allons, debout, mam'selle la mijaurée, faut s'apprêter à sortir... Faut faire votre toilette d'abord; délissez-moi ces cheveux-là (*Lui enlevant son fichu.*), et ôtons ce fichu qui vous tient trop chaud, et qui vous gêne pour grelotter à votre aise.

(*Elle se met le fichu au cou.*)

PIERRE, *à part.*

Voilà ce qu'ils appellent faire sa toilette.

LOUISE, *froidement.*

Je ne veux plus sortir, madame!

LA FROCHARD, *à Jacques.*

Eh ben! tu l'entends... ça ne veut plus sortir!

JACQUES.

C'est bon, nous allons voir.

PIERRE, *bas à Louise.*

Prenez garde.

JACQUES, *allant à elle et lui prenant la main.*

Venez un peu ici, ma belle.

LOUISE, *se reculant brusquement.*

Je vous défends de me toucher.

JACQUES, *avec ironie.*

Nous ne sommes donc plus des amis?

LOUISE.

Des amis!... vous!... des bourreaux!...

LA FROCHARD.

T'as été pourtant bien heureuse de nous trouver le soir où t'étais toute seule, abandonnée dans les rues.

LOUISE.

Oui, ce soir-là, j'étais pleine de reconnaissance pour vous qui me donniez un asile... Vous m'aviez dit : « Nous chercherons ensemble, nous trouverons cette sœur perdue », et je vous bénissais du fond de mon cœur; mais quand j'ai compris que c'était, non par pitié, mais par suite d'un calcul odieux que vous me tendiez la main; quand j'ai vu que vous faisiez de moi une misérable mendiante, que vous me torturiez, que vous brisiez mes membres pour m'empêcher d'appeler celle que vous aviez promis de chercher avec moi... ah! mon âme s'est révoltée! Et maintenant, si accablée, si affaiblie que je sois,... ma volonté sera plus forte que vos menaces, que vos violences... (*Se redressant.*) et je vous dis que je ne mendierai plus!...

PIERRE, *avec terreur.*

Louise...

JACQUES, *avec admiration.*

Elle est superbe comme ça!

LA FROCHARD.

Eh ben, et manger, ma petite!

LOUISE.

Puisque j'étais prête à mourir.

PIERRE, *bas à la Frochard.*

Vous l'entendez? elle se laissera mourir de faim.

LA FROCHARD, *haut.*

Des bêtises! elle finira bien par demander grâce.

LOUISE.

Jamais!

LA FROCHARD.

C'est ce que nous verrons; en attendant, tu vas monter là-haut.

LOUISE, *avec force.*

Soit... et je n'en sortirai que libre... ou bien morte...

PIERRE, *avec douleur.*

Morte ...

JACQUES.

Mille tonnerres!... c'est une vraie femme... Tiens, tu me remues le cœur, tu me vas...

(*Il la saisit violemment et l'embrasse.*)

LOUISE, *criant.*

Ah!

PIERRE, *avec colère.*

Jacques!

JACQUES, *menaçant.*

Qu'est-ce qui te prend... à toi? Si ça te déplaît, défends-la donc!

PIERRE, *le regardant avec colère.*

Moi!... que je... (*Se prenant la tête à deux mains.*) Ah! misérable... misérable que je suis!...

(*Il sanglote.*)

LA FROCHARD, *à Louise.*

Allons, en route... montons là-haut.

(Calmann-Lévy, éditeurs.)

LABICHE

Monsieur

Je suis en effet auteur d'un drame appelé : *L'avocat Loubet*. il a été représenté le 28 aout 1838 sur le théâtre du Panthéon. la pièce a été imprimée passage du Caire, elle est devenue introuvable.

Recevez, Monsieur, mes salutations empressées

Eugène Labiche

Eugène Labiche, né à Paris en 1815, mort en 1888.

Le Chapeau de paille d'Italie, 1851 ; *Edgar et sa bonne*, *le Misanthrope et l'Auvergnat*, 1852 ; *le Voyage de M. Perrichon*, 1860 ; *Célimare le bien-aimé*, 1863 ; *la Cagnotte*, 1864 ; *le Plus heureux des trois*, 1870 ; *les Trente millions de Gladiator*, 1875 ; *le Prix Martin*, 1876.

Labiche fut le maître du vaudeville soit par sa gaîté naïve et plantureuse, soit par un certain fonds d'observation morale qui se reconnaît encore à travers les charges les plus drôles. Il y a beaucoup de burlesque dans son théâtre; mais il y a aussi du vrai comique, et le rire de Labiche, c'est, comme le disait Émile Augier, « ce rire large et épanoui où la raison fait la basse ».

LE VOYAGE DE MONSIEUR PERRICHON

[M. Perrichon, carrossier enrichi, a passé quelques jours en Suisse avec sa femme et sa fille. Deux jeunes gens les y ont suivis, Armand et Daniel, qui aiment Henriette l'un et l'autre. Armand a sauvé Perrichon, Daniel s'est fait sauver par lui; et, naturellement, c'est Daniel que Perrichon préfère. Une fois rentrés de voyage, sa femme le presse de choisir entre les deux prétendants.]

TROISIÈME ACTE

Un salon chez Perrichon à Paris. Cheminée au fond; porte d'entrée dans l'angle à gauche; appartement dans l'angle à droite; salle à manger à gauche; au milieu, guéridon avec tapis; canapé à droite du guéridon.

SCÈNE II

JEAN, PERRICHON, MADAME PERRICHON, HENRIETTE.
(*Ils portent des sacs de nuit et des cartons.*)

PERRICHON.

Jean !... c'est nous !

JEAN.

Ah ! monsieur !... madame !... mademoiselle !...
(*Il les débarrasse de leurs paquets.*)

PERRICHON.

Ah! qu'il est doux de rentrer chez soi, de voir ses meubles, de s'y asseoir.

(*Il s'aseoit sur le canapé.*)

MADAME PERRICHON, *assise à gauche.*

Nous devrions être de retour depuis huit jours...

PERRICHON.

Nous ne pouvions passer à Grenoble sans aller voir les Darinel... ils nous ont retenus... (*A Jean.*) Est-il venu quelque chose pour moi en mon absence ?

JEAN.

Oui, monsieur... tout est là sur la table.

PERRICHON, *prenant des cartes de visite.*

Que de visites! (*Lisant.*) Armand Desroches...

HENRIETTE, *avec joie.*

Ah!

PERRICHON.

Daniel Savary... brave jeune homme!... Armand Desroches... Daniel Savary... charmant jeune homme!... Armand Desroches...

JEAN.

Ces messieurs sont venus tous les jours s'informer de votre retour.

MADAME PERRICHON.

Tu leur dois une visite.

PERRICHON.

Certainement j'irai le voir... ce brave Daniel!

HENRIETTE.

Et M. Armand?

PERRICHON.

J'irai le voir aussi après.

(*Il se lève.*)

HENRIETTE, *à Jean.*

Aidez-moi à porter ces cartons dans la chambre.

JEAN.

Oui, mademoiselle. (*Regardant Perrichon.*) Je trouve monsieur engraissé. On voit qu'il a fait un bon voyage.

PERRICHON.

Splendide, mon ami, splendide! Ah! tu ne sais pas, j'ai sauvé un homme!

JEAN, *incrédule.*

Monsieur?... allons donc!...

(*Il sort avec Henriette par la droite.*)

SCÈNE III

PERRICHON, MADAME PERRICHON.

PERRICHON.

Comment, allons donc?... Est-il bête, cet animal-là!

MADAME PERRICHON.

Maintenant que nous voilà de retour, j'espère que tu vas prendre un parti... Nous ne pouvons tarder plus longtemps à rendre réponse à ces deux jeunes gens... Deux prétendus dans la maison... c'est trop!...

PERRICHON.

Moi, je n'ai pas changé d'avis... j'aime mieux Daniel!

MADAME PERRICHON.

Pourquoi?

PERRICHON.

Je ne sais pas... je le trouve plus... enfin, il me plaît, ce jeune homme!

MADAME PERRICHON.

Mais l'autre... l'autre t'a sauvé!

PERRICHON.

Il m'a sauvé! Toujours le même refrain!

MADAME PERRICHON.

Qu'as-tu à lui reprocher? Sa famille est honorable, sa position excellente...

PERRICHON.

Mon Dieu, je ne lui reproche rien... je ne lui en veux pas, à ce garçon!

MADAME PERRICHON.

Il ne manquerait plus que ça!

PERRICHON.

Mais je lui trouve un petit air pincé.

MADAME PERRICHON.

Lui?

PERRICHON.

Oui, il a un ton protecteur... des manières... il semble toujours se prévaloir du petit service qu'il m'a rendu...

MADAME PERRICHON.

Il ne t'en parle jamais!

PERRICHON.

Je le sais bien! mais c'est son air! Son air me dit : « Hein! sans moi?... » C'est agaçant à la longue; tandis que l'autre...

MADAME PERRICHON.

L'autre te répète sans cesse : « Hein! sans vous... hein! sans vous? » Cela flatte ta vanité... et voilà... et voilà pourquoi tu le préfères.

PERRICHON.

Moi, de la vanité? J'aurais peut-être le droit d'en avoir!

MADAME PERRICHON.

Oh!

PERRICHON.

Oui, madame,... l'homme qui a risqué sa vie pour sauver son semblable peut être fier de lui-même... mais j'aime mieux me renfermer dans un silence modeste... signe caractéristique du vrai courage!

MADAME PERRICHON.

Mais tout cela n'empêche pas que M. Armand...

PERRICHON.

Henriette n'aime pas... ne peut pas aimer M. Armand!

MADAME PERRICHON.

Qu'en sais-tu?

PERRICHON.

Dame, je suppose...

MADAME PERRICHON.

Il y a un moyen de le savoir; c'est de l'interroger... et nous choisirons celui qu'elle préférera.

PERRICHON.

Soit!... mais ne l'influence pas!

MADAME PERRICHON.

La voici.

SCÈNE IV

PERRICHON, MADAME PERRICHON, HENRIETTE.

MADAME PERRICHON, *à sa fille qui entre.*

Henriette... ma chère enfant... ton père et moi nous avons à te parler sérieusement.

HENRIETTE.

A moi?

PERRICHON.

Oui.

MADAME PERRICHON.

Te voilà bientôt en âge d'être mariée... deux jeunes gens se présentent pour obtenir ta main... tous deux nous conviennent... mais nous ne voulons pas contrarier ta volonté, et nous avons résolu de te laisser l'entière liberté du choix.

HENRIETTE.

Comment?

PERRICHON.

Pleine et entière...

MADAME PERRICHON.

L'un de ces jeunes gens est M. Armand Desroches.

HENRIETTE.

Ah!

PERRICHON *vivement.*

N'influence pas!...

MADAME PERRICHON.

L'autre est M. Daniel Savary...

PERRICHON.

Un jeune homme charmant, distingué, spirituel, et qui, je ne le cache pas, a toutes mes sympathies...

MADAME PERRICHON.

Mais tu influences...

PERRICHON.

Du tout! je constate un fait!... (*A sa fille.*) Maintenant te voilà éclairée.. choisis...

HENRIETTE.

Mon Dieu!... vous m'embarrassez beaucoup... et je suis prête à accepter celui que vous me désignerez...

PERRICHON.

Non! non! décide toi-même!

MADAME PERRICHON.

Parle, mon enfant!

HENRIETTE.

Eh bien, puisqu'il faut absolument faire un choix, je choisis... M. Armand.

PERRICHON.

Armand! Pourquoi pas Daniel?

HENRIETTE.

Mais M. Armand t'a sauvé, papa.

PERRICHON.

Allons, bien! encore! c'est fatigant, ma parole d'honneur!

MADAME PERRICHON.

Eh bien, tu vois... il n'y a pas à hésiter...

PERRICHON.

Ah! mais permets, chère amie, un père ne peut pas abdiquer... Je réfléchirai, je prendrai mes renseignements.

MADAME PERRICHON, *bas.*

Monsieur Perrichon, c'est de la mauvaise foi!

(Calmann-Lévy, éditeurs.)

LECONTE DE LISLE

Leconte de Lisle, né dans l'île de la Réunion en 1818.

Leconte de Lisle n'a fait qu'une pièce de théâtre, *les Erinnyes*, où il concentre puissamment *l'Orestie* tout entière. On y retrouve ses plus belles et ses plus fortes qualités, avec ce qu'il a de raide, de dur et de contraint.

LES ÉRINNYES

[Orestès vient de tuer Egisthe sous les yeux de Klytaimnestra ; il va la tuer elle-même.]

DEUXIÈME ACTE

SCÈNE IX

ORESTÈS, KLYTAIMNESTRA.

. . . .

ORESTÈS.

N'approche pas ; sinon
Je te tuerai, sans plus parler ni plus attendre.
Écoute ton fils, mère irréprochable et tendre !
Sans respect pour le sang des héros dont je sors,
Tu m'as tout pris, mon nom, mon peuple, mes trésors,
La liberté qui fait la moitié de notre âme !
Oui, pour mieux accomplir l'abominable trame,
Tu m'as vendu, tu m'as, loin du royal berceau,
Dans la fange, ô fureur ! jeté comme un pourceau !

J'ai ployé sous les coups, j'ai sué sous l'outrage,
J'ai troublé l'air du ciel de mes longs cris de rage,
J'ai maudit la lumière, et l'ombre, et les Dieux sourds,
Et j'ai cent ans, n'ayant vécu que peu de jours !
Mais qu'importe ! Ceci n'est rien. Mes pleurs, ma honte,
Et ta haine, et mes maux dont j'ignore le compte,
Et l'endurcissement à ton cœur familier,
Je te pardonne tout et veux tout oublier.
Ta tête m'est sacrée en ma propre querelle.
Mais l'expiation d'un grand crime est sur elle !
Tu mourras pour cela. Les temps sont révolus.

KLYTAIMNESTRA.

On ne peut pas tuer sa mère !

ORESTÈS.

Tu n'es plus
Ma mère. C'est un Spectre effrayant qui t'accuse
Et qui te juge. Toi, tu te nommes la ruse,
La trahison, le meurtre et l'adultère. Il faut
Que tu meures ! Un Dieu me fait signe d'en haut,
Et mon père, du fond de l'Hadès, me regarde
Fixement, irrité que la vengeance tarde.
Mais, avant de tomber sanglante sous ma main,
Parle, apaise l'époux égorgé dans le bain ;
Car, sur le sable blême où roule le noir Fleuve,
Il attend à l'affût son odieuse veuve !

KLYTAIMNESTRA.

Respecte, mon enfant, le sein qui t'a nourri !

ORESTÈS.

Ne parle pas au fils, femme ! parle au mari.
Moi je te frapperai, mais lui t'a condamnée.

KLYTAIMNESTRA.

C'est l'Érinnys, enfant, sur ta race acharnée,
C'est elle, le Daimôn ineffable et sans frein,
Par qui ton père est mort sous la hache d'airain.
Elle a troublé mon cœur, hélas ! longtemps austère,
Et m'a précipitée aux bras de l'adultère.

Ce n'est pas moi, c'est elle ! Enfant, qu'ai-je gagné
Au meurtre? Nuit et jour n'en ai-je pas saigné?
Répondez, murs témoins de mes veilles affreuses !
Et toi, toujours debout dans mes yeux que tu creuses.
Fantôme du héros, image de l'Epoux,
Réponds! — O mon enfant, j'embrasse tes genoux!
Ne verse pas mon sang!

ORESTÈS.

As-tu tout dit?

KLYTAIMNESTRA.

Arrière!
Prends garde à toi, si tu n'écoutes ma prière.
Crains d'entendre aboyer le troupeau haletant
Des Spectres de l'Hadès! Mon cher fils, un instant!
Non! non! tu ne veux pas sans doute que je meure...
Oh! je voudrais vieillir dans l'antique demeure!

ORESTÈS.

Toi! tu vivrais ici, toi! Qu'en diraient les Dieux.
Les hommes, la maison, nos enfants, nos aïeux?
Il faut mourir, il faut que le sort s'accomplisse.
Viens! je vais te coucher auprès de ton complice
Qui gît là, dans son sang immonde, tel qu'un chien.
Désormais, comme hier, son lit sera le tien.
Puisque tu l'as aimé, rejoins qui te réclame,
Et rentre dans ses bras, afin d'y rendre l'âme!
Hâte-toi, hâte-toi, femme! si tu ne veux
Que je te traîne par les pieds ou les cheveux!

KLYTAIMNESTRA.

Dieux! Elektra, ma fille! Encore une fois, grâce,
Mon fils!

ORESTÈS.

Je suis aveugle et sourd.

KLYTAIMNESTRA.

O monstre! ô race
Horrible! Je le vois, rien ne peut le toucher,
Ce cœur inexorable et dur comme un rocher.

Mes supplications, sois content, sont finies...
Malheureux! je te voue aux blêmes Erinnyes,
Aux Chiennes de ta mère! à l'éternel tourment
De boire, dans tes nuits d'horreur, mon sang fumant;
Partout, de l'aube au soir, d'entendre sans relâche
Le râle de ta mère, et de fuir comme un lâche,
Farouche, pourchassé, misérable et maudit!
Arrête! attends encor. J'aurai bientôt tout dit.
Enfin, oui, sache-le. Que cela t'épouvante
Et redouble ta rage... Oui, monstre! je m'en vante :
Le héros qui gît là dans son sang m'était cher!
J'ai tué l'Atréide, et j'ai coupé sa chair
Par morceaux! Seulement ceci me désespère,
D'avoir manqué le fils en égorgeant le père!

ORESTÈS, *se jette sur elle et la tue.*

Tiens! tiens! Meurs donc! Assez de hideuses clameurs!

KLYTAIMNESTRA, *recule en chancelant.*

C'est fait... Tu m'as tuée... Ah!
(*Elle tombe. — Se relevant à demi.*)
Sois maudit!
(*Elle retombe morte.*)

ORESTÈS.

Va! meurs!
Tu souillais l'air sacré que tout homme respire.

(Lemerre, éditeur.)

Son regard s'en alla vers la voûte infinie,
Et, dans un long soupir de sereine agonie,
Il dit :
— Lumière ! Amour ! Paix ! chants délicieux !
Salut ! Emportez-moi, Saints Anges, dans les cieux !



Leconte de Lisle

VACQUERIE

Auguste Vacquerie, né à Villequier en 1819, mort en 1895. *Tragaldabas*, 1848; *Souvent homme varie*, 1859; *les Funérailles de l'honneur*, 1861; *Jean Baudry*, 1863.

Entre ces pièces, la première mérite une mention spéciale pour le bruit avec lequel elle tomba. En 1848, le drame romantique avait fait son temps, et Vacquerie tentait vainement de le restaurer. *Tragaldabas* n'en est pas moins une œuvre très remarquable, qui allie à l'éclat du lyrisme un grotesque ample et truculent.

TRAGALDABAS

[Doña Caprina a pris à son service Tragaldabas pour lui tenir lieu de mari *in partibus*. Avisant un bouquet que le seigneur Eliseo vient d'envoyer à la jeune femme, il la met en demeure de se justifier).

TROISIÈME ACTE

SCÈNE I

TRAGALDABAS, *puis* DONA CAPRINA.

. . . .

DONA CAPRINA.

... Lorsque je t'ai fait venir de Séville,
Que faisais-tu?

TRAGALDABAS.

J'avais un métier, je jouais.

DONA CAPRINA.

Les dés ne tombaient pas souvent à tes souhaits.
Étais-tu maigre !

TRAGALDABAS.

On triche !

DONA CAPRINA.

A présent, ta misère
A gîte, blanchissage (et c'était nécessaire !),
Le vêtement, le pain dont souvent tu manquais.

TRAGALDABAS.

C'est gentil, mais enfin c'est ce qu'ont les laquais.

DONA CAPRINA.

Plus, vingt ducats par mois.

TRAGALDABAS.

Mes gages.

DONA CAPRINA.

Je suppose
Que, donnant tant, j'ai dû demander quelque chose.

TRAGALDABAS.

Tu m'as, — et ton tarif disputait chaque écu ! —
Payé comme mari, mais non comme trompé.
J'en conviens avec toi, ce n'est qu'une nuance ;
Les deux mots ont entre eux une étroite alliance ;
Mais, dans quelque union qu'ils aient toujours vécu,
Mari ne veut pas dire absolument trompé.
On peut les distinguer par extraordinaire.
On ne lit pas encor dans le dictionnaire :
Mari, voyez *trompé*. Quand nous nous promenons,
Et qu'à te voir si belle on demande nos noms,
Toi-même m'en voudrais si, suivant ton programme,
Je répondais : — Je suis le trompé de madame !

DONA CAPRINA.

Tu ne dirais pas vrai.

TRAGALDABAS.

Quant à l'objection
Que, comme tu n'es pas ma femme pour de bon,
Je ne suis pas, moi... Soit, mais je passe pour l'être.
J'aimerais même mieux l'être que le paraître :
Je te partagerais!

DONA CAPRINA.

Merci! — Je disais donc
Que ce n'est pas pour rien que je t'ai fait ce don
De tout. Ce que j'attends de ta reconnaissance,
C'est, tu l'as dû comprendre, un peu de complaisance;
Oh! pour rien qui soit mal, je t'en fais le serment;
Pour un amoureux, oui, jamais pour un amant.

TRAGALDABAS.

Qu'il soit ce qu'il voudra, ton fleuriste m'outrage
Rien que par l'insolent envoi de ce fourrage
A mon épouse. — Il croit aussi, lui, que tu l'es?

DONA CAPRINA.

Oui.

TRAGALDABAS.

Tu vas m'expliquer tous tes plans sans délais!
Je verrai si je puis continuer d'en être.
Je les ai trop longtemps servis sans les connaître!
Car telle est ta façon d'en agir avec moi
Que tu n'as pas daigné m'apprendre quel emploi
Tu faisais de mon nom!

DONA CAPRINA.

Quand m'en as-tu priée?
Tu veux savoir pourquoi je me dis mariée?
C'est pour qu'on me demande en mariage!

TRAGALDABAS.

Ah! bien!

DONA CAPRINA.

Peu de filles, je sais, usent de ce moyen;
Mais je n'ai jamais eu les goûts de tout le monde.
Sans famille, d'ailleurs, qui me gêne ou me gronde,

Je suis libre de vivre ainsi que je l'entends.
Sitôt qu'une fillette a seize ou dix-sept ans
Et que son cœur commence à devenir plus tendre,
On lui dit de baisser la paupière et d'attendre.
Elle attend. Passe alors un cavalier, puis deux,
Puis trois, quelquefois laids et quelquefois hideux,
Entre lesquels, malgré son idéal qui brille,
Il faut en choisir un — ou personne. Une fille
Qui suit tranquillement les chemins réguliers
Prend son mari parmi quatre ou cinq cavaliers
Qui, s'ils veulent, seront les derniers de la ville :
Il me plaît de choisir le mien entre cent mille !

TRAGALDABAS.

Rien que cela ! Peste !

DONA CAPRINA.

Or, pour se coudre aux talons
Ce que Cadiz contient de galants bruns ou blonds,
Pour allumer partout l'amour et la folie,
La grande question n'est pas d'être jolie,
Mais d'être mariée ! Alors ils viennent tous.
Hélas ! les jeunes gens trouvent cela si doux
De prendre sans donner ! Ah ! plus d'une est fêtée,
Et par les plus hautains se voit sollicitée,
Et noue à ses regards un peuple d'amoureux,
Qui n'a de bien charmant qu'un mari bien affreux !
Je ne conçois donc pas par quel enfantillage
Les filles tout d'abord parlent de mariage,
Comme si le pêcheur, pour prendre le poisson,
Allait tout bonnement lui montrer l'hameçon !
Mieux vaut, pour attirer cette espèce hésitante,
Revêtir l'hameçon d'un appât qui la tente,
Et sur le mariage, adroitement couvert,
Étaler un mari !

TRAGALDABAS.

Dis donc, je suis ton ver !

DONA CAPRINA.

Alors, mon cher cousin, on ne s'est pas montrée,
Que lettres et bouquets font chez vous leur entrée,

Et, dès qu'on a le pied dans la rue, il vous pleut
Des prétendants avec tous les serments qu'on veut.
Il s'agit d'en prendre un au mot, mais pas trop vite :
Une ombre de soupçon les mettrait tous en fuite!
On lui laisse le temps de se bien engager;
On doit l'encourager, puis le décourager,
Le faire un peu souffrir, un jour tendre ou pensive,
Froide l'autre, pourtant sans rigueur excessive,
Car il faut espérer pour désirer vraiment;
Et, quand il est à point, quand, fou de ce tourment,
A genoux, implorant le mot dont on l'affame,
Il dit : « Je suis à toi! mon bien, mon sang, mon âme,
Prends tout! vivre sans toi, c'est ce que je ne puis;
Pourquoi n'es-tu pas libre? » on lui dit : « Je le suis! »
C'est l'instant difficile, et je ne dis pas certe
Qu'il ne se puisse pas que l'amoureux déserte;
Mais, si l'on est habile, on gagne le pari,
Et l'ébauche d'amant se termine en mari.
C'est ce qu'en ce moment je travaille à produire.
Et tu verras bientôt si j'avais tort de dire
Que le meilleur moyen qui se puisse employer
Pour trouver un mari, c'est de se marier!

TRAGALDABAS.

Ah çà, mais moi, je joue un rôle assez baroque!
Merci! je suis ton ver! et j'attends qu'on me croque!
Qui m'a valu l'honneur de ton choix?

DONA CAPRINA.

Il fallait
Quelqu'un de pas très beau, plutôt même de laid,
Qu'on pût croire un mari, mais jamais autre chose;
Il fallait, — et, mon cher, pardonne-moi si j'ose,
Même après que j'ai vu ton indignation,
Penser que tu remplis cette condition, —
Il fallait un ami sans farouche scrupule
Qui ne s'avisât pas d'un éclat ridicule
Et pour quelques galants n'allât pas me quitter.
Conviens que j'ai raison et que tu vas rester.

(Michel-Lévy frères, éditeurs.)

Mon cher confrère,

Prière de mettre dans la *République* une note à peu près comme celle-ci :

Merci d'avance et tout à vous.. Auguste Vacquerie

AUGIER

Émile Augier, né à Valence (Drôme) en 1820, mort en 1889.

L'Aventurière, 1848; *Gabrielle*, 1849; *le Gendre de M. Poirier*, 1854; *le Mariage d'Olympe*, 1855; *les Lionnes pauvres*, 1858; *les Effrontés*, 1861; *le Fils de Giboyer*, 1862; *Maître Guérin*, 1864; *Lions et Renards*, 1869; *Madame Caverlet*, 1876.

Emile Augier fit d'abord la *Ciguë*, pastiche néo-grec, *Un Homme de bien*, comédie de mœurs contemporaines taillée sur le patron pseudo-classique, *l'Aventurière* (1848), qui se passe dans l'Italie de la Renaissance, *le Joueur de flûte* (1850), qui rappelle la *Ciguë*, *Diane* (1852), sorte de drame historique, *Philiberte* (1855), aimable fantaisie dans le goût du XVIIIe siècle. Il appartient alors à ce qu'on appelle l'école du bon sens. Dès 1849, trois ans avant la *Dame aux Camélias* de Dumas fils, il donnait *Gabrielle*, premier essai d'un théâtre réaliste. Mais c'est sous l'influence de Dumas qu'il revint, pour s'y tenir désormais, à la peinture de la réalité ambiante.

Les comédies postérieures d'Augier se divisent en trois catégories. Quelques-unes portent sur les relations des sexes. D'autres font peu de place à l'amour et n'en font aucune à l'adultère : par exemple, *le Gendre de M. Poirier*, qui joue le gentilhomme ruiné et le bourgeois ambitieux; *Maître Guérin* dont le principal personnage, un médecin de campagne à la fois retors et candide, est une des figures les mieux étudiées qu'il ait mises à la scène. Enfin *les Effrontés*, *le Fils de Giboyer*, *Lions et Renards* peuvent s'intituler pièces sociales. Ces comédies n'incarnent pas seulement le

brasseur d'affaires, le bohème de lettres, l'aventurier du grand monde; Augier y traite les plus graves questions relatives à la société.

Nous trouvons dans son théâtre beaucoup de convention et d'artifice; quelques parties en ont vieilli. Mais il a fait certaines pièces, *le Gendre de M. Poirier* notamment, la plus riche et la plus solide, sinon la plus forte, qui ne craignent rien du temps, et d'autres, comme *Maître Guérin*, qui sont, en leurs meilleures parties, d'une vérité durable.

Augier n'affiche pas de thèses. Peu enclin aux paradoxes, peu accessible aux chimères, il ne prend pas

En tous cas vous
venez de lire cet ouvrage
et je ne serais pas étonné que
vous trouviez le moyen de le
rendre très aimable.

Bien à vous

E. Augier

l'attitude d'un réformateur et le ton d'un apôtre. Ne perdant jamais contact avec la réalité, il défend contre les compromissions et les sophismes la morale un peu terre à terre des honnêtes gens, ou, disons mieux, la morale bourgeoise. Et l'artiste, chez lui, comme le moraliste, a pour trait caractéristique le bon sens. Talent bien équilibré, sûr de soi-même, il use de toutes ses ressources avec une modération vigoureuse. Rien de forcé, de tendu, d'excessif. Les pièces d'Augier concilient, dans leur ordonnance à la fois régulière et

aisée, la vivacité de l'action avec le libre développement des caractères. Ses personnages manquent parfois de souplesse et de complexité; mais ils ont au plus haut degré le relief scénique. Son observation, quoique pénétrante, n'est jamais amère; jusque dans la satire, on y sent je ne sais quelle humanité cordiale. Son esprit est franc, net, savoureux; il y a chez lui moins de mots d'auteur que chez Dumas, et plus de ces mots qui résument le sens d'une scène ou peignent un caractère.

C'est déjà un classique qu'Émile Augier. Il l'avait été au début dans le sens étroit du mot; il l'est aujourd'hui non à la manière de Ponsard, mais comme un successeur de Molière, auquel on a pu le comparer, sans trop de préjudice, pour ce que son théâtre a de sain, de robuste, de loyal.

GABRIELLE

[Julien, le mari de Gabrielle, sait qu'elle aime ou croit aimer Stéphane. Sans laisser voir ses soupçons, il leur montre, dans la scène qui suit, les remords et les misères des amours illicites.]

CINQUIÈME ACTE

SCÈNE V

STÉPHANE, JULIEN, GABRIELLE

. . . .

JULIEN.

Contre vous-même, ingrat, je veux vous protéger.

STÉPHANE.

Épargnez-vous, monsieur, des remontrances vaines :
L'amour qui me dévore a coulé dans mes veines.

JULIEN.

Bien! je ne prétends pas l'en tirer; mais en quoi
Ce grand amour est-il contraire à votre emploi?
Tout votre temps est donc pris par votre maîtresse?

STÉPHANE.

Elle est pure, monsieur : je n'ai que sa tendresse.

JULIEN.

D'où vient donc?...

STÉPHANE, *avec embarras.*

Elle veut que je parte, et je pars.

JULIEN.

Bah! ces voyages-là sont sujets aux retards.

STÉPHANE.

Je pars demain.

JULIEN.

D'honneur?

STÉPHANE.

D'honneur.

GABRIELLE, *à part.*

Quelle torture!

JULIEN.

Vous êtes, cher Stéphane, une noble nature,
Et celle qui vous pousse à pareille action
A, quelle qu'elle soit, mon admiration.

GABRIELLE, *bas à Stéphane.*

Dites la vérité, sa louange me tue.

STÉPHANE.

Votre éloge se trompe et je le restitue :
Je ne pars pas seul.

JULIEN, *à part.*

Dieu! — Tais-toi, cœur frémissant!
Il sera toujours temps de répandre du sang.

GABRIELLE.

Vous méprisez beaucoup cette femme?

JULIEN, *passant au milieu.*

Au contraire.
Quand d'un amour funeste il n'a pu se distraire,

C'est un cœur bien placé qui seul peut consentir
A se perdre à jamais plutôt que de mentir.
D'ailleurs, à mon avis, l'adultère est un crime
Grotesquement ignoble à moins d'être sublime,
Comme un fleuve fangeux qui se change en égout,
Si dans sa véhémence il n'entraîne pas tout.

STÉPHANE.

Ainsi, vous approuvez... cette femme?

JULIEN.

Oui, sans doute.
Puisqu'elle ne peut plus tenir la bonne route.
— A-t-elle des enfants?

STÉPHANE, *hésitant.*

Elle en a.

JULIEN.

Je la plains....
Et je les plains aussi, ces pauvres orphelins.

STÉPHANE.

Ne les peut-elle pas emmener?

JULIEN.

Et le père!!!
— Ah bah! quelque crétin que rien ne désespère...
Car il serait aimé s'il aimait ses enfants!
Aussi n'est-ce pas lui que je plains et défends;
C'est vous, mon pauvre ami, c'est cette pauvre femme,
Qui d'un monde inflexible osez braver le blâme,
Sans soupçonner encor l'un ni l'autre, je crois,
Dans quel bois épineux vous taillez votre croix,
Et quelle solitude immense, infranchissable,
Il va se faire autour de votre amour coupable.

STÉPHANE.

Est-ce une solitude où l'on est deux?

JULIEN.

C'est pis,
C'est un cachot où sont liés deux ennemis.

Car on sait trop comment ces unions boiteuses
Se changent à la longue en des chaînes honteuses
Où les deux enchaînés, l'un à l'autre cruels,
Se reprochent tout bas leurs regrets mutuels!

STÉPHANE.

Je suis sûr de ne rien regretter.

JULIEN.

Vous, peut-être;
Mais elle! — Croyez-vous qu'à travers sa fenêtre
Elle verra passer d'un œil bien aguerri
La moindre paysanne au bras de son mari?
Où que vous conduisiez son exil adultère,
Vous la verrez baisser les regards et se taire
Lorsque les bonnes gens se tenant par la main
Sans ôter leur chapeau passeront leur chemin.
Pauvre femme! ses yeux errant dans l'étendue,
Comme pour y chercher la paix qu'elle a perdue,
Tâchent de découvrir par delà l'horizon
La place bienheureuse où fume sa maison,
La maison où jadis elle entra pure et vierge ..
Tandis que derrière elle une chambre d'auberge
Garde pour compagnon à ses mornes douleurs
Un étranger pensif dont la vie est ailleurs!

STÉPHANE.

Non! dites un amant dont le sourire efface
Ce que ses yeux en pleurs demandent à l'espace.

JULIEN.

Croyez-vous donc...

(*A Gabrielle.*)

Crois-tu qu'il soit heureux, l'amant?
Non; dans son amour même il trouve un châtiment :
Plus il honorera sa maîtresse en épouse,
Plus le tourmentera sa mémoire jalouse;
Car elle aura beau faire, elle ne fera pas
Qu'un autre ne l'ait point tenue entre ses bras!
Elle peut bien donner son bonheur et sa vie,
Sa beauté, tout... hormis sa pureté ravie,

Hormis la foi jurée et le lit nuptial,
Et l'oubli d'un mari qui devient un rival.
Ce souvenir la souille ou du moins la profane...

(*Mouvement de Gabrielle.*)

Si tu doutes, crois-en la pâleur de Stéphane.

STÉPHANE.

Je saurai secouer ce triste souvenir.
Qu'importe le passé lorsque j'ai l'avenir!

JULIEN.

Il n'est pas de bonheur hors des routes communes :
Qui vit à travers champs ne trouve qu'infortunes.
Oubliez l'avenir tout comme le passé;
L'avenir est perdu pour vous, pauvre insensé!

STÉPHANE.

Tant mieux donc! L'avenir dont le monde nous flatte
A la tranquillité d'une eau dormante et plate.
Mieux vaut la pleine mer avec ses ouragans,
Ses superbes fureurs, ses flots extravagants
Qui vous font retomber du ciel jusqu'aux abîmes
Pour vous lancer du gouffre à des hauteurs sublimes!
Les bonheurs négatifs sont faits pour les poltrons :
Nous serons malheureux... mais du moins nous vivrons.

JULIEN.

Voilà certe une belle et vive poésie.
J'en sais une pourtant plus saine et mieux choisie,
Dont plus solidement un cœur d'homme est rempli :
C'est le contentement du devoir accompli,
C'est le travail aride et la nuit studieuse,
Tandis que la maison s'endort silencieuse,
Et que, pour rafraîchir son labeur échauffant,
On a tout près de soi le sommeil d'un enfant.
Laissons aux cerveaux creux ou bien aux égoïstes
Ces désordres au fond si vides et si tristes,
Ces amours sans lien et dont l'impiété
A l'égal d'un malheur craint la fécondité.
Mais, nous autres, soyons des pères — c'est-à-dire,
Mettons dans nos maisons, comme un chaste sourire,

Une compagne pure en tout et d'un tel prix
Qu'il soit bon d'en tirer les âmes de nos fils,
Certains que d'une femme angélique et fidèle,
Il ne peut rien sortir que de noble comme elle!
Voilà la dignité de la vie et son but!
Tout le reste n'est rien que prélude et début;
Nous n'existons vraiment que par ces petits êtres
Qui dans tout notre cœur s'établissent en maîtres,
Qui prennent notre vie et ne s'en doutent pas
Et n'ont qu'à vivre heureux pour n'être point ingrats.
Ah! mon ami, voilà la seule route à suivre,
La seule volupté dont rien ne désenivre!
Vous l'avez sous la main et vous la rebutez
Pour courir les hasards et les calamités!
Réfléchissez encore.

STÉPHANE.

Il est trop tard.

JULIEN.

Non certe,
Il n'est jamais trop tard pour refuser sa perte.
Mais les femmes ont plus d'éloquence que nous.
(*A Gabrielle.*)
Achève, s'il se peut, de sauver ces deux fous.
Moi, je vous quitte. Il faut que je me débarrasse
En lieu sûr et sous clef de cette paperasse.
(*Il passe à la table et y prend ses dossiers.*)
(*A part.*)
J'ai fait, pour la sauver, un effort surhumain;
Je laisse, Dieu puissant, le reste en votre main.
(*Il sort à droite.*)

(Calmann-Lévy, éditeurs.)

LE GENDRE DE M. POIRIER

[Un bourgeois enrichi, M. Poirier, a donné sa fille au marquis de Presles, gentilhomme ruiné, dans l'espoir que cette alliance lui ouvrira l'accès des honneurs : pourquoi le gouvernement de Louis-

Philippe ne ferait-il pas de lui un pair? Mais le marquis, attaché à la monarchie légitime, refuse de se rallier; et alors Poirier, qui, jusque-là, avait luxueusement entretenu l'existence oisive de son gendre, prend le parti de lui couper les vivres.]

TROISIÈME ACTE

SCÈNE II

GASTON *seul, puis* POIRIER.

. . . .

GASTON.

(*Entre Poirier.*) Eh bien! cher beau-père, comment gouvernez-vous ce petit désespoir? Êtes-vous toujours furieux contre votre panier percé de gendre? Avez-vous pris votre parti?

POIRIER.

Non, monsieur; mais j'ai pris un parti.

GASTON.

Violent?

POIRIER.

Nécessaire.

GASTON.

Y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander?

POIRIER.

Au contraire, monsieur, c'est une explication que je vous dois... (*Il lui montre un siège; ils s'asseyent tous deux, l'un à droite et l'autre à gauche de la table du milieu.*) En vous donnant ma fille et un million, je m'imaginais que vous consentiriez à prendre une position.

GASTON.

Ne revenons pas là-dessus, je vous prie.

POIRIER.

Je n'y reviens que pour mémoire... Je reconnais que j'ai eu tort d'imaginer qu'un gentilhomme consentirait à s'occuper comme un homme, et je passe condamnation. Mais, dans mon erreur, je vous ai laissé mettre ma maison sur un ton que je ne peux pas soutenir à

moi seul; et puisqu'il est convenu que nous n'avons à nous deux que ma fortune, il me paraît juste, raisonnable et nécessaire de supprimer de mon train ce qu'il me faut rabattre de mes espérances; j'ai donc songé à quelques réformes que vous approuverez sans doute.

GASTON.

Allez, Sully! allez, Turgot!... coupez, taillez, j'y consens! Vous me trouvez en belle humeur, profitez-en!

POIRIER.

Je suis ravi de votre condescendance. J'ai donc décidé, arrêté, ordonné...

GASTON.

Permettez, beau-père : si vous avez décidé, arrêté, ordonné, il me paraît superflu que vous me consultiez.

POIRIER.

Aussi ne vous consulté-je pas; je vous mets au courant, voilà tout.

GASTON.

Ah! vous ne me consultez pas?

POIRIER.

Cela vous étonne?

GASTON.

Un peu, mais, je vous l'ai dit, je suis en belle humeur.

POIRIER.

Ma première réforme, mon cher garçon...

GASTON.

Vous voulez dire mon cher Gaston, je pense? La langue vous a fourché.

POIRIER.

Cher Gaston, cher garçon... c'est tout un... De beau-père à gendre, la familiarité est permise.

GASTON.

Et de votre part, monsieur Poirier, elle me flatte et

m'honore... Vous disiez donc que votre première réforme?

POIRIER, *se levant.*

C'est, monsieur, que vous me fassiez le plaisir de ne plus me gouailler. Je suis las de vous servir de plastron.

GASTON.

Là, là, monsieur Poirier, ne vous fâchez pas!

POIRIER.

Je sais très bien que vous me tenez pour un très petit personnage et pour un très petit esprit; mais...

GASTON.

Où prenez-vous cela?

POIRIER.

Mais vous saurez qu'il y a plus de cervelle dans ma pantoufle que sous votre chapeau.

GASTON.

Ah! fi! voilà qui est trivial... vous parlez comme un homme du commun.

POIRIER.

Je ne suis pas un marquis, moi!

GASTON.

Ne le dites pas si haut, on finirait par le croire.

POIRIER.

Qu'on le croie ou non, c'est le cadet de mes soucis. Je n'ai aucune prétention à la gentilhommerie. Dieu merci! je n'en fais pas assez de cas pour cela.

GASTON.

Vous n'en faites pas de cas?

POIRIER.

Non monsieur, non! Je suis un vieux libéral, tel que vous me voyez; je juge les hommes sur leur mérite, et non sur leurs titres; je me ris des hasards de la naissance; la noblesse ne m'éblouit pas, et je m'en moque

comme de l'an quarante : je suis bien aise de vous l'apprendre.

GASTON.

Me trouveriez-vous du mérite, par hasard?

POIRIER.

Non, monsieur, je ne vous en trouve pas.

GASTON.

Non? Alors pourquoi m'avez-vous donné votre fille?

POIRIER, *interdit.*

Pourquoi je vous ai donné...

GASTON.

Vous aviez donc une arrière-pensée?

POIRIER.

Une arrière-pensée?

GASTON.

Permettez! Votre fille ne m'aimait pas quand vous m'avez attiré chez vous; ce n'étaient pas mes dettes qui m'avaient valu l'honneur de votre choix; puisque ce n'est pas non plus mon titre, je suis obligé de croire que vous aviez une arrière-pensée.

POIRIER, *se rasseyant.*

Quand même, monsieur!... quand j'aurais tâché de concilier mes intérêts avec le bonheur de mon enfant? Quel mal y verriez-vous? Qui me reprochera, à moi qui donne un million de ma poche, qui me reprochera de choisir un gendre en état de me dédommager de mon sacrifice, quand d'ailleurs il est aimé de ma fille? J'ai pensé à elle d'abord, c'était mon devoir; à moi, ensuite, c'était mon droit.

GASTON.

Je ne conteste pas, monsieur Poirier. Vous n'avez eu qu'un tort, c'est de manquer de confiance en moi.

POIRIER.

C'est que vous n'êtes pas encourageant.

GASTON.

Me gardez-vous rancune de quelques plaisanteries? Je ne suis peut-être pas le plus vertueux des gendres, et je m'en accuse; mais dans les choses sérieuses je suis sérieux. Il est très juste que vous cherchiez en moi l'appui que j'ai trouvé en vous.

POIRIER, *à part.*

Comprendrait-il la situation?

GASTON.

Voyons, cher beau-père, à quoi puis-je vous être bon? si tant est que je puisse être bon à quelque chose.

POIRIER.

Eh bien, j'avais rêvé que vous iriez aux Tuileries.

GASTON.

Encore! c'est donc votre marotte de danser à la cour?

POIRIER.

Il ne s'agit pas de danser. Faites-moi l'honneur de me prêter des idées moins frivoles. Je ne suis ni vain ni futile.

GASTON.

Qu'êtes-vous donc, ventre-saint-gris! expliquez-vous.

POIRIER, *piteusement.*

Je suis ambitieux!

GASTON.

On dirait que vous en rougissez; pourquoi donc? Avec l'expérience que vous avez acquise dans les affaires, vous pouvez prétendre à tout. Le commerce est la véritable école des hommes d'État.

POIRIER.

C'est ce que Verdelet me disait ce matin.

GASTON.

C'est là qu'on puise cette hauteur de vues, cette élévation de sentiments, ce détachement des petits intérêts qui font les Richelieu et les Colbert.

POIRIER.

Oh! je ne prétends pas...

GASTON.

Mais qu'est-ce qui pourrait donc bien lui convenir à ce bon monsieur Poirier? Une préfecture? fi donc! Le conseil d'État? non! Un poste diplomatique? Justement l'ambassade de Constantinople est vacante...

POIRIER.

J'ai des goûts sédentaires : je n'entends pas le turc.

GASTON.

Attendez! (*Lui frappant sur l'épaule.*) Je crois que la pairie vous irait comme un gant.

POIRIER.

Ah! croyez-vous?

GASTON.

Mais, voilà le diable! vous ne faites partie d'aucune catégorie... vous n'êtes pas encore de l'Institut.

POIRIER.

Soyez donc tranquille! je paierai, quand il le faudra, trois mille francs de contributions directes. J'ai à la banque trois millions qui n'attendent qu'un mot de vous pour s'abattre sur de bonnes terres.

GASTON.

Ah! Machiavel! Sixte-Quint! Vous les roulerez tous!

POIRIER.

Je crois que oui.

GASTON.

Mais j'aime à penser que votre ambition ne s'arrête pas en si bon chemin? Il vous faut un titre.

POIRIER.

Oh! je ne tiens pas à ces hochets de la vanité : je suis, comme je vous le disais, un vieux libéral.

GASTON.

Raison de plus. Un libéral n'est tenu de mépriser

que l'ancienne noblesse; mais la nouvelle, celle qui n'a pas d'aïeux...

POIRIER.

Celle qu'on ne doit qu'à soi-même!

GASTON.

Vous serez comte.

POIRIER.

Non. Il faut être raisonnable. Baron, seulement.

GASTON.

Le baron Poirier!... cela sonne bien à l'oreille.

POIRIER.

Oui, le baron Poirier!

GASTON. *Il le regarde et part d'un éclat de rire.*

Je vous demande pardon; mais là, vrai! c'est trop drôle! Baron! monsieur Poirier!... baron de Catillard!

POIRIER, *à part.*

Je suis joué!...

SCÈNE III

LES MÊMES, LE DUC.

GASTON.

Arrive donc, Hector! arrive donc! Sais-tu pourquoi Jean-Gaston de Presles a reçu trois coups d'arquebuse à la bataille d'Ivry? Sais-tu pourquoi François-Gaston de Presles est monté le premier à l'assaut de la Rochelle? Pourquoi Louis-Gaston de Presles s'est fait sauter à La Hogue? Pourquoi Philippe-Gaston de Presles a pris deux drapeaux à Fontenoy? Pourquoi mon grand-père est mort à Quiberon? C'était pour que monsieur Poirier fût un jour pair de France et baron.

LE DUC.

Que veux-tu dire?

GASTON.

Voilà le secret du petit assaut qu'on m'a livré ce matin.

LE DUC, *à part*.

Je comprends.

POIRIER.

Savez-vous, monsieur le duc, pourquoi j'ai travaillé quatorze heures par jour pendant trente ans? Pourquoi j'ai amassé, sou par sou, quatre millions, en me privant de tout? C'est afin que monsieur le marquis Gaston de Presles, qui n'est mort ni à Quiberon, ni à Fontenoy, ni à La Hogue, ni ailleurs, puisse mourir de vieillesse sur un lit de plume, après avoir passé sa vie à ne rien faire.

LE DUC.

Bien répliqué, monsieur!

GASTON.

Voilà qui promet pour la tribune.

LE DOMESTIQUE.

Il y a là des messieurs qui demandent à voir l'appartement.

GASTON.

Quel appartement?

LE DOMESTIQUE.

Celui de monsieur le marquis.

GASTON.

Le prend-on pour un muséum d'histoire naturelle?

POIRIER, *au domestique*.

Priez ces messieurs de repasser. (*Le domestique sort.*) Excusez-moi, mon gendre; entraîné par la gaieté de votre entretien, je n'ai pas pu vous dire que je loue le premier étage de mon hôtel.

GASTON.

Hein?

POIRIER.

C'est une des petites réformes dont je vous parlais.

GASTON.

Et où comptez-vous me loger?

POIRIER.

Au deuxième ; l'appartement est assez vaste pour nous contenir tous.

GASTON.

L'arche de Noé !

POIRIER.

Il va sans dire que je loue les écuries et les remises.

GASTON.

Et mes chevaux? vous les logerez au deuxième aussi?

POIRIER.

Vous les vendrez.

GASTON.

J'irai donc à pied ?

LE DUC.

Ça te fera du bien. Tu ne marches pas assez.

POIRIER.

D'ailleurs, je garde mon coupé bleu. Je vous le prêterai.

LE DUC.

Quand il fera beau.

GASTON.

Ah çà ! monsieur Poirier !...

LE DOMESTIQUE, *rentrant.*

Monsieur Vatel demande à parler à monsieur le marquis.

GASTON.

Qu'il entre ! (*Entre Vatel en habit noir.*) Quelle est

cette tenue, monsieur Vatel? Êtes-vous d'enterrement, ou la marée manque-t-elle?

VATEL.

Je viens donner ma démission à monsieur le marquis.

GASTON.

Votre démission? la veille d'une bataille!

VATEL.

Telle est l'étrange position qui m'est faite: je dois déserter pour ne pas me déshonorer; que monsieur le marquis daigne jeter les yeux sur le menu que m'impose monsieur Poirier.

GASTON.

Que vous impose monsieur Poirier? Voyons cela. (*Lisant.*) Le lapin sauté?

POIRIER.

C'est le plat de mon vieil ami Ducaillou.

GASTON.

La dinde aux marrons?

POIRIER.

C'est le régal de mon camarade Groschenet.

GASTON.

Vous traitez la rue des Bourdonnais?

POIRIER.

En même temps que le faubourg Saint-Germain.

GASTON.

J'accepte votre démission, monsieur Vatel. (*Vatel sort.*) Ainsi, demain, mes amis auront l'honneur d'être présentés aux vôtres?

POIRIER.

Vous l'avez dit, ils auront cet honneur... Monsieur le duc sera-t-il humilié de manger ma soupe entre monsieur et madame Pincebourde?

LE DUC.

Nullement. Cette petite débauche ne me déplaira pas. Madame Pincebourde doit chanter au dessert?

GASTON.

Après dîner nous ferons un cent de piquet.

LE DUC.

Ou un loto.

POIRIER.

Ou un nain jaune.

GASTON.

Et de temps en temps, j'espère, nous renouvellerons cette bamboche?

POIRIER.

Mon salon sera ouvert tous les soirs et vos amis seront toujours les bienvenus.

GASTON.

Décidément, monsieur Poirier, votre maison va devenir un lieu de délices, une petite Capoue. Je craindrais de m'y amollir, j'en sortirai pas plus tard que demain.

POIRIER.

J'en serai au regret... mais mon hôtel n'est pas une prison. Quelle carrière embrasserez-vous? la médecine ou le barreau?

GASTON.

Qui parle de cela?

POIRIER.

Les ponts et chaussées peut-être? ou le professorat? car vous ne pensez pas tenir votre rang avec neuf mille francs de rente?

LE DUC.

Neuf mille francs de rente?

POIRIER, *à Gaston.*

Dame! le bilan est facile à établir : vous avez reçu cinq cent mille francs de la dot de ma fille. La corbeille de noces et les frais d'installation en ont absorbé

cent mille. Vous venez d'en donner deux cent dix-huit mille à vos créanciers; il vous en reste donc cent quatre-vingt-deux mille, qui, placés au taux légal, représent neuf mille livres de rente... Est-ce clair? Est-ce avec ce revenu que vous nourrirez vos amis de carpes à la Lithuanienne et de volailles à la Concordat? Croyez-moi, mon cher Gaston, restez chez moi; vous y serez encore mieux que chez vous. Pensez à vos enfants... qui ne seront pas fâchés de trouver un jour dans la poche du marquis de Presles les économies du bonhomme Poirier. Au revoir, mon gendre; je vais régler le compte de monsieur Vatel.

(*Il sort.*)

(Calmann-Lévy, éditeurs.)

LE FILS DE GIBOYER

[Le marquis d'Auberive, un des principaux chefs du parti légitimiste, a mandé le bohème Giboyer pour lui proposer la succession du journaliste Déodat, qui vient de mourir.]

PREMIER ACTE

SCÈNE VII

LE MARQUIS, GIBOYER

LE MARQUIS.

Eh! bonjour, monsieur Giboyer.

GIBOYER.

Monsieur le marquis, c'est moi qui suis le vôtre.

LE MARQUIS.

Le mien? ah! oui... pardon!... J'ai un peu perdu la clef de vos locutions pittoresques. — J'ai su par votre... Comment appelez-vous Maximilien?... Votre pupille?

GIBOYER.

Le mot serait ambitieux... Un tuteur est un objet de

luxe dont le petit n'avait pas l'emploi. Je suis, si vous voulez, son oncle à la mode de Bretagne.

LE MARQUIS.

Appelons-le votre nourrisson. J'ai donc su par votre nourrisson que vous veniez passer huit jours à Paris, et il m'a pris un grand désir de vous voir.

GIBOYER.

Vous êtes trop bon, monsieur le marquis. Votre désir est allé au-devant du mien. Croyez bien que je n'aurais pas traversé Paris sans frapper à votre porte. Je ne suis pas un ingrat.

LE MARQUIS.

Ne parlons pas de cela. — Savez-vous que vous n'êtes pas changé depuis que nous nous sommes perdus de vue?

GIBOYER.

Il faut croire que mon père, prévoyant les intempéries de mon existence, m'a bâti à chaux et à sable. Mais vous-même, il me semble que vous prenez des années sans avancer en âge.

LE MARQUIS.

Ah! moi, mon avancement avait été si rapide, que je ne bouge plus depuis vingt ans. (*S'asseyant près de la table.*) Mais parlons de vous, mon camarade. Qu'êtes-vous devenu? Avez-vous enfin une position sérieuse?

GIBOYER, *s'asseyant aussi.*

Extrêmement sérieuse : employé dans les pompes funèbres de Lyon.

LE MARQUIS.

Dans les pompes funèbres?

GIBOYER.

Pendant le jour; le soir contrôleur au théâtre des Célestins. Je ne m'étendrai pas sur ce contraste si philosophique.

LE MARQUIS.

Je vous en remercie. Et quelle est votre dignité dans les pompes?

GIBOYER.

Ordonnateur. C'est moi qui dis aux invités, avec un sourire agréable : « Messieurs, quand il vous fera plaisir. »

LE MARQUIS.

Permettez-moi de m'étonner qu'avec votre talent, vous n'ayez pas su mieux tirer votre épingle du jeu.

GIBOYER.

Vous en parlez bien à votre aise. Le maniement des épingles demande une finesse de doigté incompatible avec les charges que j'ai toujours eues sur les bras : mon père d'abord, Maximilien ensuite.

LE MARQUIS.

Aussi pourquoi diable vous amusez-vous à recueillir des orphelins?

GIBOYER.

Que voulez-vous!... le prix Montyon m'empêchait de dormir. (*Se levant.*) Vous permettez, n'est-ce pas? Je ne peux pas rester en place. — Et puis j'avais une bonne situation dans le journal de Vernouillet; j'avais enfin le pied à l'étrier; mais, paf! le cheval crève sous moi et je retombe sur le pavé, au moment de payer le second trimestre du petit homme au collège. Il fallait trouver une position du jour au lendemain; on m'offrit la gérance du *Radical*, j'acceptai. Vous savez ce qu'était alors le gérant d'un journal : son bouc émissaire, son homme de peines... au pluriel. Drôle de profession, hein? mais c'était bien payé : quatre mille francs, nourri et logé aux frais du gouvernement huit mois sur douze. Je faisais des économies. Malheureusement, 48 arriva, et la carrière des prisons me fut fermée.

LE MARQUIS.

Que n'offriez-vous vos services à la République?

GIBOYER.

Elle les refusa.

LE MARQUIS.

Cette bégueule!

GIBOYER.

J'étais au désespoir, non pas pour moi... je n'ai jamais été embarrassé de gagner mon tabac... mais pour l'enfant, dont j'allais être obligé d'interrompre l'éducation. C'est alors que je pensai à vous et que j'allai vous trouver.

LE MARQUIS.

Vous souvenez-vous du temps où vous maudissiez le bienfait cruel de l'éducation? Qui m'eût dit alors que vous me demanderiez un jour de vous aider à coller sur les épaules d'un enfant pauvre cette tunique de Nessus?

GIBOYER.

J'avoue qu'avant de le mettre au collège, j'ai eu plus d'un colloque avec mon traversin. Mon exemple n'était pas encourageant! Mais les situations n'avaient qu'une analogie apparente; il faut plus d'une génération à une famille de portiers pour faire brèche dans la société! Tous les assauts se ressemblent; les premiers assaillants restent dans le fossé et font fascine de leurs corps aux suivants. J'étais la génération sacrifiée; il eût été vraiment trop bête que le sacrifice ne profitât à personne.

LE MARQUIS.

De mon côté, j'étais heureux de doter ma patrie d'un socialiste de plus. Mais, pour revenir à vous, vous n'aviez plus rien alors sur les bras : c'était le moment de l'épingle.

GIBOYER.

C'est ce que je me dis; mais vous allez voir une déveine! La presse ne donnait pas de l'eau à boire, vu le foisonnement des journaux; alors, j'eus l'idée de faire une série de biographies contemporaines.

LE MARQUIS.

J'en ai lu quelques-unes; elles étaient fort épicées.

GIBOYER.

Trop épicées! N'avais-je pas pris au sérieux mon

rôle de grand justicier? Imbécile! J'écrivais à l'emporte-pièce; duels, procès, amendes, tout le tremblement! Mon éditeur, effrayé, suspendit la publication, et quand je voulus rentrer dans le journalisme, je trouvai toutes les portes barricadées par les puissantes inimitiés que m'avait créées mon petit sacerdoce. Et cependant Maximilien allait sortir du collège; je voulais lui parfaire une éducation sterling; il n'y avait pas à tortiller ni à faire la bouche en cœur; je mis habit bas et je plongeai.

LE MARQUIS.

Vous plongeâtes! qu'entendez-vous par là?

GIBOYER.

Vous ne connaissez, vous autres, que les professions à fleur d'eau; mais il se tripote dans les bas-fonds cinquante industries vaseuses que vous ne soupçonnez pas. Si je vous disais que j'ai tenu un bureau de nourrices! Tout cela n'est pas très restaurant; mais j'ai un estomac d'autruche, grâce à Dieu! J'ai mangé de la vache enragée... dans les bons jours, des cailloux dans les mauvais, et Maximilien est docteur ès lettres, docteur ès sciences, docteur en droit! Il a voyagé comme un fils de famille! il a de l'honneur... comme si ça ne coûtait rien!

LE MARQUIS.

Vous portez un singulier intérêt à ce garçon.

GIBOYER.

C'est mon seul parent; et puis on est sujet en vieillissant à prendre une marotte; la mienne est de faire de Maximilien ce que je n'ai pu être moi-même, un homme honorable et honoré. Il me plaît d'être un fumier et de nourrir un lis. Cette turlutaine vaut bien celle des tabatières.

LE MARQUIS.

J'en conviens. Mais pourquoi n'avez-vous pas reconnu ce fils que vous adorez?

GIBOYER.

Quel fils?

LE MARQUIS, *se levant.*

Sournois! Je sais votre histoire aussi bien que vous. Vous avez eu Maximilien, en 1837, d'une plieuse de journaux nommée Adèle Gérard. Suis-je bien informé?

GIBOYER.

Oui, mon président.

LE MARQUIS.

Vous avez perdu de vue assez lestement la mère et l'enfant jusqu'en novembre 1845, époque où la pauvre fille est morte.

GIBOYER.

Comment savez-vous?

LE MARQUIS.

Nous avons notre police, mon cher. — Adèle Gérard vous avait écrit une lettre désespérée où elle vous léguait Maximilien; vous êtes accouru à son lit de mort, vous avez voulu légitimer l'enfant par un mariage *in extremis*, mais la mère a rendu l'âme avant le sacrement, et alors, par une bizarrerie que je vous prie de m'expliquer, vous vous êtes chargé de l'orphelin sans vouloir le reconnaître. Pourquoi?

GIBOYER.

Monsieur le marquis, j'ai fait un livre qui est le résumé de toute mon expérience et de toutes mes idées. Je le crois beau et vrai, j'en suis fier, il me réconcilie avec moi-même; et pourtant je ne le publierai pas sous mon nom, de peur que mon nom ne lui fasse du tort.

LE MARQUIS.

C'est peut-être prudent, en effet.

GIBOYER.

Eh bien, si je ne signe pas mon livre, comment voulez-vous que je signe mon fils! Je m'applaudis tous les jours que la mort ne m'ait pas laissé le temps de lui attacher au pied le boulet de sa filiation.

LE MARQUIS.

Sait-il au moins que vous êtes son père?

GIBOYER.

A quoi bon? S'il ne gardait pas le secret, il se nuirait; et s'il le gardait, j'en serais profondément blessé. Pourquoi d'ailleurs lui mettre dans l'âme cette cause de timidité ou d'imprudence? Qu'y gagnerais-je? Croyez-vous qu'à un moment donné, il ne me pardonnerait pas plus malaisément mes tares, s'il avait à en rougir comme d'une tache originelle?

LE MARQUIS.

Savez-vous, mon brave, qu'il vous est poussé de grandes délicatesses de sentiment depuis que je ne vous ai vu!

GIBOYER, *sèchement.*

Il vous en poussera tout autant quand vous serez père.

LE MARQUIS.

Holà! maître Giboyer, vous vous oubliez!

GIBOYER.

Je riposte, voilà tout, monsieur le marquis. Maintenant, venons au fait; car je ne suppose pas que vous vous soyez livré à ce long interrogatoire par pure curiosité.

LE MARQUIS.

Et que supposez-vous, je vous prie?

GIBOYER.

Qu'avant de m'offrir un poste de confiance, vous avez voulu vous assurer si mon secret était un cautionnement suffisant. Vous suffit-il?

LE MARQUIS.

Oui.

GIBOYER.

Alors, parlez.

LE MARQUIS, *s'asseyant.*

Combien vous rapportent vos deux métiers?

GIBOYER.

Dix-huit cents francs, l'un portant l'autre; mais ne prenez pas ce chiffre pour base de vos offres. Vous avez omis de me demander ce que je viens faire à Paris. Or, je viens m'entendre avec une société américaine qui fonde un journal aux États-Unis, et m'offre douze mille francs pour le diriger. Tout le monde ne m'a pas oublié.

LE MARQUIS.

J'en suis la preuve. Vous savez donc l'anglais?

GIBOYER.

J'ai inventé la méthode Boyerson.

LE MARQUIS.

Et vous consentirez à vous expatrier?

GIBOYER.

Parfaitement; à moins que vous ne m'offriez les mêmes avantages, auquel cas je vous donne la préférence.

LE MARQUIS.

Vous ferez bien un sacrifice pour rester auprès de Maximilien?

GIBOYER.

Ce serait un sacrifice à ses dépens; car, si je vais là-bas, au bout de six ans, je lui rapporte trois mille francs de rente, c'est-à-dire l'indépendance.

LE MARQUIS.

Et si, mes amis et moi, nous nous chargions de le pousser? Je m'intéresse toujours à lui. Je l'ai déjà mis comme secrétaire chez monsieur Maréchal.

GIBOYER

La belle avance!

LE MARQUIS.

Eh! Eh! il y a là une bonne dame encore fraîche qui s'intéresse aux jeunes gens et qui les place parfaitement. Les prédécesseurs de Maximilien ont tous de bons emplois.

GIBOYER.

Merci bien! La place que je lui destine n'est pas dans vos rangs, et il n'y a que moi qui puisse la lui donner.

LE MARQUIS.

Quelle place, et dans quels rangs?

GIBOYER.

Mon interrogatoire est fini, monsieur le marquis.

LE MARQUIS, *se levant.*

Attendez donc. . C'est lui qui signera votre livre?... Parfait! Vous transfusez ainsi dans sa vie la quintessence de la vôtre; vous vous laissez vous-même en héritage. Bravo, monsieur! vous pratiquez la paternité à la façon du pélican.

GIBOYER.

Vous sortez de la question, monsieur le marquis; rentrons-y, s'il vous plaît. Voici mon dernier mot : je veux le même traitement que Déodat.

LE MARQUIS.

Et qui vous dit...

GIBOYER.

Vous ne comptez pas me mettre dans votre police, n'est-ce pas? Elle est faite par de plus grands que moi. A quoi donc puis-je vous servir, sinon à remplacer votre virtuose? Vous avez pensé que la mauvaise honte ne m'arrêterait pas, et vous avez eu raison. Ma conscience n'a pas le droit de faire la prude. Mais, si vous avez cru m'avoir pour un morceau de pain, vous vous êtes trompé. Vous avez plus besoin de moi que je n'ai besoin de vous.

LE MARQUIS.

Oh! oh! voilà de la fatuité.

GIBOYER.

Non, monsieur le marquis. Vous trouveriez peut-être un garnement de lettres aussi capable que moi de vider

sur quiconque une écritoire empoisonnée; mais l'inconvénient de ces auxiliaires-là, c'est qu'on n'est jamais sûr de les tenir. Or, moi, vous me tenez. C'est ce qui me met en posture de faire mes conditions.

LE MARQUIS.

Ce raisonnement biscornu me paraît sans réplique. Déodat avait mille francs par mois; le comité voulait opérer une réduction sur ce chapitre; mais je lui ferai valoir vos raisons.

GIBOYER.

Il ne voudra se décider que sur échantillon. Si je vous brochais d'ici à ce soir une tartine de Déodat?

LE MARQUIS.

Possédez-vous assez sa manière?

GIBOYER.

Parbleu! pour m'en servir en la définissant, elle consiste à *rouler* le libre penseur, à *tomber* le philosophe, en un mot, à tirer la canne et le bâton devant l'arche. Un mélange de Bourdaloue et de Turlupin; la facétie appliquée à la défense des choses saintes; le *Dies iræ* sur le mirliton!

LE MARQUIS.

Bravo! tournez ces griffes-là contre nos adversaires, et tout ira bien. Dites-moi, vous sentez-vous en état d'écrire un discours de tribune?

GIBOYER.

Oui-dà! je tiens aussi l'éloquence; mais c'est à part.

LE MARQUIS.

Bien entendu. Et quel pseudonyme prendrez-vous? Car vous ne pouvez nous servir sous votre nom.

GIBOYER.

C'est clair; et cela me va de toutes les façons. L'enfant ne saura pas que c'est moi; et puis j'avais exprimé dans son verre tout le jus de l'ancien Giboyer; passons à un autre. Aussi bien j'en ai assez, de ce pauvre hère

à qui rien ne réussit, qui n'a pas trouvé moyen d'être un homme de lettres avec son talent et un honnête homme avec ses vertus. Faisons peau neuve! et vive M. de Boyergi!

LE MARQUIS.

Votre anagramme? A merveille! Je vous présenterai demain soir à vos bailleurs de fonds. (*Lui donnant un billet de banque.*) Voilà pour vos premiers frais; qu'en vous revoyant, je ne vous reconnaisse pas!

GIBOYER.

Rapportez-vous-en à moi. J'ai été second régisseur au théâtre de Marseille.

LE MARQUIS.

A demain! (*Giboyer sort.*) Ouf! quelle journée!

DUBOIS, *entrant.*

Le cheval de M. le marquis est sellé.

LE MARQUIS.

Allons! (*Prenant son chapeau et ses gants.*) Étrange garnement! C'est la courtisane qui gagne la dot de sa fille.

(*La toile tombe.*)

(Calmann-Lévy, éditeurs.)

FEUILLET

Octave Feuillet, né à Saint-Lô en 1821, mort en 1890.

Le Pour et le Contre, 1853; *la Crise*, 1854; *Péril en la demeure*, 1855; *le Village*, 1856; *le Cheveu blanc*, 1860; *Montjoye*, 1863; *Julie*, 1869; *Dalila*, 1870; *le Sphinx*, 1874; *la Partie de dames*, 1883.

Feuillet eut moins de succès comme auteur de théâtre que comme romancier. Il a fait pourtant des proverbes très agréables par la finesse de l'observation, par la grâce de l'esprit et la délicate élégance du langage; et il a fait aussi des comédies, notamment *Dalila*, qui ne manquent pas de vigueur.

DALILA

[La princesse Léonora s'est fait aimer du jeune compositeur André Roswein; elle l'asservit, prend plaisir à le tourmenter et à le dégrader, use à la fois son corps et son âme.]

TROISIÈME ACTE

1er TABLEAU, SCÈNE II

. . . .

LÉONORA, ROSWEIN.

ROSWEIN, *s'asseyant près de Léonora, avec une gaieté pénible.*

Vous êtes belle, ce soir, Léonora.

LÉONORA.

Toujours.

ROSWEIN.

Vous avez la beauté pure et terrible d'une bacchante au repos.

LÉONORA.

Est-ce un compliment?

ROSWEIN.

Mais il me semble que vous êtes en toilette de cérémonie!... c'est pour moi seul, cette toilette?

LÉONORA, *gracieuse.*

Et pour qui donc?

ROSWEIN.

Vous ne sortez pas, ce soir?

LÉONORA.

Non, mon ami.

ROSWEIN.

Ah! je vous remercie... Nos soirées en tête à tête sont si rares maintenant.

LÉONORA.

Si c'est un reproche, il est plaisant. Ne m'avez-vous pas engagée vous-même à revoir un peu le monde, puisque le monde voulait encore de moi?

ROSWEIN.

Je ne vous reproche rien... Seulement, nous sommes un peu loin, qu'en dites-vous? du temps où vous ne conceviez plus d'autre plaisir au monde que la solitude à deux... d'autre fête que d'aimer votre amant et de recueillir la première sur ses lèvres la chanson fraîche éclose... Ce sont vos paroles!

LÉONORA, *se levant.*

Mais, mon ami, faites-en, des chansons... je les recueillerai... Vous n'en faites pas, que voulez-vous que je recueille?

ROSWEIN.

La vérité est que je vous ennuie.

LÉONORA.

Bah! quelle idée! pourquoi m'ennuieriez-vous? N'êtes-vous pas très aimable?

ROSWEIN.

Non... Je vous aime trop... (*Il se lève.*) Ah! vous ne saurez jamais, Léonora, tout ce qu'il y a de profonde tendresse, de passion pour vous dans ce pauvre cœur tourmenté... ou, si vous le savez un jour... car on est plus juste pour les choses qui ne sont plus, il sera trop tard pour me serrer la main et me dire : Merci!

LÉONORA.

Allons! nous y voilà! Frère, il faut mourir!

ROSWEIN, *gaicté fébrile.*

Pardon, pardon! j'ai tort... d'autant plus que je me sens mieux ce soir! je me sens très bien! Tenez, je vais travailler... Seulement, mettez-vous là, que je vous voie, voulez-vous?

LÉONORA.

Comment donc! tout ce qui peut vous être agréable.

(*Elle s'assied à gauche.*)

ROSWEIN.

Et puisque vous daignez me tenir compagnie, je fais serment d'achever mon acte ce soir!...

LÉONORA.

Mais, mon ami, je vous ai dit que j'allais sortir, n'est-ce pas?

ROSWEIN.

Comment! vous venez de me dire tout le contraire!

LÉONORA.

Vraiment! oh! quelle distraction!... Mais non, j'ai pris dès longtemps, pour ce soir, un engagement sérieux, auquel je ne puis manquer!

ROSWEIN.

Ah! c'est odieux!

LÉONORA.

Quoi?... qu'est-ce qui est odieux? Est-ce à moi que vous parlez, mon ami?

ROSWEIN.

Vous me tuez à coups d'épingle, Léonora, mais vous me tuez aussi sûrement que si vous me mettiez un couteau dans le cœur!...

LÉONORA.

Mais, mon cher enfant, vous êtes insupportable, tout bonnement!... Comment! je prononce par inadvertance un non au lieu d'un oui; je fais un pas à droite au lieu de le faire à gauche, et vous criez au meurtre! Franchement, c'est pousser un peu trop loin la sensibilité poétique. (*Elle se lève.*) Allons, bonsoir, travaillez bien!

(*Elle se dirige vers le fond.*)

ROSWEIN.

Et où donc allez-vous?

LÉONORA.

Venez avec moi, si vous voulez.

ROSWEIN.

Eh! vous savez que je n'aime pas le monde! D'ailleurs, il faut que je travaille... mon opéra est payé d'avance, et c'est un poids horrible que j'ai sur l'esprit! Où allez-vous? voyons!

LÉONORA.

Mais je vais d'abord passer quelques instants au concert de ce petit Paolo Maria...

ROSWEIN.

Ah!... Et ensuite?

LÉONORA.

C'est tout, mais j'y tiens... je lui ai promis, à ce garçon...

ROSWEIN.

Et voilà cet engagement sérieux auquel vous ne pou-

viez manquer pour moi... mais c'est une dérision outrageante, Léonora!

LÉONORA.

Oh! mon Dieu! que d'affaires!... Eh bien, je n'irai pas! (*Elle se rassied.*) Calmez-vous. Voyons, travaillez, je vous écoute. Je n'irai pas. Où en êtes-vous?

(*Elle s'assied à gauche.*)

ROSWEIN, *prenant une feuille de musique sur un piano qui est au fond, à droite.*

A la même scène, toujours...

LÉONORA.

Le Tasse à la princesse... Eh bien, qu'est-ce qu'il lui dit, ce pauvre garçon?

ROSWEIN.

J'avais trouvé un commencement de mélodie qui me semblait à peu près cela. Voulez-vous l'entendre?

LÉONORA.

Oui, sans doute.

ROSWEIN, *chantant, debout, sans accompagnement.*

C'est l'heure où la nuit
Sur la fleur brisée
Verse la rosée
Qui tombe sans bruit.
Mon âme blessée
Demande à vos yeux...

(*S'interrompant, à part, en se frappant la poitrine.*) Ah! qu'est-ce que j'ai donc là? (*Il reprend l'air.*) Qu'en pensez-vous? est-elle bien, cette phrase?

LÉONORA.

Pas trop.

ROSWEIN.

Vous avez de l'humeur, Léonora.

LÉONORA.

Vous me demandez mon avis, je vous le donne; mais il faudrait toujours vous flatter pour vous plaire.

ROSWEIN.

Il faudrait, dès que j'ai une lueur de courage, ne pas l'éteindre d'un revers de main, voilà tout.

LÉONORA.

Eh! mon Dieu! si vous la trouvez charmante, cette phrase, gardez-la!

ROSWEIN.

Non! elle ne vaut rien! vous avez raison.
(*Il jette la musique et ferme le piano avec violence.*)

LÉONORA.

Ah! vous y renoncez? eh bien, là, entre nous, vous faites bien, vous n'êtes pas en verve ce soir!

ROSWEIN, *amèrement.*

Ni ce soir, ni jamais! mon talent est mort! toutes les cordes de mon cerveau sont flétries, desséchées, comme si la flamme y avait passé! Ah! vous ne me l'apprenez pas, allez!... mes nuits sans sommeil me l'ont assez répété! Oh! Dieu! en si peu de temps un tel changement! Hier la jeunesse, la poésie, l'espérance, tous les dons du ciel! Aujourd'hui le silence, le vide, le froid de la tombe... voilà mon âme... voilà votre œuvre, Léonora!

LÉONORA.

Mon œuvre... à moi!

ROSWEIN.

Oui, à vous qui avez usé sans trêve, sans pitié, dans des luttes stériles, dans de misérables agitations, dans de mesquines douleurs, toutes les forces de mon esprit! Voyons! quel a été votre dessein, dites?... Quelle gageure barbare avez-vous faite? A qui avez-vous juré de torturer jusqu'à l'épuisement, jusqu'à la dégradation, une créature de Dieu? Eh bien, votre tâche est accomplie, soyez heureuse!

LÉONORA, *froidement.*

Délicieux intérieur!

ROSWEIN.

Allons, laissez-moi! allez à ce concert, et dites à ce jeune homme, à ce chanteur, qu'il peut se dispenser de venir mendier un rôle à ma porte... que ma tête est désormais aussi pauvre, aussi nulle que la sienne!... Allez!...

LÉONORA.

Ah çà! qu'est-ce que cela veut dire? Vous figurez-vous par hasard que je sois éprise de ce comédien?

ROSWEIN.

Tout le monde le dit à Naples.

LÉONORA.

Eh bien! c'est parfaitement vrai, je l'adore.

ROSWEIN.

Ah! de grâce, Léonora... je ne suis plus de force à supporter cela... Aimez qui vous voudrez! dites un mot, et je m'en irai, si vous n'avez pas la patience d'attendre qu'on m'emporte!

LÉONORA.

Comme c'est gai, ceci!... Je vous dirai, Roswein, qu'il n'y a pas plus de courage que de bon goût à prendre ainsi à tout propos, devant les dames, des attitudes d'agonisant. Dites-moi donc le nom de votre maladie, je vous prie!

ROSWEIN, *lui jetant son mouchoir plein de sang.*

Tenez!

LÉONORA.

Qu'est-ce que cela prouve? Tous les artistes crachent le sang!

ROSWEIN.

Ah! vous êtes une malheureuse!

(*Il éclate en sanglots et va se jeter sur le canapé à droite.*)

LÉONORA, *se levant et faisant quelques pas vers lui.*

Je n'aime pas les hommes qui pleurent; bonsoir!

(*Elle sort à droite.*)

(Calmann-Lévy, éditeurs.)

LOUIS BOUILHET

Louis Bouilhet, né à Cany (Seine-Inférieure) en 1822, mort en 1869.

Madame de Montarcy, 1856; *la Conjuration d'Amboise*, 1866.

Bouilhet, auteur de beaux vers lyriques, n'eut guère,

Bravo, aussi, pour l'Odéon — du moment que Chilly t'a dit cela, c'est qu'il a l'intention de jouer la pièce — et comme il a mille fois plus d'expérience que moi, j'ai bon espoir.

Donc, bon courage, et toutes mes félicitations. je te prie de présenter mon respect à Madame Feydeau.

je te serre la main —

L. Bouilhet

au théâtre, que des succès d'estime. Dans *la Conjuration d'Amboise*, sa meilleure pièce, et qui renferme quelques scènes très pathétiques, il se borne à répéter,

non sans éloquence, les drames de Victor Hugo : c'est un romantique en retard.

LA CONJURATION D'AMBOISE

[Le jeune roi François II confie à Marie Stuart ses inquiétudes, ses velléités impuissantes, ses tristes pressentiments.]

QUATRIÈME ACTE

A Orléans. Salle d'honneur précédant les appartements particuliers du roi. Porte à gauche, porte à droite, porte au fond.

SCÈNE I

FRANÇOIS II, MARIE STUART.

FRANÇOIS II, *à part. Il est plongé dans un fauteuil, la tête appuyée sur sa main gauche, tandis que Marie Stuart, debout devant une grande glace que porte une dame d'honneur, arrange ses colliers et ses cheveux.*

Un simple éclat de bois, et quel trouble s'opère!...
Le front était pâli... l'œil saignait, pauvre père!...
(*Mettant sa main sur sa tempe.*)
Il me semble, parfois, que j'ai sa douleur là!...

MARIE STUART, *se posant devant le roi, après avoir congédié ses femmes.*

Sire, me trouvez-vous belle comme cela?...

FRANÇOIS II, *tressaillant et comme réveillé en sursaut.*

Pardon!...
(*Il lui baise la main.*)
Vous savez bien, plus que belle, charmante!

MARIE STUART, *bondissant vers la fenêtre.*

Le joli temps, voyez!...
Laissant retomber les bords du rideau.)
Mon regret s'en augmente!...
(*Revenant au roi.*)

Pourquoi donc, profitant de ce dernier beau jour,
N'avons-nous pas suivi la chasse de la cour?
Et d'où vient que le Duc, sans vouloir rien entendre,
Tandis qu'il décidait votre mère à s'y rendre,
Nous a tant suppliés de demeurer chez nous?
Je ne m'en doute pas... Sire, le savez-vous?

FRANÇOIS II, *haussant légèrement les épaules.*

Une intrigue, un projet, quelques nouvelles choses...
Ah! notre trône, à nous, n'est pas un lit de roses!
Celui qui de ses mains forge le sort des rois
A fait d'un dur métal ce siècle de dix mois!
Et vous, que je rêvais joyeuse autant que bonne,
Vous voilà, pauvre oiseau qu'une cage emprisonne,
A mendier dans l'ombre, avec vos grands yeux doux,
Un rayon de soleil égaré jusqu'à nous!...
(*D'une voix douce et faible.*)
Quel mal ai-je donc fait à mon peuple, Marie,
Pour que tous contre moi déchaînent leur furie?
On ne m'aime donc pas, qu'on veut me renverser?
Oh! bien souvent j'hésite et ne sais que penser...
Il me semble parfois qu'on me pousse aux abîmes!...
(*Mouvement de Marie.*)
Est-ce moi qu'en mourant accusent les victimes?
Ou n'est-ce pas plutôt, comme on le dit partout,
Ce pouvoir formidable auprès du mien debout,
Les Guises... dont moi-même....

MARIE STUART.

Ah! sire!... quelle idée!

FRANÇOIS II.

La question du moins serait bientôt vidée,
Si je pouvais, un temps, les éloigner d'ici.

MARIE STUART, *avec chaleur.*

Pouvez-vous éloigner les affaires aussi?
Quand de leurs fortes mains, que la rafale inonde,
Vous aurez fait tomber le gouvernail du monde,
Est-ce un prince du sang... un ennemi de Dieu
Qui trouvera le port sous la tempête en feu?

FRANÇOIS II, *se levant convulsivement, avec une énergie momentanée.*

Ah! si Dieu le voulait!... Si je pouvais moi-même!
La mort m'a mis trop jeune à ce faîte suprême!
Que de fois dans mon ombre, écoute, écoute un peu,
Entre ce Guise altier qui me traite en neveu,
Et ces princes flottants qu'on ne peut pas soumettre,
J'ai rêvé ce bonheur, de me lever en maître,
Et de dire au bourreau, debout à mon côté :
Viens repasser ton fer sur notre volonté!
Car nous n'entendons plus supporter en silence
Ces orgueils fourvoyés jusques à l'insolence!
Ni ces dogmes qu'on trempe au sang des nations,
Ni le choc éternel de ces ambitions
Qui font depuis dix mois lever tant de poussière,
Que nous ne voyons plus notre peuple derrière!
(*Retombant dans son fauteuil.*)
Mais tout cela bientôt s'arrête en m'étouffant!
Je suis un souffreteux, un malade, un enfant,
Lamentable héritier des héros séculaires,
Je n'en ai pas la force et j'en ai les colères,
Et quand dans mon sommeil l'un d'eux vient m'avertir...
(*Appuyant ses deux mains tremblantes sur sa poitrine.*)
Je sens là comme un roi qui ne peut pas sortir!...
(*A part, avec découragement.*)
Ah! mourir!... oublier!...
(*Tendant la main vers la reine.*)
Là, plus près, je t'en prie!
(*Marie s'assoit près de lui la main dans la main.*)
Quand je ne serai plus, que feras-tu, Marie?

MARIE STUART.

Sire, le méchant mot!

FRANÇOIS II, *avec un sourire mélancolique.*

Oh! tu me plains à tort.
Laisse-moi me coucher dans la paix de la mort!
(*Avec terreur.*)

Que cette cour sinistre à mes yeux se dérobe!
Assez!... Le cardinal a du rouge à sa robe!
Le duc est sans pitié!... Ma mère me fait peur!
(*Pressant Marie sur sa poitrine.*)
C'est toi mon seul amour dans ce monde trompeur!
C'est toi le seul regret que j'emporte à la tombe!...

MARIE STUART.

Sire, à votre âge heureux pensez-vous que l'on tombe,
Et que tout soit perdu quand on a dix-huit ans,
Pour quelques jours mauvais, au début d'un prin-
[temps?...

FRANÇOIS II, *d'une voix lente et basse.*

Les printemps sont passés, l'ombre vient... Dans mes
[rêves,
La nuit, comme des flots qui montent sur les grèves,
J'entends venir au loin de tels événements,
Que je deviens farouche et sombre par moments!...
J'ai des désirs cruels... dont je frémis moi-même!...
Ah! laisse-moi plutôt quitter ce diadème!
Dieu, peut-être, Marie, a fait les mêmes lois
Pour les petits enfants et pour les petits rois!...
Peut-être il est un lieu, plein de silence et d'ombre,
Où, sous le dais tremblant des étoiles sans nombre,
Ceux qui n'ont pas vécu jusqu'au terme assigné
Attendent vaguement ceux qui n'ont pas régné!
Ne me plains pas, ô toi, qui seras reine encore!...
(*Marie, les larmes aux yeux, secoue la tête. — La regardant avec passion.*)
Nos oncles le voudront... ta splendeur les décore!
Et ces ambitieux, qui sondent l'avenir,
A côté de la France ont l'Écosse à tenir!
Tu partiras, Marie...

MARIE STUART, *avec énergie.*

Oh! jamais en Écosse!...
Si Dieu nous condamnait à quelque exil précoce
Et qu'il fallût, un jour, pauvres faibles enfants,
Sortir, découronnés, des palais triomphants,

Et la main dans la main cheminer sur la terre...
Loin, bien loin de prétendre au sceptre héréditaire,
Ce qui me donnerait une ombre de bonheur,
Ce que j'implorerais comme un dernier honneur,
Gardant le souvenir, à défaut d'espérance,
Ce serait, pour nous deux, au gai pays de France,
Un petit coin tranquille, un château, n'importe où,
Caché dans la Touraine ou bien dans le Poitou,
Sous des arbres touffus, d'où les oiseaux en fêtes
Donneraient, en passant, la réplique aux poètes,
Et dont nul ne pourrait franchir les verts arceaux,
Qu'à la condition d'être haï des sots!...

(*Souriant avec fierté.*)

Je suis de France, moi!...

FRANÇOIS II, *d'une voix de plus en plus tremblante.*

Dieu t'écoute! je tremble,
Quand je vois sur ton front trois couronnes ensemble!
Une est déjà si lourde à porter!

(*Montrant les murs où les armes d'Angleterre sont appendues auprès des armes de France.*)

Je voudrais,
Malgré le Cardinal qui les fit mettre exprès,
Qu'on arrachât des murs ces armes d'Angleterre!

(*Baissant encore la voix.*)

Sais-tu que, cette nuit, — c'est un affreux mystère! —
J'ai vu, — toi, tu dormais, sous tes cheveux épars, —
De leur écu d'argent sortir les léopards!...
D'abord, ils ont rampé côte à côte, et leur bouche
Semblait lécher ta main qui pendait sur ta couche...
Puis, tous les trois ensemble ont rugi fortement!
Et moi je ne me suis réveillé qu'au moment
Où j'entendais déjà, plein d'une horreur muette,
Crier entre leurs dents tous les os de la tête...

(*Avec un cri terrible et les yeux grands ouverts.*)

Ah!

MARIE STUART, *épouvantée.*

Qu'avez-vous?

FRANÇOIS II, *montrant d'une main tremblante le collier de corail de Marie Stuart.*

Là... là... ce cercle rougissant...

MARIE STUART, *étonnée.*

Mon collier?

FRANÇOIS II, *revenant à lui.*

Oui, j'ai cru...

MARIE STUART.

Quoi?

FRANÇOIS II.

Que c'était du sang!

(*Il tombe dans son fauteuil.*)

(Calmann-Lévy, éditeurs.)

BANVILLE

Théodore de Banville, né à Moulins en 1823, mort en 1891.

Les Fourberies de Nérine, 1864; *la Pomme*, 1865; *Gringoire*, 1866; *Florise*, 1870; *Déidamia*, 1876; *Riquet à la Houppe*, 1884.

Banville n'a guère écrit pour le théâtre que des pastiches, des bluettes, de petites comédies lyriques, féeriques, mythologiques, où se joue sa fantaisie, et que recommandent une grâce alerte, un esprit ingénieux et sémillant, un art infiniment délicat. Quelques-unes sont en prose, notamment *Gringoire*, la mieux appropriée à la scène.

GRINGOIRE

[Le poète Gringoire ayant offensé Louis XI dans une ballade, ce dernier ne lui pardonnera que si sa filleule, Loyse, consent à l'épouser. Voici les deux jeunes gens en présence.]

SCÈNE VIII

GRINGOIRE, LOYSE.

. . . .

LOYSE, *à part*.

Vous avez à me parler?

GRINGOIRE.

Moi? Pas du tout.

LOYSE.

Ce n'est pourtant pas ce que m'a dit le Roi.

GRINGOIRE.

Ah! oui, le Roi m'a chargé de vous faire une proposition facétieuse et bizarre.

LOYSE.

Faites-la donc!

GRINGOIRE.

Vous la refuserez.

LOYSE.

Dites toujours.

GRINGOIRE.

Le Roi m'a chargé de vous demander...

LOYSE.

Quoi.

GRINGOIRE.

Si vous vouliez... (*A part.*) Les mots ne passent pas.

LOYSE.

Si je voulais...

GRINGOIRE.

Non, si, moi, je pouvais... je me trompe! Enfin, mademoiselle, le Roi... veut vous marier.

LOYSE.

Je le sais. Le Roi me l'a déjà dit. Mais qui ordonne-t-il que j'épouse?

GRINGOIRE.

Il vous laisse libre, mademoiselle. Vous avez toujours le droit de refuser. C'est l'homme que le Roi vous propose qui serait obligé, lui, de se faire aimer de vous.

LOYSE.

Mais encore, quel est cet homme?

GRINGOIRE.

Que vous importe? (*Levant les épaules.*) Vous ne pouvez pas l'aimer.

LOYSE.

Que vous importe aussi? Voyons, qu'est-il enfin?

GRINGOIRE.

Ce qu'il est? Oh! je vais vous l'expliquer tout de

suite. Figurez-vous ceci. Vous êtes toute mignonne et enchanteresse; lui, il est laid et souffreteux. Vous êtes riche et bien attornée; il est pauvre, affamé, presque nu. Vous êtes gaie et joyeuse; et lui, quand il n'a pas besoin de faire rire les passants, il est mélancolique. Vous voyez bien que vous proposer ce malheureux, c'est justement offrir un hibou de nuit à l'alouette des champs.

LOYSE, *à part, avec un effroi naïf.*

Est-ce lui? Oh! non! (*Haut.*) Vous vous jouez de moi. Le Roi m'aime; aussi n'est-il pas possible qu'il ait fait pour moi un choix pareil!

GRINGOIRE.

En effet, cela n'est pas possible. Mais cela est vrai pourtant.

LOYSE.

Mais comment ce malheureux que vous me dépeignez a-t-il attiré l'attention du Roi?

GRINGOIRE.

L'attention du Roi? Vous dites bien. Il l'a attirée en effet, et plus qu'il ne voulait. Comment? En faisant des vers.

LOYSE, *étonnée.*

Des vers?

GRINGOIRE.

Oui, mademoiselle. Un délassement d'oisif. Cela consiste à arranger entre eux des mots qui occupent les oreilles comme une musique obstinée, ou, tant bien que mal, peignent au vif toutes choses, et parmi lesquels s'accouplent de temps en temps des sons jumeaux, dont l'accord semble tintinnabuler follement, comme clochettes d'or.

LOYSE.

Quoi! un jeu si frivole, si puéril, quand il y a des épées, quand on peut combattre! quand on peut vivre!

GRINGOIRE.

Oui, on peut vivre! mais, que voulez-vous, ce rêveur

(et dans tous les âges il y a eu un homme pareil à lui) préfère raconter les actions, les amours et les prouesses des autres dans des chansons où le mensonge est entremêlé avec la vérité.

LOYSE.

Mais c'est un fou, cela, ou un lâche.

GRINGOIRE, *bondissant, à part.*

Un lâche! (*Haut, avec fierté.*) Ce lâche, mademoiselle, dans des temps qui sont bien loin derrière nous, il entraînait sur ses pas des armées, et il leur donnait l'enthousiasme qui gagne les batailles héroïques! Ce fou, un peuple de sages et de demi-dieux écoutait son luth comme une voix céleste, et couronnait son front d'un laurier vert!

LOYSE.

A la bonne heure, chez les païens idolâtres. Mais chez nous, aujourd'hui!

GRINGOIRE, *avec mélancolie.*

Aujourd'hui? C'est différent. On pense comme vous pensez vous-même.

LOYSE.

Mais qui a pu persuader au... protégé du Roi de prendre un pareil métier?

GRINGOIRE, *simplement.*

Personne. Le métier que fait ce chanteur oisif, ce poète (c'est ainsi qu'on l'appelait jadis), personne ne lui conseille de le prendre. C'est Dieu qui le lui donne.

LOYSE.

Dieu! et pourquoi cela? Pourquoi condamnerait-il des créatures humaines à être inutiles et exemptes de tout devoir?

GRINGOIRE.

Aussi Dieu n'a-t-il pas de ces dédains cruels! Chacun ici-bas a son devoir : le poète aussi! Tenez, je vais vous parler d'une chose qui vous fera sourire peut-être, vous qui êtes toute jeunesse et toute grâce! car vous n'avez

jamais connu sans doute ce supplice amer qui consiste à souffrir de la douleur des autres, à se dire dans les instants où l'on se sent le plus heureux : « En la minute même où j'éprouve cette joie, il y a des milliers d'êtres qui pleurent, qui gémissent, qui subissent des tortures ineffables, qui, désespérés, voient lentement mourir les objets de leur plus chère amour, et se sentent arracher saignant un morceau de leur cœur ! » Cette chose-là ne vous est pas arrivée, à vous?

LOYSE.

Vous vous trompez. Savoir que tant d'êtres sanglotent, ploient sous le fardeau, succombent, et me sentir vaillante, forte, et n'y pouvoir rien, voilà ce qui me fait souvent que je me hais moi-même. Voilà pourquoi je voudrais être homme, tenir une épée, et ceux qui sont voués à un malheur injuste, les racheter de mon sang!

GRINGOIRE, *exalté*.

Donc, vous avez un cœur! Eh bien, voulez-vous savoir? Il y a sur la terre, même dans les plus riches pays, des milliers d'êtres qui sont nés misérables et qui mourront misérables.

LOYSE.

Hélas!

GRINGOIRE.

Il y a des serfs attachés à la glèbe qui doivent à leur seigneur tout le travail de leur bras, et qui voient la faim, la fièvre, moissonner à côté d'eux leurs petits hâves et grelottants. Il y a des pauvres filles abandonnées, qui serrent sur leur poitrine amaigrie l'enfant dont les cris leur demandent un lait, tari, hélas! Il y a des tisserands glacés et blêmes qui, sans le savoir, tissent leur linceul! Eh bien, ce que fait le poète, le voici : toutes ces douleurs des autres, il les souffre, tous ces pleurs inconnus, toutes ces plaintes si faibles, tous ces sanglots qu'on ne pouvait pas entendre passent dans sa voix, se mêlent à son chant, et une fois que ce chant ailé, palpitant, s'est échappé de son cœur, il n'y a ni glaive ni supplice qui puisse l'arrêter; il voltige au loin, sans relâche, à jamais, dans l'air et sur les bou-

ches des hommes. Il entre dans le château, dans le palais, il éclate au milieu du festin joyeux, et il dit aux princes de la terre : — Écoutez!

Rois, qui serez jugés à votre tour,
Songez à ceux qui n'ont ni sou ni maille;
Ayez pitié du peuple tout amour,
Bon pour fouiller le sol, bon pour la taille
Et la charrue, et bon pour la bataille.
Les malheureux sont damnés, — c'est ainsi!
Et leur fardeau n'est jamais adouci.
Les moins meurtris n'ont pas le nécessaire;
Le froid, la pluie et le soleil aussi,
Aux pauvres gens tout est peine et misère.

LOYSE, *douloureusement.*

Ah! mon Dieu!

GRINGOIRE.

Écoutez encore!

Le pauvre hère en son triste séjour
Est tout pareil à ces bêtes qu'on fouaille.
Vendange-t-il, a-t-il chauffé le four
Pour un festin ou pour une épousaille,
Le seigneur vient, toujours plus endurci.
Sur son vassal, d'épouvante saisi,
Il met sa main comme un aigle sa serre,
Et lui prend tout en disant : « Me voici! »

LOYSE, *qui tombe à genoux en sanglotant.*

Ah!

GRINGOIRE, *avec une joie folle.*

Vous pleurez!

LOYSE, *avec élan.*

Aux pauvres gens tout est peine et misère!

GRINGOIRE.

O Dieu!

LOYSE, *allant à Gringoire et le regardant avec une curiosité émue.*

Et celui qui parle ainsi d'une voix si fière, si élo-

quente, tendrement indignée, est le protégé du Roi! Pourquoi donc pensiez-vous que je ne pourrais pas l'aimer?

GRINGOIRE, *amèrement.*

Pourquoi?

LOYSE.

Et ce lutteur si résigné, si hardi, qui pour les autres brave tous les périls, a besoin d'être soutenu et consolé dans sa propre misère! Cet homme, je veux le connaître. Quel est-il?

GRINGOIRE, *prêt à laisser échapper son secret.*

Vous voulez le connaître?

LOYSE.

Oui... et le sauver de lui-même.

GRINGOIRE.

Le sauver?

LOYSE.

Vous hésitez encore?

GRINGOIRE.

Le sauver de lui-même... et du Roi... (*à part.*) Ah! lâche! Tu peux avoir cette misérable pensée! Emporté avec elle au paradis des anges, tu peux songer à redescendre dans ton ignominie et à l'y entraîner avec toi! Meurs! pour être digne d'un bonheur qui ne reviendra plus. Meurs! pour n'être pas moins généreux qu'elle et pour la sauver à ton tour.

LOYSE.

Que voulez-vous cependant que je réponde au Roi? Le nom de cet homme? J'ai le droit de le savoir!

GRINGOIRE, *à part.*

A quoi bon, si elle ne l'a pas deviné!

LOYSE, *à part.*

Ah! j'espérais qu'il se nommerait lui-même!

(Calmann-Lévy, éditeurs.)

THÉODORE BARRIÈRE

ET

ERNEST CAPENDU

Théodore Barrière, né à Paris en 1823, mort en 1877. *Les Filles de marbre*. 1853 ; *les Faux Bonshommes*, 1856 ; *l'Héritage de Monsieur Plumet*, 1858 ; *le Feu au couvent*, 1859 ; *les Jocrisses de l'amour*, 1865.

Ses meilleures comédies elles-mêmes dénotent une observation superficielle et nous semblent aujourd'hui bien factices. Elles sont d'ailleurs mal écrites et d'une construction assez gauche. Le principal mérite en consiste dans les mots d'esprit et surtout dans l'âpreté de la satire. Elles passèrent en leur temps pour réalistes ; mais ce qu'elles renferment de vérité a quelque chose de caricatural et en même temps de sec, de froidement poussé à la charge.

LES FAUX BONSHOMMES

[Deux jeunes peintres, Octave et Edgard, aiment, le premier Emmeline, le second Eugénie, filles de M. Péponet. Pour obtenir de lui la main d'Emmeline, Octave a quitté la peinture et s'est réconcilié avec son oncle, l'agent de change Vertillac ; il affecte de ne plus s'intéresser qu'aux affaires. Dans la scène suivante, il vient, accompagné de Vertillac, soumettre à Péponet le projet de contrat.]

TROISIÈME ACTE

SCÈNE XX

PÉPONET, LECARDONEL, ANATOLE, EMMELINE, EUGÉNIE, EDGARD, VERTILLAC, OCTAVE, *puis* BASSECOURT.

VERTILLAC, *saluant tout le monde.*

Messieurs, mesdemoiselles, j'ai l'honneur de vous...

OCTAVE, *ne saluant personne.*

Nous n'avons qu'une heure à nous! (*A Péponet.*) Si vous le permettez, nous ne perdrons pas de temps. (*Lui donnant un papier.*) Tenez, voici le petit projet de contrat.

EDGARD, *à part.*

Ah! c'est trop fort!...

PÉPONET.

Je lirai cela tout à l'heure.

OCTAVE.

Non pas!... tout de suite!... nous n'avons qu'une heure, je vous le répète!... Une réunion d'actionnaires!... Lisez vite!... nous avons déjà perdu dix minutes.

EDGARD, *à part.*

Ah! morbleu! je n'y tiens plus!... (*Prenant Octave à part.*) Monsieur, avant de faire le malheur de cette enfant, vous me tuerez, ou...

OCTAVE, *bas, vivement.*

Tais-toi donc, imbécile! tu sauras tout!

EDGARD, *stupéfait.*

Hein?

OCTAVE.

Silence!...

PÉPONET, *qui lisait le projet de contrat.*

Oh! mais, permettez! permettez!...

OCTAVE.

Quoi donc?

PÉPONET.

Vous avez mis trois cent mille francs pour la dot?

OCTAVE.

Sans doute!

PÉPONET.

Vous vous trompez de plus de moitié!

OCTAVE.

Désolé, mais l'affaire ne se fera pas à moins.

EDGARD.

Comment, l'affaire?

OCTAVE, *bas.*

Tais-toi donc!

EDGARD.

Ah! oui!...

ANATOLE, *à Péponet.*

Mais si vous donnez trois cent mille francs à Mademoiselle Emmeline, vous devez nécessairement...

LECARDONEL.

C'est évident.

PÉPONET, *criant.*

Mais non! mais non!...

EUGÉNIE, *à Emmeline.*

Et nous pourrions supporter...

OCTAVE.

Trois cent mille francs! je n'en rabattrai rien!

ANATOLE.

Et moi non plus!

PÉPONET.

Trois cent mille francs!... impossible!

OCTAVE.

Alors, n'en parlons plus...

PÉPONET.

Mais...

EMMELINE.

Oh ! c'est infâme !...

EUGÉNIE.

C'est abominable !...

PÉPONET.

Silence, mesdemoiselles !

EUGÉNIE.

Non, mon père, car en vérité les marchands d'esclaves de Damiette et du Caire ne...

EDGARD.

Les marchands d'esclaves de Damiette et du Caire ne sont pas si forts que ces messieurs, mademoiselle...

EUGÉNIE.

C'est possible, monsieur; mais... je ne serai pas témoin... Viens, Emmeline, allons-nous-en !

(*Eugénie sort vivement. Emmeline va pour la suivre; Octave l'arrête sans être vu.*)

OCTAVE, *bas.*

Emmeline !

EMMELINE.

Monsieur !

OCTAVE, *bas.*

Ne croyez à rien qu'à mon amour.

EMMELINE.

Que signifie?

OCTAVE.

Ne vous étonnez pas; tout à l'heure vous saurez tout.

EDGARD.

Compris !

EUGÉNIE.

Viens, viens!

(*Elles sortent.*)

PÉPONET, *qui lit le contrat.*

Mais, sac à papier! on ne parle que de ma mort là-dedans!

OCTAVE, *se remettant.*

De quoi donc voulez-vous qu'on parle?

BASSECOURT.

Sans doute.

PÉPONET.

Comment! de quoi?

OCTAVE.

Il faut tout prévoir.

ANATOLE.

Les affaires sont les affaires.

BASSECOURT.

Assurément.

OCTAVE.

On ne sait ni qui vit ni qui meurt.

BASSECOURT.

Mais non!

OCTAVE, *montrant Edgard.*

Je m'en rapporte à monsieur qui n'est pour rien dans l'opération.

EDGARD.

Ah! ça, c'est évident! (*A Péponet.*) Vous mourrez un jour, il faut vous y attendre.

BASSECOURT.

Ça c'est vrai.

PÉPONET.

Je ne dis pas...

VERTILLAC.

Vous ne serez pas éternel.

BASSECOURT.

Non.

PÉPONET.

Mais...

VERTILLAC, *avec modestie.*

Moi non plus, du reste.

OCTAVE.

Il faut donc bien mentionner les espérances.

BASSECOURT.

Oui.

VERTILLAC.

Vous avez deux filles?

EDGARD.

De deux lits différents.

PÉPONET, *à Edgard avec étonnement.*

Mais, monsieur!...

EDGARD.

Qu'est-ce que vous voulez? ça me gagne. Je deviens un homme sérieux. (*Montrant Vertillac.*) Monsieur m'a converti.

BASSECOURT.

Moi aussi.

(*Vertillac salue.*)

EDGARD *à Péponet.*

Pensez un peu à ce qui se passera après votre mort... Supposez un instant que vous soyez enterré...

PÉPONET.

Mais, sac à papier!...

EDGARD.

Supposez-le! Qu'est-ce que ça vous fait?...

BASSECOURT.

Franchement, qu'est-ce que ça vous fait?

PÉPONET.

Encore une fois!...

OCTAVE.

Vous pouvez tester en faveur de mademoiselle Eugénie. Monsieur Anatole est très adroit, il vous amènera à cela.

ANATOLE.

Permettez...

OCTAVE.

Je ne vous en fais pas un crime! Si je puis, moi, j'en ferai autant... mais de là des procès, des contestations que je tiens à prévenir...

BASSECOURT.

Mais dame!

OCTAVE.

Et c'est pourquoi je veux vous lier les mains jusqu'à l'heure de votre mort.

PÉPONET.

Ma mort! ma mort!... Qu'est-ce qui vous dit que vous ne mourrez pas tous les deux avant moi?

BASSECOURT.

Au fait!

OCTAVE.

Le cas est prévu, bien que d'après les probabilités et dans l'ordre naturel...

PÉPONET.

Passons!

OCTAVE.

Vous avez atteint la moyenne de la vie humaine.

PÉPONET.

Passons, passons!

EDGARD.

Vous l'avez dépassée, consultez les statistiques...

PÉPONET, *qui a la chair de poule.*

Mais passons donc, vous dis-je !

OCTAVE.

Soit !... Vous savez que si vous vous remariez, vous ne pouvez donner à votre femme qu'une part d'enfant légitime.

PÉPONET.

Oui.

VERTILLAC.

Le moins prenant.

PÉPONET.

Je le sais.

OCTAVE.

Signez alors et tout sera dit.

TOUS.

Signez ! signez !...

PÉPONET.

Signer ! signer !...

BASSECOURT.

Ah ! cependant...

LECARDONEL, *à Anatole.*

Prenez un double du contrat.

PÉPONET, *avant de signer.*

Encore faut-il...

OCTAVE.

Eh ! monsieur, tous ces atermoiements ne servent de rien avec des gens aussi sérieux que nous le sommes, mon oncle et moi ! Voyons, il n'y a qu'un mot qui serve : voulez-vous de nous, oui ou non, pour gendre ?

BASSECOURT.

Voyons!

PÉPONET.

Mais...

ANATOLE.

Eh bien?

TOUS.

Répondez.

PÉPONET.

Mon Dieu!... je...

OCTAVE.

Je vous répéterai ce que vous a dit mon oncle : en me mariant, je deviens son héritier; partons de là... Maintenant, de votre côté, quelles sont les dernières concessions que vous voulez faire ?... où sont vos capitaux, vos propriétés, montrez-nous vos comptes de tutelle.

BASSECOURT.

Montrez-les.

VERTILLAC.

Nous apportons la table et le premier service... qu'apportez-vous pour le second et pour le dessert?

PÉPONET.

Mais, sac à papier! monsieur aime-t-il ma fille?

BASSECOURT.

Qu'est-ce qu'il va lui demander!

OCTAVE, *haussant les épaules.*

La question n'est pas là... l'amour ne peut-être regardé comme un propre dans l'avoir d'une fille... Voici ce dont il s'agit : donnez-vous à mademoiselle quelque chose de votre chef, ou se marie-t-elle seulement avec ses droits et apports légaux?

PÉPONET.

Mais assurément...

OCTAVE.

Assurément quoi?

VERTILLAC.

Spécifions.

PÉPONET.

J'entends qu'elle se marie avec ses droits... Je pense que cent cinquante mille francs...

OCTAVE.

Trois cent mille!

LECARDONEL, *à Anatole.*

Appuyez!

ANATOLE.

Trois cent mille.

PÉPONET.

Cent cinquante mille.

OCTAVE.

Une transaction des deux parts : deux cent vingt-cinq mille sans le trousseau; est-ce dit?

PÉPONET.

Mais non.

OCTAVE.

Alors il n'y a rien de fait.

(*Tout le monde se lève.*)

PÉPONET, *comme fou.*

Permettez, permettez! mais c'est qu'aussi... vous me poussez... je ne sais plus où j'en suis... Dieu! qu'on a de mal à faire le bonheur de ses enfants! (*Tout le monde se rassied. — A part.*) Jamais je ne retrouverai un pareil gendre!... (*Haut.*) Voyons, mon dernier mot : deux cent mille francs, trousseau compris!

(*Edgard va chercher Emmeline.*)

OCTAVE.

Non, sans trousseau!

BASSECOURT.

Sans trousseau.

PÉPONET, *brisé.*

Sans trousseau, soit!

ANATOLE, *à Péponet.*

Mais... j'y perds, moi!

BASSECOURT.

C'est vrai, Anatole y perd.

ANATOLE.

Vous m'aviez dit jadis...

PÉPONET.

Ah! c'est à prendre ou à laisser!

LECARDONEL, *bas.*

Prenez!

PÉPONET, *s'essuyant le front.*

Sac à papier! je suis en nage!... Quel homme!... est-il fort!... (*A Edgard qui est près d'Emmeline.*) N'est-ce pas qu'il est réellement remarquable?

EDGARD.

Il est irrésistible, et, la preuve, c'est que votre fille elle-même...

PÉPONET.

Elle subirait l'influence?... Serait-il vrai, Emmeline?

EMMELINE.

Oui, mon père, je suis prête à vous obéir.

PÉPONET.

Cet homme est le diable en personne! Il faut qu'il entre dans ma famille! (*A Octave.*) Je consens : je signe les yeux fermés.

(*Il signe.*)

BASSECOURT.

Vous avez bien raison.

OCTAVE.

Signez donc! Six heures moins un quart! Mademoiselle, messieurs... (*Il donne la main à Edgard et à Emmeline. — Bas.*) Merci, chère Emmeline, merci!

PÉPONET, *lui tendant les bras.*

A bientôt! à bientôt!...

OCTAVE.

Bonjour! bonjour!... nous nous embrasserons dimanche!

PÉPONET, *à part.*

C'est juste! il n'y a pas de Bourse!...

(Calmann-Lévy, éditeurs.)

A. DUMAS FILS

Alexandre Dumas fils, né à Paris en 1824, mort en 1895.

La Dame aux Camélias, 1852; *le Demi-Monde*, 1855; *la Question d'Argent*, 1857; *le Fils naturel*, 1858; *l'Ami des Femmes*, 1864; *les Idées de Madame Aubray*, 1867; *la Princesse Georges*, 1871; *la Femme de Claude*, 1873; *Monsieur Alphonse*, 1874; *l'Étrangère*, 1876; *Denise*, 1885; *Francillon*, 1887.

Les comédies de Dumas se divisent en trois groupes. Au début, il ne veut que reproduire des milieux et des personnages directement observés. Puis, s'attaquant soit aux préjugés sociaux, soit au code, il écrit des pièces dont le développement est subordonné à une démonstration. Enfin les thèses morales le conduisent dans une sorte de symbolisme mystique. (Ses deux dernières œuvres marquent un retour à la seconde manière.)

Si Dumas transforma notre théâtre, c'est d'abord en substituant aux conventions de Scribe l'étude fidèle des mœurs et des caractères. Il dut souvent lutter contre le public, que scandalisaient ses audaces. Mais son adresse et sa force lui assurèrent le succès. Avant tout, il a « le don ». Parmi les qualités que le don suppose, celle qu'il estime le plus et qu'il possède au plus haut degré, c'est la logique. Et l'on peut trouver sans doute que le logicien chez Dumas opprime le dramatiste, réduit trop souvent l'action de ses comédies à un théorème et leurs personnages à des automates. Mais cette logique lui prête aussi une force de concentration, une rectitude décisive, une vigoureuse sobriété, qui sont des mérites essentiellement scéniques. Du reste sa hardiesse, avisée

et prudente, se concilie avec un merveilleux savoir-faire; Scribe ne fut pas plus habile, ne poussa pas plus loin l'art de tout préparer et de tout expliquer.

Ce n'est pas seulement en mettant au théâtre la vie elle-même que Dumas le renouvela; c'est aussi en y portant des préoccupations de moraliste non moins étrangères à Scribe que le souci de la vérité. Lui-même nous a dit ses expériences, et comme, jeté tout jeune encore dans « le paganisme de la vie moderne », il finit, — après avoir vu tant d'ignominies que protégeaient les lois, tant d'erreurs et de mensonges répandus au nom des autorités supérieures devant lesquelles le monde s'incline, tant de contradictions entre les codes, les philosophies, les églises, — par se recueillir en soi, par s'affranchir des préjugés et des conventions, par chercher dans sa propre conscience la justice sans s'inquiéter des magistrats, la morale sans s'inquiéter des doctrines, la religion sans s'inquiéter des prêtres. Mais il appliqua surtout sa faculté d'observation à l'amour. L'amour était pour Scribe un badinage superficiel, et il était pour les romantiques une exaltation de l'âme. Dumas se distingua de Scribe en le prenant au sérieux comme un des plus puissants mobiles de l'activité humaine, et, tout aussi peu tenté de le glorifier que de le maudire, il se distingua des romantiques en étudiant ses effets sociaux.

L'auteur de la *Princesse Georges* et des *Idées de Madame Aubray* passe pour un utopiste. Et sans doute il y a chez lui de l'outrance, du paradoxe. Mais sa réputation d'esprit chimérique ne tient pas tant au fond de ses thèses qu'à ce que sa manière de les soutenir a d'agressif, de tranchant, de brutal. Et, d'autre part, même s'il nous choquait par sa crudité, son cynisme, par je ne sais quel mélange du carabin et du prédicant, nous lui saurions pourtant gré d'avoir rendu à l'art dramatique sa portée morale.

L'évolution réaliste inaugurée par Dumas devait s'achever contre lui. On est aujourd'hui plus sensible à ses défauts qu'à ses qualités. On voudrait qu'il eût débarrassé la scène des combinaisons trop ingénieuses, des péripéties purement extérieures, des coups de

théâtre machinés à plaisir. On lui reproche ses tirades, ses mots spirituels qui sont les mots de l'auteur et non des personnages, ses raisonnements derrière lesquels nous l'apercevons lui-même, enfin ses figures convenues telles que Gérard, l'ingénieur fervent et chaste, Nanjac, l'officier candide, mistress Clarkson, la vierge du mal. Mais ce qui nous déplaît le plus dans les pièces de Dumas, c'en est la raideur mécanique. Elles font rarement l'impression de la réalité, de la nature elle-même. Parmi ses personnages, il n'en est guère que deux ou trois qui soient bien vivants, Jean Giraud, Monsieur Alphonse, et surtout Madame Guichard.

Dumas a cependant une place capitale dans l'histoire de notre théâtre. *La Dame aux Camélias* y fait date aussi bien qu'*Hernani*; et, vigoureux initiateur de la comédie moderne, il reste d'ailleurs, entre les écrivains dramatiques de son époque, non pas sans doute le plus vrai ni le plus humain, mais le plus original et le plus puissant.

Ce qui est certain, c'est que j'ai l'admiration de l'idéal et l'horreur de la déchéance. J'aurais voulu causer de vive voix. En attendant je vous serre la main, très affectueusement et bien à vous

A. Dumas fils

LA QUESTION D'ARGENT

[Jean Giraud, fils de paysans, qui a gagné une grosse fortune dans les affaires, rencontre chez un de ses clients, Durieu, les principaux personnages de la pièce, devant lesquels il exalte la puissance de l'argent. M. de Cayolle lui répond.]

PREMIER ACTE

SCÈNE IV

LA COMTESSE, RENÉ, MADAME DURIEU, JEAN, ÉLISA, DURIEU, MATHILDE, DE RONCOURT, DE CAYOLLE.

JEAN, *entrant en causant avec Élisa.*

La voiture vient de chez Ehrler et les chevaux de chez Drake; mais je puis dire que j'ai la plus belle paire de chevaux qui soit à Paris.

ÉLISA.

En effet, monsieur, cet attelage est d'une grande richesse. Ces harnais dorés doivent être d'un très bel effet au soleil.

JEAN.

Croyez-vous que mon sellier ne voulait pas absolument les faire dorés?

ÉLISA.

C'eût été malheureux.

JEAN.

Eh bien, mademoiselle, quand monsieur votre père et vous voudrez faire une promenade au bois, je mets ma voiture à votre disposition.

ÉLISA.

Je craindrais de vous en priver, monsieur.

JEAN.

J'en ai bien d'autres! Figurez-vous que j'ai un coupé...

DURIEU, *l'interrompant.*

Mon cher monsieur Giraud...

JEAN.

Plaît-il?

DURIEU.

Je veux vous...

JEAN, *l'interrompant.*

Quelle est cette demoiselle avec qui je causais là?

DURIEU.

C'est mademoiselle de Roncourt.

JEAN.

De Roncourt! Elle est noble?

DURIEU.

Mais voilà tout ce qu'elle a, la pauvre fille; ils ne sont pas heureux, elle et son père; ils ne sont pas bien amusants non plus; mais je les ai connus autrefois, quand ils étaient riches, et je ne puis guère cesser de les voir.

JEAN.

La fille est charmante.

DURIEU.

Elle n'est pas mal. Mais venez, que je vous présente à une très grande dame, très riche; dix millions de fortune, rien que ça.

JEAN, *désignant du doigt la comtesse.*

C'est cette dame qui est là-bas?

DURIEU.

Oui; mais ne la montrez pas du doigt.

JEAN.

C'est la comtesse Savelli.

DURIEU.

Vous la connaissez?

JEAN.

Je me suis trouvé avec elle, mais je ne lui ai jamais parlé.

DURIEU.

Venez; c'est une bonne connaissance pour vous. (*A la comtesse.*) M. Jean Giraud.

LA COMTESSE, *saluant.*

Monsieur...

JEAN.

Madame la comtesse... (*Il prend une chaise et veut s'asseoir, mais ne sait comment la poser et finit par rester debout.*)

RENÉ, *à Mathilde.*

Tu ne veux donc plus me parler, cousine?

MATHILDE.

Moi? Au contraire.

RENÉ.

Tu as l'air de te sauver quand je suis là.

MATHILDE.

Pas le moins du monde; je donnais des ordres pour le thé.

RENÉ.

Tu parais triste; est-ce que tu as cassé ta poupée?

MATHILDE.

Justement.

RENÉ.

Je t'en apporterai une autre.

MATHILDE.

C'est cela.

DURIEU, *à René.*

Tu me feras penser à te dire un mot, avant de t'en aller.

RENÉ.

C'est bien.

JEAN, *à la comtesse.*

Alors, vous ne me reconnaissez pas?

LA COMTESSE.

Non, monsieur.

JEAN.

Moi, je vous ai reconnue tout de suite; mais c'est tout simple; une personne comme vous, quand on l'a vue une fois, on s'en rappelle toujours.

LA COMTESSE, *à part.*

S'en rappelle n'est pas heureux.

JEAN.

Je vais vous remettre sur la voie. Vous êtes allée, il y a sept ou huit jours, pour acheter un hôtel, aux Champs-Élysées, près du Jardin d'Hiver.

LA COMTESSE.

C'est vrai, monsieur.

JEAN.

Un hôtel Louis XIII.

LA COMTESSE.

Non, un hôtel Louis XV.

JEAN.

Je le croyais du temps de Louis XIII. Après cela, Louis XIII, Louis XV, c'est toujours à peu près la même chose. De grand-père à petit-fils, il n'y a pas si loin.

LA COMTESSE.

Peut-être plus loin qu'on ne le pense.

JEAN.

Mais non. Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, enfin, c'est toujours de la même famille. J'ai dit une bêtise?

LA COMTESSE.

Non, pas du tout.

JEAN.

C'est que ça m'arrive souvent. Eh bien, quand vous êtes venue voir cet hôtel, dans le salon du propriétaire, il y avait quelqu'un qui causait avec lui; c'était moi.

LA COMTESSE.

J'en suis enchantée, monsieur.

JEAN.

Oui, c'était moi qui venais pour acheter l'hôtel. Nous nous tenions à cinquante mille francs, une bagatelle. J'ai fait signe au propriétaire, qui vous a dit alors qu'il venait d'être vendu. Quand j'ai vu qu'une personne comme vous le désirait, j'en ai eu encore plus d'envie.

LA COMTESSE.

C'est très flatteur pour moi, monsieur.

JEAN.

Mais, aujourd'hui que j'en suis propriétaire, je le mets à votre disposition.

LA COMTESSE.

Pour quel prix?

JEAN.

Pour rien, si vous voulez.

LA COMTESSE.

J'attendrai que vous fassiez une diminution, monsieur, c'est un peu cher. (*Elle se lève et va à René, qui cause avec Élisa et M. de Roncourt.*) Il vient de m'offrir un hôtel.

RENÉ.

Meublé?

LA COMTESSE, *riant.*

Je crois que oui...

JEAN, *à lui-même.*

Cette fois, j'ai dit une bêtise, une vraie.

UN DOMESTIQUE.

Les gens de M. le baron Giraud demandent s'ils doivent attendre M. le baron.

RENÉ, *à la comtesse.*

Le baron Giraud! cela devient drôle.

JEAN, *au domestique.*

Mon ami, dites à mes gens de m'attendre... et attendez aussi, vous. Priez mes gens de ne plus m'appeler baron quand je suis dans le monde; c'est bon quand je suis seul, puisqu'ils y tiennent absolument; mais j'ai bien assez d'autres ridicules involontaires, sans me donner volontairement celui-là. Et voici vingt francs pour votre commission. Allez.

DURIEU, *à la comtesse.*

Il a de l'esprit, n'est-ce pas?

LA COMTESSE.

Il est amusant.

JEAN.

C'est vrai. On sait bien que je ne suis pas baron.

MATHILDE.

Il va en dire trop, il va gâter son effet.

JEAN.

Voilà M. René de Charzay qui ne me reconnaît pas, ou qui fait semblant de ne pas me reconnaître, mais que je reconnais bien, moi, et qui tôt ou tard pourrait dire qui je suis.

RENÉ.

Moi, monsieur?

JEAN.

Vous-même; seulement, j'étais un grand garçon, que vous étiez encore un moutard. Quel âge avez-vous?

RENÉ.

J'ai vingt-huit ans, monsieur.

JEAN.

Et moi, trente-sept. C'est une fière différence, allez!

Comme vous ressemblez à votre père! C'était un brave homme, M. de Charzay.

RENÉ.

Vous m'intriguez beaucoup, monsieur, car je ne croyais vraiment pas avoir jamais eu l'honneur de me trouver avec vous. Il me semble que je me le serais toujours rappelé.

JEAN.

C'est une méchanceté, ça; mais ça m'est égal! On m'en dit bien d'autres tous les jours. Vous souvenez-vous de François Giraud, qui était jardinier chez M. de Charzay, à son petit château de la Varenne?

RENÉ.

Parfaitement. C'était un très honnête homme que mon père estimait beaucoup.

JEAN.

C'était mon père.

RENÉ.

C'est vrai... il avait un grand garçon... Comment! c'est vous?

JEAN.

C'est moi. Hé! hé! j'ai fait mon chemin, comme on dit. Il y a des gens qui rougissent de leur père; moi, je me vante du mien, voilà la différence.

RENÉ.

Et qu'est-ce qu'il est devenu, le père Giraud? Oh! pardon!...

JEAN.

Ne vous gênez pas, nous l'appelons toujours le père Giraud. Eh bien, il est encore jardinier, seulement pour son propre compte. C'est à lui la maison que votre père a été forcé de vendre autrefois. Il n'avait qu'une idée, le père Giraud, c'était d'en devenir propriétaire; je la lui ai achetée, il est heureux comme le poisson dans l'eau. Si vous voulez, nous irons déjeuner un matin

avec lui, il sera bien content de vous voir. Comme tout change, hein!... Là où nous étions serviteurs, nous voilà maîtres; mais nous n'en sommes pas plus fiers pour cela.

LA COMTESSE.

Il a passé le Rubicon des parvenus. Il a avoué son père; maintenant on ne l'arrêtera plus.

JEAN.

Il y a bien longtemps que j'avais envie de vous voir, mais je ne savais pas comment vous me recevriez.

RENÉ.

Je vous aurais reçu avec plaisir, comme mon oncle vous reçoit. On ne peut reprocher à un homme qui a fait sa fortune que de l'avoir faite par des moyens déshonnêtes; mais celui qui la doit à son intelligence et à sa probité, qui en use noblement, tout le monde est prêt à l'accueillir comme on vous accueille ici.

JEAN.

Il n'est même pas bien nécessaire qu'il en use noblement; pourvu qu'il l'ait gagnée, voilà l'important.

MADAME DURIEU.

Oh! monsieur Giraud, vous gâtez là tout ce que vous avez dit de bien.

JEAN.

Je ne dis pas cela pour moi, madame, mais je sais ce que je dis; l'argent est l'argent, quelles que soient les mains où il se trouve. C'est la seule puissance que l'on ne discute jamais. On discute la vertu, la beauté, le courage, le génie; on ne discute jamais l'argent. Il n'y a pas un être civilisé qui, en se levant le matin, ne reconnaisse la souveraineté de l'argent, sans lequel il n'aurait ni le toit qui l'abrite, ni le lit où il se couche, ni le pain qu'il mange. Où va cette population qui se presse dans les rues, depuis le commissionnaire qui sue sous son fardeau trop lourd, jusqu'au millionnaire qui se rend à la Bourse au trot de ses deux chevaux? L'un court après quinze sous, l'autre après cent mille francs.

Pourquoi ces boutiques, ces vaisseaux, ces chemins de fer, ces usines, ces théâtres, ces musées, ces procès entre frères et sœurs, entre fils et pères, ces découvertes, ces divisions, ces assassinats? Pour quelques pièces plus ou moins nombreuses de ce métal blanc ou jaune qu'on appelle l'argent ou l'or. Et qui sera le plus considéré à la suite de cette grande course aux écus? Celui qui en rapportera davantage. Aujourd'hui, un homme ne doit plus avoir qu'un but, c'est de devenir très riche. Quant à moi, ç'a toujours été mon idée; j'y suis arrivé et je m'en félicite. Autrefois, tout le monde me trouvait laid, bête, importun; aujourd'hui, tout le monde me trouve beau, spirituel, aimable, et Dieu sait si je suis spirituel, aimable et beau! Du jour où j'aurai été assez niais pour me ruiner et redevenir Jean comme devant, il n'y aura pas assez de pierres dans les carrières Montmartre pour me les jeter à la tête; mais ce jour est encore loin, et beaucoup de mes confrères se seront ruinés d'ici là, pour que je ne me ruine pas. Enfin le plus grand éloge que je puisse faire de l'argent, c'est qu'une société comme celle où je me trouve ait eu la patience d'écouter si longtemps le fils d'un jardinier qui n'a d'autres droits à cette attention que les pauvres petits millions qu'il a gagnés.

DURIEU.

C'est très vrai, tout ce qu'il vient de dire là. Le fils d'un jardinier! C'est étonnant, il voit notre siècle tel qu'il est.

MADAME DURIEU.

Eh bien, mon cher monsieur de Cayolle, que pensez-vous de tout cela?

DE CAYOLLE.

Je pense, madame, que les théories de monsieur Giraud sont vraies seulement dans le monde où monsieur Giraud a vécu jusqu'à présent, qui est un monde de spéculation, dont le but unique doit être l'argent. Quant à l'argent par lui-même, il fait faire quelques infamies, mais il fait faire aussi de grandes et nobles choses; il est semblable à la parole humaine, qui est un mal chez les uns,

un bien chez les autres, selon l'usage que l'on en fait; mais cette obligation où nos mœurs mettent l'homme d'avoir à s'inquiéter tous les jours, en se réveillant, de la somme nécessaire pour ses besoins, afin qu'il ne prenne rien à son voisin, a créé les plus belles intelligences de tous les temps. C'est à ce besoin de l'argent quotidien que nous devons : Franklin, qui a commencé, pour vivre, par être ouvrier imprimeur; Shakespeare, qui gardait les chevaux à la porte du théâtre qu'il devait immortaliser plus tard; Machiavel, qui était secrétaire de la république florentine, à quinze écus par mois; Raphaël, qui était le fils d'un barbouilleur d'Urbin; Jean-Jacques Rousseau, qui a été commis greffier, graveur, copiste, et qui encore ne dînait pas tous les jours; Fulton, qui a d'abord été rapin, puis ouvrier mécanicien, et qui nous a donné la vapeur... et tant d'autres! Faites naître tous ces gens-là avec cinq cent mille livres de rente chacun, et il y avait bien des chances pour qu'aucun d'eux ne devînt ce qu'il est devenu. Cette course aux écus dont vous parlez a donc du bon. Si elle enrichit quelques imbéciles ou quelques fripons, si elle leur procure la considération et l'estime des subalternes, des inférieurs, de tous ceux enfin qui n'ont avec la société que des rapports qui se payent, elle fait assez de bien d'un autre côté, en éperonnant des facultés qui seraient restées stationnaires dans le bien-être, pour qu'on lui pardonne quelques petites erreurs. A mesure que vous entrerez dans le vrai monde qui vous est à peu près inconnu, monsieur Giraud, vous acquerrez la preuve que l'homme qui y est reçu n'y est reçu que pour sa valeur personnelle. Regardez ici, autour de vous, sans aller plus loin, et vous verrez que l'argent n'a pas cette influence que vous lui prêtez. Voici madame la comtesse Savelli, qui a cinq cent mille francs de revenu, et qui, au lieu de dîner avec des millionnaires qui assiègent son hôtel tous les jours, vient dîner chez monsieur et madame Durieu, de simples bourgeois, pauvres à côté d'elle, pour le plaisir de se trouver avec monsieur de Charzay, qui n'a que mille écus de rente, et qui, pour des millions, ne ferait pas ce qu'il ne doit pas faire, avec monsieur de Roncourt, qui a une place de

mille cinq cents francs, parce qu'il a abandonné toute sa fortune à des créanciers qui n'étaient pas les siens et qu'il pouvait ne pas payer, avec mademoiselle de Roncourt, qui a sacrifié sa dot au même sentiment d'honneur et de solidarité, avec mademoiselle Durieu, qui ne sera jamais la femme que d'un honnête homme, eût-il pour rivaux tous les Crésus présents et à venir, enfin, avec moi, qui ai pour l'argent, dans l'acception que vous donnez à ce mot, le mépris le plus profond. Maintenant, monsieur Giraud, si nous vous avons écouté si longtemps, c'est que nous sommes tous gens bien élevés ici, et que, d'ailleurs, vous parliez bien, mais il n'y avait là aucune flatterie pour vos millions, et la preuve, c'est qu'on m'a écouté encore plus longtemps que vous, moi qui n'ai pas comme vous un billet de mille francs à mettre dans chacune de mes phrases.

JEAN, *à Durieu.*

Quel est ce monsieur qui vient de parler?

DURIEU.

C'est Monsieur de Cayolle.

JEAN.

L'administrateur du chemin?...

DURIEU.

Oui.

JEAN, *à de Cayolle.*

Monsieur de Cayolle, vous pouvez croire que je suis bien heureux de me trouver avec vous.

DE CAYOLLE.

Je le crois, monsieur. (*Il lui tourne le dos.*)

DE RONCOURT, *à Durieu.*

De Cayolle a été dur pour notre parvenu.

DURIEU.

Ces gens d'argent se détestent entre eux.

DE CAYOLLE, *appelant.*

Durieu!

DURIEU.

Cher ami?

DE CAYOLLE.

Où diable avez-vous connu ce Jean Giraud?

DURIEU.

C'est mon fils qui me l'a adressé; ce n'est pas un mauvais garçon.

DE CAYOLLE.

C'est possible. Je parie que vous faites des affaires avec lui.

DURIEU.

Parbleu!

DE CAYOLLE.

Prenez garde.

DURIEU.

Il est plus malin que vous tous.

DE CAYOLLE.

C'est bien cela que je crains pour vous.

DURIEU.

Mais, moi, je suis plus malin que lui.

DE CAYOLLE.

Tant pis. Adieu!

DURIEU.

Vous partez déjà?

DE CAYOLLE.

Oui, j'ai beaucoup à travailler, et nous avons une séance demain. Au revoir. (*Il sort.*)

(Calmann-Lévy, éditeurs.)

LES IDÉES DE MADAME AUBRAY

[Madame Aubray prêche autour d'elle et pratique de son mieux la morale de l'Évangile. Ayant rencontré une fille-mère, Jeannine, dont la faute a pour excuse la pauvreté, la solitude, l'ignorance, elle veut la marier. Or, le fils de madame Aubray, Camille, aime Jeannine et en est aimé. Il confesse cet amour à sa mère ; il lui demande de consentir à leur union.]

QUATRIÈME ACTE

SCÈNE II

MADAME AUBRAY, CAMILLE, BARANTIN.

CAMILLE.

Assieds-toi là, chère maman, et reçois ma confession, dont Barantin connaît déjà la moitié. Je viens te demander ton consentement.

MADAME AUBRAY.

A quoi?

CAMILLE.

A mon mariage.

MADAME AUBRAY.

A ton mariage?

CAMILLE.

Et je te demande, en même temps, de me pardonner si je ne t'en ai pas parlé plus tôt.

MADAME AUBRAY.

Parle, mon enfant, parle!

CAMILLE.

J'aime.

MADAME AUBRAY.

Et Lucienne?

CAMILLE.

Sera toujours ma sœur, car elle n'a elle-même pour moi qu'une affection toute fraternelle, la seule qu'elle puisse connaître à son âge.

MADAME AUBRAY.

Et la personne que tu aimes, je la connais sans doute?

CAMILLE.

Oui.

MADAME AUBRAY.

Et tu l'aimes depuis?...

CAMILLE.

Depuis un an.

MADAME AUBRAY.

Alors, tu sais bien ce que tu fais?

CAMILLE.

Oui.

MADAME AUBRAY.

Permets-moi de te demander, mon cher enfant, comment, dans les termes où nous sommes ensemble, tu ne m'as pas fait la confidence avant la confession?

CAMILLE.

Je croyais cette personne mariée.

MADAME AUBRAY.

Et aujourd'hui?

CAMILLE.

Je sais qu'elle est veuve.

MADAME AUBRAY.

C'est une veuve que tu veux épouser!

CAMILLE.

Oui.

MADAME AUBRAY.

Cela est grave, mon enfant.

CAMILLE.

Quel homme n'eût été heureux et fier de devenir l'époux d'une veuve comme toi!

MADAME AUBRAY.

Mais, moi, j'étais de ces veuves qui ne se remarient pas.

CAMILLE.

Tout le monde n'a pas ta force.

MADAME AUBRAY.

Et puis, à ton âge?

CAMILLE.

Elle est plus jeune que moi. Elle a l'air d'une enfant.

MADAME AUBRAY.

Et elle t'aime?

CAMILLE.

Oui.

MADAME AUBRAY.

Comment le sais-tu?

CAMILLE.

Elle m'a autorisé à te demander ton consentement. Cela suffit.

MADAME AUBRAY.

Ce consentement, tu l'auras; car tu es un homme déjà trop sérieux pour ne pas bien savoir ce que tu veux et ce que tu fais. Le nom de cette dame?

CAMILLE.

Tu la connais depuis longtemps. C'est cette dame que tu m'as fait si souvent remarquer sur la plage, que tu n'avais pu voir sans t'intéresser à elle et que tu as si bien accueillie.

MADAME AUBRAY.

La mère du petit Gaston?

CAMILLE.

Oui.

MADAME AUBRAY.

C'est celle que tu veux épouser?

CAMILLE.

Oui. (*Barantin est très attentif.*)

MADAME AUBRAY.

Et elle t'a dit de venir me demander mon consentement?

CAMILLE.

Elle m'a dit qu'elle ferait ce que tu voudrais qu'elle fit.

MADAME AUBRAY.

Alors, cet homme qu'elle m'a dit aimer, c'était toi?

CAMILLE, *avec joie.*

Elle te l'a dit?

BARANTIN.

Mais ta mère, qui m'a raconté toute cette histoire, avait cru qu'il s'agissait d'un autre.

CAMILLE.

Eh bien, ma mère, que répondrai-je?

MADAME AUBRAY.

Je refuse.

CAMILLE, *étonné.*

Aujourd'hui; mais plus tard?

MADAME AUBRAY.

Plus tard comme aujourd'hui.

CAMILLE.

Pourquoi?

MADAME AUBRAY.

Demande à Barantin si c'est possible.

BARANTIN.

Ta mère a raison, mon ami, tu ne peux pas épouser cette femme.

CAMILLE.

Cette femme! Qu'a-t-elle donc fait?

MADAME AUBRAY.

C'est celle dont je parlais il y a deux heures à M. Valmoreau, pendant que tu étais là.

CAMILLE.

Cette jeune fille qui a commis une faute?

MADAME AUBRAY.

C'est elle.

CAMILLE, *après une violente secousse.*

Tu trouvais très bien qu'un autre l'épousât.

MADAME AUBRAY.

Cet autre n'est pas toi.

BARANTIN, *à part.*

Allons donc! nous y voilà!

MADAME AUBRAY.

Et tu as vu combien ce jeune homme se révoltait à cette proposition?

CAMILLE.

Et tu as vu, ma mère, que je la trouvais toute simple, moi qui ai été élevé dans d'autres idées que lui; et quand il m'a demandé si je ferais, moi, ce que tu lui conseillais de faire, tu te rappelles ce que j'ai répondu. Et toi-même...

BARANTIN, *à part.*

Sortez de là, maintenant.

CAMILLE.

Quels sont les ordres de ma mère? car si mes sentiments ne dépendent que de moi seul, mes actes, en cette matière, dépendent de toi.

MADAME AUBRAY.

Je n'ai pas d'ordres à te donner, mais des conseils seulement.

CAMILLE.

Des conseils, des exemples, des principes, il y a vingt ans que tu m'en donnes; ce que je suis, ce que je suis fier d'être, c'est toi qui l'as fait. Je n'ai plus à discuter ce que tu m'as appris, je n'ai plus qu'à le démentir ou à le prouver. Laisse-moi seulement t'adresser une question.

MADAME AUBRAY.

Parle.

CAMILLE.

Cette faute, qui t'en a fait la confidence?

MADAME AUBRAY.

La coupable elle-même.

CAMILLE.

Sachant que tu étais ma mère.

MADAME AUBRAY.

Sachant que j'étais ta mère.

CAMILLE.

Et rien ne l'y forçait?

MADAME AUBRAY.

Rien.

CAMILLE.

C'est la seule faute qu'elle ait commise?

MADAME AUBRAY.

Elle me l'a dit, du moins.

CAMILLE.

La crois-tu?

MADAME AUBRAY.

Je la crois.

CAMILLE.

Cette faute avait pour excuse?...

MADAME AUBRAY.

La pauvreté, la solitude, l'ignorance.

CAMILLE.

Tu connais cet homme?

MADAME AUBRAY.

Non.

CAMILLE.

C'est un misérable!

MADAME AUBRAY.

C'est un oisif.

CAMILLE.

Et cependant, depuis cet aveu, tu consentais à recevoir cette femme. Tu l'absolvais donc. Tu l'estimais donc. Quand elle t'a appris qu'elle aimait quelqu'un, lui as-tu conseillé de renoncer à cet amour? Lui as-tu dit que le cœur de l'homme doit être impitoyable, que le repentir est vrai peut-être, mais que le pardon ne l'est pas? Lui as-tu dit de désespérer, de douter de tout enfin? Non, n'est-ce pas? Tu ne serais pas celle que tu es si tu disais de pareilles choses aux malheureux et aux repentants. Alors, tu l'as donc trompée en l'encourageant à aimer encore; et voilà pourquoi elle pleurait tout à l'heure, car elle avait compris que tu l'avais trompée ou plutôt que tu t'étais trompée toi-même; et voilà pourquoi, moi, je pleure à mon tour.

MADAME AUBRAY.

Comme il l'aime!

CAMILLE, *essuyant ses yeux.*

Eh bien, ma mère, pour la dernière fois, je te demande ton consentement. J'aime cette femme et je suis prêt à être son époux.

MADAME AUBRAY.

Tu me demandes une chose impossible. J'en appelle à toutes les mères!

CAMILLE.

Ainsi, j'ai donné le conseil, et je ne donnerai pas l'exemple. C'est bien. (*Il va pour sortir.*)

MADAME AUBRAY.

Où vas-tu?

CAMILLE.

Je vais travailler. Que veux-tu que je fasse?

MADAME AUBRAY.

Dans un an, tu auras vingt-cinq ans et tu seras libre.

CAMILLE.

Oh! ma mère, pourquoi veux-tu me faire encore plus de peine que je n'en ai? Tu sais bien que je n'épouserai jamais une femme dont tu ne feras pas ta fille; et, d'ailleurs, je ne me marierai jamais. Des grandes idées que j'ai reçues de toi, il me restera une compassion générale pour les misères d'autrui, et le droit de me dépenser pour tout le monde sans me sacrifier tout à fait pour personne. Je saurai au fond que la vertu a des bornes, que le bien a des limites, et je glorifierai les sentiments en ajournant toujours la preuve, pour n'avoir pas à discuter avec ma conscience. J'arriverai ainsi à la fin de la vie, peut-être avec quelque hâte d'atteindre au dernier moment, et d'aller savoir, de l'autre côté de la terre, si la vérité est dans la parole divine ou dans les interprétations de l'homme. Puissé-je ne pas trouver alors la grande déception que je subis aujourd'hui et ne pas être forcé de reconnaître, au delà comme en deçà de la vie, l'impuissance de l'âme humaine! Quoi qu'il en soit, si je n'ai pas donné l'exemple des grands sacrifices que je me croyais et me sentais le devoir et le droit de donner, c'est que j'aurai dû les soumettre au respect filial. En attendant, je souffre beaucoup dans mon cœur et dans mes convictions. Je ne ferai pourtant rien pour revoir cette femme, comme on l'appelle ici, puisqu'elle a accepté d'avance ton jugement; mais, si tu la vois, dis-lui, comme tu sais dire ces choses-là, qu'il faut décidément, dans ce monde, immoler certains principes éternels à certains devoirs sociaux, et que, ne pouvant prouver mon amour pour elle que par ma désobéissance envers toi, il ne m'était pas permis d'hésiter. (*Il sort.*)

. . . .

SCÈNE V

MADAME AUBRAY, VALMOREAU, JEANNINE.

JEANNINE, *s'approchant de madame Aubray et s'agenouillant à demi en lui prenant la main.*

Pardonnez-moi, madame, les émotions que je vous ai données depuis une heure et le chagrin que je vous cause en échange des bontés que vous avez eues pour moi. Je vous affirme que ma volonté n'y est pour rien. Les événements nous ont entraînés, votre fils et moi; mais, en lui conseillant la démarche qu'il a faite, je prévoyais votre réponse.

MADAME AUBRAY.

Ma réponse a modifié les projets de Camille, mais non ses sentiments. Il ne peut être votre époux, mais j'espère qu'un jour il pourra être votre ami. En attendant, il est très malheureux.

JEANNINE.

Moi, je ne me plaindrai pas. Je n'ai pas le droit de me plaindre, bien que mon malheur me vienne de vous, madame, bien plus que son malheur ne lui vient de moi.

MADAME AUBRAY.

Comment cela?

JEANNINE.

Je ne vous connaissais pas, madame, et je ne me serais jamais permis d'essayer de vous connaître. C'est vous qui êtes venue la première à moi. Vous ai-je menti ou vous ai-je dit tout de suite qui j'étais et ce que j'étais? Vous m'avez ouvert votre maison, vous m'avez promis le pardon de Dieu et l'amour de celui que j'aimais! — J'aurais dû vous dire que celui-là était votre fils. — A quoi bon, puisque je ne voulais jamais lui révéler mes sentiments, puisque je voulais me les cacher à moi-même, puisque je me contentais du bonheur de le voir passer dans ma route et de me sentir aimée, tout en ne méritant pas de l'être? Permettez-moi de vous le dire, madame, avec tout le respect que je vous dois.

c'était à vous de prévoir ce qui arrive. C'était hier qu'il fallait me fermer votre porte.

MADAME AUBRAY.

Vous m'accusez?

JEANNINE.

Non, madame; mais pourquoi m'avez-vous inspiré l'idée du bien, puisque j'étais si tranquille dans le mal? Enfin, ce n'est plus de cela qu'il s'agit. Il faut à tout prix rendre la sécurité à votre famille, et le repos à votre conscience maternelle. Que voulez-vous que je fasse? Voulez-vous que je meure pour que votre fils m'oublie? La mort, c'est ce qui sépare le mieux, et puis, quand on a déjà rompu avec l'honneur, il y a bien moins à faire pour rompre avec la vie. Dites-moi seulement, de vous à moi, que cela sera utile au bonheur de M. Camille, personne n'en saura rien, et je vous promets de mourir en souriant.

MADAME AUBRAY.

Qu'osez-vous me proposer?

JEANNINE.

Je vous propose les moyens de la terre, vous les repoussez. Vous voulez que je vive? Eh bien, rassurez-vous, madame, malgré la solitude à laquelle vous me rendez, comme cela est votre droit, je vivrai en vous vénérant et en vous aimant. Une femme comme moi n'aura pas impunément passé dans la vie lumineuse d'une femme comme vous, sans en emporter un rayon qui l'éclaire à jamais. Soyez bénie pour le jour nouveau que vous avez fait lever en moi, pour les bonnes paroles que vous m'avez dites, pour les vérités que vous m'avez apprises! Je les reconnais absolues; je les sens éternelles, quoi qu'il arrive; et c'est au nom de ces vérités que j'immolerai mon bonheur au vôtre et que je deviendrai ou plutôt que je resterai une honnête femme. Je vous le jure sur la tête de mon petit enfant. C'est impie, de jurer, je le sais; mais les coupables ont besoin d'une formule qui les engage aux yeux de ceux qui sont en droit de douter de leurs paroles. — Monsieur Valmoreau,

voulez-vous appeler M. Camille?... (*Valmoreau sort.*) Oui, madame, avant de quitter cette maison, je veux vous rendre votre fils, et vous le rendre pour toujours. Dieu pardonnera le moyen en faveur de la cause et surtout du résultat. (*Camille paraît avec Valmoreau, Barantin, est entré depuis quelques instants et a entendu la fin de la scène précédente.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, CAMILLE, BARANTIN, *puis* LUCIENNE.

JEANNINE.

Monsieur Camille, devant votre mère et devant vos amis, je veux vous donner une explication devenue indispensable. Madame Aubray vient de me dire que, malgré les révélations qu'elle vous a faites sur moi, vous m'aimez encore et que vous êtes encore prêt à me donner votre nom, sans reproches, sans regrets, sans honte. Est-ce vrai?

CAMILLE.

C'est vrai.

JEANNINE.

Il faut donc que vous connaissiez toute la vérité; elle vous permettra de me mépriser, ou de m'oublier simplement, si vous avez encore un peu de pitié pour moi. La faute que vous me pardonnez, parce que vous la croyez unique dans ma vie, n'est pas la seule que j'aie commise.

MADAME AUBRAY.

Que dit-elle?

JEANNINE, *à madame Aubray.*

Du courage! (*Haut.*) A côté de cette faute qui a une excuse dans la misère, il y en a d'autres qui n'ont pour cause que la fantaisie et le désordre. Certaines femmes en arrivent à ne plus rougir des faits et à ne plus se souvenir des noms. J'ai été une de ces femmes. Je vous l'avoue et je vous quitte.

MADAME AUBRAY, *ne pouvant plus retenir le cri de sa conscience.*

Elle ment!... Épouse-la.

JEANNINE, *se jetant dans les bras de madame Aubray avec un cri déchirant.*

Ah!

MADAME AUBRAY, *la tenant dans ses bras.*

Me faire complice du mensonge, même pour sauver mon fils! était-ce possible? Quel châtiment de mes hésitations Dieu m'a infligé là! — Vous êtes ma fille!

LUCIENNE, *entrant sur ces derniers mots.*

Je vous aimerai bien.

MADAME AUBRAY, *à Barantin.*

Eh bien, elle est venue, la lutte; je l'ai accompli, le sacrifice; et je remercie Dieu d'avoir été choisie pour tenter la réhabilitation de la femme. J'aurai la joie d'avoir été la première.

BARANTIN.

Et le chagrin d'avoir été la seule.

MADAME AUBRAY.

Homme de peu de foi!

VALMOREAU, *à Barantin.*

Ce que vient de faire madame Aubray est admirable

BARANTIN.

Oui!... mais, comme vous dites, vous autres, c'est raide!

(Calmann-Lévy, éditeurs.)

L'ÉTRANGÈRE

[Catherine Mauriceau a épousé, pour obéir à son père, le duc de Septmonts qui la trompe et ne se soucie que de faire la fête. En revoyant le jeune ingénieur Gérard, un ami d'enfance, elle se sent attirée vers lui par une sympathie qui ne tardera pas sans doute à devenir de l'amour. Que va-t-il arriver? Interrogé par Mme de Rumières, tante du duc, le docteur Rémonin lui explique sa théorie du vibrion.]

DEUXIÈME ACTE

SCÈNE I

LE DOMESTIQUE, MADAME DE RUMIÈRES, RÉMONIN.

. . . .

MADAME DE RUMIÈRES.

Votre jeune homme qui aime platoniquement dans un pays comme le nôtre, c'est un oiseau rare que je serais curieuse de voir. Vous me le montrerez ?

RÉMONIN.

Quand il vous plaira.

MADAME DE RUMIÈRES.

Où est-il ?

RÉMONIN.

Il est ici, à Paris.

MADAME DE RUMIÈRES.

Par hasard?

RÉMONIN.

Paris n'est pas une ville où l'on est par hasard, et puis le hasard n'existe pas, c'est le dieu des ignorants.

MADAME DE RUMIÈRES.

Alors, monsieur Gérard sait ce qu'il fait?

RÉMONIN.

Oui. Il aime toujours, il revient vers celle qu'il aime. Système des attractions.

MADAME DE RUMIÈRES.

C'est de la physique?

RÉMONIN.

Justement.

MADAME DE RUMIÈRES.

Et après?

RÉMONIN.

Après?

MADAME DE RUMIÈRES.

Oui, j'admets, puisque vous y tenez, que la duchesse et monsieur Gérard filent le plus pur amour. Quand ils se seront bien regardés, par-dessus la pendule, pendant quelques années, qu'arrivera-t-il? Car il faut que ces choses-là aient une fin, même lorsqu'elles n'ont pas eu de commencement. Après?

RÉMONIN.

Après? Je pense qu'ils se marieront.

MADAME DE RUMIÈRES.

Comment! qu'ils se marieront?

RÉMONIN.

Oui, puisqu'ils s'aiment.

MADAME DE RUMIÈRES.

Eh bien, et le mari, le duc, mon cousin? Mon cousin, qu'est-ce que vous en faites dans tout cela?

RÉMONIN.

Je ne m'occupe pas de lui. Il disparaîtra au moment nécessaire; les dieux interviendront.

MADAME DE RUMIÈRES.

Comme dans les tragédies antiques?

RÉMONIN.

C'est vous qui l'avez dit. Et les anciens avaient raison. Ils savaient aussi bien que nous, mieux peut-

être, que le monde moral est régi par les mêmes lois que le monde physique, qu'il y a la même logique dans l'un que dans l'autre; et l'intervention des dieux n'était que la conséquence visible, la fatalité inévitable résultant des actes humains.

MADAME DE RUMIÈRES.

Mais comment disparaîtra-t-il, mon cousin?... car, pour le moment, il n'a aucune envie de disparaître. Il est vivant et bien vivant.

RÉMONIN.

Il en a l'air, parce qu'il mange, parce qu'il boit, parce qu'il s'agite, parce qu'il parle, parce qu'il a la forme humaine; mais ce n'est qu'une apparence. En réalité, ce n'est pas un homme.

MADAME DE RUMIÈRES.

Ah!... Qu'est-ce que c'est donc?...

RÉMONIN.

C'est un vibrion.

MADAME DE RUMIÈRES.

Vous dites?

RÉMONIN.

Je dis : un vibrion.

MADAME DE RUMIÈRES.

Qu'est-ce que c'est que ça?

RÉMONIN.

Comment! vous lisez mes articles et vous ne connaissez pas les vibrions? Je vous en ferai voir, c'est très curieux. Ce sont des végétaux nés de la corruption partielle des corps, qu'on ne peut distinguer qu'au microscope et qu'on a pris longtemps pour des animaux, à cause d'un petit mouvement ondulatoire qui leur est propre. Ils sont chargés d'aller corrompre, dissoudre et détruire les parties saines des corps en question. Ce sont les ouvriers de la mort. Eh bien, les sociétés sont des corps comme les autres, qui se décomposent en certaines

parties, à de certains moments, et qui produisent des vibrions à forme humaine, qu'on prend pour des êtres, mais qui n'en sont pas, et qui font inconsciemment tout ce qu'ils peuvent pour corrompre, dissoudre et détruire le reste du corps social. Heureusement, la nature ne veut pas la mort, mais la vie. La mort n'est qu'un de ses moyens, la vie est son but. Elle fait donc résistance à ces agents de la destruction et elle retourne contre eux les principes morbides qu'ils contiennent. C'est alors qu'on voit le vibrion humain, un soir qu'il a trop bu, prendre sa fenêtre pour sa porte, et se casser ce qui lui servait de tête sur le pavé de la rue; ou, si le jeu le ruine ou que sa vibrionne le trompe, se tirer un coup de pistolet dans ce qu'il croit être son cœur, ou venir se heurter contre un vibrion plus gros et plus fort que lui, qui l'arrête et le supprime. Les gens distraits ne voient là qu'un fait, les gens attentifs voient là une loi. On entend alors un tout petit bruit... quelque chose qui fait hu... u... u.... u... (*Il souffle un peu d'air entre ses lèvres.*) C'est ce qu'on avait pris pour l'âme du vibrion qui s'envole dans l'air... pas très haut. M. le duc se meurt, M. le duc est mort. Allons, bonsoir.

MADAME DE RUMIÈRES, *lui prenant les mains.*

Vous êtes complètement fou!

RÉMONIN.

On l'a dit, on l'a même imprimé, mais ce n'est pas sûr.

(Calmann-Lévy, éditeurs.)

H. DE BORNIER

Henri de Bornier, né à Lunel en 1825, mort en 1901.
***La Fille de Roland*, 1875; *les Noces d'Attila*, 1880; *l'Apôtre*, 1881; *Mahomet*, 1890; *le Fils de l'Arétin*, 1895; *France... d'abord!* 1900.**

Poète consciencieux et estimable, Henri de Bornier serait déjà tombé dans l'oubli s'il n'avait fait *la Fille de Roland*. Non que, dans cette pièce elle-même, l'exécution réponde toujours à la grandeur des sentiments; mais elle respire une généreuse ferveur, et quelques scènes en sont vraiment belles, avec simplicité et non sans éclat.

LA FILLE DE ROLAND

[Le traître Ganelon vit caché sous le nom d'Amaury. Son fils, Gérald, qui ne le connaît que sous ce nom, aime la fille de Roland. Berthe, et en est aimé. Charlemagne lui accorde la main de Berthe pour le récompenser d'avoir enlevé Durandal à un Sarrasin. Et alors, Gérald mande son père. Mais, en voyant le prétendu Amaury. l'Empereur reconnaît aussitôt Ganelon.]

TROISIÈME ACTE

SCÈNE VIII

CHARLEMAGNE, AMAURY.

CHARLEMAGNE.

Ganelon!

AMAURY, *reculant sous le regard de l'Empereur.*

Grand Dieu!

CHARLEMAGNE.

C'est le malheur des rois de reconnaître,
Et trop tard bien souvent, le visage d'un traître!
Oui, c'est lui, Ganelon! l'homme de Roncevaux!
Il sort donc de l'enfer pour des crimes nouveaux!

AMAURY.

Sire...

CHARLEMAGNE, *s'éloignant de lui.*

Pas un seul mot!

AMAURY.

Sire...

CHARLEMAGNE.

Tais-toi, te dis-je
Quoi! cet homme, sauvé par quelque noir prodige,
Quand nos gloires semblaient refleurir aujourd'hui,
Quoi! cet homme revient! C'est bien lui! c'est bien lui
— Tant mieux! Puisqu'autrefois il trompa ma colère,
Le second châtiment sera plus exemplaire :
Roland méritait bien d'être vengé deux fois!
Oui, dans ce même lieu qu'épouvante ta voix,
Ganelon, où jadis ma noble sœur, ta femme,
Mourut de honte après la trahison infâme,
Où la belle Aude apprit la fin de son époux,
De Roland, et tomba morte, là, devant nous,
Sous ces murs indignés, traître qui fus mon frère,
Tu vas périr enfin.

SCÈNE IX

LES MÊMES, GÉRALD.

GÉRALD.

Je vous cherchais, mon père.

CHARLEMAGNE.

Son père? lui!

AMAURY.

Gérald, je demandais au roi
Une faveur nouvelle, une grâce... pour moi.

Je crains que ta présence, en ce que je dois dire,
Ne trouble mon esprit, mon fils...

GÉRALD.

Je me retire.

AMAURY.

Mais ne t'éloigne pas; je te rappellerai
Quand il en sera temps.

GÉRALD.

Mon père, j'attendrai.

SCÈNE X

AMAURY, CHARLEMAGNE.

CHARLEMAGNE.

Et Gérald est son fils! Le sauveur de ma nièce,
Le vengeur de Roland, l'orgueil de ma vieillesse,
Ce héros, ce Gérald, dont je bénis le nom,
C'est le fils de ma sœur, le fils de Ganelon!

AMAURY, *tombant à genoux.*

Oui, sire, c'est mon fils! Et je demande grâce,
Pour lui, mais pour lui seul, à vos pieds que j'embrasse.
S'il apprend mon vrai nom, il mourra sous vos yeux.

CHARLEMAGNE.

Son fils! son fils! Par quel miracle, justes cieux!
Le fils de Ganelon, étant né d'un tel père,
A-t-il si noble cœur?

AMAURY, *baissant, puis relevant la tête.*

Vous oubliez sa mère!
Ce qu'il a fait pour vous, ô mon juge, ô mon roi,
Vous le savez; voici ce qu'il a fait pour moi.
Laissez-moi vous le dire à genoux, ô mon maître,
Comme on ouvre son âme au tribunal du prêtre.
Vous connaissez mon crime; et moi, sire empereur,
Ce n'est que par mon fils que j'en compris l'horreur.
Ému contre Roland de l'âpre jalousie
Qu'ont tous les Neustriens pour les Francs d'Austrasie,

Croyant que je pouvais sans trahir me venger,
Pour lui livrer Roland j'appelai l'étranger;
Le soir de Roncevaux, dans les plaines funèbres,
Je vis nos preux tombés au loin dans les ténèbres,
Et je n'éprouvai rien qu'un trouble vague, au lieu
De l'effroi de Caïn fuyant sous l'œil de Dieu!
Plus tard, je vis venir, par ces longues vallées,
L'étranger, l'ennemi, bannières déroulées,
Tous nos vainqueurs, les plus obscurs, les plus fameux,
Leurs lances qui semblaient orgueilleuses comme eux!
Et je ne ressentis que la stupide joie
Du chien quand le chasseur lui fait flairer sa proie!
Plus tard même, le jour de mon arrêt de mort,
Oui, sire, j'ignorais jusqu'au nom du remord.
Un moine me sauva. Ma colère, ma haine,
Me restaient : ses discours, je les compris à peine.
Un jour, il m'apporta Gérald, puis il me dit :
« Ce qu'on t'a reproché, voudrais-tu qu'il le fît? »
Je compris cette fois, sire empereur; ma honte
M'apparut tout entière et de façon si prompte
Que j'ai voulu mourir. — « Tu vivras! tu vivras,
« Dit le moine, et ton crime, ainsi tu l'expieras;
« Nous ferons de ton fils, j'en ai la confiance,
« Un modèle d'honneur, de vertu, de vaillance! »
Ainsi nous avons fait. Mais, dès les premiers pas,
Ce fut aisé : mon fils ne me ressemblait pas!
Et, ce fut mon orgueil et mon remords suprême,
Il rappelait Roland par son visage même,
Au point que mon esprit quelquefois ne savait
Si mon fils était mort ou si Roland vivait!
Alors, descendant mieux au fond de l'ancien crime,
J'éprouvai pour Roland, pour ma sainte victime,
Une admiration, un respect plein d'effroi,
Un amour douloureux et poignant...

CHARLEMAGNE.

Lève-toi!

AMAURY, *debout.*

Voilà, sire, comment l'œuvre du bien s'opère;
Et maintenant jugez le fils avec le père.

CHARLEMAGNE.

O destins! flots mouvants des choses d'ici-bas!
Cœurs flottants et livrés à d'éternels combats!
Hélas! combien de fois, orgueilleux que nous sommes,
Dieu doit prendre en pitié la justice des hommes!
Le dernier mot de tout, nul vivant ne le dit.
Voilà donc le mortel que j'ai le plus maudit!
Est-ce toi, Ganelon, qui parlais tout à l'heure?
Tu pleures donc Roland, toi! comme je le pleure?
Tu l'as livré! ton fils l'a vengé! De quel nom
Te nommer maintenant : Amaury? Ganelon?
Lequel doit l'emporter, lorsque je considère
Et juge l'un par l'autre, ou le fils ou le père?
— Gérald... Il faudrait donc, sans qu'il sache pourquoi,
Lui retirer soudain ma parole de roi?
Et Berthe? Il faudrait donc aussi... Mais elle l'aime!
Que résoudre, ô mon Dieu? Double et sombre problème!
Ganelon et Roland!... Tant de honte et d'honneur!
Où sera la justice? Inspirez-moi, Seigneur!

(*La nuit est venue depuis un instant.*)

Voici que la nuit tombe, et sous ses larges voiles
Dans l'ordre accoutumé surgissent les étoiles...
C'est mon livre suprême, et ces lettres de feu
M'ont souvent expliqué ce que m'ordonnait Dieu;
Souvent j'ai lu là-haut, au vif flambeau des astres,
La victoire future ou les prochains désastres!
Que, cette fois encor, mon esprit anxieux,
A défaut de la terre, interroge les cieux!
— O cieux! mer immobile et d'azur inondée,
Où plongeait le regard des mages de Chaldée,
Vous que l'œil des méchants contemple avec effroi,
Astres révélateurs, cieux profonds, montrez-moi
Le vrai bien descendant de la source première,
La justice sereine et la pure lumière!
De ma pensée, ainsi que de mes yeux ravis,
Chassez l'ombre, ô soleils!...

(*Charlemagne reste quelques instants les regards tournés vers le ciel, puis il revient lentement vers Amaury.*)

Rappelez votre fils!

(Dentu, éditeur.)

Je vous remercie encore,
monsieur Président, et je
vous prie de bien croire
à mes sentiments les plus
dévoués et les plus sympathiques.

Henri de Bornier

GONDINET

Edmond Gondinet, né à Laurière (Haute-Vienne) en 1828, mort en 1888.

Gavaut, Minard et Cie, 1869; *le Plus heureux des trois*, 1870; *le Chef de division*, *le Homard*, 1874; *le Panache*, 1875; *les Convictions de papa*, *le Club*, 1877; *un Parisien*, 1886.

Les vaudevilles de Gondinet, *le Homard* par exemple et *les Convictions de papa*, sont très amusants. Quant à ses comédies, elles ont peu de substance, mais il y mêle, avec beaucoup d'agrément, la fantaisie à l'observation, et, parfois, le sentiment à l'esprit.

LE PANACHE

[Pontérisson, à qui on a fait croire qu'il venait d'être nommé préfet de Montbrison, a voulu visiter d'abord sa résidence incognito. Il est descendu à l'hôtel du *Cadran vert* chez Birochet.]

DEUXIÈME ACTE

SCÈNE VIII

PONTÉRISSON, BORROMÉE, AMÉNAIDE, MÉLIE, MANDA, CADISSETTE, FANCHETTE.

Pontérisson entre rayonnant; Borromée, vêtu d'une livrée superbe, le suit avec un respect comique, l'entourant de soins et de prévenances.

PONTÉRISSON [1].

Charmante ville! charmante ville!

MÉLIE.

Monsieur désire une chambre?

MANDA.

Monsieur n'a pas déjeuné?

MÉLIE.

Monsieur doit avoir eu bien froid.

MANDA.

Si monsieur veut s'approcher du feu...

PONTÉRISSON.

Parfaitement! parfaitement! (*Se tournant vers Borromée.*) Vous avez mes instructions?

BORROMÉE, *avec empressement.*

Oui, monsieur le pr... (*Il s'arrête sur un geste de Pontérisson. Très bas et se penchant à son oreille.*) Oui, monsieur le préfet.

1. Mélie, Fanchette, Aménaïde, Pontérisson, Borromée, Cadissette, Manda.

(*Les jeunes filles s'apprêtent à recommencer autour de Borromée.*)

PONTÉRISSON.

Pardon, mademoiselle, pardon. J'ai un mot à dire à mon valet de chambre. (*Il l'attire sur le devant.*) Je vous ai dit que je voulais garder l'incognito.

BORROMÉE.

Oui, monsieur le pr... (*Très bas.*) Oui, monsieur le préfet.

PONTÉRISSON.

D'abord, la lettre du secrétaire général m'y invite. Je lui ai répondu : « Comptez sur ma discrétion; j'obéis et j'attends ». Et puis je veux, avant d'entrer en fonctions, étudier de près, incognito, les besoins de mon département. Avez-vous mes documents statistiques?

BORROMÉE, *lui montrant une énorme valise.*

Ils ne me quitteront qu'avec la vie.

PONTÉRISSON, *prenant la valise.*

Donnez-les-moi, je n'ai pas une minute à perdre. Vous pouvez transmettre mes ordres.

BORROMÉE, *toujours très bas et se penchant à son oreille.*

Oui, monsieur le préfet. (*Il le quitte.*)

PONTÉRISSON, *le rappelant.*

Encore un mot! Vous n'oublierez pas que je veux être simple; on reproche souvent aux fonctionnaires de ne pas être assez simples. Moi, je serai simple.

BORROMÉE.

Moi aussi, monsieur le préfet.

PONTÉRISSON.

Allez! (*Il remonte.*)

BORROMÉE.

Oui, monsieur le préfet. (*Il gagne la droite.*)

PONTÉRISSON, *regardant autour de lui.*

Très jolies, mes administrées! Eh! eh! très jolies. Très bien, cet hôtel! Je vais me chauffer à la cuisine en travaillant ma statistique. Il faut être simple, simple avec une main de fer. J'ai tout un système d'administration.

(*Il s'assied devant la cheminée, ouvre son sac de voyage, en tire des paperasses et paraît très absorbé dans ses études.*)

MANDA, *s'approchant de lui.*

Monsieur désire?

PONTÉRISSON, *à Borromée.*

Répondez, Borromée.

MÉLIE ET MANDA, *à Borromée.*

Monsieur désire?

BORROMÉE, *criant.*

Le patron? Où est le patron? Je ne veux parler qu'au patron!

AMÉNAIDE, *appelant Birochet.*

Birochet!

SCÈNE IX

LES MÊMES, BIROCHET.

Birochet, accourant par la gauche, troisième plan.

Me voici!

BORROMÉE, *à Birochet, avec importance.*

Une chambre magnifique, un salon magnifique, un cabinet de toilette magnifique pour monsieur. Une chambre superbe sur le devant, pour moi. Nous dînons à six heures : dîner succulent pour monsieur; on pourra me servir le même.

AMÉNAIDE.

Bien, monsieur. (*Appelant.*) Fanchette, fais préparer le numéro 16.

(*Fanchette et Manda sortent par l'escalier du fond, à droite.*)

PONTÉRISSON, *étudiant sa statistique.*

Montbrison, bâti près d'un volcan éteint... Ils ont un volcan, et ils le laissent éteindre!

(*Birochet lui présente le livre des voyageurs.*)

BIROCHET.

La petite formalité ordinaire, nom, prénoms...

PONTÉRISSON, *se levant et descendant.*

Loi du 11 avril 1838. Il faut respecter la loi, la loi avant tout!

BIROCHET.

Votre nom?

PONTÉRISSON.

Pontérisson... sans *h*.

BIROCHET, *après avoir écrit.*

Prénoms?

PONTÉRISSON.

Claude-Théophile. (*Regardant.*) Vous pouvez mettre un *h* à Théophile.

BIROCHET, *même jeu.*

Profession?

PONTÉRISSON, *riant finement en regardant Borromée qui l'imite.*

Profession?

BIROCHET.

Eh bien oui, profession!

(*Pontérisson se dandine sans répondre. Borromée se dandine comme lui, et Birochet les regarde tous les deux avec stupéfaction.*)

PONTÉRISSON, *après un long silence et en soulignant.*

Sans profession.

(*Puis il se retourne modestement, comme pour ne pas rougir de ce mensonge, et il recommence à étudier sa statistique.*)

BORROMÉE, *bas à Birochet.*

C'est le nouveau préfet.

BIROCHET.

Hein?

BORROMÉE.

Chut! (*A Aménaïde*). C'est le nouveau préfet.

AMÉNAIDE, *remontant à Mélie.*

C'est le nouveau préfet.

BORROMÉE.

Chut!

MÉLIE, *à Fanchette qui revient.*

C'est le nouveau préfet.

FANCHETTE.

Oh!

(*Pontérisson, Birochet, Borromée, Aménaïde, Mélie. Un peu au-dessus de Mélie, se trouve Fanchette, au-dessus de Fanchette, Manda, qui arrive par l'escalier, et enfin, au-dessus de Manda, et près de la porte d'entrée, Cadissette ratissant des légumes.*)

BORROMÉE.

Chut!

(*Birochet est sorti par la gauche et a rapporté une petite table qu'il place avec beaucoup d'empressement devant Pontérisson.*)

FANCHETTE, *à Manda.*

C'est le nouveau préfet.

MANDA, *à Cadissette.*

C'est le nouveau préfet.

CADISSETTE, *criant au dehors.*

C'est le nouveau préfet.

BORROMÉE, *mettant un doigt sur sa bouche.*

Il garde l'incognito.

TOUS.

Oui.

(*Aménaïde va arranger le feu. Elle est aux petits soins pendant la fin de la scène.*)

UN FACTEUR, *entrant par le fond.*

Pour M. Bir...

TOUS.

Chut!

AMÉNAIDE, *lui montrant Pontérisson avec orgueil.*

C'est le nouveau préfet.

LE FACTEUR, *curieusement.*

Ah!

BORROMÉE.

Il travaille.

LE FACTEUR, *bas.*

Il est arrivé des lettres pour lui, faut-il les apporter?

BORROMÉE.

Incognito, incognito.

(Calmann-Lévy, éditeurs.)

ADOLPHE BELOT ET EDMOND VILLETARD

Mon cher ami

j'ai été bien vivement
touché des sentiments
contenus dans votre
lettre et de toute
la sympathie que le
Gaulois m'a
montrée. Je vous
remercie de tout cœur
et je me dis bien
vraiment à vous.

A. Belot

Adolphe Belot, né à La Pointe-à-Pitre en 1829, mort en 1890.

Le Testament de César Girodot, 1859; *les Maris à système*, 1862; *les Indifférents*, 1863; *Miss Multon*, 1868; *le Parricide*, 1874.

Parmi les nombreuses pièces que Belot fit paraître, une seule subsiste, *le Testament de César Girodot*. Superficielle et factice, mais ingénieuse et adroitement construite, on y trouve quelques personnages dont l'esquisse est assez piquante.

LE TESTAMENT DE CÉSAR GIRODOT

PREMIER ACTE

SCÈNE IX

MASSIAS, LANGLUMEAU, *assis à gauche;* HORTENSE, *assise,* LEHUCHOIR, CÉLESTIN, LE NOTAIRE, CLÉMENTINE, LUCIEN, PAULINE; *au fond à droite,* ISIDORE, FÉLIX.

. . . .

TOUS.

Chut! chut! (*Un grand silence se fait; le notaire brise les cachets du testament et le déploie.*)

LE NOTAIRE, *lisant.*

« Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille! »

CLÉMENTINE, *s'essuyant les yeux.*

Oh! le bon parent!

LEHUCHOIR.

Pas de réflexion.

LE NOTAIRE, *continuant.*

« Hélas! ce proverbe n'est pas toujours vrai! »

ISIDORE et LANGLUMEAU.

Tiens!...

LEHUCHOIR.

Silence!

LE NOTAIRE, *continuant.*

« Depuis le jour où mes infirmités m'ont empêché de sortir de chez moi et de fuir les visites importunes, j'ai mené une existence intolérable! Ceux de mes parents que j'aimais, ne voulant pas qu'on pût leur attribuer des sentiments intéressés, osaient à peine venir me voir de loin en loin. Ils m'ont fait souvent maudire cette richesse qui les éloignait de moi. »

ISIDORE, *à Clémentine.*

C'est à nous qu'il fait allusion; nous n'allions chez lui que tous les deux jours...

LE NOTAIRE, *continuant.*

« Les autres assiégeaient ma porte et me fatiguaient de leurs assiduités. Pourtant, je veux que mes biens restent dans ma famille. »

ISIDORE et LANGLUMEAU.

Ah!

CLÉMENTINE, *pleurnichant.*

Le bon parent!

LEHUCHOIR.

Silence!

LE NOTAIRE, *continuant.*

« Comme je n'ai jamais pu voir sans chagrin les grandes fortunes dispersées à la mort de ceux qui les avaient acquises, je veux aussi qu'un seul de mes parents hérite de la totalité de mes biens, meubles et

immeubles, inscriptions de rente et valeurs industrielles, montant ensemble à la somme de treize cent quatre-vingt mille francs. »

TOUS, *avec admiration.*

Treize cent quatre-vingt mille francs!

LE NOTAIRE, *continuant.*

« A qui donc laisser tout cela? »

TOUS.

A nous!

LANGLUMEAU.

A moi!...

LEHUCHOIR.

Silence donc!...

ISIDORE, *au notaire.*

Continuez donc, monsieur...

LE NOTAIRE, *continuant.*

« Ma nièce Hortense... »

HORTENSE, *avec étonnement.*

Moi?

LEHUCHOIR, *embrassant sa femme, avec enthousiasme.*

Oui, toi... c'est-à-dire nous, bravo! bravo!

ISIDORE.

C'est immoral!...

LANGLUMEAU.

C'est révoltant...

LE NOTAIRE.

Pardon, messieurs, laissez-moi lire.

ISIDORE, *au notaire.*

Allez... mais allez donc, monsieur...

LE NOTAIRE, *lisant.*

« Ma nièce Hortense a des qualités que j'apprécie vivement, mais... »

ISIDORE.

Il y a un mais.

LE NOTAIRE, *continuant.*

« Mais je ne veux pas que mon héritage aille grossir la fortune acquise par son mari, Tancrède Lehuchoir, au moyen de spéculations louches. »

ISIDORE.

Bravo!...

LANGLUMEAU.

Très bien!

LEHUCHOIR, *à la droite du notaire.*

Monsieur le notaire, on ne dérange pas les gens pour se moquer d'eux.

CLÉMENTINE.

Mon pauvre cousin, résignez-vous.

LEHUCHOIR.

Laissez-moi tranquille! (*Aux autres.*) Je vous préviens... (*Il prend le chapeau du notaire et le pose violemment sur la table.*)

LANGLUMEAU.

Est-il mal élevé, cet homme-là!

TOUS.

Silence!... (*Lehuchoir remonte vers Lucien, près de la cheminée.*)

LEHUCHOIR.

Eh!... c'est insupportable...

LANGLUMEAU.

C'est lui qui est insupportable!

ISIDORE, *au notaire.*

Continuez donc, monsieur...

LE NOTAIRE, *continuant.*

« Mon cousin Langlumeau est l'homme le plus aimable et le plus spirituel de Pontivy. »

LANGLUMEAU, *avec satisfaction, courant à la droite du notaire et faisant tomber sa chaise.*

Ah !...

LE NOTAIRE, *continuant.*

« Je le tiens de lui-même. »

LANGLUMEAU, *saluant.*

Messieurs, mesdames, le fait est exact.

LE NOTAIRE, *continuant.*

« Il possède douze mille livres de rentes sur lesquelles il économise tous les ans neuf mille livres.

LANGLUMEAU, *saluant avec la même gravité.*

Très exact.

LE NOTAIRE, *continuant.*

« Pourquoi lui laisser soixante-dix mille livres de rente ? »

LANGLUMEAU.

« Pour que j'en économise soixante-dix-neuf mille! (*Regardant Célestin qui rit avec exagération.*) De quoi donc riez-vous ?

LE NOTAIRE, *continuant.*

« Mon neveu Isidore... »

CLÉMENTINE.

Enfin !...

LANGLUMEAU, *très étonné.*

Et moi? je n'hérite donc pas... (*Allant à Célestin qui lui présente sa chaise.*) Je n'hérite donc pas?

ISIDORE et CÉLESTIN.

Hélas! non!... (*Langlumeau emporte sa chaise et va s'asseoir au fond, à gauche, avec humeur, en tournant le dos à tout le monde.*)

ISIDORE, *au notaire.*

Continuez donc, monsieur...

LE NOTAIRE, *continuant.*

« Mon neveu Isidore est un type accompli... »

ISIDORE, CLÉMENTINE, CÉLESTIN.

Ah!...

LE NOTAIRE, *continuant.*

« De la nullité jalouse et venimeuse. »

ISIDORE.

Moi!...

LE NOTAIRE, *continuant.*

« Si je lui laissais ma fortune, le premier usage qu'il en ferait serait d'acheter une voiture pour éclabousser ses chefs et ses camarades. »

ISIDORE, *à sa femme.*

C'est toi qui lui as répété cela! (*Il remonte vers l'antichambre, au fond, avec Langlumeau.*)

LE NOTAIRE, *continuant.*

« Quant à son fils Célestin, je lui donne... »

CÉLESTIN, *avec une joie extrême.*

Tout!...

LE NOTAIRE, *continuant.*

« Le conseil d'emprunter moins d'argent parce qu'il ne pourra jamais le rendre maintenant qu'il ne faut plus compter sur ma succession. (*Célestin s'éloigne avec humeur, Langlumeau lui rit au nez.*) Mon neveu Félix est un homme de cœur, il a pour moi une affection désintéressée!... »

LEHUCHOIR, *entre ses dents, et en s'éloignant de Félix*

L'intrigant!...

LE NOTAIRE, *continuant.*

« Mais il a autant de faiblesse que de bonté. Je ne veux pas que ma fortune passe de ses mains loyales dans celles de gens indélicats qui le dépouillent. »

LEHUCHOIR, *revenant à la gauche du notaire, et frappant de nouveau sur la table avec son chapeau.*

Qui est-ce qui hérite, à la fin?

CÉLESTIN, *se rapprochant de Pauline.*

Ma jolie cousine; c'est bien juste. (*A part.*) Diable, pensons au mariage, il est temps de me ranger.

CLÉMENTINE, *prenant la main de Pauline.*

Je suis heureuse de ton bonheur.

LE NOTAIRE, *continuant.*

« C'est sur ma nièce Pauline, encore plus que sur son père, que s'étaient reportées depuis longtemps toutes mes affections. »

CÉLESTIN, *se rapprochant de Pauline.*

Chère cousine!

CLÉMENTINE, *embrassant Pauline.*

Chère nièce!

LE NOTAIRE, *continuant.*

« Cependant, j'aime trop cette chère enfant pour l'exposer à être recherchée à cause de sa fortune par tous les fils de famille ruinés ou les petits cousins intrigants! Je veux qu'elle soit aimée pour ses propres qualités... Elle ne sera donc pas mon héritière! (*Célestin s'éloigne de Pauline, Clémentine abandonne la main de Pauline et se recule.*)

ISIDORE.

Nous voilà tous déshérités en détail!

LANGLUMEAU, *à Massias qui est assis à l'extrême gauche.*

Il ne reste plus personne!

FÉLIX, *montrant Lucien.*

Mais si...

PAULINE, *avec joie.*

Lucien! Tant mieux!

LE NOTAIRE, *continuant.*

« Je nomme mon neveu Lucien... »

TOUS.

Ah!

LE NOTAIRE, *tournant la page.*

« Le dernier, parce qu'avec ma nièce Pauline, c'est celui de mes parents que j'ai le plus aimé; j'apprécie sa nature franche, son cœur droit, son jugement sûr; mais je veux que le besoin de se créer une position l'oblige à se rendre utile à la société et à lui-même; c'est pourquoi je le déshérite. »

ISIDORE, LANGLUMEAU, CLÉMENTINE, CÉLESTIN, *entourant le notaire en criant.*

Eh bien, alors?

ISIDORE.

Continuez donc, monsieur...

LE NOTAIRE, *continuant.*

« Ces différentes considérations m'ayant mis dans un grand embarras, je me suis décidé à nommer mon légataire universel... mon vieil ami Massias... »

ISIDORE, *avec violence, s'élançant sur Massias.*

Vous n'êtes pas son parent!

LANGLUMEAU, *même jeu.*

Non, vous ne l'êtes pas.

MASSIAS, *s'approchant du notaire.*

Ma vie est en danger!

LEHUCHOIR, *repoussant Massias.*

C'est vrai, vous n'êtes pas son parent.

LE NOTAIRE, *continuant.*

« Mais comme Massias n'a que faire de ma fortune, je le prie de mettre à exécution le projet suivant : »

LANGLUMEAU et LEHUCHOIR, *se rapprochant du notaire.*

Un projet! Voyons.

TOUS.

Voyons, voyons.

LE NOTAIRE, *continuant.*

« 1° Quinze jours après la lecture de ce testament, réunir chez mon notaire les parents que je viens de nommer, et les faire tous procéder à un scrutin secret, dans lequel ils désigneront celui d'entre eux qu'ils choisiront pour mon héritier. » (*Ébahissement général.*)

LEHUCHOIR.

Une élection, à présent!...

ISIDORE, *furieux.*

Mais c'est absurde!

LANGLUMEAU.

Qu'est-ce que ça veut dire?

TOUS.

Ah!...

LE NOTAIRE, *continuant.*

« 2° Remettre ma fortune à celui qui aura obtenu le plus de voix. (*Nota.*) S'il était prouvé qu'un membre de ma famille, dans le but d'obtenir un plus grand nombre de suffrages se fût rendu coupable de quelque intrigue, je donne plein pouvoir à Massias d'annuler le vote et de remettre ma fortune aux hospices. Telles sont mes dernières volontés. Fait à Paris le 12 juillet 1858. »

(*Silence général; tous se regardent avec étonnement.*

Massias s'approche du notaire, qui s'est levé, a mis le testament dans son portefeuille et s'apprête à sortir.)

MASSIAS, *au notaire, lui serrant la main.*

Merci, monsieur ; dans quinze jours chez vous, si vous le voulez bien. (*Le notaire salue et se retire par le fond.*)

(Barbré, éditeur.)

MEILHAC ET HALÉVY

Henri Meilhac né à Paris en 1831, mort en 1897 ; Ludovic Halévy, né à Paris en 1834, mort en 1908.

Les Brebis de Panurge, 1863 ; *La Belle Hélène*, 1864 ; *la Barbe-Bleue*, 1866 ; *la Grande-Duchesse de Gérolstein*, *la Vie Parisienne*, 1867 ; *Fanny Lear*, 1868 ; *les Brigands*, *Froufrou*, 1869 ; *Tricoche et Cacolet*, *le Réveillon*, 1872 ; *l'Été de la Saint-Martin*, 1873 ; *la Petite Marquise*, 1874 ; *le Petit Duc*, 1878 ; *le Mari de la Débutante*, 1879.

Meilhac et Halévy peignent d'ordinaire ce qu'on appelle la vie parisienne. Parmi leurs comédies, il faut mettre à part *Froufrou*. Le plus souvent, ils ont fait de petites pièces où se jouent les caprices de leur fantaisie, mais qui décèlent une observation très exacte et très fine ; à l'esprit, à la grâce piquante, à l'ironie légère, ils unissent parfois une sensibilité délicate. On leur doit aussi des opérettes célèbres, *la Belle Hélène* notamment, qui est, dans ce genre, un chef-d'œuvre.

FROUFROU

[Gilberte, surnommée Froufrou à cause de son humeur légère et fantasque, a épousé M. de Sartorys, un grave diplomate qui s'est épris d'elle. Le mariage et la maternité ne la mûrissent point, et elle ne vit que pour le plaisir. Ici, son mari la trouve en compagnie du souffleur Pitou, qu'elle a prié de lui faire répéter un rôle.]

DEUXIÈME ACTE

SCÈNE III

GILBERTE, PITOU, SARTORYS.

GILBERTE.

Mon ami, c'est monsieur Pitou.

Chère Madame

Pardonnez-moi.
Je n'ai rien pu
avoir ce Bon. Je vous
donnerai pour une
semaine une loge
superbe. Ne m'en
veuillez pas et croyez
bien qu'en dépit de
toutes mes irrégularités
je suis et serai toujours

Votre tout dévoué
serviteur et ami

H Meilhac

SARTORYS.

Ah!

GILBERTE.

Vous savez, c'est pour cette pièce que je dois jouer au Conservatoire : *Indiana et Charlemagne.* (*Mouvement de Sartorys.*) Vous avez consenti : c'est pour les pauvres... Monsieur Pitou a la bonté de me faire répéter les airs.

SARTORYS.

C'est que j'avais, moi, quelque chose à vous dire... mais je regrette vraiment d'être tombé...

GILBERTE.

Oh bien!... mais alors, monsieur Pitou... ce sera pour une autre fois, monsieur Pitou, ce sera pour une autre fois.

PITOU, *se levant.*

Quand madame voudra... Madame n'aura qu'à me faire parvenir un mot... 22, rue des Dames, à Batignolles... (*Saluant.*) Madame... Monsieur...

SARTORYS.

Bonjour, monsieur...

SCÈNE IV

SARTORYS, GILBERTE.

GILBERTE.

Vous savez bien... c'est pour cette représentation, cette magnifique représentation organisée par madame de Cambri.

(*Elle se met sur le canapé.*)

SARTORYS.

Et que jouera-t-elle, madame de Cambri, dans cette magnifique représentation?

GILBERTE.

Madame de Cambri?... elle ne jouera rien.

SARTORYS.

Rien du tout?

GILBERTE.

Rien du tout. Elle ne peut pas jouer, puisqu'elle organise.

SARTORYS.

Je la reconnais bien là!...

GILBERTE.

Comment?

SARTORYS.

Très forte pour faire jouer la comédie aux autres, madame de Cambri; mais, quant à la jouer elle-même...

GILBERTE.

Cela veut dire?

SARTORYS.

Cela veut dire que, pendant que vous serez, vous, sur la scène, elle sera, elle, bien tranquillement dans son fauteuil à vous regarder et à faire ses réflexions.

GILBERTE.

Vous ne l'aimez pas...

SARTORYS.

Je ne l'aime ni ne la hais, je constate que c'est une personne habile, voilà tout!

GILBERTE.

Alors, moi, je suis...

SARTORYS.

Vous êtes la plus adorable petite comédienne qu'il y ait au monde.

GILBERTE.

A la bonne heure!... Vous aviez à me parler?

SARTORYS.

Oui.

GILBERTE, *tout en étudiant le rôle qui lui a été apporté par Pitou.*

Eh bien, parlez-moi.

SARTORYS.

C'est qu'il s'agit de choses qui vont tant nous éloigner de monsieur Pitou!...

GILBERTE.

De choses sérieuses, alors ?

SARTORYS.

Très sérieuses...

GILBERTE, *toujours étudiant son rôle.*

Ah ! tant mieux!

SARTORYS.

Ma chère amie, je voulais...

GILBERTE, *l'interrompant.*

Qu'est-ce que c'est que cela, un costume de débardeur?

SARTORYS.

Mais...

GILBERTE.

Voyons, si grave que vous soyez, vous ne me ferez pas croire que vous ne savez pas...

SARTORYS.

Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, moi? un costume de débardeur, cela se compose d'une chemise de soie... flottante... et d'une petite... d'un petit pantalon de velours ou de satin... je ne sais pas trop...

GILBERTE.

Et puis?

SARTORYS.

Et puis un bonnet de police.

GILBERTE.

Et puis?

SARTORYS.

Et puis, c'est tout.

GILBERTE.

Jamais je ne mettrai ce costume-là... même pour les

pauvres!... Il faudra que je trouve quelque chose... j'y penserai. Allez, mon ami, je vous écoute...

SARTORYS.

J'ai vu le ministre, ce matin.

GILBERTE, *très vivement.*

Lui avez-vous dit de venir?

SARTORYS.

Où ça?

GILBERTE.

Mais... à la représentation!

SARTORYS.

Je ne le lui ai pas dit, mais je le lui dirai... Ce matin, nous avons parlé de moi; il insiste beaucoup pour que j'accepte un poste à l'étranger.

GILBERTE, *effrayée.*

A l'étranger!...

SARTORYS.

Il n'y a pas d'avenir à Paris pour moi...

GILBERTE.

Et que vous offre-t-on à l'étranger?

SARTORYS.

La Haye... ministre à La Haye.

GILBERTE.

Ministre à La Haye!... c'est beau, ça, d'être ministre à La Haye?

SARTORYS.

C'est très beau!

GILBERTE.

Ah!... Et combien y-a-t-il de Paris à La Haye?

SARTORYS.

Je ne sais pas au juste... cent cinquante lieues, peut-être... dix ou douze heures de chemin de fer.

GILBERTE.

Eh bien! j'irai passer l'été avec vous, et, le reste de l'année, vous viendrez me voir aussi souvent que vous pourrez.

SARTORYS.

Ah!...

GILBERTE.

Et même... je ne promets rien... mais il ne serait pas impossible du tout que j'allasse, de temps en temps, vous faire une surprise... je ne promets rien...

SARTORYS.

C'est fort bien, mais...

GILBERTE, *étonnée.*

Mais vous ne comptiez pas sans doute m'emmener avec vous à La Haye?

SARTORYS.

Si fait.

GILBERTE.

Seuls... tous les deux .. là-bas... tout le long de l'année?...

SARTORYS.

Eh bien?

GILBERTE.

Mais, mon ami, ce serait à mourir... de bonheur, je le veux bien, mais enfin à mourir... Voyons, mon ami, cela n'est pas sérieux. Est-ce que vous comprenez Paris sans Froufrou et Froufrou sans Paris?

SARTORYS.

Mon Dieu! à la rigueur, je comprendrais peut-être Paris sans Froufrou.

GILBERTE, *d'un air de doute.*

Ah!...

SARTORYS.

Mais Froufrou sans Paris, non, décidément!

GILBERTE.

Alors?...

SARTORYS.

Alors, je vois bien qu'il n'y a que deux partis à prendre... m'en aller à La Haye sans vous, ou refuser ce ue l'on me propose.

GILBERTE.

Et?...

SARTORYS.

Et je suis décidé.

GILBERTE, *un peu inquiète.*

Vous partez sans moi?

SARTORYS.

Non, je refuse!

GILBERTE.

Ah! c'est bien, ce que vous faites là!

SARTORYS.

Est-ce vraiment bien? Voilà ce dont je ne suis pas sûr; ce dont je suis bien sûr, par exemple, c'est que je n'aurais pas la force de faire autrement.

GILBERTE.

Vous m'aimez donc encore un peu... après quatre ans de mariage?

SARTORYS.

Oui, je vous aime, et beaucoup, mais je crois bien que je ne sais pas vous aimer.

GILBERTE.

Mais si... mais si... vous savez très bien... La meilleure façon d'aimer sa femme, c'est de faire tout ce qu'elle veut... parce qu'alors la femme se pique d'honneur et fait de son côté tout ce que veut son mari.

SARTORYS.

Eh bien, si je vous demandais?...

GILBERTE.

Après ce que vous venez de faire pour moi, pouvez-vous douter?...

SARTORYS.

Vraiment?

GILBERTE.

Vraiment.

SARTORYS.

Si je vous demandais de ne pas jouer dans cette pièce?

GILBERTE, *laissant tomber ses deux bras.*

Ah! mon ami!

SARTORYS.

Eh bien?

GILBERTE.

Je croyais, moi, que vous alliez me demander quelque chose de raisonnable!... Est-ce que je peux refuser maintenant? c'est impossible!... Et puis vous verrez comme je serai jolie!... ce sera bien un costume de débardeur, si l'on veut, mais ce sera autre chose... je serai tout à fait jolie et j'aurai un succès!... et vous, dans votre coin, vous vous direz : « C'est ma femme, pourtant... »

SARTORYS.

« ... Ce petit débardeur-là!... »

GILBERTE.

Et vous serez fier!...

SARTORYS.

Allons, je m'en vais.

GILBERTE.

Vous allez?...

SARTORYS.

Au ministère, porter cette belle réponse... En passant. je verrai Georges aux Champs-Élysées.

GILBERTE.

Il n'est pas ici, Georges?

SARTORYS.

Non : on a profité de ce beau soleil pour le faire sortir... il était un peu souffrant, ce matin...

GILBERTE.

Il a été un peu souffrant ?

SARTORYS.

Vous ne le saviez pas? Ce n'était rien, d'ailleurs...

GILBERTE.

Comment pouvais-je le savoir? J'avais dit qu'on me l'amenât, tous les matins, dans ma chambre... (*Elle sonne vivement.*) et, ce matin, je me le rappelle, on ne me l'a pas amené.

PAULINE, *entrant par le fond.*

C'est pour la robe, madame? elle est là...

GILBERTE.

Non, il ne s'agit pas... Pourquoi ne m'a-t-on pas amené Georges, ce matin?

PAULINE.

Mon Dieu, madame, mademoiselle Simson est venue, ce matin, avec monsieur Georges... mais madame dormait... et comme, hier, en faisant entrer monsieur Georges, nous avions réveillé madame et que madame nous avait mal reçues...

GILBERTE.

Comment!...

SARTORYS.

C'est bien!... laissez-nous!...

(*Pauline sort.*)

GILBERTE.

« Mal reçues!.., » cette façon de parler...

SARTORYS.

Aussi vous avez vu comme je l'ai... (*Souriant.*) A part cela, elle avait entièrement raison. (*Mouvement de Gilberte.*) Allons, je vais au ministère.

GILBERTE.

Allez... et embrassez-moi, au moins, avant de partir...

SARTORYS, *l'embrassant.*

Ah! Gilberte! Gilberte!...

GILBERTE.

Vous me direz ce que vous aura répondu le ministre.

SARTORYS.

Oui, tout à l'heure.

GILBERTE.

Ne revenez pas trop tard... vous savez que je dîne chez madame de Cambri...

(Calmann-Lévy, éditeurs.)

LA BELLE HÉLÈNE

PREMIER ACTE

SCÈNE XI

CALCHAS, ORESTE, PARTHÉNIS, LÉAENA, *puis et successivement, les deux* AJAX, ACHILLE, MÉNÉLAS, AGAMEMNON, GARDES, MUSICIENS, PEUPLE, *puis* HÉLÈNE, *et enfin* PÂRIS.

. . . .

AGAMEMNON.

Nous commençons sans perdre une minute... Peuples de la Grèce, écoutez la charade... Roi Ménélas, veuillez en donner lecture.

MÉNÉLAS, *recevant des mains d'Agamemnon un pli cacheté et se levant.*

De grand cœur.

AGAMEMNON, *pendant que Ménélas brise le cachet.*

Vous voyez, messieurs, les cachets sont intacts.

(*Il se rassied.*)

MÉNÉLAS, *lisant.*

CHARADE.

Mon premier se donne au malade...

ACHILLE, *triomphant.*

« Se donne au malade... » je sais ce que c'est! je sais ce que c'est!

VOIX NOMBREUSES.

N'interrompez pas! n'interrompez pas!

AGAMEMNON, *légèrement gouailleur.*

Vous savez ce que c'est?

ACHILLE.

Pardieu, oui!... ce n'est pas difficile... « se donne au malade... »

(*Mouvements divers.*)

AGAMEMNON.

C'est de mauvais goût ce que vous dites... et puis, ce n'est pas ça du tout!... Reprenez, roi Ménélas.

MÉNÉLAS, *lisant.*

Mon premier se donne au malade;
Mon deuxième, c'est vous ou moi...
Le troisième de ma charade
Convient aux gens de qui l'emploi
Est d'aller, quand la nuit arrive,
Partout ramasser les haillons,
Les chiffons.

LA FOULE, *d'un seul cri.*

Hotte! hotte! hotte!

AGAMEMNON, *se levant.*

Eh bien! oui... le troisième c'est hotte!... Allons, l'abrutissement n'est pas aussi complet que nous pouvions le croire... Continuez, roi Ménélas!

(*Il se rassied.*)

MÉNÉLAS, *continuant.*

Mon quatrième est une rive
Où manque l'air absolument.
Mon tout par les chemins s'en va comme le vent.
J'ai dit.

(Silence. Il se rassied.)

AGAMEMNON.

Eh bien, allez-y, jeunes athlètes !

AJAX PREMIER.

Anecdotique !

AJAX DEUXIÈME.

Emmailloté !

ACHILLE.

Gibelotte !

(Ils répètent ces mots tous les trois ensemble.)

AGAMEMNON.

Voyons... voyons... procédons par ordre... Qui est-ce qui a dit : « anecdotique » ?

AJAX PREMIER.

Moi, Ajax premier.

AGAMEMNON.

Comment expliquez-vous ?... âne, d'abord ?

AJAX PREMIER.

Eh bien ! le roi Ménélas a dit : « C'est vous ou moi ! »

MÉNÉLAS, *à Agamemnon.*

Il va un peu loin !...

AGAMEMNON, *avec bonhomie.*

Vous auriez peut-être raison, s'il s'agissait de la deuxième syllabe, mais il s'agit de la première : « se donne au malade... » *(Regardant Ajax premier qui s'avance.)* Pauvre homme !... *(Ajax deuxième fait reculer Ajax premier.)* Passons à un autre !... Qui a dit : « emmailloté » ?

AJAX DEUXIÈME.

Moi; mais je le retire...

AGAMEMNON.

Eh bien, si j'ai un conseil à donner à celui qui a dit : « gibelotte », c'est d'en faire autant!

ACHILLE.

Cela vaudrait la peine d'être discuté... car, enfin, il y a hotte, dans « gibelotte », il y a hotte!

(*Murmures.*)

AGAMEMNON.

Allons, à de plus malins!... Eh bien! personne?...

(*Chacun cherche, la tête dans ses mains. A ce moment, Pâris sort de la foule.*)

HÉLÈNE, *avec un cri, se levant.*

Ah!... lui!...

AGAMEMNON, *se levant aussi.*

Quoi, reine?

HÉLÈNE.

Regardez.

AGAMEMNON.

Un berger!... Que veux-tu, jeune berger?

PÂRIS, *très simplement.*

Dire le mot de la charade.

ACHILLE.

Jeune présomptueux!...

AGAMEMNON.

Il est certain que cela serait d'un fâcheux exemple après que des rois... Parle, cependant, parle.

(*Il se rassied ainsi qu'Hélène.*)

PÂRIS.

Mon premier se donne au malade : loch...

MÉNÉLAS, *regardant sur le papier.*

Oui... Oui!

PÂRIS.

Mon deuxième, c'est vous ou moi : homme!

MÉNÉLAS, *de même.*

Oui! oui!

PÂRIS.

Le troisième de ma charade
Convient aux gens de qui l'emploi
Est de ramasser les chiffons...

ACHILLE, *vivement.*

Hotte!...

AGAMEMNON.

Tout le monde l'a dit.

ACHILLE, *à Pâris.*

Je t'attends au quatrième.

PÂRIS.

M'y voici!... Il est bête le quatrième, mais il n'est pas difficile... une rive sans *r*... ive!... Loch, homme, hotte, ive.

ACHILLE, *vivement.*

Locomotive!... j'ai trouvé!

PÂRIS.

Oui, locomotive... Et c'est très fort d'avoir trouvé ça quatre mille ans avant l'invention des chemins de fer.

ACHILLE, *triomphant.*

C'est moi qui l'ai dit!

AGAMEMNON, *se levant.*

Achille, vous devenez insupportable!... Taisez-vous!... Le berger a gagné la première manche!

HÉLÈNE, *à part.*

Vainqueur! il est vainqueur!

ACHILLE.

Je soutiens que...

AGAMEMNON.

Silence! (*A Pâris.*) Ton nom, jeune vainqueur?

PÂRIS.

Si ça ne vous fait rien, je ne le dirai qu'après les bouts-rimés.

AGAMEMNON.

A ton aise!...

(*Il se rassied.*)

ORESTE.

Fanfare, fanfare pour l'inconnu!...

LE PEUPLE.

Fanfare!

(*La musique exécute de nouveau la fanfare; Pâris se retire dans la foule.*)

AGAMEMNON, *après la fanfare.*

Chaud! chaud!... passons au calembour! Posez la question, roi Ménélas. Voici le calembour!

(*Il lui remet un pli cacheté.*)

MÉNÉLAS, *se levant, ouvre et lit; il paraît troublé et hésitant.*

La question... la question...

AGAMEMNON.

Eh bien, quoi?

MÉNÉLAS.

Elle est étrange, la question!

LE PEUPLE.

Parlez! parlez!

MÉNÉLAS, *lisant.*

Quelle différence y a-t-il entre des cornichons et Calchas?

LE PEUPLE, *d'un cri unanime.*

Il n'y en a pas!

CALCHAS, *furieux et s'avançant.*

Comment! il n'y en a pas?... Cherchez autre chose!

ACHILLE

Non, il n'y en a pas, il n'y en a pas!... J'ai trouvé cette fois!

AGAMEMNON, *à Ménélas.*

C'est peut-être la réponse... cette unanimité...

MÉNÉLAS, *consultant le papier.*

Non, ce n'est pas la réponse... Elle est là, la réponse, je la vois!... si je ne la voyais pas, je croirais moi-même...

AGAMEMNON, *voyant reparaître Pâris.*

Le berger! le berger!....

(*Grand silence.*)

ACHILLE, *à part.*

Lui! toujours lui!...

MÉNÉLAS, *à Pâris.*

Vous savez la différence?

PÂRIS.

Oui.

MÉNÉLAS.

Eh bien, vous êtes un malin!

PÂRIS, *modestement.*

Je m'adresse à Calchas et je lui dis :

La différence n'est pas maigre
Entre des cornichons et toi!
Ils sont confits dans du vinaigre...
Calchas est confident du roi.

AGAMEMNON, *après un temps.*

Ah!... ah!... j'ai compris!...

MÉNÉLAS, *comprenant à son tour, après un nouveau temps.*

Ah!... ah! admirable!...

CALCHAS, *comprenant, après un nouveau temps.*

Ah!... ah!... très délicat!

(*Il serre la main de Pâris avec effusion.*)

AGAMEMNON.

A vous la seconde manche!... Quant à votre nom...

PÂRIS.

Je préfère toujours attendre...

AGAMEMNON.

Très bien!

(*Pâris se retire de nouveau dans la foule.*)

ORESTE.

Fanfare! fanfare pour l'inconnu!

TOUS.

Fanfare!

(*Nouvelle exécution de la fanfare.*)

(Calmann-Lévy, éditeurs.)

VICTORIEN SARDOU

Victorien Sardou, né à Paris en 1831, mort en 1908. *Les Pattes de mouche*, 1860; *Nos Intimes*, 1861; *les Ganaches*, 1862; *la Famille Benoîton*, *les Vieux Garçons*, 1865; *Nos bons Villageois*, 1866; *Maison neuve*, 1867; *Séraphine*, *Patrie*, 1869; *Fernande*, 1870; *Rabagas*, 1872; *la Haine*, 1874; *Dora*, 1877; *les Bourgeois de Pont-Arcy*, 1878; *Daniel Rochat*, *Divorçons*, 1880; *Fédora*, 1882; *Théodora*, 1884; *la Tosca*, 1887; *Thermidor*, 1891; *Madame Sans-Gêne*, 1893; *Gismonda*, 1894.

Sardou est un praticien des plus habiles. Il a écrit tour à tour dans tous les genres, pliant son talent très souple aux variations de la mode, et, dans tous, il a eu de grands succès. Ses pièces manquent en général de solidité et de profondeur. Il ne met guère sur la scène que des silhouettes; il néglige les traits d'une signification générale en faveur de détails amusants et curieux; il cherche l'intérêt dans les complications d'incidents tout fortuits. Mais il est aussi le plus expert, le plus inventif, le plus divertissant des vaudevillistes. On ne saurait trop louer sa merveilleuse fertilité de moyens, son aptitude singulière à rendre la vie extérieure; et, pour être superficielle, son observation des mœurs et des figures contemporaines n'en a pas moins beaucoup de vivacité et de piquant. Sardou a fait aussi plusieurs drames historiques, *Patrie* entre autres et *la Haine*, qui renferment l'un et l'autre des scènes très vigoureuses.

Cher monsieur

Venez mercredi plutôt que mardi, si vous le voulez bien, car mardi, je ne serai pas libre à l'heure que je vous ai indiquée.

Encore excuses et sentiments
et croyez moi votre tout
dévoué

[illegible]

NOS INTIMES

[Un brave bourgeois enrichi, Caussade, a invité dans sa maison de campagne quelques « intimes », entre autres M. et Mme Vigneux et Marécat; en même temps un ami d'Afrique lui est tombé du ciel, le zéphyr Abdallah-Bonafous, dont il ne se rappelle même pas le nom. A ces personnages s'oppose le docteur Tholosan, type de « raisonneur ».]

DEUXIÈME ACTE

SCÈNE VI

MADAME VIGNEUX, VIGNEUX, THOLOSAN.

(*Tous deux, jetant un dernier regard au jardin, descendent en scène sans voir Tholosan, qui les observe à droite.*)

VIGNEUX, *avec un mauvais rire.*

Allons! — C'est une véritable maison de campagne

MADAME VIGNEUX, *de même.*

Ah! mon Dieu oui!

THOLOSAN, *à part.*

Ils ne peuvent pas la digérer, cette malheureuse maison.

VIGNEUX.

Un parc magnifique!

MADAME VIGNEUX.

Un jardin anglais!

VIGNEUX.

Un potager!

MADAME VIGNEUX.

Une basse-cour!...

VIGNEUX.

Rien n'y manque!

(*Mme Vigneux s'assied à gauche dans le fauteuil.*)

THOLOSAN, *à part.*

Pas même des amis pour en être bien fâchés!

(*Vigneux l'aperçoit: — ils se saluent.*)

MADAME VIGNEUX.

Ah! monsieur Tholosan!

THOLOSAN, *allant à elle.*

Déjà levée, madame? vous êtes matinale!

MADAME VIGNEUX.

Oui, nous voulions, M. Vigneux et moi, visiter ce fameux parc!

THOLOSAN.

Une belle propriété, n'est-ce pas?

VIGNEUX, *assis sur la chaise, près de la table, et feuilletant les brochures.*

Ah! il en est assez fier!

MADAME VIGNEUX.

Nous a-t-il assez invités à venir la voir... (*Appuyant.*) sa maison!

THOLOSAN.

C'est d'un bon cœur! Il veut en faire profiter ses amis!

MADAME VIGNEUX.

Oh! je ne dis pas! Mais ce n'est pas une raison pour n'avoir que cela à la bouche!

THOLOSAN.

Le fait est que c'est bien ennuyeux pour ceux qui n'en ont pas!

VIGNEUX.

Si ce n'était qu'ennuyeux! Mais à la longue c'est un peu irritant! Toujours ma maison!... mon jardin!... mon verger!...

MADAME VIGNEUX.

Mon Dieu! mon ami, on sait bien que tous les parvenus en sont là!...

VIGNEUX.

Si ce n'était pas un ami, encore! Cela me serait égal... Mais ce qui me porte sur les nerfs... c'est que ce soit un ami!

THOLOSAN.

Qui soit parvenu?

VIGNEUX.

Non... mais qui fasse toujours étalage de sa fortune!... Car enfin, avec nous, qui ne sommes pas riches, ce n'est pas de bon goût, cela... de nous éclabousser toujours de son luxe!

MADAME VIGNEUX.

Comme madame avec ses toilettes... C'est assez peu délicat!

VIGNEUX.

C'est petit!... Ce plaisir d'humilier les autres!... De dire : « Moi, j'ai ceci! Toi, tu ne l'as pas! »

THOLOSAN.

Oui, mais comme cela se trouve bien, qu'il l'ait, puisque vous ne l'avez pas!... Car enfin, il vous a souvent obligés, n'est-ce pas?

VIGNEUX.

Mon Dieu! oui; mais il a une façon de le faire... je ne sais pas, moi!... (*Se levant et se rapprochant de Tholosan.*) Ainsi, il n'attend pas qu'on demande; il est toujours le premier à vous offrir ses services, sa bourse, son crédit... pour faire sonner son crédit, sa bourse!... Ce n'est pas d'un bon esprit, cela!

THOLOSAN.

Effectivement!...

MADAME VIGNEUX, *levée.*

C'est même d'un assez mauvais cœur!

THOLOSAN.

C'est d'un mauvais cœur, positivement! Il ne faut

jamais rendre service à ses amis, c'est d'un mauvais cœur.

VIGNEUX.

Oh! je ne dis pas ça... je dis que, quand on a des amis pauvres!

THOLOSAN.

On ne les oblige pas! (*A madame Vigneux.*) C'est ce que je dis! (*Ils se regardent d'un air étonné.*) C'est ce que je dis!

(*Il remonte.*)

VIGNEUX, *à sa femme.*

Il est bête, ce médecin! Il ne comprend pas!

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, MARÉCAT, *sortant de sa chambre.*

THOLOSAN.

Ah! c'est M. Marécat!... Comment avez-vous dormi?

MARÉCAT, *grincheux.*

Je n'ai pas dormi!

MADAME VIGNEUX.

Ces lits de campagne sont si durs!

VIGNEUX.

Je parie pourtant que le vôtre était meilleur que le nôtre!

MARÉCAT.

Le vôtre, ce n'est rien! Mais le mien! Et puis, ce n'est pas le lit!... Mais j'en ai assez, moi, de la campagne! Les bêtes m'empêchent de boire, les bêtes m'empêchent de manger, les bêtes m'empêchent de dormir! Conçoit-on! On a l'idée de flanquer le couvert sous la tonnelle!... Je ne veux plus qu'on mette le couvert sous la tonnelle... Il me semblait à tout moment qu'il tombait une chenille dans mon verre, et qu'une araignée se balançait sur mon assiette... là, au bout d'un fil, comme ça... (*frissonnant*). Euh!... Je monte me coucher... avec ma

bougie! pin! pan! pan! voilà les papillons qui me tapent dans le nez, qui me tapent dans l'œil!... Je me déshabille... je me mets au lit... Je commence à m'assoupir... (*Imitant le bourdonnement de la mouche*). Bouououh!... Il faut se lever... C'est une grosse mouche... elle a peut-être le charbon!... Je la sens sur mon oreille... Je ne bouge plus! (*S'appliquant une calotte sur l'oreille.*) Bing!... je la manque et je m'applique une taloche!... Furieux!... je cours après, en chemise, mon bonnet de coton à la main... et je saute sur les chaises, sur la toilette... sur la table de nuit!... Elle vole à la fenêtre!... (*Faisant le geste de frapper.*) Boum!... je casse un carreau!... Mais au moins la mouche s'en va!

TOUS.

Ah!

MARÉCAT.

Ah! oui, attendez donc! Ce n'est pas fini!... Je me recouche!... Les petits cousins se disent : Ah! bon!... voilà le moment!... Et je te pique par-ci... et je te pique par-là! Je bondis à terre, je me frotte d'ammoniaque... une odeur!... Et je cuis partout! .. Mais au moins je ne sens plus les piqûres! ..

TOUS.

Ah!

MARÉCAT.

Je me recouche!... et je commence à sommeiller... Voilà un gueux de chien qui aboie tout au loin, un autre qui lui répond plus près, et celui de la maison qui réplique sous ma fenêtre, et une conversation des trois à devenir fou!... Quand ils se sont tout dit... je me rendors encore, et cette fois tout à fait.

TOUS.

Ah!

MARÉCAT.

Ah! oui... va te promener! Je suis réveillé en sursaut!... Coquorico!... C'est le chantre du matin qui m'avertit que le soleil se lève!... Et qu'est-ce que ça me fait à moi

que le soleil se lève? Jour de Dieu! Je fais comme lui. hors de moi, enragé, et donnant au diable la campagne et toutes les bêtes qui l'habitent... moi le premier!

THOLOSAN.

Le fait est que les coqs!

MARÉCAT.

J'ai donné ordre au domestique de les étrangler!

TOUS.

Les coqs!

MARÉCAT.

Tous les coqs! et les chiens aussi!

THOLOSAN.

Diable!... vous qui n'aimez pas à déranger! Ça va les déranger, ces bêtes!...

MARÉCAT.

Ça m'est égal!... Il faut que je dorme! Quand je ne dors pas, moi, je bâille toute la journée!... C'est ennuyeux!

THOLOSAN.

Pour les autres, oui!

MARÉCAT.

Pour les autres, ça m'est égal!... C'est ennuyeux pour moi!...

(*Il s'assied à gauche dans le fauteuil, après s'être assuré que la chaise est trop dure.*)

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, CAUSSADE.

CAUSSADE, *entrant vivement.*

Ah! mais il m'agace, le zéphyr... il m'agace! il touche à tout... il se mêle de tout!... Il se croit en Afrique; il démolit son lit pour en faire une tente!... Il veut faire son café à l'orientale, et il met le feu à la

cuisine ! Il va à mes bassins de pisciculture!... des essais admirables!... il soulève la claie, et voilà tous mes gros poissons qui mangent mes petits!... Et puis il me tutoie!... C'est une rage!... J'ai beau lui dire vous!... Je t'en moque!... tu, toi, ton, ta, tes... Il a un avantage énorme sur moi! il sait mon nom, et je ne peux pas venir à bout de savoir le sien!

THOLOSAN.

Pas encore?

(*Il reste près du piano et observe la scène à l'écart.*)

CAUSSADE.

Mais non! l'animal! Ah! Et puis, à propos d'animal!... tous les désagréments, ce matin! Un coquin de renard qui depuis trois jours ravage mon poulailler et mon verger... et qui m'a fait cette nuit un dégât!...

MARÉCAT.

S'il pouvait tuer les coqs!

CAUSSADE, *riant.*

Ah! les coqs t'ont réveillé, toi.

MARÉCAT, *grognon.*

Ah! c'est très drôle!...

CAUSSADE, *allant à Vigneux. Gaiement.*

Eh bien! Mes gaillards, l'avez-vous visitée, cette campagne dans l'herbe et la rosée? Est-ce assez joli, hein?

(*Tholosan appuyé sur le piano, Marécat dans le fauteuil, Caussade debout, Mme Vigneux dans le fauteuil*).

VIGNEUX, *debout, feuilletant.*

Oui! ce n'est pas mal; mais ça manque d'horizon!

MADAME VIGNEUX, *un livre à la main.*

Et puis, je crois que c'est un peu humide!

CAUSSADE, *déconcerté.*

Humide!...

MARÉCAT.

Parbleu! il n'y a qu'à sentir les cousins!...

VIGNEUX.

Dame!... le voisinage des étangs!

CAUSSADE.

Mais je ne vois pas...

VIGNEUX.

Ah! bien! tu verras plus tard!

MARÉCAT.

Quand tu seras perclus de rhumatismes!

CAUSSADE, *inquiet.*

Je serai perclus?...

MADAME VIGNEUX.

Il n'y a rien de dangereux comme ces maisons qui sont près de l'eau!

MARÉCAT.

Moi, je sais bien que je n'habiterais pas ici, quand on me payerait!

VIGNEUX.

Et puis, dites donc, monsieur Marécat, cette fraîcheur sur les yeux!

MADAME VIGNEUX.

Et les fièvres!

MARÉCAT.

Et les fièvres! J'ai connu quelqu'un qui n'a jamais pu s'en défaire: il habitait comme cela près d'un étang!... Je crois même que c'était à Ville-d'Avray... Je ne sais même pas si ce n'était pas de ce côté-ci!...

CAUSSADE, *effrayé.*

Eh bien?...

MARÉCAT, *se levant.*

Eh bien! il est mort!... empoisonné! C'était un véritable empoisonnement!

CAUSSADE, *effrayé*.

Mes enfants, pas un mot de plus, vous me faites tourner le cœur. Est-il possible que ma maison soit si mortelle que ça... mon Dieu?

VIGNEUX, *descendant à l'avant-scène*.

Et puis, est-ce que c'est ton affaire, cette campagne-là! Est-ce que ce n'est pas trop beau pour toi?

CAUSSADE.

Comment! trop beau!

MADAME VIGNEUX.

Mais c'est la propriété d'un grand seigneur, monsieur Caussade!...

VIGNEUX.

Ou d'un artiste!

MARÉCAT.

Enfin, de quelqu'un qui représente! Tandis que toi, qu'est-ce que tu représentes?

CAUSSADE.

Mais je représente...

VIGNEUX.

Enfin, tu ne peux pas te faire illusion!

MARÉCAT.

Tu n'as pas la prétention d'être un homme distingué!

VIGNEUX.

Tu sais bien ce que tu vaux?

MARÉCAT.

Mais il le sait bien...

VIGNEUX.

Si tu n'étais pas notre ami, je ne te dirais pas ça!

MADAME VIGNEUX.

Mais on ne se gêne pas avec ses amis!...

MARÉCAT.

On leur doit la vérité crue!

(*Ils l'entourent.*)

VIGNEUX.

Eh bien! franchement, tu fais une drôle de mine là dedans!

MADAME VIGNEUX.

Vrai, vous n'avez pas l'air d'être chez vous!

MARÉCAT.

Il a l'air de son jardinier!

VIGNEUX.

Ça fait mauvais effet!

MARÉCAT.

Ça fait crier!

MADAME VIGNEUX, *se levant et venant à Caussade.*

On vous discute!... On dit : « Qu'est-ce qu'il a donc fait, ce M. Caussade, pour avoir une si belle maison? »

VIGNEUX, *appuyé contre la table.*

Quand des gens qui valent bien mieux que lui n'ont pas seulement un pauvre petit coin!

MARÉCAT.

Ou bien : « Il n'est pas assez intelligent! »

VIGNEUX, *se rapprochant de Caussade.*

Ni assez habile!

MADAME VIGNEUX.

Ni assez fort!

CAUSSADE, *protestant.*

Mais... mais...

MARÉCAT, *continuant.*

Pour avoir gagné tout ça honnêtement!

CAUSSADE, *se gendarmant.*

Comment! comment!

VIGNEUX.

Mais voilà ce qu'on dit!...

CAUSSADE.

Mais c'est faux!

MARÉCAT.

C'est faux! On n'en sait rien!

CAUSSADE, *ahuri.*

Mais sapristi! Mes enfants, tout à l'heure, vous m'empoisonniez; maintenant, vous m'envoyez aux galères!...

VIGNEUX.

Enfin! Tu nous demandes notre avis, nous te le donnons!

(*Il tend la main à Caussade.*)

MARÉCAT, *tendant la main et serrant celle de Vigneux.*

En amis!

(*Ils remontent.*)

CAUSSADE.

Merci!... Me voilà dégoûté de ma maison, maintenant!

THOLOSAN, *tranquillement.*

Il y avait une fois à Ispahan un rat qui donnait la clef de son cœur à tout le monde, et qui avait tant d'amis, tant d'amis... qu'il n'en avait pas un. (*A Caussade.*) Où donc est Maurice?

CAUSSADE.

Je n'en sais rien!... Il se promène avec ma femme!

(*Il passe à gauche.*)

THOLOSAN.

Ah! bien! ah! bon! Il fallait donc le dire tout de suite!

(*Il remonte prendre sa canne et son chapeau.*)

MARÉCAT, *à Caussade.*

Qu'est-ce qu'il veut dire avec son rat?

VIGNEUX, *descendant.*

Monsieur dénigre les amis... J'en connais pourtant d'assez beaux modèles!

THOLOSAN, *descendant avec sa canne et son chapeau et le regardant sous le nez.*

Où ça?

(*Il se trouve entre Marécat et Vigneux.*)

MARÉCAT, *à lui-même.*

Ah! mais il est désagréable, cet homme-là!

VIGNEUX.

Je ne sais si j'ai la vue meilleure que monsieur, mais, pour ma part, je ne vois partout que gens faisant commerce d'amitié.

THOLOSAN.

Commerce! Ah! parbleu!... commerce; oui!... On se voit une fois : « Monsieur!... » Deux fois : « Mon cher!... » Trois fois : « Mon vieux! » Un Siamois qui tomberait sur le boulevard et qui nous prendrait au mot, se dirait : « Quelle bénédiction! Ces Parisiens sont tous unis par les liens d'une affection indissoluble!... » (*Faisant le geste de distribuer des poignées de main autour de lui.*) Mon ami!... Bon ami!... Cher ami!... Tendre ami!... Et des poignées de main!... devant... derrière... et je te secoue!... et je te démanche!... et je te serre la main!... Comme je te serrerais le cou!... Il est vrai qu'elle est pleine de boue et d'argent volé!... Raison de plus pour la secouer!... C'est le moyen qu'il en tombe quelque chose!

CAUSSADE.

Mais enfin, docteur, vous êtes bien sévère! Tous les amis ne se ressemblent pas!... et...

THOLOSAN.

Comment donc! Mais il y en a de toutes les couleurs!... C'est la classe la plus féconde en variétés bizarres. Nous avons l'ami *despote* qui nous fait faire ses commissions;.... l'ami *spirituel* qui fait des mots à

nos dépens;... l'ami *indiscret*, qui raconte aux hommes nos petites faiblesses, et aux dames nos petites infirmités!... l'ami *géné*, qui est encore bien plus *génant*;... l'ami *parasite* qui nous mange;... l'ami *spéculateur* qui nous gruge;... enfin, mille espèces d'amis dont le dénombrement serait éternel, depuis celui qui nous emprunte nos livres..., qu'il ne nous rend pas..., jusqu'à celui qui nous emprunte notre femme... qu'il nous rend....

MARÉCAT, *avec sentiment.*

Et l'ami sincère, monsieur?

VIGNEUX.

L'ami dévoué?

MARÉCAT.

Vous ne l'avez jamais vu?

THOLOSAN.

Si!

MARÉCAT.

Ah!

THOLOSAN.

Mais pas ici!

(Calmann-Lévy, éditeurs.)

PATRIE

[La scène de *Patrie* se passe en 1568 à Bruxelles quand vient d'éclater la révolte des Pays-Bas contre l'Espagne. Accusé d'être allé conférer avec Guillaume d'Orange, le comte de Rysoor a *été* sauvé par le témoignage d'un officier espagnol logé dans la même maison que lui; ce dernier rentrait, la nuit précédente, quand le comte l'a heurté, en quittant précipitamment la chambre à coucher de la comtesse et lui a arraché son épée non sans se faire une coupure qui doit être assez grave. En réalité ce n'est pas Rysoor que l'officier a rencontré. Rysoor, cette nuit-là, se trouvait au camp de Guillaume; et, par suite, il ne peut douter que sa femme n'ait un amant. Dans la scène suivante, il découvre que cet amant est son plus cher ami, Karloo, presque son fils. Et d'abord, il veut le tuer; mais, refoulant sa douleur et son ressentiment, il l'envoie

au combat, prêt à lui pardonner s'il le retrouve vainqueur de l'étranger et libérateur des Flandres.]

TROISIÈME ACTE

SCÈNE III

RYSOOR, KARLOO.

RYSOOR, *après avoir déposé son chapeau et son manteau sur la table.*

Et maintenant, Karloo... laisse-moi te dire ce que j'attends de toi !...

KARLOO.

Parle !

RYSOOR.

Si j'ai assigné ce lieu de rendez-vous à tous nos chefs, si je l'ai choisi, Karloo, c'est que ceci est l'hôtel de la ville, la maison commune, la maison du peuple !...

KARLOO.

Et je t'ai compris.

RYSOOR.

Ici, Karloo, nos pères ont fondé les lois que nous allons défendre... A ces fenêtres, ils ont proclamé les libertés que nous allons reconquérir !... Ceci est le cœur même de la cité, et les Espagnols en ont fait un cadavre !... Mais que ce mort se réveille !... qu'il surgisse tout à coup, dans la nuit, étincelant aux lueurs de nos torches et de nos épées, et criant : « Aux armes !... » par l'appel de toutes ses cloches !... Alors ce peuple désespéré comprend que la liberté flamande est encore de ce monde... puisque sa grande âme s'agite encore sous ces voûtes !... Il sait pour qui lutter !... c'est pour ce drapeau qui flotte !... c'est pour ces cloches qui sonnent !... car tout cela, c'est la Ville elle-même ! mieux encore, la Nation !... plus encore, la Patrie !... Et il combat... et il meurt pour elle... car elle lui crie : « ...Défends-moi, mon fils, et sauve-moi... on m'égorge... et je suis ta mère !... »

KARLOO.

Ah! oui, certes!

RYSOOR.

Ici donc, Karloo, est le cœur de la lutte... c'est ici qu'il faut se maintenir à tout prix, jusqu'à l'arrivée du Libérateur! et cette maison sacrée, je te la confie!... commande-la, défends-la!... Je la mets sous ta garde!

KARLOO.

Ah! plutôt sous la tienne!

RYSOOR.

Non! non!... Je n'ai pas acquis comme toi, par Gravelines et Saint-Quentin, le droit de mener ces braves gens à la bataille. — Karloo, je te suivrai! marche à leur tête!... Il n'y a que toi pour leur apprendre à vaincre, où je ne saurais, moi, que leur enseigner à mourir.

KARLOO.

Soit, donc, puisque tu le veux!... Mais, si je consens, c'est que l'honneur est le même pour toi, et que pour moi le péril grandit.

RYSOOR.

Ton épée?

KARLOO.

Ils me l'ont prise au Palais.

RYSOOR.

Alors, celle-ci...

(*Il prend l'épée sur la table, et va pour la lui donner. Karloo tend sa main nue pour la prendre.*)

RYSOOR, *saisissant cette main et poussant un cri.*

Ah!

KARLOO, *surpris.*

Qu'as-tu?

RYSOOR, *pâle et le regardant.*

Cette main?

KARLOO.

Eh bien?

RYSOOR, *de même, l'attirant vers la table, et regardant la paume de la main de Karloo à la lueur de la lanterne.*

KARLOO.

Oui... cela n'est rien et n'empêchera pas mon bras de faire son devoir...

RYSOOR, *de même.*

Et toi?... as-tu fait le tien?...

KARLOO, *inquiet.*

Rysoor, que veux-tu dire?

RYSOOR.

Cette blessure,... d'où te vient-elle?

KARLOO, *balbutiant.*

D'une arme prise maladroitement...

RYSOOR.

A un soldat espagnol, n'est-ce pas?

KARLOO.

Pourquoi?

RYSOOR.

La nuit?... chez moi?...

KARLOO, *épouvanté.*

Ah!

RYSOOR, *éclatant.*

Ah! misérable!... c'est toi!...

KARLOO.

Rysoor!...

RYSOOR, *levant l'épée.*

Ah! voleur d'amour!... Assassin de mon honneur!... Je te tuerai!

KARLOO, *désespéré et tombant à genoux.*

Ah! tue-moi donc!... La mort, de ta main, me semblera plus douce que tous les tourments que j'endure! Tue-moi!... tu as raison! tue-moi!

RYSOOR.

Infâme, qui crois m'attendrir...

KARLOO.

Ah! par pitié, la mort, Rysoor! mais vite!. . Tout ce que tu me dis entre plus douloureusement dans mon cœur que le fer de ton épée!... Oui, je suis un misérable, un lâche!... Oui je t'ai trompé... oui, c'est une infamie... je le sais, et je pleure du sang!... La mort! Rysoor, la mort, je te la demande à genoux!... la mort!

RYSOOR *laissant retomber son épée et le regardant à ses pieds avec désespoir et larmes.*

Ah! malheureux que j'aimais tant!... et pour cette femme!... car ce n'était pas assez d'elle!... il faut encore que ce soit toi... toi! Karloo!... toi, à qui j'ai ouvert tout mon cœur!... toi, que j'ai aimé comme un fils!... Mais quel poison est-ce donc que l'amour de cette femme, pour faire d'une âme loyale et généreuse comme la tienne un repaire de trahison et d'ingratitude? Je n'avais que trois croyances : la Patrie, elle et toi!... Tu vois maintenant ce qu'il m'en reste, et par ta faute!... Et dis-moi pourtant, dis-moi quel mal je t'ai fait, pour qu'une telle douleur me vienne de toi...

KARLOO.

Mais c'est horrible, ce que tu fais là!... Finis donc!... sans me torturer ainsi de tes reproches!

RYSOOR.

Et quand je t'aurai tué!... misérable... ta mort me rendra-t-elle ma paix détruite et mon bonheur perdu?... et fermera-t-elle la blessure par où s'écoule toute ma vie?...

KARLOO.

Ah! mon Dieu! encore!...

RYSOOR.

Ta mort!... Et à quoi sera-t-elle bonne, ta mort?... à

servir ma vengeance!... Mais la cause sacrée que nous défendons tous deux, la servira-t-elle?...

KARLOO.

Tu veux?

RYSOOR.

Est-ce ton cadavre qui mènera ces hommes au combat?...

KARLOO.

Ah! je n'en suis plus digne!...

RYSOOR.

Eh! digne ou non!... est-ce que ton sang m'appartient? Quand cette ville tout entière n'en a pas assez dans les veines pour le combat de cette nuit!... que je l'appauvrisse, moi, d'un seul bras pour la défendre... et d'un bras comme le tien!... ah! grand Dieu! non! je serais aussi coupable envers elle que tu l'es envers moi... et je n'ai pas plus le droit de lui voler ton courage, que tu n'avais le droit de me voler mon bonheur!

KARLOO.

Alors, tu ne veux pas?...

RYSOOR.

Relève-toi, et prends cette épée!...

KARLOO.

Moi?

RYSOOR.

Prends cette épée, te dis-je!... et marche au combat!... cours où ton devoir t'appelle, où le mien t'envoie!... Et si tu dois mourir... ne meurs pas en criminel... meurs en martyr... meurs en soldat!... Du moins, ta mort sera bonne à quelque chose!...

KARLOO, *prenant l'épée avec découragement.*

Ah! tu ne me reverras pas vivant, je te le jure!

RYSOOR, *vivement.*

Ah! vivant! vivant!... si tu veux, pourvu que je te revoie vainqueur.

KARLOO, *avec chaleur, debout.*

Ah! c'est un espoir de pardon, cela, Rysoor!...

RYSOOR.

Eh bien! va donc! et venge-moi de toi-même!... Tu m'as pris l'honneur! rends-moi la Liberté!... une femme!... rends-moi la Patrie! — Nous compterons après si ta vertu lave ton crime, et si je te dois plus de reconnaissance que de haine!...

KARLOO.

Ah! tu me pardonneras, Rysoor!... Je t'y forcerai bien!... (*A son épée.*) Viens donc, toi, maintenant!... et gagne-moi ma cause!...

(Calmann-Lévy, éditeurs.)

PAILLERON

Édouard Pailleron, né à Paris en 1834, mort en 1899.

Le Dernier Quartier, 1863; *les Faux Ménages*, 1869; *l'Age ingrat*, 1878; *l'Étincelle*, 1879; *le Monde où l'on s'ennuie*, 1881; *la Souris*, 1887.

Peu solides et peu originales, les comédies de Pailleron n'en ont pas moins beaucoup d'agrément. Elles valent par l'adresse de la composition, par le naturel dans les dialogues, par l'esprit, un esprit souvent trop facile, mais vif et brillant, enfin par la sensibilité, une sensibilité superficielle, mais sincère et délicate.

Neuilly après une visite manquée…

Éd. Pailleron

LE MONDE OU L'ON S'ENNUIE

[Paul Raymond, sous-préfet d'Agenis et Jeanne, sa femme, viennent d'arriver chez Mme de Céran, dans son château de Saint-Germain, où ils doivent demeurer quelques jours. Pendant qu'un domestique la prévient, Paul renseigne Jeanne sur le monde dont elle va faire la connaissance.]

JEANNE, *entrant et gaîment.*

Ah! voilà quelqu'un. (*A François.*) Madame de Céran...

PAUL, *lui prenant la main et bas.*

Chut!... (*A François gravement.*) Madame la comtesse de Céran est-elle en ce moment au château?

FRANÇOIS.

Oui, monsieur!

JEANNE, *gaîment.*

Eh bien, allez lui dire que monsieur et madame Paul...

PAUL, *même jeu, froidement.*

Veuillez la prévenir que monsieur Raymond, sous-préfet d'Agenis, et madame Raymond, arrivent de Paris et l'attendent au salon.

JEANNE.

Et que...

PAUL, *de même.*

Chut! (*A François.*) Allez, mon ami...

FRANÇOIS.

Oui, monsieur le sous-préfet. (*A part.*) C'est les nouveaux mariés... (*Haut.*) Monsieur le sous-préfet veut-il se débarrasser?...

(*Il prend les sacs et les couvertures des arrivants et sort.*)

JEANNE.

Ah çà! mais, Paul...

PAUL.

Pas de Paul, ici : monsieur Raymond.

JEANNE.

Comment? tu veux?...

PAUL.

Pas de *tu*, ici : *vous*, je t'ai dit.

JEANNE. (*Elle rit.*)

Ah! cette figure...

PAUL.

Pas de rire ici, je vous en prie.

JEANNE.

Eh bien! Monsieur, vous me grondez!

(*Elle se jette à son cou; il se dégage avec effroi.*)

PAUL.

Malheureuse! il ne manquerait plus que cela!

JEANNE.

Ah! tu m'ennuies...

PAUL.

Précisément! cette fois, tu tiens la note! Ah çà! tu as donc oublié tout ce que je t'ai dit en chemin de fer?

JEANNE.

Je croyais que tu plaisantais, moi.

PAUL.

Plaisanter! ici? Voyons, veux-tu être préfète, oui ou non?

JEANNE.

Oui, si ça te fait plaisir.

PAUL.

Eh bien! observe-toi, je t'en prie, observe-toi! Je te dis encore *toi* parce que nous sommes seuls, mais tout à l'heure, devant le monde, ce sera *vous*, tout le temps *vous*! La comtesse de Céran m'a fait l'honneur de m'inviter à lui présenter ma jeune femme et à passer quelques jours à son château de Saint-Germain. Or, le salon de madame de Céran est un des trois ou quatre

salons les plus influents de Paris. Nous ne sommes pas ici pour nous amuser. Nous y entrons sous-préfet, il faut en sortir préfet. Tout dépend d'elle, de nous, de toi!

JEANNE.

De moi?... Comment, de moi?

PAUL.

Certainement. Le monde juge de l'homme par la femme. Et il a raison. Et c'est pourquoi sois sur tes gardes! De la gravité sans hauteur, un sourire plein de pensées; regarde bien, écoute beaucoup, parle peu! Oh! des compliments, par exemple, tant que tu voudras et des citations aussi, cela fait bien, mais courtes, alors, et profondes : en philosophie, Hégel; en littérature, Jean-Paul; en politique...

JEANNE.

Mais je ne parle pas politique.

PAUL.

Ici, toutes les femmes parlent politique.

JEANNE.

Je n'y entends goutte.

PAUL.

Elles non plus, cela ne fait rien, va toujours! Cite Pufendorff et Machiavel, comme si c'étaient des parents à toi, et le Concile de Trente, comme si tu l'avais présidé. Quant à tes distractions : la musique de chambre, un tour de jardin et le whist, voilà tout ce que je te permets. Avec cela des robes montantes et les quelques mots de latin que je t'ai soufflés, et je veux qu'avant huit jours on dise de toi : « Eh! eh! cette petite madame Raymond, ce serait une femme de Ministre. » Et dans ce monde-ci, vois-tu, quand on dit d'une femme : C'est une femme de Ministre, le mari est bien près de l'être.

JEANNE.

Comment, tu veux être ministre?

PAUL.

Dame! pour ne pas me faire remarquer.

JEANNE.

Mais puisque madame de Céran est de l'opposition, quelle place peux-tu en attendre?

PAUL.

Candeur, va! En ce qui concerne les places, mon enfant, il n'y a entre les conservateurs et les opposants qu'une nuance : c'est que les conservateurs les demandent et que les opposants les acceptent. Non, non, va! c'est bien ici que se font, défont et surfont les réputations, les situations et les élections, où, sous couleur de littérature et beaux-arts, les malins font leur affaire : c'est ici la porte des ministères, l'antichambre des académies, le laboratoire du succès!

JEANNE.

Miséricorde! Qu'est-ce que ce monde-là?

PAUL.

Ce monde-là, mon enfant, c'est un hôtel de Rambouillet en 1881 : un monde où l'on cause et où l'on pose, où le pédantisme tient lieu de science, la sentimentalité de sentiment et la préciosité de délicatesse; où l'on ne dit jamais ce que l'on pense, et où l'on ne pense jamais ce que l'on dit; où l'assiduité est une politique, l'amitié un calcul, et la galanterie même un moyen; le monde où l'on avale sa canne dans l'antichambre et sa langue dans le salon, le monde sérieux, enfin!

JEANNE.

Mais c'est le monde où l'on s'ennuie, cela.

PAUL.

Précisément.

JEANNE.

Mais, si l'on s'y ennuie, quelle influence peut-il avoir?

PAUL.

Quelle influence?... candeur! candeur! quelle influence,

l'ennui chez nous? mais énorme!... mais considérable! Le Français, vois-tu, a pour l'ennui une horreur poussée jusqu'à la vénération. Pour lui, l'ennui est un dieu terrible qui a pour culte la tenue. Il ne comprend le sérieux que sous cette forme. Je ne dis pas qu'il pratique, par exemple, mais il n'en croit que plus fermement, aimant mieux croire... que d'y aller voir. Oui, ce peuple, gai au fond, se méprise de l'être; il a perdu sa foi dans le bon sens de son vieux rire; ce peuple sceptique et bavard croit aux silencieux, ce peuple expansif et aimable s'en laisse imposer par la morgue pédante et la nullité prétentieuse des pontifes de la cravate blanche : en politique, comme en science, comme en art, comme en littérature, comme en tout! Il les raille, il les hait, il les fuit comme la peste, mais ils ont seuls son admiration secrète et sa confiance absolue! Quelle influence, l'ennui? Ah! ma chère enfant! mais c'est-à-dire qu'il n'y a que deux sortes de gens au monde : ceux qui ne savent pas s'ennuyer et qui ne sont rien, et ceux qui savent s'ennuyer et qui sont tout... après ceux qui savent ennuyer les autres!

JEANNE.

Et voilà où tu m'amènes, misérable!

PAUL.

Veux-tu être préfète, oui ou non?

JEANNE.

Oh! d'abord je ne pourrai jamais...

PAUL.

Laisse donc! ce n'est que huit jours à passer.

JEANNE.

Huit jours! sans parler, sans rire, sans t'embrasser.

PAUL.

Devant le monde; mais quand nous serons seuls... et puis dans les coins... tais-toi donc!... ce sera charmant, au contraire. Je te donnerai des rendez-vous... au jardin... partout... comme avant notre mariage... chez ton père, tu sais?...

JEANNE.

Ah! c'est égal! c'est égal!... (*Elle ouvre le piano et joue un air de la « Fille de Madame Angot ».*)

PAUL, *effrayé.*

Eh bien! eh bien! qu'est-ce que tu fais là?

JEANNE.

C'est dans l'opérette d'hier.

PAUL.

Malheureuse! voilà comme tu profites...

JEANNE.

En baignoire, tous les deux, ah! Paul, c'était si gentil!

PAUL.

Jeanne... Mais Jeanne!... si on venait... veux-tu bien?... (*François paraît au fond.*) Trop tard! (*Jeanne change son air d'opérette en symphonie de Beethoven; à part.*) Beethoven! Bravo! (*Il suit la mesure d'un air profond.*) Ah! il n'y a décidément de musique qu'au Conservatoire.

(Calmann-Lévy, éditeurs.)

BECQUE

Henry Becque, né à Paris en 1837, mort en 1899.

Les Corbeaux, 1882; *la Parisienne*, 1885.

Becque mit le premier sur la scène un chef-d'œuvre qui consacrât la dramaturgie réaliste : ce sont *les Corbeaux*.

Trois ans après, il fit *la Parisienne*. Mais cette dernière pièce, si nous y admirons son art, a quelque chose de tendu et de contraint. Elle trahit partout l'ironie misanthropique de l'auteur, appliqué à nous faire accepter comme échantillons de l'humanité moyenne des personnages qui, ne laissant rien éclater de scandaleux dans leurs propos ou dans leurs actes, étalent une immoralité si naturelle qu'ils ne la connaissent pas eux-mêmes et que nous ne la saisissons qu'à la réflexion. *La Parisienne* est vraiment une sorte de gageure.

Quant aux *Corbeaux*, il faut en noter la date comme une des plus importantes dans l'histoire de notre théâtre moderne. Ce qui fait la nouveauté des *Corbeaux*, c'est que Becque y montre la vie sans rien d'artificiel et de convenu. Ni thèse, ni tirade, ni raisonnements, ni mots d'esprit, ni poncif d'aucune sorte; l'action se passe d'intrigue; l'observation, directe et sincère, répudie soit un optimisme de commande, soit, à part quelques détails, un pessimisme factice; le style, enfin, est exempt de tout procédé livresque. Jamais on n'avait mis la nature au théâtre avec une vérité si exacte en même temps et si souple, si minutieuse et si ample. En écrivant *les Corbeaux*, Becque revenait à Molière par delà Dumas et Augier, dans lesquels se retrouve encore du Scribe.

Je vous serai bien obligé de
remettre cet ouvrage à M. Sanloz
et de lui demander de me faire un
tour de faveur.

A bientôt et bien à vous

Henri Bergson

LES CORBEAUX

[Un industriel, Vigneron, est mort subitement; sur sa veuve et ses filles s'abattent les « corbeaux », Teissier, l'ancien associé de Vigneron, et Bourdon, son notaire, qui ont lié partie pour les dépouiller, puis son architecte Lefort.]

DEUXIÈME ACTE

SCÈNE II

MADAME VIGNERON, TEISSIER.

. . . .

TEISSIER.

Des calculs que j'ai relevés, la plume à la main, résulte une situation générale que voici... Vous m'écoutez. . La fabrique vendue...

MADAME VIGNERON.

Pourquoi la vendre?

TEISSIER.

Il faudra en arriver là. Vos terrains et les quelques bâtisses qui avaient été commencées, vendus également...

MADAME VIGNERON.

Je garderai mes terrains.

TEISSIER.

Vous ne le pourrez pas. Vos dettes courantes éteintes...

MADAME VIGNERON.

Mais je n'ai pas de dettes.

TEISSIER.

Je les évalue à quarante mille francs environ. Je ne comprends pas pourtant dans cette somme votre architecte, dont le règlement devra venir avec la vente de vos immeubles. Je continue. Les droits de l'enregistrement acquittés...

MADAME VIGNERON.

On paye donc, monsieur, pour hériter de son mari?

TEISSIER.

On paye, oui, madame. Les frais généraux liquidés... j'entends par frais généraux les honoraires du notaire, ceux de l'avoué, les dépenses imprévues, voitures, port de lettres, etc. Bref, le compte que vous aurez ouvert sous cette rubrique : « Liquidation de feu Vigneron, mon mari », ce compte-là entièrement clos, il vous restera une cinquantaine de mille francs.

MADAME VIGNERON.

Cinquante mille francs de rente.

TEISSIER.

Comment, de rente? Vous n'écoutez donc pas ce que je vous dis? Où voyez-vous dans tout ce qu'a laissé Vigneron le capital nécessaire pour établir une rente de cinquante mille francs?

(*Mme Vigneron le quitte brusquement; après avoir sonné, elle ouvre le meuble-secrétaire avec précipitation.*)

MADAME VIGNERON, *écrivant.*

« Mon cher monsieur Bourdon, ayez l'obligeance de venir me parler le plus tôt possible, je ne serai tranquille qu'après vous avoir vu. Je vous salue bien honnêtement : Veuve Vigneron. » Cinquante mille francs! (*A Auguste qui est entré.*) Portez cette lettre à la minute.

TEISSIER, *il a tiré un portefeuille bourré de papiers.*

Vous vous rendrez mieux compte à la lecture...

MADAME VIGNERON.

Cinquante mille francs! (*Se retournant vers Teissier et lui faisant sauter son portefeuille.*) Gardez vos papiers, monsieur, je n'ai plus d'affaires avec vous. (*Elle sort précipitamment par la porte de gauche.*)

SCÈNE III

TEISSIER, *tout en ramassant ses papiers.*

Ignorance, incapacité, emportement, voilà les femmes ! A quoi pense celle-là, je me le demande ! Elle veut garder ses terrains, elle ne le pourra pas. Bourdon se chargera de le lui faire comprendre. S'il est possible à Bourdon de mener l'affaire comme il me l'a promis, vivement, sans bruit, je mets la main sur des immeubles qui valent le double de ce que je les payerai. Mais il ne faut pas perdre de temps. Attendre, ce serait amener des acquéreurs et faire le jeu du propriétaire. Quand Bourdon saura que j'ai donné le premier coup, il se dépêchera de porter les autres.

. . . .

SCÈNE VII

MARIE, BOURDON, *puis* MADAME VIGNERON.

. . . .

MADAME VIGNERON.

Quel malheur, monsieur Bourdon, quel épouvantable malheur ! Mon pauvre Vigneron ! Ce n'est pas assez de le pleurer nuit et jour, je sens bien là que je ne lui survivrai pas. (*Un silence.*)

BOURDON.

Dites-moi, madame, pendant que j'y pense : est-ce avec votre autorisation que madame de Saint-Genis s'est présentée chez moi pour connaître la situation qui vous était faite par le décès de votre mari ?

MADAME VIGNERON.

C'est sans mon autorisation, et si madame de Saint-Genis vous faisait une nouvelle visite...

BOURDON.

Tranquillisez-vous. J'ai reçu madame de Saint-Genis de manière à lui ôter l'envie de revenir. Vous avez désiré me voir, madame. Parlons peu, parlons vite et parlons bien.

MADAME VIGNERON.

Je ne vous retiendrai pas longtemps, monsieur Bourdon, je n'ai qu'une question à vous faire. Est-il vrai, est-il possible que mon mari en tout et pour tout ne laisse que cinquante mille francs?

BOURDON.

Qui vous a dit cela?

MADAME VIGNERON.

M. Teissier.

BOURDON.

Cinquante mille francs! Teissier va peut-être un peu vite. Vous le connaissez. Ce n'est pas un méchant homme, mais il est brutal sur la question argent. J'espère, et je ferai tout mon possible, soyez-en bien sûre, madame, pour qu'il vous revienne quelque chose de plus. (*Madame Vigneron fond en larmes et va tomber sur le canapé; il la rejoint.*) Vous espériez donc, madame, que la succession de M. Vigneron serait considérable? A combien l'estimiez-vous?

MADAME VIGNERON.

Je ne sais pas, monsieur.

BOURDON.

Cependant vous avez dû vous rendre compte de ce que laissait M. Vigneron. Quand on perd son mari, c'est la première chose dont on s'occupe. (*Il la quitte.*) Teissier n'en est pas moins très blâmable, et je ne me gênerai pas pour le lui dire, de vous avoir jeté un chiffre en l'air. Les affaires ne se font pas ainsi. On procède à une liquidation par le commencement, par les choses les plus urgentes; on avance pas à pas; quand on est arrivé au bout, il reste ce qu'il reste. (*Revenant à Mme Vigneron*). Avez-vous décidé quelque chose, madame, pour vos terrains? Vous vous trouvez là en face d'une nécessité manifeste, il faut les vendre.

MARIE.

Quelle somme pensez-vous que nous en tirions?

BOURDON, *allant à Marie.*

Quelle somme, mademoiselle? Aucune! Vous ne devez compter sur rien.

MADAME VIGNERON, *se levant.*

Quel avantage alors aurons-nous à nous en défaire?

BOURDON, *revenant à Mme Vigneron.*

Quel avantage, madame? Celui de vous retirer un boulet que vous avez aux pieds. Croyez-moi, je n'ai pas l'habitude, dans les conseils que je donne, de me montrer aussi affirmatif que je suis en ce moment. Chaque jour de retard est gros de conséquences pour vous. Pendant que vous délibérez, Catilina est aux portes de Rome. Catilina, dans l'espèce, ce sont les hypothèques qui vous dévorent, votre architecte qui vous attend avec son mémoire, et le fisc qui va se présenter avec ses droits.

(*Rentre Teissier par la porte de gauche, Blanche derrière lui.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, TEISSIER, BLANCHE.

TEISSIER.

Bonjour, Bourdon.

BOURDON.

Bonjour, Teissier; j'étais en train d'expliquer à madame Vigneron et à sa fille l'impossibilité où elles se trouvent de conserver leurs terrains.

TEISSIER.

Je n'ai rien à voir là dedans. Ces dames ne peuvent pas trouver un meilleur conseiller que vous. Elles sont en bonnes mains.

BOURDON.

Remarquez bien, je vous prie, madame, le point de vue auquel je me place pour qu'il n'y ait pas de malentendus entre nous. Je ne voudrais pas me trouver plus

tard exposé à des reproches que je ne mériterais pas. Je me borne à établir ceci : le *statu quo* est funeste à vos intérêts, sortez du *statu quo*. Je ne vous dis pas, loin de là, que la situation de vos immeubles me paraisse excellente et que le moment soit bien choisi pour les mettre en adjudication. Non. Cependant, en présentant cette affaire sous son jour le plus favorable et je n'y manquerai pas, en la dégageant de bien des broussailles, avec un peu de charlatanisme et de grosse caisse, nous arriverons peut-être à un résultat satisfaisant.

TEISSIER, *à part.*

Qu'est-ce qu'il dit? Qu'est-ce qu'il dit? (*Bas à Bourdon.*) Nous ne sommes donc plus d'accord?

BOURDON, *bas, à Teissier.*

Laissez-moi faire. (*Allant à Mme Vigneron.*) Voyez madame, réfléchissez, mais réfléchissez vite, je vous y engage. Quand vous aurez pris une décision, vous me la ferez connaître.

(*Il fait mine de se retirer.*)

TEISSIER.

Ne partez pas, Bourdon, sans que nous ayons dit un mot de la fabrique.

BOURDON.

La fabrique, mon cher Teissier, peut attendre. Je voudrais avant tout débarrasser madame Vigneron de ses terrains. Nous sommes en présence d'une veuve et de quatre enfants qui se trouvent appauvris du jour au lendemain; il y a là une situation très intéressante, ne l'oublions pas.

(*Teissier sourit.*)

AUGUSTE, *entrant, bas, à Mme Vigneron.*

M. Lefort est là, madame.

MADAME VIGNERON.

Ayez l'obligeance, monsieur Bourdon, de rester encore un instant. Vous allez entendre notre architecte qui vous fera peut-être changer d'avis.

BOURDON.

Je suis à vos ordres, madame.

MADAME VIGNERON, *à Auguste.*

Faites entrer monsieur Lefort et priez mademoiselle Judith de venir ici.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LEFORT, *puis* JUDITH.

MADAME VIGNERON, *pleurant, son mouchoir à la main.*

Quel malheur, monsieur Lefort, quel épouvantable malheur! Mon pauvre Vigneron! Je ne me consolerai jamais de la perte que j'ai faite.

LEFORT, *il a les manières communes et la voix forte.*

Allons, madame, ne vous désolez pas comme ça; avec du sang-froid et de la persévérance, nous arriverons à remplacer votre mari.

(*Il descend la scène.*)

TEISSIER.

Bonjour, Lefort.

LEFORT.

Je vous salue, monsieur Teissier.

(*Judith entre ici.*)

MARIE, *à Lefort.*

Vous vous intéressiez beaucoup, monsieur, aux travaux qui vous avaient été confiés?

LEFORT.

Oui, mademoiselle. Vigneron n'était pas un client pour moi, c'était un frère.

MARIE.

Nous sommes à la veille de prendre une décision fort importante...

LEFORT.

Disposez de moi. Mon temps vous appartient, ma

bourse est à votre service. Les enfants de Vigneron sont mes enfants.

MARIE.

Si vous avez quelques éclaircissements, quelque projet même à nous communiquer, ayez l'obligeance de tout dire en présence de ces messieurs.

LEFORT.

Je suis prêt, mademoiselle. Ces messieurs ne me font pas peur. J'ai l'habitude de mettre ma poitrine en avant.

MADAME VIGNERON.

Asseyez-vous là, monsieur Lefort.

LEFORT, *assis*.

Avez-vous ouvert mon mémoire, madame? Non, n'est-ce pas? Tant pis. Il renfermait une notice sur les terrains de M. Vigneron où toute l'affaire est exposée depuis A jusqu'à Z. Si j'avais cette notice sous les yeux, je serais plus bref et je me ferais mieux comprendre.

MARIE.

Je peux vous la donner, monsieur, j'ai serré moi-même votre mémoire.

LEFORT.

Vous m'obligerez.

(*Marie va au meuble-secrétaire, en passant devant sa mère et Teissier assis l'un près de l'autre.*)

TEISSIER, *à Mme Vigneron.*

Elle a de l'ordre, votre demoiselle?

MADAME VIGNERON.

Beaucoup d'ordre.

TEISSIER.

Ce sera plus tard une femme de tête?

MADAME VIGNERON.

Oui, je le crois.

TEISSIER.

Calcule-t-elle facilement?

(*Pas de réponse.*)

BOURDON, *il a pris le mémoire des mains de Marie et en détache une partie qu'il donne à Lefort.*

C'est là sans doute ce que vous désirez. Si vous le permettez, je parcourrai votre mémoire en vous écoutant.

(*Ils échangent un regard hostile.*)

LEFORT, *en martelant chacune de ses phrases.*

Dès le principe, les terrains de M. Vigneron, situés à l'extrémité de Paris, dans le voisinage d'une gare, soumis de ce chef à mille servitudes, étaient, au prix où il les avait achetés, une détestable affaire. Disons le mot, il avait été mis dedans.

BOURDON.

Je vous arrête. Personne n'avait intérêt à tromper M. Vigneron. Il avait acheté ces terrains dans l'espoir qu'ils seraient expropriés.

LEFORT.

Expropriés? Par qui?

BOURDON.

Par le chemin de fer.

LEFORT.

Quelle bonne blague! C'était le chemin de fer qui les vendait.

BOURDON.

En êtes-vous sûr?

LEFORT.

Parfaitement sûr.

BOURDON.

Soit. Alors on supposait que la Ville qui avait entrepris de grands travaux dans les quartiers excentriques, aurait besoin de ces terrains. Je me souviens maintenant; on espérait traiter avec la Ville.

LEFORT.

Avec la Ville ou avec le grand Turc. Il ne faut pas m'en conter à moi pour tout ce qui regarde les immeubles; je connais la place de Paris depuis A jusqu'à Z. Je continue. M. Vigneron, qui avait été mis dedans, je maintiens le mot, s'aperçut bien vite de sa sottise et il voulut la réparer. Comment? En faisant bâtir. Il vint me trouver. Il connaissait de longue date ma conscience et mon désintéressement; je ne le quittai plus qu'il ne m'eût confié les travaux. Malheureusement, à peine mes études étaient-elles faites et les premières fondations commencées (*avec une pantomime comique*), Vigneron décampait pour l'autre monde.

BOURDON.

Nous connaissons tous ces détails, mon cher monsieur, vous nous faites perdre notre temps à nous les raconter.

LEFORT.

Les héritiers se trouvent dans une passe difficile, mais dont ils peuvent sortir à leur avantage. Ils ont sous la main un homme dévoué, intelligent, estimé universellement sur la place de Paris, c'est l'architecte du défunt, qui devient le leur. L'écouteront-ils? S'ils repoussent ses avis et sa direction (*avec une pantomime comique*), la partie est perdue pour eux.

BOURDON.

Arrivez donc, monsieur, sans tant de phrases, à ce que vous proposez.

LEFORT.

Raisonnons dans l'hypothèse la plus défavorable, M. Lefort, qui vous parle en ce moment, est écarté de l'affaire. On règle son mémoire, loyalement, sans le chicaner sur chaque article. M. Lefort n'en demande pas plus pour lui. Que deviennent les immeubles? Je répète qu'ils sont éloignés du centre, chargés de servitudes, j'ajoute : grevés d'hypothèques; autant de raisons qu'on fera valoir contre les propriétaires au profit d'un acheteur mystérieux qui ne manquera pas de se trouver

là. (*Avec volubilité.*) On dépréciera ces immeubles, on en précipitera la vente, on écartera les acquéreurs, on trompera le tribunal pour obtenir une mise à prix dérisoire, on étouffera les enchères (*avec une pantomime comique*), voilà une propriété réduite à zéro.

BOURDON.

Précisez, monsieur, j'exige que vous précisiez. Vous dites : on fera telle, telle et telle chose. Qui donc les fera s'il vous plaît? Savez-vous que de pareilles manœuvres ne seraient possibles qu'à une seule personne et que vous incriminez le notaire qui sera chargé de l'adjudication?

LEFORT.

C'est peut-être vous, monsieur.

BOURDON.

Je ne parle pas pour moi, monsieur, mais pour tous mes confrères, qui se trouvent atteints par vos paroles. Vous attaquez bien légèrement la corporation la plus respectable que je connaisse. Vous mettez en suspicion la loi elle-même dans la personne des officiers publics chargés de l'exécuter. Vous faites pis, monsieur, si c'est possible. Vous troublez la sécurité des familles. Il vous sied bien vraiment de produire une accusation semblable et de nous arriver avec un mémoire de trente-sept mille francs.

LEFORT.

Je demande à être là quand vous présenterez votre note.

BOURDON.

Terminons, monsieur. En deux mots, qu'est-ce que vous proposez?

LEFORT.

J'y arrive, à ce que je propose. Je propose aux héritiers Vigneron de continuer les travaux...

BOURDON.

Allons donc, il fallait le dire tout de suite. Vous êtes architecte, vous proposez de continuer les travaux.

LEFORT.

Laissez-moi finir, monsieur.

BOURDON.

C'est inutile. Si madame Vigneron veut vous entendre, libre à elle; mais moi, je n'écouterai pas plus longtemps des divagations. Quelle somme mettez-vous sur table? Madame Vigneron n'a pas d'argent, je vous en préviens; où est le vôtre? Dans trois mois, nous nous retrouverions au même point, avec cette différence que votre mémoire, qui est aujourd'hui de trente-sept mille francs, s'élèverait au double, au train dont vous y allez. Ne me forcez pas à en dire davantage. Je prends vos offres telles que vous nous les donnez. Je ne veux pas y voir quelque combinaison ténébreuse qui ferait de vous un propriétaire à bon marché.

LEFORT.

Qu'est-ce que vous dites, monsieur? Regardez-moi donc en face. Est-ce que j'ai l'air d'un homme à combinaison ténébreuse? Ma parole d'honneur, je n'ai jamais vu un polichinelle pareil!

BOURDON, *se contenant, à mi-voix.*

Comment m'appelez-vous, saltimbanque!

(*Mme Vigneron se lève pour intervenir.*)

TEISSIER.

Laissez, madame, ne dites rien. On n'interrompt jamais une conversation d'affaires.

LEFORT, *à Mme Vigneron.*

Je cède la place, madame. Si vous désirez connaître mon projet et les ressources dont je dispose, vous me rappellerez. Dans le cas contraire, vous auriez l'obligeance de me régler mon mémoire le plus tôt possible. Il faut que je fasse des avances à tous mes clients, moi, tandis qu'un notaire tripote avec l'argent des siens.

(*Il se retire.*)

TEISSIER.

Attendez-moi, Lefort, nous ferons un bout de chemin

ensemble. (*A Mme Vigneron.*) Je vous laisse avec Bourdon, madame; profitez de ce que vous le tenez.

ACTE IV

[Marie Vigneron, se sacrifiant à sa mère et à ses sœurs, a accepté d'être la femme de Teissier. On annonce le tapissier Dupuis, qui vient demander le paiement d'un compte déjà acquitté.]

SCÈNE IX

MADAME VIGNERON, MARIE, BOURDON, TEISSIER, ROSALIE.

MADAME VIGNERON.

Qu'est-ce qu'il y a, Rosalie?

ROSALIE.

Voulez-vous recevoir monsieur Dupuis, madame?

MADAME VIGNERON.

Monsieur Dupuis? le tapissier de la place des Vosges?

ROSALIE.

Oui, madame.

MADAME VIGNERON.

A quel propos vient-il nous voir?

ROSALIE.

Vous lui devez de l'argent, il le dit du moins. Encore un corbeau, bien sûr!

MADAME VIGNERON.

Nous ne devons rien, tu m'entends, rien, à monsieur Dupuis; dis-lui que je ne veux pas le recevoir.

TEISSIER.

Si, madame, si, il faut recevoir monsieur Dupuis. Ou bien, quoi que vous en pensiez, il lui est dû quelque chose, et alors le plus simple est de le payer; ou bien monsieur Dupuis se trompe et il n'y a pas d'inconvénient à lui montrer son erreur. Vous n'êtes plus seules; vous avez

un homme avec vous maintenant. Faites entrer monsieur Dupuis. C'est mademoiselle Marie qui va le recevoir. Elle sera bientôt maîtresse de maison, je veux voir comment elle se comportera. Venez, Bourdon. Laissons votre fille avec monsieur Dupuis. (*Mme Vigneron et Bourdon entrent à gauche ; à Marie, avant de les suivre.*) Je suis là, derrière la porte, je ne perds pas un mot.

SCÈNE X

MARIE, DUPUIS, *puis* TEISSIER.

DUPUIS.

Bonjour, ma chère demoiselle.

MARIE.

Je vous salue, monsieur Dupuis.

DUPUIS.

Votre maman se porte bien?

MARIE.

Assez bien, je vous remercie.

DUPUIS.

Vos sœurs sont en bonne santé?

MARIE.

En bonne santé.

DUPUIS.

Je ne vous demande pas de vos nouvelles; vous êtes fraiche et rose comme l'enfant qui vient de naître.

MARIE.

Ma mère, monsieur Dupuis, m'a chargée de vous recevoir à sa place; dites-moi tout de suite ce qui vous amène.

DUPUIS.

Vous vous en doutez bien un peu, de ce qui m'amène.

MARIE.

Non, je vous assure.

DUPUIS.

Vrai? Vous ne vous dites pas : si monsieur Dupuis vient nous voir, au bout de tant de temps, c'est qu'il a bien besoin de son argent?

MARIE.

Expliquez-vous mieux.

DUPUIS.

J'aurais donné beaucoup, mademoiselle, beaucoup, pour ne pas vous faire cette visite. Quand j'ai appris la mort de votre père, j'ai dit à ma femme : je crois bien que monsieur Vigneron nous devait encore quelque chose, mais baste, la somme n'est pas bien grosse, nous n'en mourrons pas de la passer à profits et pertes. Je suis comme ça avec mes bons clients. Monsieur Vigneron en était un; jamais de difficultés avec lui; entre honnêtes gens, ça devrait toujours se passer ainsi. Malheureusement, vous savez ce que sont les affaires, bonnes un jour, mauvaises le lendemain; ça ne va pas fort en ce moment. Vous comprenez.

MARIE.

Il me semblait bien, M. Dupuis, que mon père s'était acquitté avec vous.

DUPUIS.

Ne me dites pas cela, vous me feriez de la peine.

MARIE.

Je suis certaine cependant, autant qu'on peut l'être, que mon père avait réglé son compte dans votre maison.

DUPUIS.

Prenez garde. Vous allez me fâcher. Il s'agit de deux mille francs, la somme n'en vaut pas la peine. Vous êtes peut-être gênées en ce moment, dites-le moi, je ne viens pas vous mettre le couteau sur la gorge. Que madame Vigneron me fasse un effet de deux mille francs, à trois mois; sa signature, pour moi, c'est de l'argent comptant.

MARIE.

Je dirai à ma mère que vous êtes venu lui réclamer deux mille francs, mais, je vous le répète, il y a erreur de votre part, je suis bien sûre que nous ne vous les devons pas.

DUPUIS.

Eh bien, mademoiselle, je ne sortirai pas d'ici avant de les avoir reçus. Je me suis présenté poliment, mon chapeau à la main; (*il se couvre*) vous avez l'air de me traiter comme un voleur; ces manières-là ne réussissent jamais avec moi. Allez chercher votre mère, qu'elle me donne mes deux mille francs... ou un billet..., je veux bien encore recevoir un billet... sinon, monsieur Dupuis va se ficher en colère et il fera trembler toute la maison.

(*Teissier rentre. — Dupuis, surpris et déjà intimidé par son arrivée, se découvre.*)

TEISSIER.

Gardez votre chapeau. On ne fait pas de cérémonies dans les affaires. Vous avez votre facture sur vous?

DUPUIS.

Certainement, monsieur, j'ai ma facture.

TEISSIER.

Donnez-la-moi.

DUPUIS.

Est-ce qu'il faut, mademoiselle, que je remette mon compte à ce monsieur?

MARIE.

Faites ce que monsieur vous dit.

TEISSIER, *lisant la facture.*

« Reçu de madame veuve Vigneron deux mille francs pour solde de son compte arrêté de commun accord entre elle et moi. » Qu'est-ce que c'est qu'une note de ce genre-là? Vous ne donnez pas ordinairement le détail de vos livraisons?

DUPUIS.

Nous ne pouvons pas, monsieur, recommencer cinq et six fois la même facture. La première que j'ai remise à monsieur Vigneron contenait toutes les indications nécessaires.

TEISSIER.

C'est bien. Je vais vous payer. Je vérifierai en rentrant chez moi.

DUPUIS.

Vérifiez, monsieur, vérifiez. Monsieur Vigneron a dû laisser ses papiers en règle.

TEISSIER.

Oui, très en règle. (*Portant la facture à ses yeux.*) Dupuis, n'est-ce pas? Cette signature est bien la vôtre? Vous êtes monsieur Dupuis en personne?

DUPUIS.

Oui, monsieur.

TEISSIER.

Je vais vous donner vos deux mille francs.

DUPUIS.

Vérifiez, monsieur, puisque vous le pouvez. J'attendrai jusque-là.

TEISSIER.

Vous êtes bien sûr que monsieur Vigneron, au moment de son décès, vous devait encore deux mille francs?

DUPUIS.

Oui, monsieur..., oui, monsieur. Il faudrait que ma femme eût fait une erreur dans ses calculs; mais je ne le pense pas.

TEISSIER.

Votre femme n'a rien à voir là dedans. C'est vous qui vous exposeriez en recevant deux fois la même somme.

DUPUIS.

Je ne la réclamerais pas, monsieur, si elle ne m'était pas due. Je suis un honnête homme.

TEISSIER, *lui tendant l'argent.*

Voici vos deux mille francs.

DUPUIS.

Non, vérifiez d'abord. J'aime mieux ça.

TEISSIER.

Rentrez chez vous, mon garçon, et que je ne vous voie pas remettre les pieds ici, vous m'entendez?

DUPUIS.

Qu'est-ce que vous dites, monsieur?

TEISSIER.

Je vous dis de rentrer chez vous. Ne faites pas l'insolent, vous le regretteriez.

DUPUIS.

Rendez-moi ma facture au moins.

TEISSIER.

Prenez garde de la retrouver chez le juge d'instruction.

DUPUIS.

Ah! C'est trop fort! Un monsieur que je ne connais pas, qui ose me parler ainsi, en pleine figure. Je m'en vais, mademoiselle, mais on aura bientôt de mes nouvelles.

(*Il sort en se couvrant.*)

TEISSIER.

Vous êtes entourées de fripons, mon enfant, depuis la mort de votre père. Allons retrouver votre famille.

(Karl Boès, éditeur.)

A. DAUDET

Alphonse Daudet, né à Nîmes en 1840, mort en 1897.
Le Frère aîné, 1868; *le Sacrifice*, 1869; *l'Arlésienne*, *Lise Tavernier*, 1872.

Daudet a fait un assez grand nombre de pièces; mais *l'Arlésienne*, dans son théâtre, est hors de pair. Tantôt gracieuse, tantôt poignante, toujours simple, toujours sincère, humaine dans l'acception la plus profonde et aussi la plus élémentaire du terme, cette comédie qui n'appartient à aucune école, qui se contente de peindre en toute ingénuité la vie et les passions, fut une des premières grâce auxquelles le théâtre moderne s'affranchit de règles factices et de procédés conventionnels.

L'ARLÉSIENNE

[Frédéri, paysan de la Camargue, aime une Arlésienne. A la veille de l'épouser, il apprend qu'elle est la maîtresse d'un gardien de chevaux; des lettres qu'on lui remet en font foi. Dans les scènes suivantes, le vieux berger Balthazar essaie de calmer le désespoir de Frédéri; et la petite Vivette, filleule de sa mère, lui avoue qu'elle l'aime.]

DEUXIÈME ACTE

SCÈNE IV

BALTHAZAR, L'INNOCENT, FRÉDÉRI.

Frédéri apparaît sur la porte de la bergerie, pâle, en désordre, de la paille dans les cheveux.

BALTHAZAR.

Qu'est-ce que tu fais là ?

FRÉDÉRI.

Rien.

BALTHAZAR.

Tu n'as donc pas entendu ta mère qui t'appelait?

FRÉDÉRI.

Si... mais je n'ai pas voulu répondre. Ces femmes m'ennuient. Qu'est-ce qu'elles ont donc à m'épier toujours comme ça?

BALTHAZAR.

Tu as tort, la solitude n'est pas bonne pour ce que tu as.

FRÉDÉRI.

Ce que j'ai?... mais je n'ai rien.

BALTHAZAR.

Si tu n'as rien, pourquoi passes-tu toutes les nuits à pleurer, à te lamenter?

FRÉDÉRI.

Qui te l'a dit?

BALTHAZAR.

Tu sais bien que je suis sorcier. (*Tout en parlant, il est entré dans la bergerie et il en sort avec un bissac de toile qu'il jette à l'innocent.*) Tiens! cherche ta vie.

FRÉDÉRI.

Eh bien! oui. C'est vrai. Je suis malade, je souffre. Quand je suis seul, je pleure, je crie... Tout à l'heure, là dedans, je cachais ma tête dans la paille pour qu'on ne m'entendît pas... Berger, je t'en conjure, puisque tu es sorcier, fais-moi manger une herbe, quelque chose qui m'enlève ce que j'ai là et qui me fait tant mal.

BALTHAZAR.

Il faut travailler, mon enfant.

FRÉDÉRI.

Travailler? Depuis huit jours j'ai abattu la besogne de dix journaliers, je m'écrase, je m'exténue, rien n'y fait.

BALTHAZAR.

Alors marie-toi vite... C'est un bon oreiller pour dormir que le cœur d'une honnête femme...

FRÉDÉRI, *avec rage.*

Il n'y a pas d'honnête femme !... (*Se calmant.*) Non ! non ! cela ne vaut rien encore. Il vaut mieux que je m'en aille. C'est le meilleur de tout.

BALTHAZAR.

Oui, le voyage .. C'est bon aussi... Tiens... dans quelques jours, je vais partir pour la montagne, viens avec moi... tu verras comme on est bien là-haut. C'est plein de sources qui chantent, et puis des fleurs, grandes comme des arbres, et des planètes, des planètes !...

FRÉDÉRI.

Ce n'est pas assez loin, la montagne.

BALTHAZAR.

Alors pars avec ton oncle... va courir la mer lointaine.

FRÉDÉRI.

Non... non... ce n'est pas encore assez loin, la mer lointaine.

BALTHAZAR.

Où veux-tu donc aller, alors !

FRÉDÉRI, *frappant le sol avec son pied.*

Là... dans la terre.

BALTHAZAR.

Malheureux enfant !... Et ta mère, et le vieux que tu tueras du même coup... Pardi !... ça serait bien facile, si l'on n'avait à songer qu'à soi. On aurait vite fait de mettre son fardeau bas ; mais il y a les autres.

FRÉDÉRI.

Je souffre tant, si tu savais.

BALTHAZAR.

Je sais ce que c'est, va ! Je connais ton mal, je l'ai eu.

FRÉDÉRI.

Toi ?

BALTHAZAR.

Oui, moi... J'ai connu cet affreux tourment de se dire : Ce que j'aime, le devoir me défend de l'aimer. J'avais vingt ans alors. Dans la maison où je servais, c'était tout près d'ici, de l'autre main du Rhône. La femme du maître était belle, et je fus pris de passion pour elle... Jamais nous ne parlions d'amour ensemble. Seulement, quand j'étais seul dans le pâturage, elle venait s'asseoir et rire contre moi. Un jour, cette femme me dit : « Berger, va-t'en !... maintenant je suis sûre que je t'aime... » Alors, je m'en suis allé, et je suis venu me louer chez ton grand-père.

FRÉDÉRI.

Et vous ne vous êtes plus revus ?

BALTHAZAR.

Jamais. Et pourtant nous n'étions pas loin l'un de l'autre, et je l'aimais tellement qu'après des années et des années tombées sur cet amour, regarde ! j'ai des larmes qui me viennent encore en en parlant. C'est égal ! je suis content. J'ai fait mon devoir. Tâche de faire le tien.

FRÉDÉRI.

Est-ce que je ne le fais pas ? Est-ce moi qui vous parle de cette femme ? Est-ce que j'y suis jamais retourné ? Quelquefois... la rage d'amour me prend. Je me dis : « J'y vais... » je marche, je marche... jusqu'à ce que je voie monter les clochers de la ville. Jamais je ne suis allé plus loin.

BALTHAZAR.

Eh bien, alors, sois brave jusqu'au bout. Donne-moi les lettres.

FRÉDÉRI.

Quelles lettres ?

BALTHAZAR.

Ces lettres épouvantables que tu lis nuit et jour et

qui t'embrasent le sang au lieu de te dégoûter d'elle, de te calmer, comme le vieux croyait.

FRÉDÉRI, *après un silence.*

Puisque tu sais tout, dis-moi le nom de cet homme, je te les rendrai.

BALTHAZAR.

A quoi cela te servira-t-il?

FRÉDÉRI.

C'est quelqu'un de la ville, n'est-ce pas? quelqu'un de riche... Elle lui parle toujours de ses chevaux.

BALTHAZAR.

Possible.

FRÉDÉRI.

Tu ne veux rien me dire; alors je les garde. Si le galant veut les ravoir, il viendra me les demander. Comme ça, je le connaîtrai.

BALTHAZAR.

Ah! fou! triple fou!..

TROISIÈME ACTE

[Dans la maison où servait Balthazar à l'âge de vingt ans, la femme du maître était belle. Il l'aima; et celle-ci, qui l'aimait de même et qui ne voulait pas faillir, lui commanda de s'en aller (cf. le morceau précédent). Après des années et des années, ils se retrouvent pour la première fois en présence l'un de l'autre.]

SCÈNE III

MÈRE RENAUD.

Cela me fait plaisir de revoir toutes ces choses. Il y a si longtemps... Depuis ton mariage, Francet...

FRÉDÉRI.

Est-ce que vous vous reconnaissez, grand'mère?...

MÈRE RENAUD.

Je le crois bien. Par ici, la magnanerie; par là, les

hangars. (*Elle s'avance et s'arrête devant le puits.*) Oh! le puits!... (*Petit rire.*) Est-il Dieu possible que du bois et de la pierre vous remuent le cœur à ce point-là?...

MARC, *bas aux valets.*

Attendez, nous allons rire. (*Il s'approche de la vieille, lui prend le bras doucement, et lui fait faire quelques pas vers le coin où Balthazar s'est blotti.*) Et celui-là, mère Renaud, est-ce que vous le reconnaissez?... Je crois qu'il est de votre temps.

MÈRE RENAUD.

Bonté divine! mais c'est... c'est Balthazar...

BALTHAZAR.

Dieu vous garde, Renaude! (*Il fait un pas vers elle.*)

MÈRE RENAUD.

Oh!... ô mon pauvre Balthazar!... (*Ils se regardent un moment sans rien dire. — Tout le monde s'écarte respectueusement.*)

MARC, *ricanant.*

Hé! hé! les vieux tourtereaux!

ROSE, *sévèrement.*

Marc!

BALTHAZAR, *à demi-voix à la vieille.*

C'est ma faute. Je savais que vous alliez venir. Je n'aurais pas dû rester là...

MÈRE RENAUD.

Pourquoi?... pour tenir notre serment?... Va! ce n'est plus la peine. Dieu lui-même n'a pas voulu que nous mourions sans nous être revus, et c'est pour cela qu'il a mis de l'amour dans le cœur de ces deux enfants. Après tout, il nous devait bien ça pour nous récompenser de notre courage...

BALTHAZAR.

Oh! oui, il nous en a fallu, du courage; que de fois en menant les bêtes, je voyais la fumée de votre

maison qui avait l'air de me faire signe : Viens !... elle est là !...

MÈRE RENAUD.

Et moi, quand j'entendais crier tes chiens et que je te reconnaissais de loin avec ta grande cape, il m'en fallait, de la force, pour ne pas courir vers toi. Enfin, maintenant, notre peine est terminée et nous pouvons nous regarder en face sans rougir... Balthazar...

BALTHAZAR.

Renaude !

MÈRE RENAUD.

Est-ce que tu n'aurais pas de honte à m'embrasser, toute vieille et crevassée par le temps, comme je suis là...

BALTHAZAR.

Oh !

MÈRE RENAUD.

Eh bien ! alors, serre-moi bien fort sur ton cœur, mon brave homme. Voilà cinquante ans que je te le dois, ce baiser d'amitié. (*Ils s'embrassent longuement.*)

(Lemerre, éditeur.)

C. MENDÈS

Catulle Mendès, né à Bordeaux en 1841, mort en 1908.

***La Part du roi*, 1872; *les Frères d'armes*, 1873; *les Mères ennemies*, 1882; *la Femme de Tabarin*, 1887; *la Reine Fiammette*, 1889; *Médée*, 1898; *Scarron*, 1905; *Glatigny*, 1906; *la Vierge d'Avila*, 1908.**

Poète lyrique plutôt que dramatique, Catulle Mendès a écrit des pièces qui pèchent en général par une structure incertaine, par la multiplicité des épisodes, par la profusion des brillants détails. Mais on y retrouve toutes les délicatesses, toutes les grâces caressantes de son art : et, dans *les Mères ennemies* par exemple ou dans *Médée*, quelques scènes ont une véritable grandeur.

Tout ce que vous entreprenez réussit. Et, quant à moi, ordonnez tout ce que vous croyez que je peux, et c'est fait.

[illegible]

Catulle Mendès

à Arsène Houssaye

L'Europe

Non, il n'a point suffi d'un lourd chaos tournant
De matière pétrie en des mâlstrôms de flammes
Pour que surgît l'Europe hospitalière aux âmes :
Ta pâte eut pour levain l'esprit, ô continent !

Géant pensif couché du levant au ponant
Tu souffres entouré du chœur plaintif des larmes
Nos fiers défis, par tes etnas tu les proclames,
Et l'univers s'allume à ton cri rayonnant !

Mais, pour mieux ressembler au vaste Prométhée,
Il te fallait la plaie au flanc, imméritée ;
Et c'est pourquoi le Sort, mystérieux vainqueur,

Jugeant à plus de bien plus de mal nécessaire,
Sans relâche, à grands cris, du bec et de la serre,
S'acharne horriblement sur la France, ton cœur !

Catulle Mendès

MÉDÉE

[Jason va, le jour même, épouser Créuse. Abandonnée de lui, Médée prépare sa vengeance, lorsque, tout d'un coup, elle l'aperçoit venant du palais.]

DEUXIÈME ACTE

. . . .

MÉDÉE.

. . . .

(*En sursaut, vers le palais.*)

Jason vient!

(*Elle regarde.*)

Dans la joie et l'orgueil!

(*A voix sourde.*)

Insensé!

Crains la fille d'Hécate et la sœur de Circé.

(*A ce moment, Jason, parmi des hôtes de la fête nuptiale, parait sur les marches du seuil. Le gouverneur des enfants le suit; les enfants, derrière lui, à peine visibles.*)

JASON.

Mère de mes deux fils, et qui fus mon épouse,
Voilà donc les effets de ta fureur jalouse!
Pour te garder ton rang au trône hospitalier
On n'exigeait de toi que l'air de l'oublier;
Et Créuse attendait, frêle âme intimidée,
Pour n'avoir plus peur, un sourire de Médée.
Mais toi, mêlant ta voix aux souterrains airains
De l'Hadès et ton rire à l'éclair, tu contrains
A l'implacable édit d'exil expiatoire
Créon dans sa sagesse et Jason dans sa gloire!

(*Dès l'apparition de Jason, une émotion tendre s'est emparée de Médée. Elle ne peut s'empêcher de considérer celui qu'elle a aimé. Les jeunes Corinthiennes, autour d'elle, admirent le beau héros.*)

LES JEUNES FILLES.

Perfide ou non, comme il est fier
Sous son casque où le jour a l'air
D'une victoire qui se pose!

MÉDÉE.

Ah! si vous l'aviez vu venir du couchant rose!

(*Jason a retiré son manteau de noces et sa coiffure de fête, que prennent les serviteurs.*)

LES JEUNES FEMMES.

Sans casque, sous les boucles d'or
Qui s'épandent encor, encor,
C'est Arès même, moins farouche.

MÉDÉE.

Ah! si vous l'aviez vu m'attirant vers sa bouche!

LES JEUNES FILLES.

Il n'est point dur ni soucieux;
Même il s'approche avec des yeux
Qui semblent pleins de l'amour d'elle.

MÉDÉE.

Ah! si vous l'aviez vu quand il m'était fidèle!

JASON.

Mais je ne t'en veux pas pour tes sombres courroux.
La douceur qu'on éprouve aux autres nous rend doux;
Et, mari de Créuse, il me plaît qu'on exile
Sans rudesse les fils et la mère indocile.

MÉDÉE, *qu'une rage a prise, se contenant cependant, doucereuse.*

Car tu ne voudrais pas qu'un de tes fils pleurât?

JASON, *les mains sur les têtes de ses fils.*

Non certe.

MÉDÉE.

Et tu me veux du bien?

JASON.

Oui.

MÉDÉE.

Scélérat!
Mais non, ce mot n'en dit pas assez, il te vante!
Pompeux, royal, charmant, fier des espoirs qu'invente
Le nuptial désir d'un bonheur inconnu,
Il est venu vers moi, le traître, il est venu!
Et je ne sais quoi s'offre avec plus d'abondance
De son ignominie ou de son impudence.
Mais je me plains à tort. Tu fis bien de venir!
Les rancœurs que mon sein ne peut plus contenir,
Je m'en allégerai sur tes lauriers sublimes!
Et je crierai si haut qu'on entendra tes crimes
Des sables de Colchide aux écueils Sâmiens.

JASON.

Eh! de quels crimes donc m'accuses-tu?

MÉDÉE.

Des miens!
— Pour qu'un bel étranger triomphât sans alarmes
Des meuglements de feu, des champs aux moissons [d'armes,
Du rôdeur tortueux qui gardait la Toison,
J'ai renié le Temple et trahi la Maison.
Aétès au cher cœur, dont la vieillesse tendre
Souriait de me voir et pleurait de m'entendre,
Je l'ai laissé! Car il nous poursuivait. Mon fer
Dispersa par morceaux la fraternelle chair,
Afin que s'attardât de repère en repère
Au meurtre épars du fils le désespoir du père!
Et dans ton Iolchos, sous ton cher Pélion,
Pour la sécurité de ta rébellion,
On a vu, grâce au bon conseil qui les décide,
Des innocentes sœurs la troupe parricide
Faire tourner, la manche au coude, dans le sang
De livides hideurs passant et repassant!

JASON.

C'est pour ces crimes-là que la Grèce t'abhorre!

MÉDÉE.

C'est par ces crimes-là que la Grèce t'honore!

JASON.

Qui n'y mit point la main n'en porte pas le faix.

MÉDÉE.

Puisqu'ils t'ont profité, c'est toi qui les as faits!
Et tu vas mettre au lit d'une autre (affront suprême!)
Tout ce que tu leur dois, misérable! et toi-même!...
Ah! je t'excuserais si les dieux incléments
Avaient nié des fils à nos embrassements;
Car l'homme avec raison veut qu'aux jours du vieil âge
En des êtres chéris vive sa jeune image.
Mais deux enfants nous ont charmés par le doux cri
De naître, et leur premier sourire t'a souri;
Tu les as vus, plus grands, en de jolis vacarmes,
Le matin, près du lit, jouer avec tes armes;
Et les voici, joyeux parmi tant de douleurs,
Petits héros déjà hardis et querelleurs,
Où je crois voir, à l'ancien rêve obéissante,
Ta fierté sans traîtrise et ta grâce innocente...

A voix basse, férocement:

Où je vois, dans leurs traits, dans leurs yeux, à leur [front,
Les fils de Créuse, qui leur ressembleront!

JASON.

Qu'est-ce donc que tu dis entre tes dents, Médée?

MÉDÉE, *comme rêveusement.*

Je ne sais pas si j'ai parlé. L'âme attardée
En un rêve cruel et charmant à la fois,
Je sais qu'un jour, un jour de notre amour, les doigts
Au front de tes enfants sous leurs boucles dorées,
Tu disais : « Puissiez-vous, chères têtes sacrées,
Longtemps vivre! »

JASON.

Oui, longtemps! par delà nos trépas!

MÉDÉE.

Et j'ai peur que ce vœu ne s'accomplisse pas...

(Fasquelle, éditeur.)

COPPÉE

François Coppée, né à Paris en 1842, mort en 1908. *Le Passant*, 1869; *le Luthier de Crémone*, 1876; *Severo Torelli*, 1883; *les Jacobites*, 1885; *Pour la Couronne*, 1896.

Les drames de Coppée méritent de grands éloges pour leur habile structure, l'éclat de leur style, la souplesse et l'harmonie de leur versification; mais il ne fait guère que répéter le théâtre romantique, avec un soin plus attentif des détails pittoresques. Les meilleurs morceaux en sont des déclamations très brillantes.

POUR LA COURONNE

[Michel Brancomir, général des Bulgares, veut être roi. Un envoyé du sultan lui propose de livrer aux Turcs la capitale en échange de ce titre. Poussé par sa femme, Basilide, Michel accepte. Il vient de relever le guetteur chargé d'allumer en cas d'alerte un bûcher tout préparé, lorsque se présente à lui son fils, Constantin, né d'un premier mariage.]

TROISIÈME ACTE

SCÈNE V

MICHEL, CONSTANTIN.

. . . .

CONSTANTIN.

Mon père, songez-y. Mon père, prenez garde !
Car Dieu vous voit, le ciel étoilé vous regarde !...

Je me suis demandé, quand j'ai pu tout savoir,
Ce qu'exigeait l'honneur, quel était mon devoir.
Il était clair, hélas! Dénoncer l'acte infâme,
Oui, vous dénoncer, vous et votre horrible femme!
Et démasquer ce Turc... Mais pour vous, malheureux!
C'était la mort après quelque supplice affreux;
C'était, c'était surtout votre gloire passée
Par ce crime public en un jour effacée.
Devant cet effrayant devoir qui m'incombait,
J'ai vu, dans un éclair, la honte, le gibet.
Cette atroce action d'un fils livrant son père
M'a rempli de terreur; je n'ai pas pu la faire.
Non, je n'ai pas voulu que ce nom plein d'éclat
Fût méprisé, que tant de gloire s'envolât
Comme une feuille morte au souffle de la trombe,
Et qu'un jour le passant crachât sur votre tombe.
Je me suis tu. Le cœur dévoré de tourment,
J'ai tardé, reculé jusqu'au dernier moment.
Mais à présent, je dois agir, car le temps passe.
Je veux bouter la flamme au feu d'alarme. Place!
Apaisez la patrie et le ciel en courroux.
Songez qu'en me taisant j'ai détourné de vous
La mort sur l'échafaud, les tortures prochaines.
Sans moi, vous sentiriez déjà le poids des chaînes
Et la main du bourreau sur vous s'appesantir...
Mon père, n'allez pas m'en faire repentir!

MICHEL.

Trop tard. Regrette donc d'avoir sauvé ma vie.
Il fallait, fils pieux, contenter ton envie
Et tout dire, et me voir, ainsi qu'un vil Judas,
Massacré sous tes yeux par mes propres soldats.
Tant pis pour toi. Ton cœur s'interroge et discute;
Mais ce qu'a résolu le mien, je l'exécute.
Qui n'a rien su prévoir ne peut rien empêcher,
Et je ne permets pas qu'on touche à ce bûcher.

CONSTANTIN.

Vous abandonneriez notre vieille frontière!
Les Turcs ravageraient l'Europe tout entière,
Tout le monde chrétien!

MICHEL.

Il fut ingrat pour moi.

CONSTANTIN.

Et le Christ, votre Dieu!

MICHEL.

Ce Dieu m'a-t-il fait roi?
Malgré lui, je veux l'être, et le serai!

CONSTANTIN.

Peut-être!
La couronne est parfois trop large au front du traître,
Elle peut tout à coup, nouveau roi du Balkan,
Vous tomber sur l'épaule et devenir carcan.

MICHEL.

Tu m'insultes!... C'est trop de rage et de folie?

CONSTANTIN.

Eh bien, j'ai tort, c'est vrai... Pardon! je vous supplie!
Je ne sais plus que dire et j'appelle au secours!
A l'aide, ô souvenirs guerriers des anciens jours!
Soirs enivrants après les batailles gagnées,
Désordre du butin, drapeaux pris par poignées,
Cris de joie et d'orgueil du père triomphant
Heureux de retrouver son page et son enfant
Et baisant sur son front la blessure encor tiède,
Vieux souvenirs de gloire et d'héroïsme, à l'aide!
Promesses de jadis, exploits des temps passés,
Devant ce malheureux, accourez, surgissez,
Et faites-le rougir de sa trahison vile!
Dites-lui que demain, à son entrée en ville,
Les étendards pendus aux portes des palais
Au passage voudront lui donner des soufflets.
Dites, oh! dites donc au héros qui défaille
Que ses soldats tombés sur les champs de bataille
Savent qu'il a rêvé ce crime exorbitant,
Qu'ils en parlent entre eux sous terre et qu'on entend,
Quand on passe, le soir, vers leurs tombes guerrières,
Un murmure indigné courir dans les bruyères!...

Non, vous ne serez pas misérable à ce point,
Et vous reculerez et vous ne voudrez point
Laisser un nom maudit dans toutes les mémoires !...
Ne voyez-vous donc pas vos anciennes victoires.
Suppliantes, les bras tendus, à vos genoux?
Les prenez-vous en haine et les chasserez-vous,
Elles que l'Occident joyeux a saluées,
Ignoblement ainsi que des prostituées?
Non, vous ne ferez pas ce crime abject et bas!
Cela ne sera pas, cela ne se peut pas!
Je me jette à vos pieds et je prie, et j'espère,
Et je vais retrouver mon héros et mon père!
Vous allez allumer ce bûcher de bois mort,
Vous arracher du cœur, avec un mâle effort,
Le turpide projet, la promesse honteuse,
Et les jeter au feu comme une herbe hideuse
Qu'on fait brûler avec sa racine et son fruit;
Et vous resterez pur, et le vent de la nuit
Emportera ce rêve horrible sur ses ailes
Dans un grand tourbillon de flamme et d'étincelles!

MICHEL.

C'en est assez. Debout! car, par tous les démons!
Je veux devenir roi de la plaine et des monts,
Et couronner ma reine, et me venger du prêtre :
Aussi vrai que ce ciel est pur, cela doit être,
Et tu perds ta fureur et ta rébellion.
Va disputer plutôt sa charogne au lion
Quand il a mis dessus ses six griffes tenaces.
Rien n'y fera, sanglots, prières ni menaces.
Et sache-le, malgré tes colères d'enfant
On n'allumera pas ce bûcher, moi vivant.

CONSTANTIN.

Vivant!... Quelle parole avez-vous prononcée?
Vivant!... Oh! quelle atroce et sanglante pensée
Éclose en mon cerveau le torture et le mord?

MICHEL.

Je ne te comprends pas... Me voudrais-tu voir mort?

CONSTANTIN.

Je songe en ce moment que vous devriez l'être,
Et d'une mort infâme, et de la mort du traître!

MICHEL.

Tu dis?

CONSTANTIN.

Je me souviens qu'à l'heure où nous parlons,
Othorgul et ses Turcs entrent dans nos vallons,
Que chaque instant perdu me rend votre complice,
Et je songe au devoir qu'il faut que je remplisse.

MICHEL.

Quel devoir?

CONSTANTIN.

Je me dis que très injustement
J'ai voulu vous sauver du dernier châtiment,
Et que votre existence à la hache échappée
Est un malheur pour tous... et que j'ai mon épée!

MICHEL.

Toi! Ton épée!

CONSTANTIN.

Elle a, vierge de tout affront,
Su détourner un jour la mort de votre front,
Et ma chair porte encor trace de la blessure...
Mais puisque l'âcre envie et l'ignoble luxure
Ont fait un scélérat du héros de jadis,
Puisque, au mépris de tout, près de ces Turcs maudits
Vous allez mendier la couronne usurpée,
Elle s'indigne alors, ma pure et noble épée,
Et d'un éclair vengeur jaillissant du fourreau
Elle m'ordonne ici d'être juge et bourreau.

(*Il tire son épée.*)

MICHEL, *dégainant à son tour.*

J'ai mon épée aussi, qui ne craint pas la tienne.

CONSTANTIN.

Je défends mon pays et l'Europe chrétienne,

Mon devoir de soldat, l'honneur de ma maison,
Et vous ne combattez que pour la trahison.
Dieu nous voit et préside au champ clos. Qu'il décide!...
A mort le traître!

(*Constantin fond sur son père. Les épées se croisent un moment. Michel reçoit un coup en pleine poitrine et chancelle.*)

MICHEL.

Ah!

CONSTANTIN.

Dieu! qu'ai-je fait!...

MICHEL, *à terre et expirant.*

Parricide!
Sois maudit.

(*Il meurt.*)

CONSTANTIN.

Le signal d'abord... Méttons le feu!...

(*Il prend la torche et la jette dans le bûcher, qui s'enflamme aussitôt. Pendant la fin de la scène, on voit au loin dans la montagne s'allumer d'autres signaux, et on entend retentir le canon d'alarme.*)

Vous êtes les témoins, astres, regards de Dieu!
Mais devant ce cadavre et devant cette flamme,
J'ose vous regarder et vous montrer mon âme.
Mon père allait trahir sa patrie et sa foi!
Étoiles, j'ai jugé mon père!... Jugez-moi!.,.

(Lemerre, éditeur.)

PARODI

Alexandre Parodi, né à la Canée (île de Candie) en 1842, mort en 1901.

Rome vaincue, 1876; *la Reine Juana*, 1893.

Les deux principales pièces de Parodi, *Rome vaincue* et *la Reine Juana*, sont d'une conception assez forte et renferment des scènes auxquelles ne manquent ni l'éclat ni le relief. Mais on y sent presque partout de la contrainte et de la raideur, et le style ne pêche souvent par l'impropriété, la rudesse ou la platitude.

Je vous remercie encore une fois, et je vous prie d'agréer, mon cher M. Ballande, l'expression de ma vieille amitié.

À vous

D. Alex. Parodi

ROME VAINCUE

[Après la bataille de Cannes, on apprend, à Rome, qu'une vestale, Opimia, a trahi son vœu en aimant Lentulus. Le grand prêtre Lucius la condamne à être enterrée vive: mais son aïeule, Posthumia, lui donne, au moment suprême, un coup de poignard. Le châtiment d'Opimia sauve Rome : aussitôt après sa mort, l'esclave gaulois Vestæpor annonce qu'Annibal, au lieu de marcher sur la Ville, a pris le chemin de Capoue.]

CINQUIÈME ACTE

SCÈNE XXVIII

LUCIUS, FESTUS, *le Collège pontifical*, FABIUS, *senateurs*, CAIUS, *peuple*, OPIMIA, KAESO, *licteurs*, *fossoyeurs*, LENTULUS, ENNIUS.

. . . .

LUCIUS.

Quel est ce bruit?...
Quel est ce glaive nu qui brille dans la nuit?...

LENTULUS, *terrible*, *bondissant jusqu'à lui.*

Le glaive d'un soldat qui vient punir un prêtre!

LUCIUS.

Quoi! c'est vous? Sacrilège!... Emparez-vous du traître!

LENTULUS.

Le traître a su donner aux Romains son sang, lui;
Et vous ne leur donnez, vous, que le sang d'autrui.
Mais, que je vive ou meure, en cette heure fatale,
Les jours qu'il faut sauver sont ceux de la vestale!
Ah! déliez ces mains qui se levaient pour vous :
Le meurtre d'une femme est indigne de nous!
A ce peuple guerrier, prêtre, il faut d'autres fêtes!
C'est dans le sang viril qu'on lave les défaites!
La victoire est le prix du courage, Romains,
Avec le glaive Mars l'avait mise en nos mains.

Poursuivons au grand jour la déesse échappée ;
Et ne sacrifions jamais... qu'avec l'épée !

LUCIUS.

Mars n'est pas le seul dieu qu'invoquent nos autels,
Et la grandeur nous vient de tous les Immortels.
Peuple, vengeons le ciel afin qu'il nous protège !

LENTULUS.

Vengez-le ! Frappez donc ! c'est moi le sacrilège !
Moi seul j'ai de Vesta fait pâlir le flambeau !
Et seul j'ai mérité d'entrer dans ce tombeau !

LUCIUS.

Assez ! Elle est jugée.

LENTULUS.

Et c'est là votre crime,
Juges : elle ne fut jamais que ma victime !

FABIUS.

Que dites-vous ?... Hélas ! son aveu vous dément !

LENTULUS.

J'ai de son innocence abusé lâchement !
Lucrèce de Tarquin fut-elle la complice ?

LUCIUS.

Qu'importe ? elle est souillée : il faut qu'elle périsse.

LENTULUS.

J'en appelle à toi, peuple ! Écoutez-moi, Romains.
Mais d'abord approchez...

(Il découvre sa poitrine.)

Voyez, touchez des mains,
Sur mon sein, sur mon front, ces larges cicatrices,
Marques de mes travaux, témoins de mes services !
Pour prix du sang versé pour vous dans dix combats,
Prenez ce qui m'en reste et ne la tuez pas !
Peuple, elle est ma victime et non pas ma complice !

LUCIUS.

Q'importe ? elle est souillée !

CAÏUS.

Il faut qu'elle périsse !

LENTULUS.

C'est ainsi que vos Dieux sont justes ici-bas ?

LUCIUS.

Leurs sévères arrêts ne se discutent pas !

LENTULUS.

O préjugés maudits qui me ferment votre âme !

LUCIUS.

Vestale, levez-vous.

(*Opimia obéit, Lucius s'approche d'elle et lui ôte le voile qui l'enveloppe tout entière.*)

Quittez ce voile infâme;
Descendez à l'autel où la Déesse attend.

(*Il lui montre la tombe.*)

FABIUS, *avec anxiété.*

Quoi ! déjà ?

LUCIUS.

Le jour naît : c'est son dernier instant.

LENTULUS.

Hommes de cœur, à moi !... N'en est-il plus dans Rome ?
Mais je défends le droit et je vaux plus qu'un homme !
Je saurai contre tous moi seul la secourir :
Opimia doit vivre ! (*Il s'élance près d'Opimia.*)

OPIMIA.

Hélas ! je dois mourir.
Je t'aimais, Lentulus. Mais... à ma destinée,
Ami, résigne-toi, je me suis résignée.
Ne trouble pas en vain les rites de la mort;
Vis ; tu me pleureras !

LENTULUS, *à genoux.*

Ton sort sera mon sort !

OPIMIA, *sur le bord de la tombe.*

Laisse-moi dans la tombe entrer calme et sereine ;
Respecte à cet autel la vestale romaine ;
Elle y devient auguste. O paternelles lois !
Puisqu'un crime et les Dieux ont voulu que je sois,
Vivante, la défaite, et, morte, la victoire,
J'accepte comme un don cette heure expiatoire.
L'amour n'est plus pour moi qu'un songe et qu'un remord.
Je suis toute à Vesta ! je suis toute à la mort !

SCÈNE XXIX

LES MÊMES, POSTHUMIA, GALLA.

POSTHUMIA, *accourant éperdue.*

J'ai le droit d'approcher... faites place à sa mère!
Laissez-moi l'embrasser avant qu'on ne l'enterre!...
Je veux toucher son front, entendre encor sa voix...
Je veux lui dire adieu pour la dernière fois !...

OPIMIA.

O ma mère !

(*Posthumia, dirigée par la voix d'Opimia, se jette dans ses bras.*)

O ma fille !.... Hélas ! infortunée !
Quoi! vraiment, sans retour, vous l'avez condamnée?
Quoi! vraiment, vous allez l'arracher à mes bras?
Quoi! l'enterrer vivante?... Oh non! je n'y crois pas!

LUCIUS, *aux licteurs.*

Qu'on les sépare !

(*Kaeso et ses deux licteurs s'approchent des deux femmes.*)

POSTHUMIA.

Grâce !... une dernière larme !
Un dernier mot!... et puis...

(*Elle la tire à l'écart et, cherchant dans sa poitrine le poignard de Fabius, elle lui dit à voix basse.*)

Écoute. Prends cette arme !

OPIMIA.

Je ne puis..., je n'ai pas les mains libres.

POSTHUMIA *cherchant à délier les mains d'Opimia et se désespérant.*

Ah! Dieu!

Ah! malheur! Comment faire?... Oh! si j'avais m
[yeux!.

Mais ne puis-je?... Horreur!... Non! pitié terrible!.
[Embras

Ta mère.... Encor!

(*Malgré ses efforts, elle ne peut se détacher du cou* *la vestale, qui empêche que ses sanglots n'éclate* *avec violence.*)

OPIMIA.

Courage!

POSTHUMIA.

Est-ce..., est-ce ici la plac

De ton cœur?

OPIMIA.

Oui, là.

POSTHUMIA, *la frappant au cœur d'un coup soudain.*

Mon enfant!

(*Kaeso s'avance et reçoit dans ses bras la vesta* *qui tombe raide morte.*)

LUCIUS, *à Posthumia.*

Qu'avez-vous fait?

POSTHUMIA, *jetant le poignard aux pieds du grand prêtre.*

J'ai tué mon enfant! Êtes-vous satisfait?

(*Elle tombe assise sur les marches du tombeau.*)

FABIUS.

Grands Dieux!

LENTULUS, *voulant se frapper de son épée.*

Opimia!

FABIUS, *le désarmant.*

Neveu de Paul-Émile,
Vous n'avez point le droit d'une mort inutile :
Si vous voulez mourir, attendez l'ennemi!

LUCIUS.

Du sommeil de la mort par sa mère endormie,
Que l'enfant de Vesta, fossoyeurs, disparaisse!
La Terre accueillera sans horreur sa prêtresse;
Les Dieux vont s'apaiser et frapper Annibal.

(Fayard, éditeur.)

BERGERAT

Émile Bergerat, né à Paris en 1845.

Le Nom, 1883 ; *le Baron de Carabosse*, *Flore de Frileuse*, 1885 ; *la Nuit bergamasque*, 1887 ; *Manon Roland*, *le Capitaine Fracasse*, 1896 ; *Plus que Reine*, 1899.

On trouve dans toutes les pièces de M. Bergerat des scènes brillantes, très louables pour leur beauté poétique ou pittoresque : mais la conduite en est généralement peu sûre et elles ont beaucoup plus de valeur artistique, surtout ses pièces en vers, que de valeur proprement théâtrale. M. Bergerat a manié le vers comique à la fois et lyrique avec une virtuosité brillante et lui a fait rendre de très curieux effets.

LE CAPITAINE FRACASSE

[Le baron de Sigognac, gentilhomme ruiné, reçoit dans son château une troupe de comédiens ambulants.]

Prologue.

SCÈNE II

PIERRE, SIGOGNAC, LE PÉDANT.

LE PÉDANT, *entre par le pont-levis de la cour.*

Seigneurs, de bonnes gens ont besoin de votre aide.
(*Il s'avance.*)
Les chemins sont mauvais, l'escarpement est raide
Et notre chariot, — c'est celui de Thespis, —
Qui n'est pas par des bœufs, issus du bœuf Apis,

Traîné, — sur le versant coule comme réglisse!
Pour empêcher qu'au bas de la colline il glisse,
Il nous faut quatre bras de plus, ou même deux
Tels que les vôtres.

(*Il salue jusqu'à terre.*)

Donc! messager hasardeux,
Je viens à vous, ainsi qu'Hermès va chez Hercule,
Parce qu'il faut qu'un char avance ou qu'il recule!

PIERRE.

Vous êtes histrion?

LE PÉDANT.

Comédien plutôt!
A quoi le sentez-vous?

PIERRE, *gaîment.*

Au charme hottentot
D'un style que la fleur de rhétorique brode.

LE PÉDANT.

J'ai l'emploi de Pédant dans la troupe d'Hérode.
Mon nom est Blazius.

SIGOGNAC.

Entrez et seyez-vous.

LE PÉDANT.

Merci, mais la nuit tombe et nos seigneurs les loups,
Barons du lieu, suivis des renards, leurs vidames,
Sortent en mascarade!... Or, nous avons des dames.

SIGOGNAC.

Que ne le disiez-vous?

LE PÉDANT.

Cependant les voici.

SIGOGNAC.

Va, Pierre, à leur secours.

LE PÉDANT.

Encore un coup, merci.

(*Pierre sort avec le Pédant. On voit alors venir les comédiennes qui entrent par le préau; d'abord Zerbine avec Sérafina, puis Léonarde avec Isabelle. Sigognac va les recevoir, les fait entrer une à une, et garde la main d'Isabelle.*)

SCÈNE III

SIGOGNAC, ZERBINE, SÉRAFINA,
LÉONARDE ET ISABELLE.

(*Elles portent les costumes de leurs emplois au théâtre.*)

SIGOGNAC.

Mesdames, tout ici vous appartient, — les choses
Et les gens!
(*Il fait asseoir Isabelle près de l'âtre.*)
Si j'avais l'art des métamorphoses,
Un souper fastueux surgirait sous vos pas.
Par malheur, je suis pauvre, et le lard des appâts
Avec lesquels je prends souris en souricière
Est ma seule provende!

ZERBINE, *en soubrette, riant.*

Elle est peu nourricière!
N'ayez cure, monsieur; à défaut de jambons,
Dans notre humble métier, souvent nous enjambons
D'un jour à l'autre, ainsi qu'on dit des dromadaires
Dont les réfections sont presque hebdomadaires!...
Puis, nous venons d'un bourg où l'on nous a gâtés.
Les bourgeois ont payé leurs places en pâtés,
Saucisses d'Arles, œufs et cotignac de Cette,
Et nous avons encore toute notre recette.

SÉRAFINA, *en coquette.*

Fi, Zerbine! laissez la graisse et le saindoux,
Car notre art est de ceux qu'on paie en billets doux.
Quel cas fait d'un pâté le cœur qu'on bat en brèche?...
Je n'ai jamais eu faim que d'amour!...

ZERBINE, *l'imitant.*

Et d'eau fraîche!

LÉONARDE, *en duègue.*

La meilleure recette est quand les échevins
D'une ville qu'entoure un pays riche en vins,
Nous font tenir de quoi juger de leurs vignobles;
Tous les autres paiements, à mon gré, sont ignobles.

ISABELLE.

Pour moi, quand le public est rétif et nerveux,
Je suis rémunérée au delà de mes vœux,
Et je m'endors gagée autant qu'on le souhaite.
Si j'ai donné la vie au rêve d'un poète...

SÉRAFINA, *à Sigognac.*

Elle est un peu naïve, et joue au naturel
Les rôles d'ingénue et d'ange incorporel!
Dans les pièces, madame est celle qu'on épouse.

ZERBINE, *montrant Léonarde qui s'est approchée du foyer.*

Notre chère duègne est cette vieille empouse;
L'âge dans son emploi cruel la confina,
Et la grande coquette a nom Sérafina.
Quant à moi, je suis la soubrette, monsieur l'hôte;
Je sers d'après Térence, et j'aide selon Plaute
Les éternels amants, jeunes, pauvres et beaux,
A pousser les vieillards bêtes dans leurs tombeaux!...

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE PÉDANT, HÉRODE, SCAPIN, LÉANDRE, *puis* LE MATAMORE ET PIERRE.

LE PÉDANT.

L'attelage et le char sont, à l'heure présente,
Remisés. Il convient qu'à l'hôte on se présente.
(*Il présente Hérode à Sigognac.*)
Cet homme rouge, à panse énorme, est le tyran.
C'est notre directeur et notre vétéran;

Paterne et généreux, il incarne sans honte
L'horrible Agamemnon et l'affreux Polyphonte.

SIGOGNAC.

Qu'il soit le bien venu.

HÉRODE, *présentant Scapin.*

Ce museau de renard
Futé, pointu, narquois, mobile et goguenard,
Est celui de Scapin, le valet des Valères.
Sous son masque de fourbe à ramer en galères,
Dieu, qui cèle la perle au fond des vils écrins,
Cacha le cœur d'un sage et d'un brave à tous crins.

SIGOGNAC.

Il est céans chez lui.

SCAPIN, *présentant Léandre.*

Ci-joint notre Léandre.
L'amour est pour cet homme un jardin sans méandre,
Et tout fleuve à ses pieds se transmue en Lignon.
On a vu des vertus se crêper le chignon
Pour ramasser les gants qu'il jette à la sortie!...

LÉANDRE.

Les fleurs de ton bouquet piquent comme l'ortie,
Scapin. Il exagère un peu. Les amoureux
N'auraient rien s'ils n'avaient le beau sexe pour eux.
Je ne suis pas toujours traité de Turc à More;
Mais voilà tout!

PIERRE.

Où donc est notre matamore?

ZERBINE.

Pas bien loin, Mais il est fendu comme un compas
Et conserve à l'arrière un recul de cent pas,
Ne pouvant s'aligner derrière les calèches
Qu'avec le vent, le cerf, les torrents ou les flèches!

ISABELLE, *intervenant.*

Zerbine, Matamore est un brave compain.
Quant à son étisie, elle est son gagne-pain,
Vous l'oubliez!...

HÉRODE.

Elle a raison... Jamais carcasse
Ne sut mieux, pour l'emploi du capitan Fracasse,
Sonner de la ferraille et cliqueter des os
Dans la rodomontade et l'escampativos,
Et, si nous le perdions, ce dont Dieu nous préserve,
Il faudrait remiser le rôle à la réserve :
Or il remplit partout les salles et toujours.

LE MATAMORE, *il entre en tranche-montagne redressant sa moustache, et terrible, à Sigognac.*

Par l'Enfer et Pluton, roi des sombres séjours,
Monsieur, je vous salue!...
(*On éclate de rire. Se tournant timidement vers Isabelle.*)
Ai-je émis quelque bourde ?

SIGOGNAC.

Non point! mais désarmez : votre rapière est lourde
Et semble vous peser aux flancs!

LE MATAMORE.

Je couche avec!
Elle m'adhère ainsi que le manche au rebec.

BLAZIUS.

Il dit tragiquement les choses les plus drôles
Et traverse la vie en récitant ses rôles
Comme le perroquet sur sa branche en roseau
Qui ne sait plus parler la langue de l'oiseau.

SIGOGNAC.

A votre aise.

PIERRE, *à Sigognac.*

Monsieur, ne sied-il pas que j'aille
Au village voisin querir quelque volaille?
Notre garde-manger est vide.

SCAPIN.

Il n'est besoin,
Et nous pouvons, ce soir, vous libérer du soin.

Les poulets de carton dont on use au théâtre,
Même pour un ascète au jeûne opiniâtre,
Sont mal substantiels, et nous avons dehors
Dans le char, outre un vin assez bon de Cahors
En fiasques, un jambon et du veau de rivière
Que nous irons chercher à bras et sans civière,
Si notre hôte nous fait l'honneur, pour son écot,
De fournir le couvert et d'être du fricot.

TOUS.

Bravo, courons au char!

SIGOGNAC, *à Pierre.*

Le cheval à l'étable.

ZERBINE.

Et nous, pendant ce temps, nous dresserons la table.
(*Tous les hommes sortent par le fond, sauf Pierre et Sigognac.*)

PIERRE, *à Sigognac.*

Ce sont de bonnes gens, monsieur, ces baladins.

SIGOGNAC, *montrant ses portraits de famille.*

Que vont dire de moi ces preux et paladins,
Mes aïeux, dont le cœur fut si haut sous l'aisselle?

ZERBINE, *à Pierre.*

Voulez-vous m'indiquer l'armoire à la vaisselle?
(*Zerbine sort avec Pierre.*)

(Fasquelle, éditeur.)

Le Matamore

Corbeaux, comme vous croassez!
Vous ne croassez pas assez,
Croassez comme pour Hercule!
On n'en a pas par tombereaux
Des côtelettes de héros
A dévorer au crépuscule.

— Le Capitaine Fracasse —
2ème tableau
Scène 2ème

Émile Bergerat

AICARD

Jean Aicard, né à Toulon en 1848.

Smilis, 1883; *le Père Lebonnard*, 1889; *le Manteau du Roi*, 1907.

M. Jean Aicard est un poète délicat, généreux et fervent. Ses pièces, où l'on peut relever maintes faiblesses d'exécution, renferment toutes des scènes charmantes ou fortes. Dans la plus connue, *le Père Lebonnard*, il y a un acte très pathétique, le troisième, qui valut à ce drame bourgeois un éclatant succès. Quant à *Smilis* et au *Manteau du roi*, ce sont moins de véritables drames que des poèmes dramatiques ; l'imagination de M. Aicard s'y déploie tantôt avec beaucoup de grâce, tantôt avec une véritable grandeur.

Les doux vaincront

Jean Aicard

LE PÈRE LEBONNARD

[Marié à une femme impérieuse, qui a des prétentions aristocratiques, Lebonnard, horloger enrichi, s'est toujours laissé dominer. Son fils, Robert, jeune snob, va faire un brillant mariage. Quant à sa fille, Jeanne, elle aime le docteur André, un enfant adultérin, et madame Lebonnard ne veut pas qu'elle l'épouse. Poussé à bout par l'opposition de sa femme, Lebonnard lui fait enfin tête, et, pour assurer le bonheur de Jeanne, se décide à user d'un secret qu'il tient en réserve depuis quinze ans.]

TROISIÈME ACTE

SCÈNE XI

LEBONNARD, MADAME LEBONNARD.

. . . .

MADAME LEBONNARD, *exaspérée.*

. . . .

Ah! vous voulez parler en maître, mon bonhomme?
Mais je perdrai plutôt le nom dont on me nomme,
Le vôtre! que céder aux brusques volontés
D'un vieux niais! Et si, ma foi, vous résistez,
Obéissant sans doute aux leçons mal apprises
De ma fille, je vous réserve des surprises!
Et j'abandonnerai, s'il le faut, la maison,
M'entends-tu bien, plutôt que te donner raison!

LEBONNARD.

On peut se séparer même, c'est trop facile!
Et je suis calme, à cette idée, — oh, bien tranquille,
Voyez, — moi si longtemps effrayé par vos cris!
C'est qu'alors j'évitais un scandale à tout prix,
Et c'est ma « volonté » qui vous laissa si forte!
(*Il pose sa broderie.*)
Ma fille est mariée aujourd'hui... Que m'importe
Le reste? Elle a su prendre un homme de devoir.
Avant cela, j'ai su me taire, et ne rien voir,

Et trembler devant vous, vous redoutant pour elle!
Ma prudence fuyait toute vaine querelle,
Et — quinze ans, — je vous ai pardonné votre amant!

MADAME LEBONNARD, *se redressant, immobile, stupéfaite, terrifiée.*

Vous dites?

LEBONNARD, *très doucement.*

Que je fus bon père, simplement;
Et jamais un mari complaisant, non, ma femme!

MADAME LEBONNARD.

Répétez-donc cela, pour voir! Oh! c'est infâme!...
En vérité j'ai mal entendu!

LEBONNARD, *marchant sur elle.*

Mais quel front,
Quelle force d'audace étrange avez-vous donc?
Toujours l'hypocrisie, et pas un peu de honte!
...Quand votre noble amant est mort, « Monsieur le [comte! »
Je compris qu'il était votre amant!... Quand vos pleurs
Coulaient ici pour lui, j'allais pleurer ailleurs!...
Et la première fois qu'il écrivit, — sans lire
Sa lettre, — j'avais su ce qu'elle venait dire!

MADAME LEBONNARD, *s'efforçant de faire bonne contenance et détournant de lui ses regards.*

Vous radotez!

LEBONNARD.

... Et c'est au nom de la vertu,
Et parce que l'époux, — étant père, — s'est tu,
Que vous osez compter encor sur mon silence,
Quand le bonheur de mon enfant est en balance?
Si l'époux se taisait, ce fut pour cette enfant!...
Vous allez voir comment le père la défend!

MADAME LEBONNARD, *éperdue et faisant tête au péril.*

Vous êtes fou!... D'ailleurs, compare-t-on la femme
Qui n'eut qu'un seul amour, — coupable, soit! — dans [l'âme,
A celle qui s'est fait dire publiquement
Par son mari : « Mon fils est fils de votre amant! »

LEBONNARD, *tout contre son oreille, d'une voix sourde.*

Et si je n'ai pas dit cela, moi, comme l'autre,
Publiquement, — ce crime est pourtant bien le vôtre!

MADAME LEBONNARD, *effarée et n'osant le regarder.*

Vous croyez donc?

LEBONNARD.

Non pas! Je sais.

MADAME LEBONNARD.

Et quoi?

LEBONNARD, *penché contre son oreille.*

Robert,
Malheureuse!

MADAME LEBONNARD.

C'est faux!

LEBONNARD.

Voyez si j'ai souffert!

MADAME LEBONNARD.

Où prenez-vous... ce que vous dites?

LEBONNARD, *d'une voix sourde mais qui monte peu à peu et qui finit dans la violence.*

J'ai la preuve,
Voilà quinze ans!... Ainsi, ma douleur n'est pas neuve!
Une lettre perdue a trahi le secret!
Vous pouviez avec soin fermer votre coffret :
J'ai là, depuis quinze ans, ce secret qui me brûle!
Et vous traitiez, aveugle! en mari ridicule,
Un père dévoué dont on ne rira plus...
Car c'est fini! J'arrive à ce que je voulus!
Votre fils peut railler, pour imiter sa mère!
Vous ne toucherez plus aux droits du père... arrière!
Je vous reprends ma fille!... On m'y force? tant mieux!
Gardez le fils de l'autre!

MADAME LEBONNARD.

Ah! non! c'est odieux!

LEBONNARD, *lui saisissant et lui tordant les mains.*

Odieux? vraiment! qui? quoi donc? A qui la faute?
Et pourquoi venez-vous, coupable et tête haute,
Invoquer à grands cris — vous! — cette loi de sang,
La loi de déshonneur qui frappe l'innocent!

(*Il la repousse brutalement de lui. Elle tombe sur un fauteuil au moment où Robert entre.*)

MADAME LEBONNARD.

Il me battra! J'ai peur!

SCÈNE XII

LEBONNARD, MADAME LEBONNARD, ROBERT.

ROBERT, *entrant avec violence.*

Ma mère!... que dit-elle?
J'ai des droits aussi, moi!... D'où vient cette querelle?

LEBONNARD, *s'éloignant.*

Demandez-le-lui!

(*Il s'assied, tremblant d'émotion.*)

ROBERT, *tenant sa mère dans ses bras.*

Quoi! vous la menaciez, vous!
Vous!... Elle a peur de vous! Voilà bien ces cœurs doux,
Qui savent au besoin torturer une femme!
Mais je la défendrai contre vous, — que je blâme!
Car, bien sûr, vous parliez encor de cet André!
Mais je sais mon devoir, et mon droit est sacré!

LEBONNARD, *assis, écoute Robert en frémissant, et peu à peu prend l'attitude d'un homme prêt à s'élancer sur l'adversaire.*

MADAME LEBONNARD, *effarée et suppliante.*

Tais-toi, Robert, tais-toi!

ROBERT, *à Lebonnard.*

Je ne dois pas me taire!...
Ah! tenez, j'ai toujours craint votre caractère :

Votre bonté n'est que faiblesse, c'est certain!
Et quand vous vous mêlez d'agir, un beau matin,
De vouloir, — c'est encor faiblesse!

MADAME LEBONNARD.

Oh! je t'en prie!
Oh! par grâce, tais-toi!

ROBERT.

Si Jeanne se marie
Au gré de son premier caprice, vous aurez,
Voyez-vous, — fait d'un coup quatre désespérés :
Jeanne, qui ne sera pas heureuse, — moi, Blanche,
Ma mère!... Et voulez-vous la vérité bien franche?
Tout cela, c'est faiblesse encor de votre part,
Faiblesse...

(*Entre ses dents.*)

... et lâcheté!

LEBONNARD, *bondissant sur lui et le prenant à la gorge.*

Assez! tais-toi! bâtard!

ROBERT.

Mon père!...

(*Il porte sa main à sa bouche comme pour arrêter le mot qu'il vient de prononcer par habitude. Mme Lebonnard se renverse, évanouie, sur le canapé. — Robert s'affaisse à demi sur la table, au milieu du théâtre.*)

LEBONNARD, *d'une voix sourde qui s'élève peu à peu.*

Je ne veux plus te voir! plus t'entendre!
Assez! J'étais un cœur trop faible, oui, trop tendre!
Et j'eus tort, — te sachant bâtard, — de te nommer
Mon fils! je le vois bien, j'avais tort de t'aimer,
Toi! toi qui m'abreuvais, qui m'abreuves encore
D'amertume, — entends-tu? toi!... que mon nom honore
Qui me dois de n'avoir pas l'air d'être un « bâtard! »
Un de ces pauvres fils de honte, de hasard
Et de scandale, à qui les pères de famille,
Et les nobles surtout! ne donnent pas leur fille!

MADAME LEBONNARD.

Oh! Dieu! mon Dieu!

LEBONNARD.

Ce fut faiblesse et lâcheté,
Je le vois, j'en conviens, de t'avoir adopté!
Faiblesse et lâcheté, de subir, sans rien dire,
Ta raillerie à tout propos, ton mauvais rire,
Quand je pouvais si bien t'écraser d'un regard,
Fils du comte d'Aubly, dit « Robert Lebonnard »
Par la grâce du vieil idiot, faible et lâche!

(Il se frappe la poitrine.)

ROBERT, *d'une voix étouffée.*

Oh! que m'arrive-t-il! Je n'y vois plus!

LEBONNARD.

Je tâche
De comprendre pourquoi tu me hais!... Je vois bien :
Ton sang a deviné qu'il n'est pas fait du mien!
C'est cela! L'ouvrier, en moi, te déshonore!
Tu t'en moques!... Eh bien, j'aurais souffert encore,
Et toujours, tes gaîtés d'enfant un peu méchant,
Par pitié pour toi! mais de quel droit, fier, tranchant,
Viens-tu, toi! t'opposer au bonheur de ma fille?
Dis, de quel droit, gardien d'honneur de la famille,
Repousses-tu celui qu'elle aime, et, dis, pourquoi?
Parce qu'il est un fils de hasard?... comme toi!
Et de quel droit viens-tu faire à l'expérience,
Au dévouement, à mon âge, à ma patience,
Une leçon de fils insoumis?... c'est assez!
Je n'ai qu'un seul enfant : ma fille! — Obéissez
Tous deux, le frère ingrat, et l'épouse infidèle!
Ma fille est mienne, et, seul, je disposerai d'elle,
En père, qui, — sachant vouloir — veut ce qu'il doit!
Par quinze ans de douleur, j'ai bien gagné ce droit.

(Il va pour sortir et s'arrête en entendant un sanglot de Robert. — Alors il se retourne dans un accès de rage aveugle.)

Tu ris maintenant, beau cavalier de parade!
Tu ris, hein? Ça te fait plaisir, mon camarade,
De te voir tout à coup noble, avec des aïeux?

(*Il pleure.*)

Sois content!... Tu n'es plus le fils du pauvre vieux
Lebonnard!

(*Repris de fureur.*)

... Allons donc! ouvre-moi les fenêtres!
Crie aux passants : « Je suis noble! j'ai des ancêtres! »
Appelle à ton secours, sans pitié, d'un ton fier,
La sainteté des lois, ton sophisme d'hier!
Les lois, les préjugés, les vertus de famille,
Se tournent contre toi, — pour protéger ma fille!...
La famille! avec ses vertus! — regarde-la!...
La voilà, la famille honnête! la voilà!

(*Il sort, au comble de l'exaspération. — Robert essaye de se soulever, chancelle comme pris de vertige, puis tombe à terre, de tout son long. Mme Lebonnard est toujours évanouie.*

(Flammarion, éditeur.)

A. BISSON

Alexandre Bisson, né à Briouze (Orne) en 1848.

Un Lycée de jeunes filles, 1881; *le Député de Bombignac*, 1884; *les Surprises du divorce*, 1890; *la Famille Pont-Biquet*, 1892; *le Contrôleur des wagons-lits*, 1898.

M. Bisson ne veut que divertir le public. Il y réussit le mieux du monde par son adresse dans les combinaisons de l'intrigue, par sa gaîté communicative, par son esprit, un peu bien facile souvent, mais toujours naturel et de franc aloi.

LE DÉPUTÉ DE BOMBIGNAC

[Le comte de Chantelaur, que sa belle-mère et sa femme tiennent de court, a saisi le prétexte d'une candidature dans le lointain arrondissement de Bombignac pour aller passer une quinzaine de jours à Paris; son secrétaire Pinteau le remplace comme candidat sous le nom de Chantelaur. Après l'élection, il manque le rendez-vous fixé par Pinteau, et, quand il rentre, ne sait comment répondre aux questions qu'on lui pose.]

DEUXIÈME ACTE

SCÈNE X

LA MARQUISE, RENÉE, DE MORARD, DES VERGETTES, DE CHANTELAUR, HÉLÈNE, *puis* JULIE.

DE MORARD, *dans la coulisse.*

Enfin, le voilà!

RENÉE, *id.*

Raymond!

DES VERGETTES, *de même.*

Ce bon Chantelaur!

HÉLÈNE, *id.*

Maman, maman! (*Entrant.*) C'est lui, c'est Raymond!

LA MARQUISE.

Ça n'est pas malheureux!

DE CHANTELAUR.

Oui, c'est moi, me voilà. (*A la marquise qu'il va pour embrasser*). Chère marquise, depuis le temps...

LA MARQUISE, *froidement.*

Bonjour, monsieur!...

DE CHANTELAUR, *à part.*

Hum!... il y a de l'orage. (*Haut.*) Pinteau n'est pas ici?

DES VERGETTES.

Hé bonjour! Comment va?...

DE CHANTELAUR, *allant à lui et lui serrant la main.*

Ce bon des Vergettes!... Pinteau n'est pas arrivé?

RENÉE.

Hé bien, Raymond, vous ne m'embrassez pas?

DE CHANTELAUR.

Oh! pardon, ma chère Renée, de grand cœur! (*Il l'embrasse.*) Toujours aussi fraîche, aussi jolie!... Pinteau...

RENÉE.

Nous parlions de vous tous les jours... (*Avec intention.*) avec M. de Morard.

DE CHANTELAUR, *serrant la main à de Morard.*

Ah! te voilà, toi? (*A part.*) Pinteau n'est pas là!

DE MORARD.

Hé bien! quelles nouvelles?

DE CHANTELAUR, *embarrassé.*

Ah! mon Dieu, tu sais, en somme!... Vous n'avez pa vu Pinteau?

HÉLÈNE.

Non, mon ami.

DE CHANTELAUR, *à part.*

L'animal!...

LA MARQUISE, *à part.*

Qu'est-ce qu'il a donc, avec son Pinteau?

DE CHANTELAUR, *à part.*

Me voilà bien, moi! Qu'est-ce que je vais dire?

LA MARQUISE.

Hé bien, monsieur mon gendre?

DE CHANTELAUR.

Hé bien, madame ma belle-mère?

LA MARQUISE.

C'est là tout ce que vous nous racontez?... Puisqu vous n'avez pas daigné nous instruire, par dépêche du résultat des élections...

DE CHANTELAUR, *à part.*

Aïe!

LA MARQUISE.

Soyez assez bon pour nous en faire part de viv voix!...

DES VERGETTES, *vivement.*

Ça a bien marché?

RENÉE, *vivement.*

Êtes-vous content?

DE MORARD, *de même.*

Tu es nommé?...

HÉLÈNE, *de même.*

Nous sommes impatients...

DE CHANTELAUR.

Si vous parlez tous à la fois!... (*A part.*) Que dire? Que répondre?

HÉLÈNE.

Voyons, raconte-nous! Comment ça s'est-il passé?

DE CHANTELAUR.

Mon Dieu!... Assez bien!... (*A part.*) Diable de Pinteau, va!... (*Haut.*) Mieux même que je n'aurais osé l'espérer!...

LA MARQUISE, *vivement.*

Seriez-vous nommé?

DE CHANTELAUR.

Ah!... non... quant à cela, il s'en faut!.. Du reste, je m'en doutais bien, je ne vous ai pas trompés, je vous avais prévenus... et puis, Morard vous l'avait dit... N'est-ce pas... Morard? Malgré tous mes efforts, mes démarches, mes discours... car, cela va bien vous étonner... j'ai fait des discours!...

RENÉE.

Oh! nous le savons!...

DE CHANTELAUR, *surpris.*

Ah!

HÉLÈNE.

Il paraît même que tu t'es montré fort éloquent à la réunion du 23 juillet.

DE CHANTELAUR.

Du 23 juillet?

LA MARQUISE.

Comment... vous ne vous rappelez pas?

DE CHANTELAUR.

Nous nous sommes réunis tant de fois!

HÉLÈNE.

Chez le premier adjoint de Bombignac...

DE CHANTELAUR.

Ah! parfaitement!... J'y suis!...

RENÉE.

On a même dit que vous aviez été acclamé.

DE MORARD.

Je ne te connaissais pas ce talent oratoire!

DE CHANTELAUR.

Oh! mon Dieu!... j'ai fait pour le mieux! On va, on va, on s'échauffe... L'entraînement... l'enthousiasme... L'assistance était sympathique!... Et puis, quand on défend une cause aussi noble, aussi belle...

LA MARQUISE, *raillant.*

Il paraît qu'à Bombignac, on se réunit volontiers dans les grottes [1]?

DE CHANTELAUR.

Dans les grottes?... Oui, un pays de montagnes, c'est bien naturel.

LA MARQUISE.

On parle surtout des grottes de l'Arcade, du Berger et de l'Ours noir, dans lesquelles vous auriez laissé, paraît-il, des souvenirs impérissables.

DE CHANTELAUR.

Oh! impérissables!... Marquise, il ne faut rien exagérer.

LA MARQUISE, *à part.*

Mais c'est du cynisme!

DE CHANTELAUR.

Je m'y suis montré, il est vrai, assez brillant!... Mais par qui, diable! avez-vous appris tous ces détails?

1. La marquise a ouvert une lettre dans laquelle une demi-mondaine retirée à Bombignac rappelle au comte de Chantelaur, c'est-à-dire à Pinteau, les souvenirs que leur ont laissés les grottes du pays.

RENÉE.

Par les journaux que vous nous envoyiez.

DE CHANTELAUR.

Tiens!... c'est vrai!... parbleu!... Les journaux, je n'y pensais plus!...

HÉLÈNE.

Nous aurions bien voulu lire tes discours, mais le journal ne contenait jamais que deux ou trois lignes : Monsieur de Chantelaur a fait ceci, Monsieur de Chantelaur est allé là!...

DE CHANTELAUR.

Oui, impossible de rien faire insérer!... L'abondance des matières! (*A part.*) Bravo, Pinteau!... (*Haut.*) Vous avez bien reçu mes lettres aussi?

LA MARQUISE.

Vous avez dû vous en apercevoir par les réponses qu'on y a faites?

DE CHANTELAUR.

En effet, suis-je bête! (*A part.*) Diable!...

LA MARQUISE, *à part.*

Qu'est-ce qu'il a donc?... (*Haut.*) Et pourquoi n'avez-vous pas répondu, vous, à la lettre de M. de Morard [1]?

DE CHANTELAUR.

Pourquoi?

DE MORARD.

Oh! ça ne fait rien!...

DE CHANTELAUR.

N'est-ce pas?... Ça n'en valait pas la peine?

RENÉE, *à part.*

Par exemple!

1. Dans cette lettre, Morard demandait à Chantelaur la main de sa sœur Renée.

LA MARQUISE.

Comment?

DE MORARD.

Pardon!

DE CHANTELAUR, *embarrassé.*

Je veux dire que... rien ne pressait. (*A part.*) Qu'est-ce qu'il a bien pu m'écrire?

DE MORARD.

Tu as peut-être pensé qu'il valait mieux traiter cette affaire de vive voix?

DE CHANTELAUR.

Oui, c'est cela, précisément!... Je l'ai pensé!... Nous en parlerons plus tard, demain...

DES VERGETTES.

Alors, mon cher ami, les royalistes ne sont pas nombreux à Bombignac? Voyons, combien avez-vous enlevé de voix!

DE CHANTELAUR.

De voix?... Ne m'en parlez pas!... (*A part.*) Ça me fera plaisir!...

DE MORARD.

Bah!... avec nous, pas de fausse honte!

DES VERGETTES.

Cent?... Cent cinquante?

DE CHANTELAUR.

Deux cent vingt-cinq!... (*A part.*) Au petit bonheur!...

LA MARQUISE.

C'est maigre.

DE CHANTELAUR.

Parbleu!... Marquise, j'aurais bien voulu vous y voir!...

LA MARQUISE, *sèchement.*

Il est évident que je ne m'y serais pas prise de la même manière!...

DE CHANTELAUR, *à part.*

Mais qu'est-ce qu'elle a donc?

HÉLÈNE, *bas à la marquise.*

Que veux-tu dire, maman?

LA MARQUISE, *bas à Hélène.*

Rien!... plus tard!...

(*Elles parlent bas toutes les deux.*)

DES VERGETTES, *à Chantelaur.*

Ah! si vous vous étiez présenté ici!... Enfin, il n'a pas voulu!... A propos, et mon cousin?... Vous l'avez vu?

DE CHANTELAUR.

Quel cousin?...

DES VERGETTES.

Mon cousin Tancrède de Coutras, qui habite Bombignac... dont je vous ai remis l'adresse...

DE CHANTELAUR, *à part.*

Fichtre!...

DES VERGETTES.

Et que vous m'aviez promis...

DE CHANTELAUR.

Ah! oui. Très bien, je me rappelle.

DES VERGETTES.

Ce cher cousin!... Comment va-t-il?

DE CHANTELAUR.

Il est mort!... (*A part.*) Vlan!

DES VERGETTES.

Ah! bah!

DE CHANTELAUR, *à part*

Ça coupe court à tout!...

DES VERGETTES.

Lui qui était bâti pour vivre cent ans!

DE CHANTELAUR.

Qu'est-ce que vous voulez?

DES VERGETTES.

Oui, je sais bien que ça n'est pas de votre faute!... (*Prenant son chapeau.*) Allons!... Adieu!...

DE CHANTELAUR, *l'arrêtant.*

Comment? vous partez?... Où allez-vous?

DES VERGETTES.

Dame!... je vais prendre le deuil!...

DE CHANTELAUR.

Bah! rien ne presse!

DES VERGETTES.

Au surplus!... Il n'était mon cousin qu'au dix-huitième degré.

DE CHANTELAUR.

Hé bien, alors!...

DES VERGETTES.

Et nous ne nous voyions que tous les sept ou huit ans.

DE CHANTELAUR.

Oui! Eh bien! un peu de plus, un peu de moins!... Vous voyez... tout s'arrange!...

(Calmann-Lévy, éditeur.)

Tout change ! Les gouvernements passent, les peuples disparaissent, les mondes s'écroulent !.. La belle-mère reste ! C'est la pierre angulaire de la société !

Alexandre Bisson

("Les Surprises du divorce", Acte I, scène 2)

PORTO-RICHE

Georges de Porto-Riche, né à Bordeaux en 1849.

La Chance de Françoise, 1888; *l'Infidèle*, 1890; *Amoureuse*, 1891; *le Passé*, 1897.

M. Georges de Porto-Riche est le poète de l'amour. Il étudie la passion en elle-même sans se soucier des effets sociaux ou domestiques qu'elle peut avoir, la passion irrésistible, fatale, dont les ravissements sont divins et dont les peines sont exquises. Cet amour n'est pourtant pas tout à fait celui qu'avaient peint les romantiques, Musset par exemple et George Sand : d'abord il ne déclame ni ne moralise; ensuite, il est plus délicat, plus recueilli, plus secret, il a des joies plus subtiles et de plus ingénieuses souffrances. *Amoureuse* et *le Passé* méritent une place à part dans le théâtre contemporain pour ce que la psychologie sentimentale y a de profond et de douloureux.

AMOUREUSE

[Etienne Fériand s'est marié, voilà huit années, à Germaine; celle-ci l'accapare tout entier, le captive de sa tendresse jalouse et avide. Plus âgé, déjà mûr, Etienne avait cru que le mariage lui laisserait la paix du travail. Il est las d'un amour qui consume son temps et ses forces. Et cependant il écoute chaque fois l'appel de Germaine; mais, chaque fois qu'il a succombé, il se venge sur la tentatrice en lui adressant de dures paroles. Le plus mince incident fera éclater entre eux une scène violente. Etienne, qui devait partir pour Florence comme représentant de la science française à un congrès, a été retenu par sa femme. Il voudrait du moins passer la soirée au théâtre; mais il apprend que Germaine a cédé leur loge. C'est là-dessus que s'engage la scène.]

Je ne me rappelle plus — et Porel qui monta courageusement cette comédie pourrait seul bien préciser mes souvenirs. Amoureuse fut conçue et écrite en quelques mois. La pièce n'était pas commencée en Janvier 91 et la première en fut donnée vers la fin d'avril de la même année. Le jour de la lecture cinq actes, mes actes, et deux seulement étaient prêts. Le reste fut achevé au cours des répétitions, tantôt chez moi, tantôt au café Voltaire, au foyer de l'Odéon.

Georges de Porto-Riche

DEUXIÈME ACTE

SCÈNE VI

GERMAINE, ÉTIENNE.

. . . .

ÉTIENNE.

Ah! quel dommage! Je n'ai pas de chance aujourd'hui.

GERMAINE.

Si je m'attendais à ce regret!... Comment prévoir que tu serais aussi vexé?

ÉTIENNE, *stupidement.*

J'ai bien le droit d'aimer la musique!

GERMAINE.

Nous avions décidé de ne pas sortir.

ÉTIENNE.

Ce n'est pas une raison; on ne se presse pas tant.

GERMAINE.

Tu m'avais promis ta soirée.

ÉTIENNE.

On laisse aux gens la possibilité de changer d'idée. Ah! tu ne perds pas de temps, toi, sapristi! Toujours la même, et par-dessus le marché, tu me ris au nez, tu te moques de moi.

GERMAINE.

Tu fais une si drôle de tête aussi!

ÉTIENNE.

Je suis coffré, n'est-ce pas? Ça t'amuse. Soit! Nous passerons la soirée ensemble. Ah! quelle vie!

GERMAINE.

Tu recommences, tu veux encore me faire souffrir.

ÉTIENNE.

Et moi, crois-tu donc que je ne souffre pas? Je suis méchant, j'en conviens, mais je suis malheureux.

GERMAINE.

Tu es malheureux? C'est trop fort: que t'ai-je fait?

ÉTIENNE.

Tiens, ne me force pas à parler.

GERMAINE.

Explique-toi, tu m'ennuies à la fin. Qu'est-ce qu'il y a?

ÉTIENNE, *se levant avec colère et jetant sa serviette sur la table.*

Il y a que j'en ai assez, que je suis à bout et que je me révolte. Oui, je suis las de ta tendresse absorbante, exagérée, de ton despotisme d'être faible, de tes persécutions sentimentales. J'étouffe moralement et matériellement, je veux être libre.

GERMAINE.

Tu es libre.

ÉTIENNE, *avec haine, avec emportement.*

Non, car je ne suis jamais ma fantaisie, car si je fais quelquefois ce que je veux, je ne fais jamais ce qui me plaît, ce que je rêve de faire. Ma liberté, je ne l'ai pas, je la prends, je la vole. Je ne la tiens même pas de ton consentement, mais de mon égoïsme et de ma cruauté. Hélas! j'ai toujours l'air coupable quand je suis content. Mes plaisirs ressemblent à de mauvaises actions. Sois franche, ta jalousie s'accommode mal de mes accès d'indépendance, et je les expie chaque fois par tes larmes, tes transports et tes récriminations.

GERMAINE, *se levant à son tour.*

Tais-toi, c'est atroce. Je sais ce que tu vas dire, ne continue pas.

ÉTIENNE.

Quand je pense que j'en suis réduit à écrire mes

lettres dans un café pour ne pas être questionné; que j'en arrive à descendre dans la rue sans motif, sans but, pour me soustraire à ta tyrannie, par instinct de conservation! Dieu me préserve de tomber malade, je serais ton prisonnier! Jamais je n'ai vu une liaison pareille. Ma vie se passe à vouloir t'échapper, la tienne à vouloir me prendre. Que t'importent mes ambitions et mes rêves? Tu n'y comprends rien. Quand puis-je travailler ici? Toutes nos heures sont dévorées par des disputes et des réconciliations. Et pourtant mes mensonges écartent bien des tempêtes.

GERMAINE.

Tes mensonges?

ÉTIENNE.

Oui, je mens souvent, je dissimule, j'altère un tas de choses.

GERMAINE.

Pour avoir la paix?

ÉTIENNE.

C'est ta faute. Grâce à ta nature soupçonneuse, le mensonge est maintenant installé dans mon existence, et cela de telle façon que, si demain je prenais une maîtresse, je n'aurais rien à changer à mes habitudes.

GERMAINE.

Ah! Tu es le plus malheureux des hommes, je le reconnais; mais quand on est aussi lâche, on n'est pas à plaindre.

ÉTIENNE.

Insulte-moi, si tu veux. Cette fois, tu n'exploiteras pas ma colère, je t'en préviens, tu ne réussiras pas à en tirer un repentir caressant, une heure de lâcheté amoureuse. Au surplus, mon emportement est un détail et toutes tes larmes ne changeront pas les choses; ce qui est grave, ce n'est pas ce que je dis, c'est ce qui est.

GERMAINE.

Oui: c'est ce qui est.

ÉTIENNE.

Je suis ton mari, tu es ma femme; je devrais m'incliner. Je n'aurai jamais le courage de te quitter, n'est-ce pas? Je me connais; alors à quoi bon? autant me résigner tout de suite. Je t'appartiens; c'est ton droit d'espionner ma vie, de contrôler mes actions, d'épier mes gestes, de fouiller dans mon cerveau comme dans ces tiroirs. Tu peux, s'il te plaît, tant qu'il te plaît, m'interroger, m'approuver, me blâmer. Je n'ai qu'à courber la tête, car cette maison est la nôtre, ces meubles sont les tiens, mes livres sont à toi. Ma fortune, mon nom, mes amitiés, mes haines, tout cela est à nous deux ici, je n'ai plus rien à moi seul, rien! C'est ton droit d'interrompre ma tâche, de t'asseoir à ma table de travail, de me traquer de chambre en chambre, de m'imposer ta présence, ta conversation et tes épanchements, c'est ton droit!

GERMAINE.

Ce n'est pas une question de droit, mon ami, c'est une question d'amour.

ÉTIENNE.

Eh! je n'en suis pas moins ta victime, ta victime depuis huit ans.

GERMAINE.

Depuis huit ans?

ÉTIENNE.

Oui, et mon supplice n'est pas fini.

GERMAINE.

Quelle trahison!

ÉTIENNE.

Longtemps encore, il nous faudra accomplir côte à côte tous les actes de la vie quotidienne, jusqu'aux plus grotesques, mêler nos habitudes, nos intérêts et nos déceptions. Nous sommes condamnés l'un à l'autre et nous parlerons d'amour éternellement, tous les jours.

GERMAINE.

Et tous les soirs.

ÉTIENNE.

Ah! que m'importe la nuit! J'aime encore mieux donner mon corps que ma pensée.

GERMAINE.

Tu ne renies pas ces heures-là, c'est étonnant.

ÉTIENNE.

Je les bénirais peut-être, ces heures, si tu n'étais pas toujours la première à les souhaiter.

GERMAINE.

Tu mens.

ÉTIENNE.

Si tu n'en diminuais pas le prix par la hâte de tes consentements, si tu laissais quelquefois mon désir rôder autour de toi.

GERMAINE.

Je te défends de poursuivre.

ÉTIENNE.

Ah! tu as raison. Tu n'es pas fière.

GERMAINE.

Tu mens, ce que tu dis est un mensonge abominable. Ce n'est pas mon désir qui mendie, c'est le tien. Oui, c'est toi qui...

ÉTIENNE.

Parce que tu es triste, parce que je suis vaincu.

GERMAINE.

Parce que tu es bon?

ÉTIENNE.

Oui, le plus souvent ma tendresse est une capitulation.

GERMAINE, *éclatant.*

Mais, misérable! tu savais que je t'aimais, il ne fallait pas m'épouser.

ÉTIENNE.

J'ai eu tort.

GERMAINE, *avec douleur, avec indignation.*

Tu avais plus de trente ans, j'en avais vingt. On réfléchit, surtout quand on doit être aussi implacable. Je t'ai dit que je t'adorais, pourquoi m'as-tu prise? Pourquoi as-tu été bon et faible? Pourquoi m'as-tu laissée croire à ton amour? Pourquoi m'as-tu menti, trompée? Pourquoi n'as-tu pas été cruel tout de suite? Pourquoi as-tu si longtemps attendu pour m'apprendre la vérité?

ÉTIENNE.

J'ai eu tort.

GERMAINE.

Mais voilà. Tu n'es qu'un vaniteux au fond, un homme à femmes. Tu voulais être aimé.

ÉTIENNE.

Oui, mais pas tant que ça!

GERMAINE.

Je t'ai donné plus que tu ne demandais?

ÉTIENNE.

Justement.

GERMAINE.

Pauvre homme! Je t'aime trop et tu ne m'aimes pas assez, voilà mon crime.

ÉTIENNE.

Voilà notre misère.

GERMAINE.

Peu importe! Cet amour dont tu ne veux plus aujourd'hui, cet amour que tu salis, puisque tu l'as encouragé et partagé, tu as perdu le droit de me le reprocher.

ÉTIENNE.

J'en conviens.

GERMAINE.

Et d'ailleurs, en admettant que tu ne l'aies ni encouragé, ni partagé, de quoi donc suis-je si coupable? Alors, parce que je suis ta femme, je ne dois pas t'aimer? Parce que je t'ai apporté la pudeur, la jeunesse et le dévouement, parce que je n'ai pas traîné dans les bras de dix hommes avant de te renconter, il m'est défendu de te parler d'amour? Ce que vous réclamez, ce que vous implorez de la dernière des filles, vous le refusez de nous autres. Mais je n'en suis pas moins désirable parce que je n'appartiens qu'à toi, je ne vaux pas moins parce que je t'aime davantage!

ÉTIENNE.

Tu as raison, tu as raison.

GERMAINE.

Hélas! on devrait dire au jeunes filles que l'amour et le mariage sont deux choses différentes, qui ne vont pas ensemble. Elles choisiraient avant, ou elles feraient comme vous, elles aimeraient d'abord et se marieraient ensuite. Tu m'as prise, n'est-ce pas? pour tenir ta maison, surveiller les domestiques et apaiser tes sens à l'occasion. Je suis une manière de servante ici. Ah! Tu comprends l'amour à l'état d'aventure, de plaisir, comme un sentiment de luxe; mais dans le mariage, dans cette vie pacifique où on se soigne, où on calcule, où on s'occupe de sa fortune et de sa carrière, tu le considères comme une chose déplacée, insupportable et, si tu l'osais, tu dirais impudique. Mais, mon pauvre ami, sache-le bien, si j'avais dû faire un mariage de raison, je ne t'aurais jamais épousé.

ÉTIENNE.

Et pourquoi donc?

GERMAINE.

J'aurais trouvé mieux, et facilement. Ma fortune mon nom, mon âge, me permettaient de choisir et d'attendre.

J'ai refusé des hommes plus riches, plus chics et plus célèbres que toi.

ÉTIENNE.

C'est dommage.

GERMAINE.

Tu n'as jamais été un savant pour moi, tu es l'homme que j'aime.

ÉTIENNE.

Je reconnais bien là ton égoïsme.

GERMAINE.

Un mariage de raison avec toi? Tu n'y songes pas. Si c'est là ce que tu me proposes aujourd'hui, il est trop tard, mon petit.

ÉTIENNE.

Tant pis pour nous alors.

GERMAINE.

Il est trop tard, car depuis huit ans, mensongère ou non, ma vie a été une vie d'amour. Un mariage de raison? La belle existence que tu m'offres! Parbleu, ça ferait ton affaire. Je nous vois tous les deux : nuit et jour tu t'enfermerais dans cette chambre avec tes paperasses, et moi, je serais seule ou je cultiverais des amitiés utiles. Nous serions pareils aux autres. Nous parlerions d'argent, de santé; au besoin je ne t'aimerais pas, mais j'accepterais tes caresses; sans avoir l'amour pour nous absoudre, nous serions attachés, liés physiquement et moralement jusqu'à la mort. Tu serais cet homme et je serais cette femme? Allons donc! c'est répugnant; et je plains deux êtres qui vivent ensemble de la sorte. Ce ne sont pas deux amis qui se soutiennent, ce sont deux associés qui intriguent.

ÉTIENNE.

Pas toujours, tu exagères.

GERMAINE.

Pour ma part, je te le répète, je repousse cette union

misérable, et je reste ce que je suis, amoureuse et romanesque. Je m'estime davantage avec les défauts que tu condamnes qu'avec les qualités que tu demandes.

ÉTIENNE.

Orgueilleuse!

GERMAINE.

Je t'obsède, je t'accapare, je trouble à chaque instant ta pensée, j'en conviens. Je suis tyrannique, jalouse, exaspérante, je le reconnais. Toute mon intelligence est d'accord avec toi, mais mon cœur et mon corps protestent, t'accusent, te trouvent injuste. La souffrance est plus forte que tous les raisonnements, vois-tu. Puis, qu'est-ce que la gaucherie de mon amour à côté de la pauvreté du tien? Ne suis-je pas une amie bonne et fidèle? Ne t'ai-je pas consolé aux heures de découragement? Serais-je aussi défiante, aussi importune, si tu ne prenais pas plaisir à entretenir mes inquiétudes par ta coquetterie ou ton indifférence? Serais-je aussi ridicule, si tu ne me froissais pas publiquement par tes sarcasmes continuels? Sois meilleur et je ne prêterai pas à rire. Apprends-moi à t'aimer, puisque je ne sais pas. Rassure-moi, traite-moi en camarade, ne sois pas toujours si absorbé, donne-moi du temps comme aux enfants, et, tu verras, je serai modérée, intelligente, pratique même. La vie de tous les jours te pèsera moins, je respecterai ton travail et tu seras peut-être heureux... Moi qui croyais que tu l'étais !

(*Elle fond en larmes; un silence.*)

ÉTIENNE.

Ne pleure pas, voyons.

GERMAINE.

Je me disais : Il ne m'aime pas autant que je l'aime, mais il éprouve quelque douceur à m'avoir auprès de lui. Je me suis trompée. Tu te tais? Mais réponds-moi donc quelque chose?

ÉTIENNE.

Que veux-tu que je te réponde? Tout ce que tu dis est

juste et je te plains profondément. Mais j'ai quarante-trois ans, je ne suis pas un homme qui te hait, je suis un homme qui défend son travail. Tu auras beau faire, on aime comme on peut. Que diable, on n'a pas toujours de l'exaltation sur soi!

GERMAINE.

Tu ne penses pas ces choses, ce n'est pas possible, tu ne les penses pas. Ou alors, dis-moi la vérité, tu aimes une autre femme.

ÉTIENNE, *levant les bras au ciel.*

Ah! grand Dieu, non!

GERMAINE.

Ainsi, je dois te croire, tu ne m'aimes plus, tu ne m'as jamais aimée? Mon bonheur reposait sur un malentendu, j'étais dupe... Quelle effroyable révélation!

ÉTIENNE.

Voyons.

GERMAINE.

De la pitié, des semblants d'amour, voilà tout ce que j'ai eu de toi, même dans les premiers temps.

ÉTIENNE.

Je ne dis pas cela.

GERMAINE.

Tu vois bien que j'ai raison de ne pas te croire!

ÉTIENNE.

Je t'en prie.

GERMAINE.

Tu te trompes peut-être sur toi-même? Réfléchis... Tu m'aimes peut-être encore un peu?

ÉTIENNE.

Est-ce que je sais?

GERMAINE.

Oui ou non, est-ce que tout est fini?

ÉTIENNE, *durement.*

Et quand cela serait?

GERMAINE.

Tu peux faire une supposition pareille?

ÉTIENNE.

Admettons que j'aie changé, admettons que je ne sois plus le même homme. Malgré ta jeunesse, ta beauté, ta droiture, toutes tes qualités, admettons qu'au bout de huit ans de mariage j'en sois arrivé à l'indifférence complète, absolue... Eh bien, après?

GERMAINE.

Après?

ÉTIENNE.

Quel serait mon crime? Je ne suis pas responsable de mes sentiments. Je te dois compte de mes actes, non pas de mes pensées; ce qui se passe en mon cœur ne te regarde pas, ça ne regarde personne. J'étais absurde tout à l'heure, en disant le contraire. Mon cerveau m'appartient, mon cerveau est à moi!

GERMAINE.

C'est juste, je m'incline. Mais puisque je t'ai perdu, puisque le mensonge dans lequel j'ai vécu ne peut pas continuer, puisque l'illusion est détruite, ma vie est finie. Je n'ai plus de raison d'être à présent; autant me tuer.

ÉTIENNE.

Tu es folle.

GERMAINE.

Oui.

ÉTIENNE.

Te tuer?

GERMAINE.

Oui, je me tuerai.

ÉTIENNE, *avec ironie.*

Pour ça?

GERMAINE.

Pour ça.

ÉTIENNE.

C'est trop fort! Ne peux-tu te contenter de la part de toutes les femmes? Nous sommes dans le mariage, restons-y.

GERMAINE.

J'ai eu plus qu'une autre ou j'ai cru avoir plus qu'une autre, je ne veux pas moins.

ÉTIENNE.

Mais si tu te tuais, on dirait!...

GERMAINE.

Je te jouerais un mauvais tour, n'est-ce pas?

ÉTIENNE.

Tu peux bien te supprimer sans te tuer.

GERMAINE.

Rester dans la maison sans souffrir ni penser? Etouffer mon cœur pour ta commodité? Hélas! je ne peux pas. J'aime mieux être morte.

ÉTIENNE.

Te tuer! Au fait, c'est logique. La manie de l'amour devait bien te conduire là. Il ne te manquait plus que de finir en héroïne de roman. Tu es complète.

GERMAINE, *avec mépris, avec emportement.*

Tiens, tu ne vaux pas la peine que je me tue pour toi. Rassure-toi, mon ami, je ne troublerai pas ton existence par un souvenir embarrassant, et désormais, je le jure, tu ne sauras plus mes chagrins.

ÉTIENNE.

Tant mieux.

GERMAINE.

Tu es le plus fort aujourd'hui, parce que tu es le moins épris; mais prends garde, la vie a ses revanches. Un jour je peux mettre quelque chose d'irréparable

entre nous, et ce jour-là, c'est toi qui seras malheureux et ridicule.

ÉTIENNE, *haussant les épaules.*

Ce jour-là...

GERMAINE.

Tu ne resteras pas longtemps ma victime, je te le promets... Ah! je te gêne! Eh bien, un homme te débarrassera de moi.

ÉTIENNE.

Tu me menaces?

GERMAINE.

Oui, je te menace.

ÉTIENNE.

Alors, tu me poses ce dilemme : ou tu seras fou d'amour ou tu seras trompé... Je suis désolé, ma chère enfant, mais je n'ai pas le choix.

GERMAINE.

Tais-toi, Étienne, ne me défie pas. Tu ne me connais pas bien... Je suis capable d'une folie!

ÉTIENNE, *prenant son chapeau.*

A ton aise! En attendant je vais dîner dehors.

GERMAINE, *avec désespoir.*

Étienne!

ÉTIENNE, *le chapeau sur la tête.*

Bonsoir. Ce n'est pas le tout de vouloir tromper son mari, ma petite, encore faut-il en avoir envie.

GERMAINE.

Prends garde!

(Ollendorff, éditeur.)

RICHEPIN

Jean Richepin, né à Médéa (Algérie) en 1849.

La Glu, 1881 ; *Nana-Sahib*, 1883 ; *Monsieur Scapin*, 1886 ; *le Flibustier*, 1888 ; *Par le glaive*, 1892 ; *Vers la Joie*, 1894 ; *le Chemineau*, 1897 ; *les Truands*, 1899 ; *la Gitane*, 1900 ; *Don Quichotte*, 1905.

Ne demandons à M. Richepin aucune analyse de sentiments, aucune étude de caractère ou de mœurs, ni même rien qui soit réel et vivant. Ce n'est qu'un artiste. Mais c'est un artiste admirablement doué, et nul autre poète contemporain ne l'égale pour la fécondité du verbe et l'opulence de la rhétorique. A ses grands drames, tout brillants de riches décors et de magnifiques tirades, on peut préférer des œuvres telles que *le Chemineau*, dans lequel il y a beaucoup moins de prestiges, plus de sincérité et de véritable poésie.

NANA-SAHIB

[Le prince indien Nana-Sahib sert ostensiblement les Anglais et maltraite ceux de sa race. Mais ses cruautés elles-mêmes ont pour but d'exciter le peuple, et, le moment venu, il se mettra à la tête des insurgés. — Dans la scène suivante, on a amené devant le gouverneur anglais un yogui qui prêche la révolte au milieu d'une fête.]

DEUXIÈME TABLEAU

SCÈNE III

NANA-SAHIB, LORD WHISLEY, TIPPOO-RAI, VIÇVAMI, GAMAVAT, ÇIMROM, *Miss* ELLEN, *Officiers anglais*, *Cipayes*, *Guerriers Mahrattes*, *Soudras*, *Femmes*, *Enfants*, *Peuple*, LE YOGUI.

. . . .

NANA-SAHIB, *forçant le yogui à s'agenouiller.*

Mylord, ce fou déclame

Contre nos bienfaiteurs. Jamais dans mes Etats
Je ne laisse impunis de pareils attentats.

LA FOULE, *furieuse.*

Oh ! oh !

NANA-SAHIB.

J'étranglerai plutôt son cri d'alarme
Moi-même dans sa gorge.
(*Il le jette à terre en le prenant à la gorge.*)

UNE VOIX DANS LA FOULE.

Oh! sacrilège! Aux armes!

UNE AUTRE.

Aux armes!

UNE AUTRE.

Vengeons-nous!

UNE AUTRE.

Oui, oui!
(*La foule s'avance menaçante.*)

LORD WHISLEY.

Repoussez-les,
Sergent!

LA FOULE.

Mort au tyran!

LE SERGENT, *frappant la foule à coups de canne.*

Place!

LA FOULE.

Mort à l'Anglais!

LE SERGENT, *à un soudra, le menaçant de son revolver.*

Toi, si tu bouges!

LE SOUDRA.

Quoi? tu crois donc que nous sommes
Des lâches?

LE SERGENT.

Oui.

LE SOUDRA, *lui arrachant son arme.*

Non. Tiens!

(*Il le tue.*)

NANA-SAHIB, *d'une voix tonnante.*

Enfin voilà des hommes!

LORD WHISLEY, *au milieu de la stupéfaction générale.*

Quoi! je ne comprends pas.

DJAMMA.

Ah! je le comprends, moi!

LA FOULE, *effarée.*

Quoi? que dit-il?

NANA-SAHIB.

Je dis que je suis votre roi,
Que j'ai hâté le jour où ma race endormie
Devait se réveiller de sa longue infamie,
(*Il tire son sabre et le brandit.*)
Que pour aurore il a mon sabre étincelant,
Et je dis que c'est moi le moissonneur sanglant.

LE YOGUI.

Rouge Siva, t'aurais-je enfin trouvé ton prêtre?

(*Les rajahs et les cavaliers mahrattes tirent leurs sabres.*)

LE YOGUI ET LA FOULE.

Vive Nana-Sahib!

LORD WHISLEY, *aux cipayes.*

Soldats, feu sur ce traître!

NANA-SAHIB, *aux cipayes.*

Soldats, rappelez-vous vos serments conjurés!
Tout ce que j'ai promis sera fait, vous verrez.

LORD WHISLEY.

Feu donc!

NANA-SAHIB, *courant à eux et s'offrant aux fusils braqués.*

Rappelez-vous !... La liberté !... Les grades !...
Voici l'occasion. N'est-ce pas, camarades ?

(*Les cipayes relèvent leurs armes.*)

Va, ces gens sont à moi, mylord. Je ne crains rien.
Frères, emparez-vous des Anglais !

(*Les cipayes désarment le gouverneur et les officiers anglais.*)

Tu vois bien.
Ah ! c'est que j'ai longtemps préparé la révolte.
Ma haine est un verger. Aujourd'hui j'y récolte.
Mais par quels soins jaloux j'ai fait mûrir le fruit !
Ma haine est un palais patiemment construit ;
Mais, avant d'en dresser les hautaines murailles,
Quels travaux souterrains pour fouiller ses entrailles !
Ainsi qu'un ouvrier dans l'ombre enseveli,
Je travaillais tout seul, par ma tâche sali.
Moi rajah, je faisais des besognes d'esclave.
Du sang ! Du sang ! Il faut du sang ! Que je m'y lave !
Comme toi, pauvre ascète, à force d'âpre orgueil
J'avais rendu mon cœur plus muet qu'un cercueil,
Pour qu'à toute souffrance il parût insensible.
Mais toi, c'était ta chair que tu donnais pour cible
Aux flèches de la pluie, aux glaives du soleil,
Et ton âme dormait d'un mystique sommeil.
C'est sur mon âme, à moi, que les coups faisaient rage.
Tu buvais l'eau du ciel. Moi je buvais l'outrage.
De hontes, de mépris, d'opprobres j'ai vécu,
En valet du vainqueur et bourreau du vaincu.
Je baisais cette main qui nous forgeait des chaînes.
Et même, pour presser les vengeances prochaines,
Je rendais plus cruelle encor sa cruauté.
J'ai tant chargé la mine, aussi, qu'elle a sauté !
O mon peuple, à présent comprends-tu ma colère ?
Dans l'esclavage heureux tu pouvais te complaire.
Je ne l'ai pas voulu. Je t'ai martyrisé.
J'ai fait le joug si lourd que ton front l'a brisé.
Ah ! nous avons subi tous deux un sort atroce,
Moi de te voir rampant, toi de me voir féroce.

Ce palais de ma haine est un noir bâtiment
Dont les fondations ont la mort pour ciment.
Mes crimes et vos deuils en ont sculpté la porte.
Mais puisqu'il est debout, ô mon peuple, qu'importe !
O palais monstrueux, palais resplendissant
Dont les pieds ont germé dans des mares de sang,
O palais de ma haine, enfin je te contemple,
Comme un dieu réveillé qui marche dans son temple !

(Fasquelle, éditeur.)

LE CHEMINEAU

[Le chemineau a séduit un fille de ferme, Toinette, qui veut le retenir auprès d'elle ou se faire emmener par lui.]

PREMIER ACTE

SCÈNE VIII

. . . .

TOINETTE, *encore à demi pâmée, et se reprenant peu à peu.*

Ah! chemineau, tu sais, bien mieux que nos garçons,
Parler en mots jolis cueillis dans tes chansons.
Tu sais en cajoler, de voix câline et tendre,
Mon cœur qui s'apprivoise au miel de les entendre.
Comme par tes chansons, je me laisse griser
Par ces mots, qui toujours s'achèvent en baiser ;
(*Avec mélancolie.*)
Mais, comme elles, le vent qui passe les emporte.

LE CHEMINEAU.

Qui te l'a dit ? Et quand ce serait vrai, qu'importe
Si les mots sont jolis, si la chanson te plaît,
Laisse-t'en cajoler jusqu'au dernier couplet.
Profite du bon temps que le hasard t'amène.
C'est toujours ça de pris sur la misère humaine.
Prends-le, reconnaissante, et n'ouvre pas la main
Pour qu'aujourd'hui s'envole en songeant à demain.

TOINETTE, *de plus en plus attristée.*

Tu n'y songes jamais, toi!

LE CHEMINEAU.

Jamais. Pourquoi faire?
Demain vient comme il veut. Bien? Mal? C'est son [affaire.
Qu'il m'arrive en habit de deuil ou de gala,
Je n'y peux rien. J'attends, pour agir, qu'il soit là.
Alors, s'il est en noir et s'il a triste mine,
Aux plus clairs souvenirs d'hier je l'illumine,
Et, s'il est beau, joyeux, pareil à celui-ci,
Je ne m'occupe qu'à le fêter, sans souci
De tout ce qui me reste à vivre dans la dure,
Et je m'emplis le cœur de bon, tant que ça dure.

TOINETTE.

Ça durerait toujours, si tu voulais.

LE CHEMINEAU.

Comment?

TOINETTE.

Tu ne devines pas?

LE CHEMINEAU.

Non.

TOINETTE, *avec une ardeur persuasive.*

Mais, en nous aimant
Demain comme aujourd'hui, pour toute l'existence.
On gagnerait à deux le gîte et la pitance.
Tes cent francs grossiraient, le maître t'engageant
A l'année. On mettrait de côté son argent.
Un beau jour on aurait à soi son bout de terre,
Son foyer.

LE CHEMINEAU, *en un sourd éclat de rire.*

Ah!

TOINETTE.

Pourquoi ris-tu?

LE CHEMINEAU, *riant tout à fait.*

Propriétaire,

Moi! Possesseur d'un champ! Clos dans une maison!
Pourquoi pas me fourrer tout de suite en prison?
C'est ça, ta chose grave?

TOINETTE.

Oui.

LE CHEMINEAU.

Mâtin! Plus que grave.

TOINETTE, *avec une expression désespérée.*

Oh!

LE CHEMINEAU.

Sûr. Prendre racine au sol, comme une rave,
Moi qui depuis trente ans ne reste nulle part...

TOINETTE.

Et qui rêves déjà de ton prochain départ,
N'est-ce pas?

LE CHEMINEAU, *détournant la tête.*

Oh! non...
(*Toinette se met à sangloter tout bas*).
Quoi! Tu pleures?

TOINETTE.

Oui, je pleure
Tu vas partir! Qui sait? Peut-être tout à l'heure.

LE CHEMINEAU.

Mais non, Toinette.

TOINETTE.

Si. Je le lis dans tes yeux.
Voulant te retenir, j'ai parlé de mon mieux;
Et c'est ça justement, par peur d'être en servage,
Qui te remet au cœur ton humeur de sauvage.
Oh! pardon! J'avais tort de te parler ainsi.
Non, non, tu n'es pas fait pour demeurer ici,
Pas plus qu'ailleurs. Chacun doit suivre sa nature.
La tienne, c'est d'aller, fier, libre, à l'aventure.

Mais tu peux avec toi m'emmener par la main,
Et j'irai n'importe où, quel que soit le chemin,
Mon chemineau, mon tant aimé, mon bien, mon maître!

LE CHEMINEAU.

Ah! mignonne, accepter, ce serait te promettre,
Pour de rares moments bons, trop de mauvais pas,
Avec des nuits sans gîte et des jours sans repas,
Et le ventre qui crie et le cœur qui se serre.
Moi, mon cuir est tanné par ce vent de misère;
A toi, bouton de rose, il serait hasardeux.

TOINETTE.

Non, mais brise d'avril, s'il souffle sur nous deux.

LE CHEMINEAU.

Es-tu gentille ! Quel regard soumis et tendre!
Et ces mots de bonté, qu'il fait bon les entendre!
Jamais on ne m'a dit des mots pareils, jamais.

TOINETTE.

On ne te dira plus que ceux-là désormais.
Car tu m'emmènes, oui, tu m'emmènes! Regarde
Je suis prête. Je n'ai besoin de rien.

(*Elle a couru à droite faire un petit paquet de ses hardes.*)

LE CHEMINEAU, *a part, à mi-voix.*

Prends garde,
Toi, chemineau. Voici tes pieds comme perclus.
Si tu ne pars pas seul, tu ne partiras plus.

TOINETTE.

Que dis-tu loin de moi, tout bas?

LE CHEMINEAU.

Oh! rien qui vaille,
Que, si l'on m'a payé, c'est pour que je travaille,
Que je redois un bout de chanson aux amis.
Et que j'y vais.

TOINETTE.

Mais tu m'emmènes, c'est promis.

LE CHEMINEAU.

Oui.

TOINETTE.

Quand?

LE CHEMINEAU.

J'ignore... Tiens! Mets donc dans ton corsage
Mes cent francs.

TOINETTE.

Es-tu fou?

LE CHEMINEAU.

Du tout, je deviens sage.
Ils n'auraient qu'à tomber de ma poche en fauchant.

TOINETTE.

C'est vrai.

LE CHEMINEAU.

Garde-les-moi jusqu'au retour du champ.

TOINETTE, *rieuse.*

Je te les rendrai, va, tu sais, je suis honnête.

LE CHEMINEAU, *même jeu.*

Pas sûr! Mais tant pis! J'ai confiance, Toinette.
Et pour ma peine, un bon baiser, hein! mes amours?

TOINETTE.

Oh! tant que tu voudras, maintenant et toujours!
(*Ils s'embrassent longuement.*)
(*Regardant vers le côté par où maître Pierre est sorti.*)
Voici le maître qui revient. Sauve-toi vite,
Paresseux!

LE CHEMINEAU.

Je me sauve, oui, oui.
(*A part en s'en allant.*)
Pauvre petite!

(Fasquelle, éditeur.)

MIRBEAU

Octave Mirbeau, né à Travières (Calvados) en 1848.
Les Mauvais Bergers, 1898; *les Affaires sont les Affaires*, 1903; *le Foyer*, 1909.

M. Mirbeau a un talent vigoureux qui ne recule pas devant les brutalités les plus crues; mais, sous ses violences mêmes, percent la tendresse et la pitié. Sa principale pièce, *les Affaires sont les Affaires*, est, sans outrance gratuite, d'un réalisme puissant; elle fait vivre sur la scène une figure tout ensemble individuelle et typique, qu'on peut comparer aux plus fortes créations de Balzac.

LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES

[Isidore Lechat a fait, par des moyens odieux, une grosse fortune dans les affaires. Il veut maintenant marier sa fille Germaine avec le fils du marquis de Porcellet, obligé par ses manœuvres de choisir entre ce mariage et la ruine. Mais Germaine s'est donnée à un jeune chimiste, Lucien, et elle n'a pas de plus cher désir que de quitter la maison paternelle pour vivre avec lui dans une honnête pauvreté. Quand le marquis vient, le couteau sur la gorge, faire la demande en mariage, Lechat appelle sa femme et sa fille.]

TROISIÈME ACTE

SCÈNE III

MADAME LECHAT, GERMAINE, ISIDORE, LE MARQUIS.

(Mme Lechat entre la première... Elle est troublée... regarde avec anxiété le marquis et son mari... Germaine vient ensuite... Au premier coup d'œil jeté dans la pièce, elle a compris qu'il allait se passer quelque chose

Quelque objet qu'on veuille étudier, dans ce pays de France, il faut d'abord partir de ce principe essentiel que tout date de Louis XIV ou de Napoléon 1er. Les idées ont beau changer, les institutions ne changent jamais. Il s'est accompli des choses immenses. L'Europe s'est formée en grandes nations. L'Amérique, l'Australie, l'Asie même la noire Afrique ont pris conquis leur place dans le monde... nos institutions l'ignorent ou elles s'en moquent.. Et tout le monde pousserait des cris, s'il s'agissait d'introduire dans nos lois quelque chose de nouveau, et de mettre d'accord nos institutions avec les nécessités de notre existence changée..

Octave Mirbeau.

d'extraordinaire. Dès leur entrée dans le cabinet, le marquis s'est levé et salue silencieusement... L'anxiété de Mme Lechat grandit à chaque instant... Isidore, lui, a regagné son bureau... avec une expression de triomphe mauvais sur le visage.)

ISIDORE.

Asseyez-vous... mes enfants... Monsieur le marquis de Porcellet a quelque chose à vous dire... (*Elles s'assoient... Lechat resté debout replie le dossier de Porcellet.*) Monsieur le marquis...

LE MARQUIS, *avec un effort et d'une voix un peu sourde.*

Madame... j'ai l'honneur de vous demander, pour mon fils Robert, comte de Porcellet, la main de Mademoiselle Germaine Lechat, votre fille...

(*Germaine tourne la tête vers le marquis et le regarde fixement.*)

MADAME LECHAT, *au comble de la stupéfaction... balbutiant.*

Mais... je... (*Elle ne peut parler... Elle porte ses deux mains à son front... regarde son mari... regarde le marquis... regarde Germaine...*) Plaît-il?...

ISIDORE.

Eh bien... oui... Qu'est-ce que tu as? (*Germaine lève alors des yeux méprisants vers son père.*) On te demande la main de Germaine... Tu n'as donc pas entendu?...

MADAME LECHAT.

Si... si... La tête me tourne...

ISIDORE.

La joie d'une mère, monsieur le marquis... Voyons... remets-toi... sapristi!... (*A sa fille.*) Et toi, Germaine... réponds.

GERMAINE, *elle se lève.*

C'est beaucoup d'honneur... Monsieur... et j'ignore à quoi je le dois... Mais je refuse...

LE MARQUIS, *il se lève.*

Vous refusez, mademoiselle?...

GERMAINE.

Oui... monsieur...

ISIDORE.

Tu refuses?

GERMAINE.

Oui...

ISIDORE, *tout ce qu'il y a de vil et de vulgaire reparaît, en expressions successives, sur sa physionomie.*

Voyons... voyons... Ce n'est pas possible... Monsieur le marquis te demande en mariage pour son fils... en mariage...

GERMAINE.

Je refuse... (*Au marquis.*) Et je regrette que mon père n'ait pas même songé à me consulter avant cette entrevue... Il nous eût évité à tous... une scène pénible et humiliante...

ISIDORE, *avec des expressions basses... des intonations humiliées.*

Mais non... mais non... monsieur le marquis... Ma fille n'a pas entendu... n'a pas compris... L'étonnement, sans doute... la joie... l'orgueil... Elle accepte...

GERMAINE, *plus âpre.*

Je refuse... Pourquoi m'obliger à répéter toujours la même chose?...

ISIDORE.

Ça... par exemple... c'est un peu fort...

LE MARQUIS, *amer et vexé.*

Vous trouvez, sans doute la maison de Porcellet indigne de vous, mademoiselle?

GERMAINE.

Vous vous trompez, monsieur...

ISIDORE.

Parbleu!... Qu'est-ce que je disais?

GERMAINE, *avec tristesse.*

La fille de Monsieur Isidore Lechat n'a pas le droit de trouver indigne qui que ce soit... Non... je refuse... parce que je ne suis pas libre...

ISIDORE.

Pas libre... Qu'est-ce que tu chantes? Puisque ta mère et moi... nous consentons...

GERMAINE.

Je ne suis pas libre!

ISIDORE.

Pourquoi?

GERMAINE.

Je ne puis le dire ici.

ISIDORE, *menaçant.*

Pourquoi? Pourquoi?

GERMAINE.

Tu le veux?

ISIDORE.

Oui...

GERMAINE.

Je ne suis pas libre... parce que j'ai un amant! (*Stupéfaction générale.*)

ISIDORE.

Quoi?... quoi?... Qu'est-ce que tu dis?... Mais non, monsieur le marquis. (*Avec un rire grinçant.*) Vous voyez bien qu'elle plaisante... qu'elle s'amuse... qu'elle ne sait pas ce qu'elle dit... Un amant!... Ma fille!... Ah!... ah!... ah!... Elle est bonne!... (*Il s'avance brusquement vers sa fille, menaçant...*) Ose répéter cela... ose-le... devant ton père...

GERMAINE.

J'ai un amant!... un amant... un amant!... Combien de fois... faut-il donc que je crie?

ISIDORE.

Tu mens... Elle ment... Je vous dis qu'elle ment...

Mais... monsieur le marquis, elle ne connaît personne... elle ne voit jamais personne... Elle ment... (*Changeant de ton brusquement...*) Voyons... ma petite Germaine... maintenant... n'est-ce pas? Tu as voulu nous faire une farce, une bonne farce... On ne te croit pas... Alors dis que ça n'est pas vrai...

GERMAINE.

Et cet amant... je l'ai choisi... et je l'aime... et il est à moi... à moi... Il ne fait point partie d'un marché... il n'est pas l'appoint d'une affaire... Il est à moi... tout entier... il est à moi... librement... (*Au marquis.*) Cela vous étonne monsieur... et je vois que ce n'est point l'habitude, quand on porte le nom de Lechat, d'être une créature qu'on n'achète pas... qui ne se vend pas... mais qui se donne.

ISIDORE, *à sa femme.*

Et toi... qui ne dis rien... qui es là comme une borne... Mais fais-la taire...

MADAME LECHAT, *accablée.*

Que veux-tu que je dise... mon Dieu!

ISIDORE.

Alors... c'est donc vrai?

MADAME LECHAT.

Je n'en sais rien... moi... (*Tout à coup.*) Mon Dieu! mon Dieu!... mon Dieu!... (*Elle pleure.*) Cela devait arriver...

ISIDORE.

Quoi?... Qu'est-ce qui devait arriver?

MADAME LECHAT, *à travers ses larmes.*

Je ne sais pas... je ne sais pas!...

ISIDORE, *marchant dans la pièce, bousculant les meubles.*

Ma fille est folle... ma femme est folle. Elles sont folles toutes les deux!... (*Le marquis se dispose à partir.*) Monsieur le marquis... mais c'est impossible... impos-

sible!... Il y a un malentendu... je vous dis qu'il y a un malentendu!...

LE MARQUIS.

Je n'ai plus qu'à me retirer...

ISIDORE.

Vous avez raison. Cela vaut mieux. Je vais lui parler, moi. (*Le reconduisant.*) Ah! monsieur le marquis... on travaille pour ses enfants... on amasse des millions pour qu'ils soient heureux... on fait de beaux rêves... et voilà... Mais j'arrangerai cela en famille. J'en ai vu bien d'autres, allez!... (*Plus bas.*) Et s'il faut faire encore un petit sacrifice... vous comprenez?... A demain, monsieur le marquis...

LE MARQUIS, *très froid, affectant une dignité très hautaine.*

Il me semble, monsieur, que nous n'avons plus rien à nous dire.

ISIDORE, *regardant le marquis un certain temps... et ouvrant la porte du fond.*

Il vous semble?...

LE MARQUIS.

Oui...

ISIDORE.

Ah!

LE MARQUIS.

Adieu, monsieur!... (*Il va pour sortir. Isidore le retient.*)

ISIDORE.

Dites donc?... L'affaire ne vous paraît plus une bonne affaire?

LE MARQUIS.

Laissons cela, monsieur.

ISIDORE.

Alors... c'est fini nous deux?... (*Silence du marquis.*) Vous croyez ça?... (*Même silence.*) Eh bien... du papier timbré... demain!...

LE MARQUIS.

Comme vous voudrez!...

(*Il sort.*)

ISIDORE, *montrant le poing dans la direction par où le marquis est sorti.*

Canaille!...

SCÈNE IV

LES MÊMES, MOINS LE MARQUIS.

ISIDORE.

A nous deux maintenant!... (*Il vient se planter devant Germaine qui a suivi ses mouvements et qui le regarde avec des airs provocants.*) Et ne me regarde pas... comme ça... misérable!... (*Menaçant.*) A genoux... Tant que tu es... ici... sous mon toit... c'est moi seul qui ordonne... entends-tu?... A genoux... d'abord... Et la porte... après. (*Il empoigne brutalement sa fille par les poignets et veut la forcer à s'agenouiller. Germaine résiste et finit par se dégager.*)

GERMAINE.

Sois tranquille... je m'en irai d'ici... Ne crois pas au moins que c'est toi qui me chasses. Je pars de mon plein gré... Cet incident fatal... nécessaire... n'avance même pas... l'heure de mon départ... Ce que j'ai à dire... ce que j'ai sur le cœur... ça ne sera pas long...

ISIDORE, *levant les bras au plafond.*

Les livres... les sales livres... Voilà ce qu'ils ont fait de ma fille!...

GERMAINE.

Laisse donc les livres... Ce sont pas les livres qui m'ont détachée de toi... c'est toi-même. Ta fille?... Où prends-tu que je sois ta fille? Nous n'avons jamais échangé dix mots. A quoi bon, d'ailleurs? Tu n'aurais rien compris à ce que j'aurais pu dire... et toi... tout ce que tu dis... me dégoûte... me révolte...

ISIDORE, *avec une gouaille colère.*

Oui... oui... je sais... tu méprises les affaires... les affaires... mais pas l'argent...

GERMAINE.

T'en ai-je jamais demandé? Je ne veux pas de tes cadeaux... je ne veux pas de ton argent... je ne veux pas de toi... je ne veux rien de toi.

MADAME LECHAT, *bouleversée.*

Germaine!... C'est ton père!

ISIDORE, *à sa femme.*

Laisse donc... laisse donc! (*A Germaine.*) Ah! ah!... Qui t'a élevée?... qui t'a nourrie?...

MADAME LECHAT, *suppliante.*

Mon ami... c'est ta fille!

ISIDORE, *à Germaine.*

Ton luxe?... tes robes...?

GERMAINE.

Dès que j'ai été en âge de comprendre... dès que j'ai pu me rendre compte d'où il venait, ton luxe... je l'ai répudié... Tes toilettes, je les ai refusées... parce qu'elles me brûlaient la peau... entends-tu?... Parce que tout.. tout ce qu'il y a ici... de la dépouille et des larmes... Voleur... voleur...

MADAME LECHAT, *dans un cri.*

Tais-toi... tais-toi... Ah! malheureuse enfant!...

ISIDORE.

Laisse donc!... Elle est bien trop stupide pour me comprendre... (*Il hausse les épaules les poings serrés.*) Ma parole! c'est elle qui fait l'offensée;... elle nous insulte?... (*Allant à Germaine.*) Tu as autant de toupet que de vice... Comment oses-tu parler, misérable?

GERMAINE.

Je n'ai rien à me reprocher...

ISIDORE.

Alors... tu mentais... tout à l'heure... devant le marquis?

GERMAINE.

J'ai dit la vérité...

ISIDORE, *expression ignoble.*

Un homme... ça, ça ne te dégoûte pas, mamzelle La Vertu?

GERMAINE.

J'aime mieux me donner que me laisser vendre.

ISIDORE.

Assez phraser... assez crâner... J'en ai maté d'autres que toi... J'aurai raison de toi... fille perdue...

GERMAINE.

Tu ne peux rien sur moi...

ISIDORE.

Non?...

MADAME LECHAT.

Mon ami... par pitié!...

ISIDORE, *à sa femme.*

Ah! tu m'embêtes! C'est ta faiblesse qui est cause de tout... Je vais lui apprendre à vivre, à la demoiselle.

(Fasquelle, éditeur.)

CÉARD

Henry Céard, né à Bercy (Seine) en 1851.
Les Résignés, 1859.
Le principal défaut de cette pièce, c'est qu'il y a parfois quelque incertitude soit dans la conduite de l'action, soit dans le caractère des personnages. Elle n'en mérite pas moins de grands éloges pour la finesse de l'analyse, la sincérité de sentiment, la délicate justesse du ton.

LES RÉSIGNÉS

PREMIER ACTE

SCÈNE II

HENRIETTE, MADAME HARQUENIER.

HENRIETTE.

Moi! me marier avec lui! Devenir madame Piétrequin! Vraiment est-ce sérieux, ce que vous me dites là, ma tante?

MADAME HARQUENIER.

Oui, toi. Et ce que je te dis est absolument sérieux. Depuis longtemps déjà, Piétrequin m'avait fait part de ses intentions. L'autre jour encore il m'a écrit, et je lui ai formellement promis qu'il aurait aujourd'hui ma réponse et la tienne. Tout à l'heure, donc, j'espère que tu prendras une résolution courageuse, conforme à tes intérêts et à mes désirs.

HENRIETTE.

Mais, ma tante, je ne l'ai jamais aimé, je ne l'aime pas, moi, monsieur Piétrequin.

MADAME HARQUENIER.

Il ne s'agit pas de savoir si tu l'aimes. L'important, c'est que monsieur Piétrequin est à la tête d'une maison de librairie qu'on dit solide sur le pavé de Paris et en grand accroissement de prospérité. Certes, dans la position que je lui connais, il n'aurait pas été embarrassé de trouver femme ailleurs. Eh bien! non, il n'a pas même cherché! Il sait cependant la dot que je puis te donner : rien, ou à peu près. Mais tu es instruite, bien élevée. Tu sais ce qu'il est, maintenant, convenable de ne plus cacher aux filles. Avec cela, ménagère entendue. Enfin, telle que tu es, c'est toi qu'il préfère à toute autre, c'est toi qu'il demande, et c'est toi qu'il épousera.

HENRIETTE, *debout, et cherchant des ciseaux sur la table.*

Et que m'importe la solidité que vous croyez à sa situation commerciale! Je vous répète, ma tante, que je ne l'aime pas, monsieur Piétrequin.

MADAME HARQUENIER.

C'est un point qui se réglera plus tard. Puisque je te répète qu'il te prend telle que tu es! Il t'irait vraiment bien de faire la difficile! Une honnête fille qu'on épouse sans dot se doit d'aimer son mari, sinon par inclination, au moins par reconnaissance. (*Henriette se rassoit.*) Tu es trop raisonnable pour ne pas comprendre ces choses. Ainsi, c'est entendu, n'est-ce pas? Piétrequin va venir. Tu lui donneras une réponse favorable, et de leur côté, dès leur arrivée, Charmeretz et Bernaud seront officiellement informés de ton mariage.

HENRIETTE.

Vous allez, comme cela, tout de suite, informer Bernaud de mon mariage!

MADAME HARQUENIER.

Eh bien, oui, pourquoi pas?

HENRIETTE.

Je pense à la stupéfaction que va lui causer cette nouvelle. Certes, quand chez nous, un soir de thé dansant, en compagnie de Charmeretz, il nous présenta M. Piétrequin, il ne se doutait guère alors qu'il m'amenait un mari.

MADAME HARQUENIER, *se levant.*

Pourtant, il nous devait bien ce service, après tous les embarras qu'il nous cause.

HENRIETTE.

Lui, ma tante, quels embarras?

MADAME HARQUENIER.

C'est cela, je te conseille de faire l'étonnée. Voyons, toutes les difficultés, que, jusqu'ici, j'ai rencontrées pour ton établissement, toutes les résistances auxquelles je me heurte, en ce moment encore, de qui viennent-elles, sinon de lui?

HENRIETTE.

De Bernaud? Pourquoi?

MADAME HARQUENIER.

Parce que vous vous aimez, pardieu!

HENRIETTE, *se levant.*

Ma tante, vous pouvez avoir confiance en moi. Ma tante, je vous jure...

MADAME HARQUENIER, *allant à sa nièce et la forçant à se rasseoir.*

Ne t'en défends pas, ma chère enfant, ne t'en défends pas, tu mentirais. Voyons, est-ce que tu me crois assez aveugle pour n'avoir pas démêlé depuis longtemps quelle tendresse, et profonde, et secrète, se cache sous vos camaraderies (*de plus en plus tendrement*), l'influence intime que Bernaud exerce sur ta personne? Je le vois bien, va. Ce que tu cherches, dans les prétendants

qu'on te présente, c'est Bernaud. Tu essayes sur eux, les livres. les phrases, les idées qu'il t'a apprises; et tous, un à un, tu les éconduis parce qu'aucun ne lui ressemble, et tu as toujours en les congédiant un mot tel qu'ils n'ont plus la tentation de revenir. Et le pire...

HENRIETTE.

Le pire?

MADAME HARQUENIER, *au milieu de la scène.*

Le pire, c'est que Bernaud t'aime.

HENRIETTE.

Vraiment, ma tante? eh bien alors?...

MADAME HARQUENIER, *marchant avec agitation.*

Oui, il t'aime profondément, et il ne demanderait pas mieux que de te rendre heureuse. Va, va, si j'avais été riche, c'est lui qui serait devenu ton mari. Depuis les longues années qu'il vient ici, il est déjà presque de la famille; et, sans la nécessité terrible du pot-au-feu, ce n'est pas à un autre que j'aurais demandé de te donner le bonheur.

HENRIETTE.

Ma tante, par pitié!

MADAME HARQUENIER, *revenant vers sa nièce.*

Mais quand nous dirons! Bernaud, employé de ministère, végète avec de médiocres appointements; Piétrequin, grâce à sa lucrative profession, t'assure pour l'avenir une large existence. L'un n'a pas de position sérieuse avec ses avancements qui reculent toujours; l'autre a le bien-être à portée de la main. Je t'en prie, ma mignonne, épouse Piétrequin, épouse-le.

HENRIETTE, *se levant.*

Je vous en supplie, ma tante, ne me forcez pas à répondre aujourd'hui. Laissez-moi réfléchir (*elle passe à droite*), et peut-être que, plus tard, vous-même reconnaîtrez qu'il vaudrait mieux prendre un autre parti.

MADAME HARQUENIER, *à gauche, avec impatience.*

C'est tout réfléchi. (*Allant vers Henriette.*) Je te le

répète. Je n'ai rien. Plus rien. Le peu qui me restait, je l'ai placé en viager, et j'ai cinquante-neuf ans, ma nièce, un âge que, dans notre famille, les femmes ne dépassent guère d'un cheveu blanc. Moi morte, tu auras quoi? Ta misère d'orpheline dont les parents sont décédés insolvables! Est-ce que par hasard tu t'imagines que, de mon vivant, je t'aurai procuré du bien-être pour te préparer des souffrances, plus tard? Mourir, en te sachant gênée d'argent et portant des robes reteintes! Tu crois que je te laisserai faire cette sottise? Allons donc! Je me suis sacrifiée une fois, c'est bon! Mais sacrifier mon sacrifice! Ah! non, par exemple, je ne m'en sens pas le courage. (*Elle s'assoit sur la chaise, et prend la main d'Henriette qui est à droite du guéridon.*) Je t'en prie, dis, veux-tu? tu me promets? Tu vois, je n'ordonne pas, je supplie. N'est-ce pas que tu ne penseras plus à Bernaud?

HENRIETTE.

Je vous suis soumise et dévouée, ma tante. Mais pour ce que vous me demandez là, j'ai peur de vous mentir.

MADAME HARQUENIER, *remontant avec colère.*

Puisque je te dis que ça ne se peut pas. (*Henriette fait un mouvement d'impatience et va s'asseoir sur la chaise devant le piano.*) Écoute! (*Elle redescend en scène.*) Encore deux mois, et tu vas atteindre à vingt-quatre ans, et tu ne t'aperçois donc pas que les prétendants deviennent de plus en plus rares? (*A droite.*) Nos inventions, on commence à ne plus y croire. Nous racontons que tu ne veux pas te séparer de moi, et patati et patata, un tas d'histoires. Mais les mères de famille en embarras de demoiselles en disent toutes autant et personne n'est plus dupe d'un mensonge que tout le monde emploie. (*Au milieu de la scène.*) Prends garde, Henriette! car ces amis qui t'encouragent, ces gens qui vantent ton dévouement et ton bon cœur, ces gens-là, une fois mon thé bu et la porte de l'antichambre refermée derrière leurs talons, ont de sévères appréciations sur cette jeune fille si lente à trouver un mari. On a l'air de te plaindre, mais, en secret, on

chuchote, on soupçonne (*se rapprochant d'Henriette*), et, au besoin, je t'indiquerais ceux qui t'accusent. Et je ne veux pas de ça, jour de Dieu, je ne veux pas de ça! (*Un temps, puis doucement.*) Allons, tu vois, il faut être raisonnable. Dis-moi que tu seras bien raisonnable. Piétrequin est une occasion, la dernière peut-être. Je t'en conjure, celle-là, ne la laisse pas échapper.

HENRIETTE, *tristement.*

Eh bien! puisqu'il le faut! Puisque vous l'exigez, oui, je vous assure, je serai... raisonnable. (*Éclatant en sanglots.*) Mais c'est plus fort que moi... renoncer à Bernaud, mais non, je ne peux pas, vous voyez bien que je ne peux pas!

MADAME HARQUENIER.

Pauvre fillette! (*Avec une émotion solennelle*). Ah! moi aussi, j'ai connu ces désespoirs, moi aussi j'ai connu ces révoltes, ma chère mignonne. Tiens, sais-tu? avec tes larmes, tu me rends toutes mes souffrances d'il y a quarante ans. Tu pleures comme j'ai pleuré lors de mon mariage avec M. Harquenier. Ce jour-là, moi non plus, je ne faisais pas ce que je souhaitais. Je faisais ce qui semblait raisonnable et ce qu'on jugeait nécessaire. Il promettait de me mettre à l'abri du besoin, je promettais de le rendre heureux : quand il est mort, nous étions quittes, et, lorsque j'ai pris son deuil, je n'avais rien à me reprocher.

HENRIETTE, *à travers ses larmes.*

Vous avez été heureuse, ma tante?

MADAME HARQUENIER.

Heureuse? non. Résignée, oui.

HENRIETTE.

Résignée!

MADAME HARQUENIER.

La vie est ainsi faite avec des à peu près. A ton tour.

HENRIETTE, *avec un effroi douloureux.*

A mon tour? Pourquoi à mon tour?

MADAME HARQUENIER.

Parce que c'est une fatalité à laquelle personne n'échappe. Ce que tu dois subir aujourd'hui, je l'ai subi jadis; et d'autres avant nous, et qui nous valaient bien, l'ont supporté sans se plaindre. (*Ouvrant l'album de photographies placé sur la table, à gauche.*) Tiens, quand tu ouvres cet album de photographies, tu ne t'es donc jamais demandé pourquoi tous les portraits de famille avaient une telle expression de tristesse? C'est que ceux-là dont ils donnent l'image ont tout souffert, et d'eux-mêmes et des autres, sans jamais rien laisser paraître des blessures de leur vanité, ni des angoisses de leur cœur, et, désespérant du mieux, se sont définitivement résignés à accepter l'existence telle qu'ils la rencontraient. L'existence n'a pas changé. (*Elle ferme l'album et descend en scène.*) A ton tour!

HENRIETTE, *se lève et descend en scène à son tour, parallèlement à Mme Harquenier.*

Pourtant, si comme vous, on ne m'aimait pas; si moi non plus je n'étais pas heureuse avec M. Piétrequin?

MADAME HARQUENIER.

Aime-le tout de même, au petit bonheur. Donne pour obtenir.

HENRIETTE.

Et si je n'obtenais rien?

MADAME HARQUENIER.

Il te restera le respect de la parole donnée. Va, va, tu sauras cela bientôt, Henriette, si du mariage on supprimait le devoir...

HENRIETTE.

Eh bien?

MADAME HARQUENIER, *avec une bonhomie désespérée.*

Ma foi, je ne sais pas trop ce qui en resterait!

(Fasquelle, éditeur.)

JULES LEMAITRE

Jules Lemaître, né à Vennecy (Loiret) en 1853.

Révoltée, 1889; *le Député Leveau*, 1890; *Mariage blanc*, 1891; *Flipote*, 1893; *l'Age difficile*, 1895; *le Pardon*, 1895; *la Bonne Hélène*, 1896; *la Massière*, 1905; *Bertrade*, 1906.

On reproche à M. Lemaître soit de représenter parfois des personnages d'une complexité bien subtile, soit de ne pas serrer assez sa composition, soit d'être plutôt un moraliste qu'un « homme de théâtre ». Mais ces critiques peuvent se tourner en éloges. Si les personnages de M. Lemaître sont complexes, c'est par là même qu'ils sont intéressants, ou, mieux encore, qu'ils sont vrais. Si l'action de ses comédies n'affecte pas une rectitude géométrique, laissons s'en plaindre ceux qui veulent qu'une comédie ait la forme d'un théorème. Enfin, s'il donne beaucoup de place aux analyses, ces analyses font justement le mérite supérieur de son théâtre. Dégageant le genre dramatique d'une raideur factice, il le rendit plus conforme à la nature; il y introduisit tout ce que les exigences scéniques peuvent admettre d'anatomie morale. Nous avons des pièces plus fortes que les siennes; nous n'en avons pas de plus fines, de plus souples, de plus élégantes.

Le septième jour, M. de Créville commanda son carrosse, rentra à Paris, et se fit arrêter devant la porte de sa vieille amie Melle Anne de Lenclos, qui avait beaucoup vu, et avec qui il aimait causer nonchalamment de choses et d'autres

Jules Lemaître

LE DÉPUTÉ LEVEAU

[Leveau, ancien avoué, s'est fait à la Chambre une grande situation et rêve de devenir ministre. Lié avec la marquise de Grèges, il veut se débarrasser par un divorce de sa femme, petite provinciale dont la vulgarité le gêne et lui fait honte. — Mme de Grèges sort de chez Leveau, lorsque Mme Leveau paraît.]

DEUXIÈME ACTE

SCÈNE V

LEVEAU, MADAME LEVEAU.

MADAME LEVEAU, *elle entre par la porte de gauche.*

Elle est partie?

LEVEAU.

Oui.

MADAME LEVEAU.

Reviendra-t-elle?

LEVEAU.

Mais... quand il lui plaira.

MADAME LEVEAU.

Elle ne reviendra pas.

LEVEAU.

Parce que?

MADAME LEVEAU.

Parce que je ne veux pas!

LEVEAU.

Tu dis? Regarde-moi donc? (*Il l'examine.*) C'est drôle, il y a dix ans que tu n'as eu cette figure-là. C'est quand j'ai voulu venir à Paris. Pendant trois mois tu as dit non. Mais j'avais plus de volonté que toi d'entêtement. Depuis, tu as été un vrai mouton, je te rends cette justice. Il paraît que le mouton redevient enragé? Eh bien donc, à nous deux! Pourquoi ne veux-tu pas que la marquise revienne ici?

MADAME LEVEAU.

Parce qu'elle est ta maîtresse.

LEVEAU.

Ça n'est pas vrai.

MADAME LEVEAU.

Je t'ai suivi... avant hier... tout l'après-midi... Je vous ai vus tous deux entrer... l'un après l'autre... Je vous ai vus sortir... Veux-tu que je te dise la rue et le numéro?

LEVEAU.

Eh bien, oui, c'est vrai. Après?

MADAME LEVEAU.

Comment, après?

LEVEAU.

Mais oui! c'est ta faute.

MADAME LEVEAU.

Ma faute?

LEVEAU.

Celle de la destinée, si tu préfères. Tu sais pourtant bien que tu n'es pas la femme qu'il me faut. Es-tu capable d'être pour moi une associée, une compagne, au sens sérieux du mot? Es-tu capable d'avoir un salon? Quelle figure fais-tu dans le monde? Toutes les fois que tu ouvres la bouche, j'ai peur que tu ne lâches une sottise. Peux-tu seulement comprendre ce que je fais? Peux-tu être la confidente de mes travaux et de mes ambitions? Pendant dix ans, loin d'être pour moi une aide, tu as été une gêne, une entrave. A cause de toi, je me sentais les ailes rognées. Tu as failli perdre ma vie. Ne t'étonne donc pas que j'aille chercher ailleurs ce que je ne trouve pas à la maison.

MADAME LEVEAU.

Oui, je me rends bien compte; j'ai dû te faire souffrir souvent par mes manières... et parce que je n'étais pas à ta hauteur. Je t'en demande pardon. Mais aucune

femme ne t'aurait aimé comme moi; avec aucune, tu n'aurais été tranquille comme avec moi. Est-ce un crime de ne pas être intelligente ?

LEVEAU.

Ce n'est pas un crime, mais c'est un tort.

MADAME LEVEAU.

Tu me connaissais... Il ne fallait pas me prendre.

LEVEAU.

J'étais jeune, tu étais gentille et tu paraissais douce... et je ne savais pas encore ce que je valais.

MADAME LEVEAU.

Et puis il y avait ma dot.

LEVEAU.

Oui, il y avait ta dot. Deux cent mille francs. C'était quelque chose dans une petite ville. Mais avec tes deux cent mille francs, je t'ai gagné des millions.

MADAME LEVEAU.

Je les déteste, tes millions! C'est eux mes pires ennemis. Je n'ai été à peu près heureuse qu'au temps où tu ne les avais pas. C'est eux qui t'ont permis de vivre de façon à ne presque plus me voir. C'est par eux que tu as pu rencontrer ta marquise, et c'est à cause d'eux qu'elle a fait attention à toi.

LEVEAU.

Prends garde, Amélie. N'y touche jamais, à celle-là! ou je ne réponds pas de moi, je te préviens.

MADAME LEVEAU.

Cela m'est égal. Aujourd'hui je dis tout. Ah! mon pauvre ami, si fort que tu sois, le jour où tu l'as rencontrée, tu as trouvé ton maître.

LEVEAU.

Cela signifie?

MADAME LEVEAU.

Je ne suis qu'une bête, tu me l'as répété assez sou-

vent, mais on a tout de même des yeux. Et si je vois clairement les services que tu as rendus à ta marquise et à son mari, je ne vois pas bien ce que tu en as tiré en échange.

LEVEAU, *avec un rire faux.*

Ah! ah! ah! je ne m'attendais pas à celle-là, par exemple! Alors, c'est moi qu'on roule, et je ne suis qu'un nigaud? (*Furieux.*) C'est stupide, sais-tu bien? ce que tu dis là, c'est stupide! Et tu ne te doutes pas à quel point c'est maladroit, par-dessus le marché! La femme dont tu oses parler ainsi m'est absolument dévouée, et elle m'en a donné les preuves les plus évidentes. C'est un grand cœur et une merveilleuse intelligence. Elle est ma meilleure amie et la plus désintéressée. J'ai pour elle le plus profond respect et la tendresse la plus reconnaissante. Enfin, je l'aime, entends-tu? je puis bien te le dire à présent, puisque je ne t'apprends plus rien et que ton espionnage me met à l'aise... Je l'aime uniquement, et je ne sais ce que je donnerais pour qu'elle eût été la compagne de ma vie.

MADAME LEVEAU.

Ne dis pas cela! ne dis pas cela! c'est trop méchant. Aie un peu pitié de moi. J'en ai tant sur le cœur depuis si longtemps que je me tais! C'est pour ça que j'ai été maladroite en te parlant et que je t'ai mis en colère... C'est que, vois-tu, je ne peux plus supporter cette vie-là, je ne peux plus. Je te jure que je suis à bout de forces!...
(*Un temps.*)

LEVEAU, *très calme.*

Si tu ne peux plus supporter cette vie-là... c'est bien simple. Il y a un moyen.

MADAME LEVEAU.

Quoi?

LEVEAU.

Le divorce.

MADAME LEVEAU, *ayant peine à comprendre.*

Le divorce?

LEVEAU.

Sans doute. Je te rends affreusement malheureuse, n'est-ce pas?

MADAME LEVEAU.

Oui, affreusement.

LEVEAU.

Eh bien! demande le divorce contre moi.

MADAME LEVEAU.

Ça n'est pas sérieux, n'est-ce pas?... Le divorce? Ah! jamais, mon Dieu, jamais, jamais!

LEVEAU.

Pourquoi?

MADAME LEVEAU.

Mais parce que... parce que je n'ai jamais songé à ça, même les jours où je souffrais et où je t'en voulais le plus... parce que ça ne peut seulement pas m'entrer dans la tête... enfin parce que c'est impossible.

LEVEAU.

Dis une raison!

MADAME LEVEAU.

Est-ce que je sais?... Une pareille idée... comme ça, tout d'un coup... La religion le défend, d'abord.

LEVEAU.

Mais tu n'en as pas, de religion, ma pauvre Amélie. Tu ne vas même pas à la messe.

MADAME LEVEAU.

J'y allais quand j'étais jeune fille... Je crois au bon Dieu... j'entre souvent faire ma prière dans les églises. Il y a comme ça des choses auxquelles on croit sans s'en rendre bien compte. Toutes les fois que, dans ta politique, tu attaquais la religion, je ne disais rien, mais je ne pouvais pas m'empêcher d'avoir de la peine. Enfin... qu'est-ce que tu veux? le jour où je me suis mariée, j'ai bien cru que c'était pour ma vie, que le bon

Dieu m'entendait, et que je n'aurais jamais le droit de lui reprendre ma parole.

LEVEAU.

Des bêtises! des idées de femme! Cherche une bonne raison, cherche!

MADAME LEVEAU.

Il y en a une autre... qui est peut-être la même au fond. Je ne veux pas te perdre, voilà! Tu m'as bien torturée, et je ne parle pas seulement de mes jalousies, de mes nuits d'attente et de larmes; tu m'as fait le plus grand affront qu'on puisse faire à une femme, en t'éloignant de moi comme d'un objet de dégoût. Mais du moins, je me disais : « Je porte son nom, je suis toujours sa femme devant le monde, quoi qu'il fasse... Et peut-être qu'il me reviendra... un jour... quand il sera vieux. » Et maintenant, ce dernier lien, ce dernier petit espoir qui me donnait encore le courage de vivre, tu trouves que c'est trop, et tu veux me l'arracher? Non, non! c'est tout ce qui me reste à moi : je le garde!

LEVEAU.

Ainsi, tu refuses?

MADAME LEVEAU.

Absolument.

LEVEAU.

Mais, tête de bois, puisque je ne t'aime pas! puisque je te rends malheureuse! puisque je te trompe! puisque j'aime une autre femme!

MADAME LEVEAU.

Tu l'as déjà dit, et il faut que tu sois bien cruel pour le répéter.

LEVEAU.

Mais c'est toi qui es mauvaise et entêtée! c'est toi qui me défies, qui me braves, et qui prends plaisir à m'exaspérer!

MADAME LEVEAU, *stupéfaite.*

Moi?

LEVEAU.

Sans doute.

MADAME LEVEAU.

Deviens-tu fou?... Comment! c'est toi qui ne veux plus de moi, et c'est moi qui demanderais le divorce? Demande-le, toi, puisque tu y tiens tant!

LEVEAU.

Eh! tu sais bien que moi, je ne puis t'accuser de rien.

MADAME LEVEAU.

Malheureusement, n'est-ce pas? En d'autres termes, j'ai été pendant vingt ans une épouse dévouée et fidèle à son devoir. Je ne te le fais pas dire.

LEVEAU.

Diable! tu sais te défendre aujourd'hui! Qu'est-ce qui a bien pu te donner tant d'idées?

MADAME LEVEAU.

La douleur.

LEVEAU.

Tu refuses toujours?

MADAME LEVEAU.

Je refuse.

LEVEAU.

Et si je quittais la maison?

MADAME LEVEAU.

Je serais toujours ta femme. A cela, tu ne peux rien, Dieu est juste. Voilà que pour me venger de toi et te faire souffrir à ton tour, je n'ai qu'à continuer à remplir mon devoir, je n'ai qu'à rester ta femme, entends-tu bien? ta femme, ta femme!

LEVEAU.

Ma femme! ma femme! Ah! tiens!

(Il lève les poings.)

MADAME LEVEAU.

Frappe!

(Leveau sort comme un fou.)

SCÈNE VI

MADAME LEVEAU, *seule.*

Voilà donc où nous en sommes. Qui aurait jamais cru? Le divorce? Oh! cela, non, jamais, jamais!... Alors quoi? Il va quitter la maison pour être encore plus à sa maîtresse. Et que fera-t-elle de lui?... Ah! cette femme! C'est la première fois que je souhaite du mal à une créature... Je vois encore la rue, la porte de la maison... Elle est entrée cinq minutes après lui... J'ai attendu pendant deux heures; et, malgré moi, je me figurais... je voyais... (*Cri de douleur.*) Ah!... Et cela recommencerait... qui sait? peut-être tous les jours? Si je pouvais?... Qui donc peut m'aider, me défendre? Mais son mari est donc aveugle?... (*Soudainement.*) Son mari? mais il a le même intérêt que moi, son mari... Bête que je suis! comment n'y ai-je pas pensé plus tôt? (*Très vite, elle s'assied à la table qui est au milieu du théâtre, prend du papier et écrit.*) : « Votre femme est la maîtresse de M. Leveau... » (*Elle continue à écrire pendant quelques secondes.*) L'adresse, maintenant. « Monsieur le marquis de Grèges. »

(*Elle met la lettre dans l'enveloppe, puis va pour sonner, en laissant la lettre sur la table. Leveau rentre à ce moment-là. Mme Leveau, surprise, a un regard effrayé vers la table; mais Leveau y arrive avant elle, prend la lettre, l'ouvre et la lit.*)

SCÈNE VII

LEVEAU, MADAME LEVEAU.

LEVEAU, *croisant les bras.*

C'est très bien. Tous mes compliments. Sais-tu ce que tu as fait là?

MADAME LEVEAU.

Je n'ai rien fait de mal. Je voulais que le marquis ait l'œil sur sa femme, qu'il vous gêne, qu'il vous empêche de vous rencontrer. Ça a manqué; tant pis pour moi.

LEVEAU.

Mais, malheureuse, sais-tu ce qui serait arrivé s'il avait reçu ta lettre?

MADAME LEVEAU.

Quoi?

LEVEAU.

Oh! presque rien. Le marquis est de première force à l'épée, et comme je n'ai pu, moi, fréquenter la salle d'armes que sur le tard... toujours grâce à toi, soit dit en passant...

MADAME LEVEAU.

Eh bien?

LEVEAU.

Il m'aurait tué. C'est ce que tu voulais probablement.

MADAME LEVEAU, *simplement.*

Mais tu ne te serais pas battu.

LEVEAU.

Comment?

MADAME LEVEAU.

Mais non.

LEVEAU.

Pourquoi ne me serais-je pas battu?

MADAME LEVEAU.

Mais parce que... ça n'a pas de bon sens. Parce que... un homme raisonnable, bien posé... Enfin, qu'est-ce que tu veux? Je n'ai même pas songé à ça; je ne te voyais pas te battant en duel. Ça ne se fait pas dans notre monde, ces choses-là.

LEVEAU.

Voilà où tu en es! Dans notre monde! Je suis de tous les mondes, moi, apprends-le! Alors tu te figures qu'il n'y a que les gens titrés qui se battent? Tu es étonnante, ma parole! De deux choses l'une : en écrivant cette lettre, ou tu as voulu ma mort, ou tu m'as pris pour un lâche.

MADAME LEVEAU.

Il n'y a pas de lâcheté à être raisonnable.

LEVEAU.

Mais c'est qu'elle ne comprend pas! Et voilà vingt ans qu'elle ne comprend pas! Ainsi, d'après toi, quand le marquis m'aurait provoqué, j'aurais dû lui dire : « Monsieur le marquis, c'est bien de l'honneur que vous me faites; mais ce que vous me proposez là, ça ne se fait pas chez nous, et je suis de trop petite race pour croiser le fer avec un gentilhomme! » (*Se montant.*) Ah! tiens, ce sont des idées comme celles que tu viens d'exprimer, qui, lorsque je les rencontre chez des tartufes ou des brutes résignées, me mettent hors de moi, me font souhaiter l'achèvement logique et complet de la Révolution (car ça n'est pas fini!), le socialisme, l'anarchie, tout! un chambardement général... où mes millions passeraient, tant pis!... Oui, je suis autant qu'un marquis! Oui, nous leur avons pris tous leurs privilèges, y compris celui de la vie élégante et celui du point d'honneur. Nous ne leur avons même pas laissé le privilège de leurs préjugés et de leurs vices! (*Reprenant son sang-froid et blaguant un peu.*) Et c'est peut-être ça au fond, la démocratie... Mais revenons à notre affaire. Ce que tu as fait, sais-tu comment cela s'appelle?

MADAME LEVEAU.

Adolphe, épargne-moi, je t'en prie. Tu as plus d'esprit que moi et je ne saurais pas répondre. Je ne savais plus ce que je faisais, j'étais folle... Mais enfin, c'est toi qui en étais cause, et, quand on se sent perdu, on se défend comme on peut.

LEVEAU.

Tu m'entendras jusqu'au bout. Ce que tu as fait, cela s'appelle une dénonciation anonyme, c'est-à-dire une des actions les plus viles...

MADAME LEVEAU.

Ça dépend.

LEVEAU.

Une des actions les plus viles, je le répète, et les plus lâches qu'on puisse commettre... Eh bien, je suis tenté de t'en remercier. (*Il tire la lettre de sa poche.*) Ce petit papier-là, vois-tu! Je ne le donnerais pas pour cent mille francs.

MADAME LEVEAU.

Alors, garde-le.

LEVEAU.

Certes, je le garde. Je te priais tout à l'heure de demander le divorce. Or, grâce à ce billet, les rôles sont changés : c'est moi qui peux le demander, maintenant, le divorce, et contre toi.

MADAME LEVEAU, *accablée et comme indifférente.*

Comment ça?

LEVEAU.

Ce billet renferme une accusation calomnieuse...

MADAME LEVEAU.

Tu sais bien que non.

LEVEAU.

Indémontrable, si tu veux, et qui constitue une injure grave contre moi. Une telle injure est une cause plus que suffisante de divorce, tous les hommes de loi te le diront.

MADAME LEVEAU.

Je ne te crois pas.

LEVEAU, *très violent.*

Tu ne me crois pas? Alors c'est toi qui vas m'enseigner la loi? A moi qui la fais!

MADAME LEVEAU.

Je ne te crois pas. A quoi bon te mettre en colère?

LEVEAU, *se calmant.*

Je ne me mets pas en colère. Je suis très calme et je

vais le prouver. Je ne demanderai pas le divorce contre toi, bien que, je le répète, je sois sûr de l'obtenir. Que tu me croies ou non, cela m'est égal... Ce n'est pas pour avoir ta reconnaissance que je t'épargne, c'est par générosité; c'est aussi en souvenir d'une union qui n'a pas eu que de mauvaises heures. Je ne veux pas que nous nous quittions comme deux ennemis, et j'ai une transaction à te proposer.

MADAME LEVEAU.

Ah! mon Dieu, tu me fais peur.

LEVEAU.

Marguerite aime toujours Deslignières?

MADAME LEVEAU.

Oui.

LEVEAU.

Et réciproquement. Deslignières m'a encore demandé sa main l'autre jour... pour la cinquième fois. Il la prendra dans n'importe quelles conditions. Tu désires, toi, ce mariage?

MADAME LEVEAU.

De tout mon cœur. Deslignières est un très brave et très honnête garçon.

LEVEAU.

Deslignières est un des êtres qui me sont le plus profondément antipathiques. C'est donc un grand sacrifice que je vais faire. Mais puisqu'il s'agit du bonheur de ma fille... Voici ce que j'avais à te dire. Consens à demander le divorce, et je consentirai, moi, au mariage de Marguerite avec Deslignières.

MADAME LEVEAU.

Mais c'est abominable ce que tu me proposes là?

LEVEAU.

En quoi?

MADAME LEVEAU.

Mais parce que... parce que... Ah! quel malheur de

ne jamais savoir dire!... Enfin... c'est comme si tu voulais que ta fille ne soit contente qu'à la condition que sa mère soit malheureuse. Oserais-tu le lui dire, à elle?

LEVEAU.

Il n'est pas nécessaire de le lui dire.

MADAME LEVEAU.

Je le lui dirai, moi.

LEVEAU.

Tu ne feras pas ça.

MADAME LEVEAU.

Si, je le ferai.

LEVEAU.

Ainsi, tu refuses encore cet arrangement?

MADAME LEVEAU.

Si je refuse!

LEVEAU.

Tu n'aimes pas ta fille.

MADAME LEVEAU.

Ne dis donc pas de bêtises.

LEVEAU.

Marguerite est malade, je t'en préviens; plus malade que tu ne crois.

MADAME LEVEAU.

Ce n'est pas toi, je suppose, qui vas me renseigner sur sa santé. Marguerite est un peu fatiguée, mais ce n'est rien de grave. Si elle est quelquefois triste, c'est à cause de ce qui se passe ici, entre son père et sa mère. Quant à Deslignières, elle pense toujours à lui, c'est vrai. Mais Marguerite n'est pas une fille à passions. Elle a attendu un an; elle attendra bien encore jusqu'à sa majorité.

LEVEAU.

C'est long, deux ans, quand on souffre.

MADAME LEVEAU.

Je te conseille de faire l'homme sensible. Marguerite ne souffrira pas. Elle est raisonnable; elle a un fond de bonne humeur et de moquerie... Elle laissera le temps couler.

LEVEAU.

Enfin, c'est non?

MADAME LEVEAU.

C'est non, non et non. Le divorce, jamais, entends-tu? jamais, à aucun prix.

LEVEAU.

Réfléchis encore.

MADAME LEVEAU.

C'est tout réfléchi. Cette idée-là, vois-tu, c'est peut-être le plus grand signe que tu aies donné de ton mauvais cœur.

LEVEAU.

Réfléchis tout de même. (*Avant de sortir.*) Je vais t'envoyer ta fille.

SCÈNE VIII

MADAME LEVEAU, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Eh bien, maman?

MADAME LEVEAU.

Ah! ma pauvre Margot, si tu savais! c'est plus cruel que tout ce que je pouvais prévoir.

MARGUERITE.

Quoi donc?

MADAME LEVEAU.

Il a osé me parler de divorce.

MARGUERITE.

Oh!

MADAME LEVEAU.

Il a osé me dire en face qu'il aimait cette femme. Et sais-tu le marché qu'il m'a proposé, pour m'obliger à faire ce qu'il veut? Il m'a offert, en échange, de consentir à ton mariage avec Deslignières.

MARGUERITE.

Et... qu'as-tu dit?

MADAME LEVEAU.

Tu penses bien que j'ai refusé. Ah! non, il ne l'obtiendra jamais de moi, son divorce, c'est-à-dire sa liberté, la liberté de vivre avec cette femme. Non, je n'accepterai pas cette honte. Je ne sais pas si c'est parce que je le hais ou que je l'aime encore, mais jamais je ne lui rendrai sa liberté, jamais! Il me quittera; je vivrai seule, abandonnée... mais il aura beau faire, je resterai l'épouse. Voilà ce que je lui ai répondu.

MARGUERITE.

Tu as bien fait, maman. Garde, défends tes droits. En te défendant, c'est lui aussi que tu défends contre lui-même. Et s'il te quitte, va, tu ne seras pas seule. Nous irons toutes deux, dans ta vieille maison natale. Nous n'y serons pas malheureuses, tu verras. J'en ai assez de Paris! On n'y a jamais le cœur ni l'esprit tranquilles, on y désire des choses... Là-bas nous serons bien... Ce mariage ne se faisant pas, je ne me marierai jamais. Et au fond, cela va mieux à mes goûts et à mon caractère... Je resterai auprès de toi, ma chère maman, toujours... toujours!

(*Elle s'est laissé peu à peu glisser dans les bras de sa mère et fond en larmes.*)

MADAME LEVEAU, *stupéfaite, elle prend entre ses mains le visage de Marguerite, et l'écarte pour le mieux voir.*

Quoi! tu pleures! tu souffres à ce point, toi! toi mon enfant!... Alors, ta mauvaise mine, ta pâleur, ton dépérissement, c'était donc ça?...

MARGUERITE, *essuyant ses yeux.*

Mais non, maman, mais non!... Je me suis souvent moquée des jeunes filles romanesques et des amoureuses de théâtre. Ce n'est pas pour faire comme elles à présent. C'est à cause de toi, ce n'est pas à cause de moi que je pleurais. Je suis heureuse pourvu que tu me restes, très heureuse, je te le jure.

(*Elle recommence à pleurer.*)

MADAME LEVEAU.

Ma pauvre petite! (*A elle-même.*) Oh! non, non, c'est assez qu'il y en ait une qui souffre. (*Emmenant doucement Marguerite.*) Va, ma chérie, ma petite fille, va te reposer et tâche de dormir. (*Se tournant vers la porte par où est sorti Leveau.*) C'est entendu, Adolphe, c'est entendu. Tu l'auras, ton divorce.

(Calmann-Lévy, éditeur.)

F. DE CUREL

De même qu'un ascète ne devient vraiment saint qu'après avoir tué en lui-même le vieil homme, de même un écrivain n'arrive à la haute originalité qu'après avoir tué en lui-même ces sentiments auxquels nous conformions généralement la [illegible] d'aimer et de penser pour nous. L'opération ne va pas sans douleur : elle tranche les fibres vivantes qui nous reliaient au passé !

François de Curel

François de Curel, né à Metz en 1854.

L'Envers d'une Sainte, *les Fossiles*, 1892 ; *l'Invitée*, 1893 ; *la Figurante*, 1896 ; *le Repas du Lion*, 1897 ; *la Nouvelle Idole*, 1899 ; *la Fille sauvage*, 1902 ; *le Coup d'aile*, 1906.

Esprit méditatif et concentré en lui-même, M. de Curel a beaucoup plus réfléchi qu'observé. Ce qui l'intéresse, ce sont les problèmes de la conscience. Sa morale répond à la conception idéaliste de son théâtre, à son horreur

de la vulgarité, à son goût pour les âmes peu communes. Elle est haute, elle est même hautaine. C'est la morale d'une personnalité originale et forte. Les négligences ou maladresses de facture ne compromettent point l'intérêt essentiel de ses comédies. Quelques-unes, par exemple *l'Envers d'une sainte*, paraissent faites pour être lues plutôt que pour être jouées. Mais, si elles se passent tout entières en conversation, leur délicatesse psychologique les met hors de pair. Aussi bien plusieurs autres, *les Fossiles*, *le Repas du lion*, *la Nouvelle Idole*, allient les qualités proprement scéniques à celles de l'analyse. Et le psychologue, chez lui, se double d'un artiste et d'un poète.

LE REPAS DU LION

[L'ingénieur Georges Boussard a découvert une mine de houille dans le domaine du comte de Sancy; chargé de la mettre en exploitation, il donne ainsi du travail à tout le pays. Mais le jeune fils du comte, Jean, ne peut supporter ce qu'il considère comme une sorte d'attentat contre sa race. Il ouvre les vannes de la rivière; un ouvrier périt dans la mine inondée. Alors, tourmenté par le repentir, Jean fait le serment de se dévouer aux humbles. Quelques années plus tard, nous le retrouvons à Paris, où il est devenu l'apôtre du socialisme chrétien. Et toutefois le jeune homme sent que la vraie charité lui manque, et que, fier de ses triomphes oratoires, il joue une sorte de rôle dont lui-même tire avantage. — Dans la scène suivante, Boussard oppose à l'égoïsme stérile de Jean son propre égoïsme par lequel il fait vivre des centaines d'ouvriers.]

TROISIÈME ACTE

SCÈNE I

JEAN, LOUISE, GEORGES.

. . . .

JEAN.

C'est le prochain que je veux servir et non moi-même!

GEORGES.

Eh bien, vous n'y réussirez pas!... Chaque fois qu'un homme de valeur se mêle des affaires d'autrui, il y gagne! Il aura beau y mettre toute l'abnégation possible, il gardera le plus clair du profit. Une action n'atteint pas toujours ceux qu'elle vise. Elle touche forcément celui dont elle émane. Vous avez trop pratiqué les forêts pour ignorer que dans un semis, dès qu'un jeune arbre dépasse les autres, fût-ce de l'épaisseur d'un fil, les autres ne le rattraperont pas. Il montera dans la lumière, voleur inconscient du soleil. Dans l'humanité, il y a également des plantes voraces. Tout les aide à dominer. Le dévouement, la charité, en fortifiant les âmes qui les pratiquent, produisent des vols inconscients comme celui de la feuille qui accapare le soleil. Dans la lutte pour la vie, la bonté même est redoutable! Voilà vous! Toute la journée vous avez parlé. Tant mieux si l'auditoire en a profité, on le saura dans quelques années; mais que vous en ayez profité, vous, c'est certain! J'admirais votre présence d'esprit, votre aplomb! Quel charme, quelle passion, quel don d'émouvoir! Sapristi, oui, les discours vous ont servi!... Et pas seulement les discours! Vos Cercles ont ceci de précieux, qu'ils se recrutent dans toutes les classes. Le membre du « Jockey » y coudoie le plus humble manœuvre. Quelle foire aux idées! Quel bazar de sentiments! Vous y récoltez à l'aise, vous y êtes chez vous! Il est facile de se rendre compte, en vous écoutant, que vous avez acquis, grâce à cela, un grand maniement des hommes. Vous voilà donc éloquent, intelligent, expérimenté, en route pour la gloire, au moyen d'une œuvre excellente ou médiocre, la question ne se pose même pas!

JEAN.

Mais je la pose, moi! Nous tuons des hommes, je jure sur le cadavre de l'un deux d'être le soutien des humbles; je m'y consacre de tout cœur, et vous venez me dire : L'œuvre ne sert probablement qu'à vous seul! et j'entendrais cela sans bondir!

GEORGES.

Ah! l'orateur, comme il brode! Tenez, Jean, je ne vous adresserai qu'un reproche, mais sérieux. Vous avez des expressions par trop exagérées. Nous tuons des hommes! Eh non, nous ne tuons personne! Une loi, que nous n'avons pas faite, oblige les hommes à travailler. Il faut du fer, il faut de la houille, qu'on n'arrache à la terre qu'au prix d'efforts meurtriers. Ce n'est pas l'industriel qui prend des existences, c'est la nature indomptée. Nous tuons des hommes! Avec des mots comme ceux-là, vous devenez vraiment dangereux.

JEAN.

Il y a des assassins parmi nous, j'en connais!

LOUISE.

Toute vérité n'est pas bonne à dire. (*A Georges.*) Raconte-lui où nous avons vu Robert. Jean, qui voit tout, n'avait pas aperçu celui-là.

GEORGES.

Justement. Vous connaissez Robert Charrier, le second frère de l'abbé; j'ai eu la sottise de le prendre pour contremaître, et il est maintenant délégué ouvrier. Il a un bagout infernal, ce mâtin-là, et il exerce une influence déplorable sur le personnel. Eh bien, il assistait à la séance et vous écoutait avec un de ses amis, délégué comme lui. Ils avaient demandé congé pour venir se renseigner sur les idées de mon beau-frère. Je ne pouvais pas refuser.

JEAN.

A votre grand regret.

GEORGES.

Écoutez, mon cher, je produis, par jour, mille tonnes de fonte, et, après les avoir fabriquées, il faut les vendre. Vendues ou non, je paye par semaine quatre cent mille francs de salaires à douze mille gaillards qui s'imaginent qu'on leur doit le double. Ce simple aperçu vous fait entrevoir que j'ai quelques petites préoccupa-

tions. Je ne tiens pas à les augmenter. Lorsque mes ouvriers viendront me dire : « Mais votre beau-frère lui-même reconnaît que nous sommes indignement exploités, nous l'avons entendu, de nos propres oreilles, flétrir l'égoïsme du capital », que répondrai-je?

JEAN.

Vous n'avez donc pas compris? Ce n'est pas le triomphe d'une classe sur les autres qui sauvera la société, mais l'union de toutes les classes pour le bien commun.

GEORGES.

Je connais votre idéal; créer de grandes familles analogues aux anciennes corporations : les classes dirigeantes seraient investies d'une sorte de paternité; en retour les ouvriers auraient pour elles des sentiments filiaux. Qui vous le garantit?

JEAN.

L'Église! On se figure que notre œuvre a pour objet de détourner les ouvriers du cabaret en leur procurant d'honnêtes distractions et de les moraliser par de bonnes conférences. Allons donc! Notre œuvre n'a pour but ni la moralisation, ni la charité, ou plutôt, elle cherche à la fois tout cela, elle est une œuvre sociale! A nos yeux, la question de vie ou de mort, c'est la lutte entre le Catholicisme et la Révolution. Nos comités, choisis dans les classes élevées, forment des groupes d'hommes attachés à leur foi et résolus à la propager par tous les moyens. Nous voulons également que, dans la classe ouvrière, nos Cercles soient des associations d'hommes éprouvés, convaincus de leur mission, et se posant à l'atelier comme les représentants et les apôtres d'une idée que voici : La religion seule peut dissiper les malentendus qui divisent les peuples. Elle dit au riche : Argent, intelligence, instruction, toute supériorité, vient de Dieu. Vous lui rendrez compte de tout. Lorsque l'ouvrier, votre frère, souffre, lorsqu'il a faim, lorsqu'il est malade, vous devez le secourir. Si vous donnez, ne fût-ce qu'un verre d'eau, il vous sera payé en bonheur éternel... Elle dit au pauvre : Dieu a voulu votre infé-

riorité, ne soyez donc ni jaloux ni haineux. Le riche ne vous a rien pris. Il est privilégié par la volonté divine. En revanche, il vous doit aide et protection. Acceptez ses bienfaits, vous y avez droit, et, pour votre dette, Dieu se porte caution. Oui, la religion seule peut faire que le riche donne sans orgueil et que le pauvre reçoive sans humiliation.

GEORGES.

A merveille! Et vous vous figurez que les ouvriers écoutent vos homélies sur Dieu qui donne toute supériorité! Ah! la bonne blague! Leurs bravos ont assez souligné ce qui les a frappés, pour vous donner à réfléchir.

JEAN.

Je sais à quel passage vous faites allusion. Je n'en regrette pas un mot. En somme, qu'y trouvez-vous à reprendre? Sous l'ancien régime, on naissait ouvrier, on devenait patron. Il fallait conquérir des grades professionn ls et ce n'est qu'après avoir fait un chef-d'œuvre qu'on obtenait la maîtrise. Aussi l'ouvrier admirait son chef et trouvait juste son autorité basée sur le talent. Le patron, lui, ayant passé par le plus humble labeur, se souvenait. Il connaissait le chômage, la maladie et la famine. L'ouvrier qui apportait ses doléances était écouté; on pouvait discuter et s'entendre.

Aujourd'hui, sous prétexte de liberté, plus d'habileté professionnelle exigée. Riche, on commande, pauvre, on obéit. L'industriel vit dans une fièvre d'émulation féroce, et, dans ce combat à outrance, il se sert de l'ouvrier comme du charbon que l'on jette sous la machine.

Mais enfin, l'industriel, on peut s'adresser à lui, on l'attendrit; il a femme, enfants, il a du cœur : c'est un homme! Par malheur, on n'a presque plus jamais affaire à lui; il n'est qu'un prête-nom, un mannequin, esclave lui-même d'inconnus qui ont versé leur argent à un guichet; en échange, on leur a remis des actions, c'est-à-dire de beaux papiers à vignettes, couverts de signatures, mais sans cœur ni âme. Les actions, voilà désormais le véritable maître du travailleur! Qu'il vienne alors exposer ses justes griefs, à qui s'adresse-t-il? A un

papier! Qu'il montre son corps vieilli, son enfant malade, sa femme brisée par les maternités, qui implore-t-il? Un papier!

GEORGES.

A ces mots, tonnerre d'applaudissements, rires, satisfaction générale. Et moi je me disais que, les jours d'émeute, lorsque les grévistes envahissent la maison du directeur, ce n'est pas précisément un papier qu'ils jettent par les fenêtres et traînent sanglant le long des rues. (*Souriant.*) Mais cette idée n'a dû venir qu'à moi. Les autres vous faisaient une ovation. Ah! bien méritée, car vous aviez soin de proclamer que l'œuvre des Cercles est avant tout une œuvre de revendication : l'ouvrier demande justice au nom de Dieu. Qui donc soutenait que vos Cercles sont des cabarets chrétiens? Ce sont des casernes remplies de soldats enrôlés sous une bannière. Vous mettez le Sacré-Cœur et la Vierge sur la bannière, d'accord, mais elle n'en est pas moins rouge. Je vous réponds que les deux compagnons de chez moi qui vous écoutaient suivront la couleur et non la Vierge.

JEAN.

Alors, vous n'avez pas confiance dans le rôle social de l'Église?

GEORGES.

Si votre œuvre s'adressait à des croyants, comme ceux qui partaient pour Jérusalem en criant : Dieu le veut! j'aurais confiance. Malheureusement, nous n'en sommes plus là. Et tenez, permettez-moi de vous dire bien sincèrement ce qui manque à vous-même pour donner le feu sacré à ceux qui ne l'ont plus.

JEAN.

Quoi donc?

GEORGES.

Il vous manque d'être un apôtre. Un apôtre ne sait pas à combien d'auditeurs il s'adresse. Il ne les classe pas avec la compétence d'un vieux comédien. Il ne saisit pas au vol leurs louanges dans l'atmosphère sur-

chauffée de la salle, pendant qu'on le croit emporté par le délire sacré. Il y a entre votre parole et celle d'un apôtre la même différence qu'entre un jardin anglais et la nature sauvage. Certes, vous êtes éloquent, mais vous l'êtes trop! Est-ce qu'un apôtre assortit ses mots, et termine par celui qui fera le mieux flèche? Pour qu'un peuple sanglote aux pieds d'une idée, il n'y a besoin ni de belles phrases, ni de savants effets. Il ne faut que du cœur, un cœur déchaîné! Le vôtre est discipliné. Si tout à l'heure je vous interrogeais longuement sur vos sensations d'orateur, ce n'était certes pas pour m'amuser des petits faibles de mon beau-frère. Je lui porte un intérêt trop vif pour ne pas désirer le connaître à fond. Le regard d'un apôtre est en haut, le vôtre tombait sur nous.

JEAN.

Eh bien! c'est vrai, je n'ai pas le cœur d'un apôtre! Vous mettez la plaie au vif! Il me faudrait l'âme d'un Pierre l'Ermite, et la mienne a été touchée par l'esprit moderne. Lorsque j'affirme que seuls les catholiques sont capables de sauver la société au milieu des tempêtes soulevées par la Révolution, je parle en politique et non pas en chrétien. Je vois l'armée du crime grossir sans cesse, les bagnes refuser du monde; je vois des milliers de jeunes gens recevoir devant la cour d'assises un sinistre certificat d'études, au sortir de l'école athée. Devant cette marée de boue et de sang, j'entends le cri d'alarme des penseurs. Je constate avec angoisse que leurs efforts pour créer une morale indépendante n'aboutissent qu'à des jeux de mandarins, incompris de la foule, qui a besoin de craindre un Juge tout-puissant, parce qu'elle se sait assez forte pour réduire en poudre les juges d'ici-bas, avec leur cortège de soldats, de geôliers et de bourreaux. Notre société a été bâtie sur l'idée de Dieu; on enlève l'idée, et nous restons suspendus sur l'abîme. C'est de toute évidence, je le constate, et la prière ardente qui devrait s'échapper de mes lèvres n'en sort pas. C'est cela qu'il faudrait, au lieu de raisonner juste.

GEORGES.

Mon ami, j'avais deviné cette contradiction d'un chrétien tiède et d'un fervent défenseur de l'idée religieuse. Mais ce qui me dépasse, c'est l'âpre persévérance avec laquelle vous faites campagne en partie contre vous-même. Les satisfactions d'amour-propre, vous pourriez les trouver dans une autre voie. Avec votre intelligence, le succès vous suivra partout. Alors pourquoi vous obstiner? Quelle force de volonté pour mener la vie d'un apôtre lorsqu'on n'en a pas l'âme! Où la prenez-vous, cette force, puisqu'elle ne vient pas du ciel? Où? Dites votre secret?

JEAN.

J'ai un secret! Infiniment douloureux! Soyez bon. Ne m'interrogez pas.

LOUISE.

Défense même à moi, ta sœur?

JEAN.

A tous!

GEORGES.

Mais cela ne peut durer toute la vie! Un moment viendra où vous tomberez sous le fardeau trop lourd.

JEAN.

C'est possible! J'aurai fait de mon mieux! Et quand même, trahi par mes forces, je cesserais un jour de parler aux ouvriers, je ne renoncerais pas à leur être utile. Comment? Je me le suis déjà demandé. Voyons, vous, l'homme pratique, si vous vous étiez donné pour mission d'aider les pauvres gens, que feriez-vous?

GEORGES.

Ce que je fais. Je créerais d'immenses usines, je lancerais sur le marché d'énormes productions, j'emploierais des nuées de travailleurs.

JEAN.

Et vous croiriez avoir exécuté vos engagements, envers les pauvres?

GEORGES.

Absolument. Suivant moi, il n'y a qu'une seule espèce d'êtres secourables, ceux qui ouvrent des voies nouvelles à l'activité humaine. L'immense majorité des hommes a besoin qu'on lui suggère toutes ses idées, tous ses gestes. Artistes, orateurs, savants, philosophes, tous les audacieux de l'acte ou de la pensée inventent, combinent, réalisent devant un troupeau de singes qui copient leurs moindres mouvements. Ils sont les bienfaiteurs de ces singes, puisqu'ils se donnent la peine de vivre à leur place. Si moi, chef d'industrie, j'organise un centre d'activité où toute une population aime, boit, mange, grouille, pullule, j'ai droit à sa reconnaissance. Que cette population se tire ensuite d'affaire; qu'elle soit adroite, économe, ordonnée; qu'elle se défende même contre moi, rien de mieux. Depuis cent ans, tout ce que les ouvriers ont obtenu, c'est par la grève. Il est très rare que nous allions leur offrir bénovélement une augmentation de salaires. Donc, hardi! Qu'on s'insurge! Peut-être que je céderai, et tant mieux pour les révoltés! Mais si je les repousse, ils n'en restent pas moins mes obligés. C'est à moi qu'ils doivent la fièvre de l'existence, avec ses joies, avec ses haines, même celle qu'ils me portent... Cela vous étonne?... Cela vous indigne?... Nous voilà loin des petites parlottes entre patrons et ouvriers... Que voulez-vous? Chacun a sa méthode!

JEAN.

La vôtre est commode : gagner des monceaux d'or, c'est être philanthrope!

GEORGES.

A condition de gagner l'or par son énergie et son intelligence, oui.

JEAN.

Alors, plus de charité?

GEORGES.

Au lieu de me donner une procuration en blanc, si

vous écoutiez quelquefois mes rapports à l'assemblée générale de nos forges, vous sauriez ce que nous coûtent les hôpitaux, les écoles, les crèches, les ouvroirs et les caisses de retraite alimentées sans retenues de salaires. J'encourage Louise à soigner les blessés, à courir au-devant des misères. La charité est un devoir social, puisqu'il y a des plaies qui ne peuvent se panser que par elle. Un vagabond tombe sur le trottoir; une croûte de pain lui sauvera la vie, c'est un crime de refuser la croûte. Mais quand vous avez secouru le mendiant, avez-vous rendu service à l'humanité? Ah! que non pas! Le mendiant est presque toujours paresseux ou débauché; en tout cas, c'est un isolé, qui n'intéresse que vous, cœur compatissant. L'humanité, elle, craint son contact, comme le fruitier redoute le fruit véreux, propagateur de pourriture, et c'est l'humanité, c'est-à-dire l'ensemble des braves gens qui gagnent leur vie sans rien demander à personne, que vous prétendez servir. Comment s'y prendre pour que ces braves gens participent en masse à votre intelligence, à votre énergie, à votre fortune, pour que vous soyez charitable en gros, après l'avoir été en détail? Voilà bien, n'est-ce pas, le problème qui vous tracasse? (*Signe d'assentiment.*) Il ne me tourmente pas, moi. Je l'ai résolu. Oh! je ne suis pas un moralisateur professionnel, un organisateur d'œuvres, un orateur pour Cercle d'ouvriers. Je trouve très beau qu'on soit tout cela, mais il faut des qualités d'onction, de douceur, d'indulgence, dont je suis totalement dépourvu. Croyez-vous que je désespère pour cela de rendre service? Mais pas du tout! Je n'ai qu'à regarder autour de moi pour m'assurer que je suis très utile, et si je mourais demain, bien des gens, s'ils ne me pleuraient pas, me regretteraient tout au moins. Travaillez, créez, soyez un esprit, une force, même égoïste, pourvu qu'elle soit féconde, et la prospérité des autres découlera de la vôtre.

JEAN.

Vous n'imaginez pas avec quelle avidité je bois vos paroles. Elles répondent à la question que je me pose

perpétuellement. S'il m'est prouvé que celui qui dépense hardiment ses forces dans son labeur préféré a les mêmes chances de secourir l'humanité que s'il s'attelait à beaucoup de bonnes œuvres, mon avenir sera tout changé! Je renoncerai à la mission sublime que je poursuis avec de misérables vanités plein le cœur et je serai résolument ambitieux, et je laisserai travailler mes instincts pour mon propre compte. Vous m'avez presque convaincu, et pourtant, j'ai peur! C'est l'égoïsme érigé en devoir.

GEORGES.

Pourquoi pas, s'il est bienfaisant?

(Stock, éditeur.)

LA NOUVELLE IDOLE

[Le docteur Albert Donnat a inoculé le virus du cancer à une phtisique, Antoinette Milat, qu'il jugeait irrévocablement perdue. Mais Antoinette se remet comme par miracle de sa phtisie, et ainsi Donnat aura été un assassin. C'est ce que, dans la scène suivante, lui crie sa femme, Louise.]

PREMIER ACTE

SCÈNE VI

LOUISE, ALBERT.

LOUISE.

Assassin!

ALBERT, *lentement.*

Oui, je suis un assassin!

LOUISE.

Je ne sais pas de crime plus lâche!... Une pauvre petite sans parents, sans personne pour la défendre!....

ALBERT.

Elle était mourante... J'avais tout essayé pour la sauver... Au point où elle en était, j'aurais renoncé à

soigner une fille de roi... Je te jure, un médecin serait venu nous prédire une amélioration, nous l'aurions traité d'idiot!... J'expérimentais sur un cadavre... Je ne lui apportais ni un supplément de douleur, ni un regain d'angoisse; la piqûre même que je lui ai faite pendant une syncope a passé inaperçue, et il fallait six mois pour que le nouveau mal devînt menaçant... Six mois, l'éternité pour elle!...

LOUISE, *ironique*.

C'est dommage qu'elle ne veuille pas mourir!

ALBERT.

Eh! Je vois bien que je suis coupable, mais je le vois pour la première fois!... Ma sécurité était entière... Les gens comme moi, qui ont observé beaucoup d'agonies et qui réfléchissent, ne peuvent pas croire à une autre vie. Non, non, quand on voit chez des êtres intelligents s'en aller peu à peu l'esprit, la grâce, le sentiment, tout ce qui fait l'être humain, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus sur le lit de douleur qu'une pauvre brute stupide et vagissante, on a conscience d'assister à la dissolution lamentable d'une créature et non à son glorieux départ. Eh bien, nous qui savons qu'après la mort il n'y a rien, nous avons un tout autre respect de la vie humaine qu'un fanatique, un croyant. Enlever, fût-ce par erreur, une minute à l'existence que guette le néant, nous paraît le plus grand des crimes. Aussi tu ne peux pas te figurer les précautions que je prenais pour qu'aucune de mes études ne risquât d'abréger d'une seconde l'existence d'un malade... Je donnais toujours à l'agonie normale une avance telle, que, le plus souvent, mon expérience, gagnée de vitesse, avortait...

LOUISE.

Pendant cette funèbre course entre la nature et l'art, tu faisais ton métier au chevet du misérable en prescrivant des remèdes... D'une main tu cherchais à le sauver, avec la secrète terreur d'être trop habile, car l'autre l'avait frappé à mort!

ALBERT.

J'avais une confiance... ridicule, si tu veux, dans la sûreté de mon jugement.

LOUISE.

Tu es trop intelligent pour n'avoir pas senti qu'il y avait un risque... Un miracle pouvait survenir... La preuve, nous l'avons... Invoque l'hystérie, la suggestion, tout le cortège des misères nerveuses, il n'en reste pas moins établi qu'on voit des guérisons qui frappent de stupeur les augures tels que toi... Il fallait compter sur un miracle...

ALBERT.

Je n'en avais jamais rencontré...

LOUISE.

Les aurais-tu constatés par centaines, va, ta rage infernale de tout expliquer ne se serait pas déconcertée pour si peu!... Tiens, ne mens pas !... Ta véritable opinion, il n'y a pas deux jours, je t'ai encore entendu la soutenir pendant ce dîner à l'Élysée... Ta voisine, une femme sensible, a eu la naïveté de te chercher querelle à propos de la vivisection... Tu t'es fâché tout rouge... La vivisection!... Ah! bien, oui!... Que sont les cris d'un chien qu'on écorche tandis que toute une humanité hurle de douleur et supplie qu'on la sauve!... Pour lui porter secours, ce n'est plus l'angoisse d'un animal obscur qui te paraissait négligeable...

ALBERT.

J'ai dit que, s'il est permis à un général de faire massacrer des régiments entiers pour l'honneur de la patrie, c'est un préjugé de contester à un grand savant le droit de sacrifier quelques existences pour une découverte sublime, comme celle du vaccin de la rage ou de la diphtérie... Pourquoi ne pas admettre d'autres champs de bataille que ceux où l'on meurt pour le caprice d'un prince où l'extension d'un pays?... Pourquoi n'y aurait-il pas de glorieux carnages d'où sortiraient vaincus les fléaux qui dépeuplent le monde?...

Le petit soldat frappé d'une balle, qui râle au creux d'un sillon jusqu'à ce que des brancardiers le trouvent et l'achèvent pour le voler, souffre d'autres tortures, et presque toujours pour une moins belle cause, que le malade anesthésié dont les dernières heures, habilement suivies, conservent à la société des millions d'individus. Oui, j'ai défendu ces idées-là, et, malgré mon chagrin, je ne rétracte rien...

LOUISE.

Tout le monde riait autour de la table... Quel brillant causeur, ce Donnat!... Comme il manie le paradoxe!... Ils oubliaient, les imbéciles, que tu manies surtout de la chair à scalpel!... Ce sont tes exploits, grand capitaine, que tu racontais au sortir du carnage!... Et puis, parle à présent de ton chagrin... Il faut se réjouir, au contraire, puisque le virus agit, que l'expérience marche. Y a-t-il du sens commun à gémir sur cette jeune fille qui meurt pour ajouter une belle observation aux trésors de la science?... Que sont les années prises à sa pauvre vie, les cris arrachés à sa souffrance, lorsqu'il s'agit d'une sublime découverte?... La vérité, c'est que tes grands mots de science et d'humanité sont là pour orner d'une étiquette brillante ta misérable ambition. Cette fille est tuée pour ta gloire, pour que ta statue soit payée dans trente ans d'ici par un millier de philanthropes, pour qu'on gratte un vieux nom sous la coupole de l'Institut et qu'à la place on inscrive le tien. La vérité, c'est cela!

ALBERT, *avec force.*

Non!

LOUISE.

Mais ta douleur, si elle est sincère, le montre jusqu'à l'évidence!... Elle est un aveu!... Tu as beau supplier la science, la nouvelle idole qui opprime le monde, d'accepter la sanglante offrande, elle affecte encore une prudente horreur... Tu n'avais le droit de lui offrir qu'une vie, la tienne!

ALBERT.

M'a-t-on jamais vu reculer devant le danger?... Ai-je

marchandé mon dévouement? au plus pauvre, au plus abandonné?... La diphtérie, qui a failli m'emporter, je l'avais gagnée d'une mendiante, gibier d'hôpital et de bagne... Ai-je mis en balance avec cette existence infime, la mienne, que j'avais la faiblesse de croire précieuse?... Ai-je compté pour quelque chose la gloire et les honneurs auxquels je disais adieu?... Me suis-je laissé attendrir par l'idée de renoncer à l'amour et au bonheur?... Car j'étais heureux auprès de toi!... Qu'avait à gagner mon ambition dans ce péril et dans bien d'autres que j'affronte tous les jours?... Je risque ma vie, parce qu'il n'y a qu'une chose grande au monde : mourir pour une idée... Et nous le croyons tous... Tous ceux qui s'orientent vers une lueur de beauté... le prêtre martyrisé devant l'autel, le soldat mitraillé sur un rempart, le révolté collé au mur!... Lorsque, penché sur un pestiféré, je respire son poison, je me sens plus noblement placé dans l'humanité qu'aux heures où mes collègues de l'Institut acclament une de mes découvertes... Ce sentiment-là vous rend l'héroïsme facile; c'est lui qui jette des gerbes de sacrifices dans les granges de l'idéal!... Le peu de science que je porte en moi, je l'ai promené dans les salles malsaines, et, au contact de la nouvelle *idole*, pour employer ton expression, j'ai vu les moribonds revivre... Peu à peu a grandi dans mon cœur un fanatisme de prêtre... Pourquoi la science, qui sauve tant de gens, ne verrait-elle pas — privilège d'idole! — les gens se faire écraser sous les roues de son char?... Elle est assez grande pour exiger cela!

(Stock, éditeur.)

JEAN JULLIEN

Jean Jullien, né à Lyon en 1854.

L'Échéance, *le Maître*, 1890 ; *la Mer*, 1891 ; *la Poigne*, 1900 ; *l'Oasis*, 1905.

Les pièces de M. Jean Jullien valent surtout par la forte simplicité de l'action et par la vérité vivante des personnages. *Le Maître* et *la Mer* comptent parmi les œuvres où se marqua de la façon la plus significative, il y a quelque vingt ans, l'évolution réaliste de notre théâtre.

L'auteur ne peut pas se borner à reproduire la silhouette d'un bonhomme, il doit en prendre l'âme, et en vivre, non seulement la vie, mais ce prolongement de la vie qu'est le rêve.

Jean Jullien

LA MER

[La scène se passe au bord de la mer, parmi les pêcheurs. Principaux personnages : Yves Le Mall et sa femme, Jeanne-Marie ; Kadik et sa femme, Élisabeth, sœur d'Yves. Kadik hait son beau-frère. Tous deux sont partis pour la pêche. Une tempête a éclaté, et, de la grève où s'est rassemblée la population du village, on aperçoit leur bateau secoué par les vagues. Tout à coup un des deux hommes disparaît; c'est Yves. Voici maintenant Kadik, revenant par le sentier de la lande. On se doute bien qu'il a poussé Yves dans la mer; mais personne n'ose rien dire.]

TROISIÈME ACTE

SCÈNE VII

ÉLISABETH, JEANNE-MARIE, ANNE, LA RUELAN, JEAN-BAPTISTE, LE BRAZ, MENGUY, DEUX PÊCHEURS, MARYVONNE, KADIK, *puis* LE MOUSSE, UNE FEMME DE MARIN, ANGÈLE.

JEAN-BAPTISTE, *à Kadik.*

Eh bien! Kadik, ce malheur! comment que c'est arrivé? (*Ils descendent; le mousse entre à la suite de Kadik.*)

ÉLISABETH, *abandonnant Jeanne-Marie, court à Kadik, fend le groupe des marins pendant le silence.*

Mon homme! (*Elle l'embrasse.*)

(*Les pêcheurs entourent Kadik complètement. Jeanne-Marie est tombée à genoux en sanglotant au pied de la croix; les femmes viennent peu à peu se joindre au groupe.*)

LE BRAZ, *à Kadik.*

C'est-il pas des fois une lame de fond?

KADIK, *se dégageant de l'étreinte d'Elisabeth, interdit et embarrassé.*

Non! (*Il se tourne vers le marin.*) Tu sais... où nous étions, toi?...

1er PÊCHEUR.

Dans les rochers de Penhrue.

KADIK, *très hésitant.*

Oui!... en avant, on tirait des bordées dans le grand courant... le mousse était couché à l'avant. Je crie à Yves : « Borde le foc. » Au lieu de revenir par tribord, il passe par bâbord, je sais pas diable pourquoi!... une risée rive la toile, prend le vent, et il se fait chavirer par le guy!

JEAN-BAPTISTE, *vivement.*

Tu pouvais pas lui envoyer une amarre?

KADIK, *interdit, après un temps.*

J'ai bien jeté à bas vivement toute la toile. On est retourné jusqu'aux rochers; quelquefois il aurait pu y accoster. (*Tristement.*) Ah! bien oui, il était déjà chez Dieu!

MENGUY, *triste.*

Sainte mère! pourvu qu'il ait fait son acte de contrition!

LE BRAZ, *se croisant les bras.*

Mais il n'a donc pas eu l'idée de s'amarrer aux haubans?

KADIK, *après une hésitation.*

Son pied... a manqué... sur une lanière de goémon.

LE BRAZ, *insistant.*

Il savait pas nager donc?

JEAN-BAPTISTE, *haussant les épaules.*

Ah, père Le Braz, allez donc nager dans le grand courant quand la mer baisse. (*Les femmes peu à peu remontent vers la croix.*)

LE BRAZ, *secouant la tête.*

Le diable s'en est mêlé, c'est pas autrement possible! Le diable s'en est mêlé!

(*Il va près du douet reprendre ses filets. Les pêcheurs*

et Jean-Baptiste s'éloignent et causent ensemble en allant du côté du village, puis s'arrêtent.)

KADIK, *approuvant Le Braz.*

Oh! il doit y avoir quelque chose comme ça : quand nous nous sommes embarqués ce matin, y avait des corbeaux! ils sont venus comme ça tourner (*il fait le geste*) en rond au-dessus de nous. Je me suis dit : il nous arrivera mauvais... (*Sombre.*) Je pensais pas dire la vérité! (*Il fait quelque pas.*)

ÉLISABETH, *s'essuyant les yeux.*

Pauvre frère!

KADIK, *avec douleur, reprenant assurance.*

Il faut que ça m'arrive, à moi qui n'ai jamais fait une avarie ni dehors, ni au large, ni sur la côte, un jour que la mer n'est pas plus méchante que le ruisseau de Kerbhian. (*Il va s'asseoir, sur le rocher au milieu.*) Ah! malédiction! si j'avais su! (*Il sanglote.*)

LE BRAZ, *revenant, à Kadik pour le consoler.*

Tu ne peux pas te reprocher ça, Kadik, y a pas de ta faute... on ne peut pas prévoir, ça aurait aussi bien pu être toi.

MENGUY, *s'en retournant chez elle.*

Bien sûr! (*Les femmes se groupent autour de Jeanne-Marie toujours abîmée au pied de la croix; elles discutent entre elles.*)

KADIK, *hochant la tête.*

Un bon garçon, Yves... un courageux matelot, vigoureux! On part content tous les deux, et puis!...

LE BRAZ.

Que veux-tu? il faut laisser faire le bon Dieu!
(*Il s'éloigne.*)

KADIK, *avec désespoir.*

J'aurais autant aimé voir couler les *Deux beaux-frères*, m'être perdu corps et biens, que de rentrer seul; oui!

ÉLISABETH, *farouche.*

Oh! mon homme! mon François!

LE BRAZ, *triste.*

C'est bien déjà trop d'un de perdu pour le pays! (*Il va se mêler au groupe des pêcheurs.*)

ÉLISABETH, *l'embrassant.*

Tu es là!... Tu me reste, toi!

KADIK, *inquiet, à Elisabeth.*

Et la Jeanne-Marie?

ÉLISABETH, *avec un sanglot.*

Elle est là (*elle montre la croix*), elle pleure!

KADIK.

Elle sait?

ÉLISABETH *fait un signe affirmatif.*

Au premier instant, quand j'ai vu que vous ne rentriez pas, je me suis dit : Ils se seront encore cherché des raisons, Yves est emporté, il est fort comme tout, il aura jeté mon homme par-dessus bord... et puis c'est lui qui est chaviré... pauvre Yvon! (*Elle s'essuie les yeux.*)

KADIK, *secouant la tête.*

Ia! Ia!... Il a pas eu de chance! (*Il reste comme accablé par l'émotion et la douleur. La nuit est tombée de plus en plus, le groupe des femmes se subdivise et leur mouvement est imité par le groupe des hommes.*)

JEAN-BAPTISTE *sort du groupe et va pour reprendre le chemin du village.*

(*A mi-voix.*) Moi, je ne comprends pas comment le guy a pu le chavirer. (*Au 1er pêcheur.*) C'est-il la grande écoute qui a filé?

1er PÊCHEUR, *à mi-voix.*

Oui donc!

JEAN-BAPTISTE, *à mi-voix.*

Si elle a filé, c'est pas le grelin qui a cassé, c'est alors... que Kadik l'aurait larguée?

LE BRAZ, *à mi-voix, haussant les épaules.*

Bah! qu'est-ce que tu vas raconter là, garçon? c'est la faute à personne! C'est un accident!...

(*Les pêcheurs sortent; le mousse reste près de la Ruelan et des femmes de marins qui s'arrêtent pour échanger des condoléances avec Menguy, puis il va vers Maryvonne et les autres, enfin il descend sur le port.*)

ÉLISABETH, *se levant, à Kadik, et s'essuyant les yeux.*

On s'en va! viens à la maison!... quand on pleurerait toute la nuit ici, ça le ramènerait pas, notre pauvre frère!

KADIK.

Hein! (*Avec un soupir.*) Il était fort... et bon marin! On ne peut pas y échapper pourtant quand c'est l'heure! (*Il regarde fixement la terre.*) *Maryvonne est allée parler à Jeanne-Marie qui n'a rien voulu entendre, et s'est débattue; elle revient avec Anne et Angèle et dépasse le groupe des femmes.*

MENGUY, *à Maryvonne, montrant Jeanne-Marie.*

Eh bien! qu'est-ce qu'elle dit?

MARYVONNE.

Ah! elle veut rien savoir! (*Les femmes regardent du côté de Jeanne-Marie; Maryvonne et Anne sortent.*)

ANGÈLE.

Pour la consoler, mad Doué, on ne peut rien dire! (*Se retournant.*) Il vaut mieux la laisser. (*Elle sort.*)

UNE FEMME DE MARIN, *avec tristesse, à Menguy, en s'en allant.*

Allons, Kenerwas! (*Les femmes de marins sortent; il reste la Ruelan et Menguy.*)

ÉLISABETH, *à Kadik, en lui touchant l'épaule.*

Kadik, il faut rentrer donc! Tout le monde est parti.

LA RUELAN *la dernière, quittant Menguy qui rentre chez elle.*

C'est bien le cas de dire : Femme de marin, femme de chagrin! (*Elle sort.*)

SCÈNE IX

ÉLISABETH, JEANNE-MARIE, KADIK, MENGUY.

La lune paraît entre les nuages, un phare s'est éclairé dans le lointain, la mer devient brillante au large, les rochers sont sinistrement noirs; Menguy a allume une chandelle chez elle.

ÉLISABETH, *larmoyante, tire Kadik.*

Allons! arrive, mon pauvre François, arrive!

KADIK, *se levant.*

Oui, rentrons à la maison... rentrons à la maison... Je ne veux plus la quitter maintenant... Je te ferai plus de chagrin, femme (*il l'embrasse*), je te ferai plus de chagrin.

ÉLISABETH *cherche à l'entraîner vers Menguy.*

Viens boire un verre de guinardente, ça te remettra!

KADIK *refuse et se détourne.*

Non, plus!

ÉLISABETH, *pleine de sollicitude.*

Une bolée?

KADIK, *résistant.*

Ni guinardente, ni bolée. (*Cherchant à l'entraîner de l'autre côté.*) Viens, prenons par la route de Loguivy pour rentrer chez nous. (*Il l'entraîne, puis s'arrête interdit, hagard; dans le lointain on entend la cloche des morts.*) Entends-tu?

ÉLISABETH, *qui a passé devant lui, fait le signe de la croix.*

C'est Gouriou qui sonne la cloche des morts. (*Elle porte la main à ses yeux.*)

KADIK, *terrifié.*

On lui fera dire des messes! (*En entendant la cloche, Jeanne-Marie s'est levée toute droite, monte sur le rocher et regarde la mer de tous côtés.*) On lui fera dire des messes!

ÉLISABETH, *approuvant.*

Ia, Ia, pauvre Yvon! on lui en fera dire trois par le curé.

KADIK, *insistant avec exaltation.*

Des messes chantées!... et... si la mer le garde, on lui achètera une croix, qu'on mettra au cimetière contre le mur des perdus en mer.

ÉLISABETH, *le prenant par le bras.*

On fera tout ce que tu voudras! (*Effrayée.*) Rentrons! (*La cloche continue à sonner lentement le glas.*)

JEANNE-MARIE, *les bras tendus vers la mer, avec déchirement.*

Yves!... Yves!...

KADIK, *tressaille, quitte le bras de sa femme, avance et baisse la tête, et, comme répondant à la voix par des mots hachés.*

Yves?... Et bien!... Il est tombé... à l'eau... par hasard!

ÉLISABETH, *terrifiée, regarde Kadik; et, avec un geste d'effroi, devinant la vérité.*

François!

KADIK, *comme se débattant sous l'accusation, et baissant la voix.*

Puisque... c'est... un accident! (*Un silence.*) *Menguy sort de son cabaret; elle regarde du côté de la croix, puis dans la lande.*

ÉLISABETH, *avec horreur.*

Oh!... O mad Doué! (*Apercevant Menguy, elle pousse Kadik par l'épaule dans le sentier voisin du douet.*) Rentre!

MENGUY, *allant vers Élisabeth.*

Madame Kadik, vous n'emmenez pas la Jeanne-Marie?

ÉLISABETH, *interdite, balbutie.*

Jeanne-Marie!... Elle ne voudrait pas!... retourner chez nous... sans son homme... sans le frère, elle ne voudrait pas!

MENGUY, *insistant.*

Elle pourra pas toujours passer la nuit à gémir là.

ÉLISABETH.

Qu'elle descende sur la grève, chez sa mère. (*Avec déchirement.*) Chez nous... y a trop de douleur! (*Elle sort en poussant Kadik devant elle.*)

(Fasquelle, éditeur.)

MAURICE BOUCHOR

Maurice Bouchor, né à Paris en 1855.

Tobie, 1889; *Noël*, 1890; *Michel Lando*, 1892; *les Mystères d'Eleusis*, 1894.

Les poèmes dramatiques de M. Bouchor sont *animés* d'une moralité généreuse et fervente. Mais ils ne valent pas moins par la forme que par l'inspiration. Les *Mystères d'Eleusis* en particulier, comptent parmi les plus belles œuvres de notre temps. Une admirable poésie s'y répand comme de source avec largeur, avec plénitude, avec une simplicité aisée et naturelle.

LES MYSTÈRES D'ELEUSIS

[La scène représente les Enfers, où Tellis et Hipponax viennent d'arriver.]

PREMIER TABLEAU

SCÈNE PREMIÈRE

IACCHOS, TELLIS, HIPPONAX, LE CHŒUR.

TELLIS.

Un lieu sacré? pourquoi? depuis combien de temps?
Ah! Je me souviens; oui... Mes suprêmes instants,
Des sanglots; puis la mort, et l'étroite spirale
Qui s'enfonçait toujours dans l'ombre sépulcrale...

HIPPONAX.

Que m'est-il arrivé? Suis-je, ou ne suis-je pas?
Ah! j'ai tout perdu, tout... Sans pleurer mon trépas,

Ils m'ont brûlé. Ma cendre est là-haut dans cette urne...
J'ai quelque chose en moi de vague et de nocturne.

TELLIS.

O tendre souvenir! J'étais, ce matin-là,
Couché dans la colline aux pieds de Lysilla,
Non loin de ses brebis, sous un bouquet d'yeuses,
En face de la mer aux voix mélodieuses.
L'odorante Eleusis était derrière nous.
La vierge aux longs cils bruns, tressant sur ses genoux
Des roses d'églantier moins fraîches que sa bouche,
Prêtait l'oreille au chant d'un merle peu farouche;
Et pour qu'elle sourît, moi, j'imitais l'oiseau
En faisant gazouiller ma flûte de roseau.

HIPPONAX.

Je ne fus jamais tendre à mes frères les hommes.
Je venais de chasser, pour d'assez maigres sommes,
Trois familles de leurs misérables foyers,
J'avais palpé l'argent de mes autres loyers.
Donc, je riais tout seul. Ma femme — la seconde;
Car la première, dont j'exécrais la faconde,
Mourut, voilà douze ans, d'un mal inespéré —
Ma femme, dis-je, était au bain quand je rentrai.
Je fais venir Nanno, ma belle esclave thrace;
Je la campe sur mes genoux, et je l'embrasse.

TELLIS.

Mon père avait jadis recueilli Lysilla.
Nous grandîmes ensemble; elle me consola,
Le jour où je fermai les doux yeux de ma mère.
Nous fûmes l'un pour l'autre un bonheur éphémère.
Quel beau rêve je fis par ce brillant matin,
Effacé maintenant comme un songe lointain...
O myrtes, chants d'amour, torches de l'hyménée!
La vierge défaillait; je l'avais entraînée
Jusqu'au lit nuptial joyeusement fleuri...
Tout à coup, vers la mer, retentit un grand cri.

HIPPONAX.

Le couvert était mis sous l'ombrage. Heure unique!
Un bout de sein perçait à travers la tunique

De l'esclave aux yeux bleus; et moi qui suis gourmand...
Oui, mais j'avais grand'faim, et soif cruellement.
J'aperçus le vin noir, frais dans la terre cuite;
Devant moi, sur un lit de fenouil, une truite
S'allongeait avec grâce, et le cochon de lait,
Achevant de rôtir en plein air, me troublait.
Ma foi, dis-je, mangeons! Les plats fins et la grappe
N'ont-ils pas la vertu d'émoustiller Priape?

TELLIS.

Sans armes, je courus vers la mer, et je vis
Que de pauvres enfants allaient être ravis
Par des Tyrrhéniens à la mine sauvage,
Dont la barque attendait, vide, près du rivage.
J'arrache les captifs de leurs mains; et sanglant,
Faible, percé de coups, je lutte en reculant.
A la fin des pasteurs entendent le tumulte;
On accourt, et, lançant une suprême insulte,
Mes lâches meurtriers s'échappent sur les flots.
Je tombe; autour de moi l'air est plein de sanglots.

HIPPONAX.

Avec quelle prestesse une cruche se vide!
Quand j'eus sifflé mon vin, et, d'une bouche avide,
Englouti la moitié du porc et le poisson,
Je bousculai Nanno d'une telle façon
Que nul ne m'aurait pris, certes, pour un eunuque.
Soudain, je ne sais quoi s'abattit sur ma nuque;
J'interromps, en râlant, mes assauts furieux;
Je m'étrangle; je sens presque jaillir mes yeux;
Puis, après un moment d'angoisse épouvantable,
Je tombe comme un bœuf assommé dans l'étable.

Une courte pause, durant laquelle on entend l'orchestre seul.

IACCHOS, *d'abord à Tellis.*

Exhale tes regrets pour la dernière fois,
Ame ingénue et tendre.
Taisons-nous pour l'entendre,
Et qu'un beau chant de flûte accompagne sa voix.

(La flûte, grave et lente, joue un court prélude, puis

elle accompagne la voix. Ayant la même longueur que chacune des strophes, la mélodie doit être jouée deux fois.)

TELLIS.

O sainte maison paternelle,
Chère à Zeus, et que daigne abriter de son aile
Athéna, la vierge éternelle,
Demeure où j'ai grandi dans le respect des dieux,
O chaste maison, tendre, hospitalière,
Offrant aux oiseaux les fruits noirs du lierre,
Champs sacrés de l'Attique, et toi, ciel radieux,
Oliviers au pâle feuillage,
Myrtes, lauriers, pins chevelus,
Loin de vous, vers ce lieu d'où l'on ne revient plus,
J'ai fait un douloureux voyage...

Mes yeux ne te reverront pas,
Sol aimé qui rendis fermes mes jeunes pas;
J'ai perdu ma place au repas
Où mon père s'assoit auprès de l'orpheline,
Chère à mon enfance autant qu'une sœur;
Rien ne me rendra l'unique douceur
De guider ses pieds nus à travers la colline
Que parfume le romarin,
Pour voir glisser dans la lumière,
Parmi l'écume en fleur de la mer printanière,
La voile pourpre du marin!

HIPPONAX, *à Iacchos.*

Chanterai-je à mon tour?

IACCHOS.

Toi, drôle? en es-tu digne?

HIPPONAX.

Doux maître, écoute-moi. Le beau fruit de la vigne
Orne tes boucles d'or soyeuses. N'es-tu pas
Le dieu des francs buveurs et l'âme des repas?

JACCHOS.

Chez les vivants mon rire illumine la table.

HIPPONAX.

Ah! puisque je te vois dans ce lieu redoutable,
Laisse-moi t'implorer, de grâce, à ma façon.

JACCHOS.

Tu le veux? Eh bien, soit, gazouille, vieux pinson.
La flûte, aiguë et vive, suit les strophes d'Hipponax.

HIPPONAX.

Préserve-moi de tous supplices
Toi qui fus, Bacchos, mes seules délices
O divin enfant!
La coupe vermeille, aimable, fleurie,
Je l'ai tant chérie
Quand j'étais vivant!
Rappelle-toi que, chaque année,
Lorsque j'avais fait une ample vinée,
O tendre héros,
Je t'offrais, au son des flûtes sifflantes,
Grappes succulentes
Et jeunes chevreaux.
Sauve un homme, je t'en supplie,
Qui, barbu de lierre et masqué de lie,
O fleur de nos dieux,
Dansait pour toi seul, d'un pied toujours preste,
Sur un air agreste
Et mélodieux.
Vois : je suis rond comme une amphore...
Si l'affreux Cerbère, hélas! me dévore,
O svelte Échanson,
Dis, quel insensé voudrait, après boire,
Exalter ta gloire
Par une chanson?

IACCHOS.

Homme, sois confondu par Iacchos lui-même.
Tu ne m'as point aimé comme il faut que l'on m'aime.
Si mon sang, plus vermeil que la pourpre du soir,
Gonfle la grappe mûre et rougit le pressoir,

C'est pour qu'aux longs repas la coupe fraternelle
Circule avec mon âme épanouie en elle,
Et, parmi les clameurs entremêlant vos mains,
Fasse briller la joie en des yeux plus humains...
Mais toi, honteusement, tu buvais solitaire.
Puis, vautré sous un pin, lourd fardeau pour la terre,
Tu ronflais jusqu'au soir; et tu te relevais
En maugréant, la voix pâteuse, l'œil mauvais.
Tu feignais d'essuyer ton menton plein de bave
Pour cingler tout à coup l'échine d'un esclave,
Et tu riais de voir ce misérable fuir
Le sifflement cruel des lanières de cuir!

HIPPONAX, *pleurnichant.*

C'est toi qui m'affolais.

IACCHOS.

Va, je serais bien aise
Que Minos te plongeât, nu, dans une fournaise,
Pour te faire suer ta graisse...

TROISIÈME TABLEAU

SCÈNE I

IACCHOS, TELLIS, MYRTO, LE CHOEUR *dans l'orchestre.*
Musique.

MYRTO.

O nocturne soleil du monde souterrain,
Toi dont le regard nous éclaire,
Nous avons dissipé nos songes pour te plaire;
Mais apaiseras-tu notre éternel chagrin,
Et seront-elles consolées,
Nos âmes que la nuit vit descendre voilées?

LE CHŒUR.

Hélas! hélas!

IACCHOS.

Pourquoi tant de tristesse?

LE CHŒUR.

Hélas!

TELLIS.

Si ma jeunesse est immortelle,
Parle, Iacchos, à quoi sert-elle,
Depuis que j'ai quitté la terre de Pallas?
Ah! que suis-je? Le rêve impalpable d'une ombre.
J'ai devant moi des jours sans nombre,
Mais c'est vers le passé que je soupire...

LE CHŒUR.

Hélas!

La musique cesse.

MYRTO.

J'avais un jeune frère, et, presque maternelle,
Je voulus l'élever, le couver sous mon aile.
Mon cœur saigna longtemps lorsque je le perdis.
Or, je viens de le voir; tremblante, je lui dis :
« Ne me connais-tu pas? » Il me tendit sa joue;
Puis, comme il a toujours l'âge aimable où l'on joue,
Il glissa de mes mains et s'enfuit en chantant.
Une éternelle enfance est donc ce qui l'attend?

TELLIS.

Hier je reconnus ma mère vénérée.
« Te voilà donc enfin, toi que j'ai tant pleurée »,
Lui dis-je. Elle doutait. « C'est moi, mère, c'est moi!
Alors, avec des yeux pleins de trouble et d'émoi :
« Toi, dit-elle, mon fils? Oui, je sens que tu m'aimes;
Mais, après si longtemps, vous n'êtes plus les mêmes,
Ah! j'aurais bien voulu te retrouver moins grand... »
Puis elle m'étreignit dans ses bras en pleurant.

MYRTO, *tournée vers Tellis.*

Parmi vous, jeunes gens, quelle mélancolie!
Une langueur aux yeux et la face pâlie,
Ceux qu'en leur tendre fleur les Parques ont fauchés
Laissent pendre les fruits aux branches des pêchers.
Notre cœur virginal, amis, n'est pas moins triste.
Un regret douloureux en nos âmes persiste

De n'avoir point connu, comme nos grandes sœurs,
Tout ce que l'hyménée a de brèves douceurs.

TELLIS.

Les héros abattus dans la force de l'âge
Ressemblent aux coursiers d'un royal attelage,
Piaffant d'impatience et dévorant leur frein.
Que leur fait la beauté d'un ciel toujours serein?
On les voit, ressaisis par l'ivresse des armes,
S'étreindre brusquement; puis, les yeux pleins de larmes,
Sitôt qu'ils ont senti leur flamme s'assoupir,
Ils se couchent dans l'herbe avec un long soupir.

MYRTO, *tournée vers Iacchos.*

Quelle joie est possible en ces mornes demeures?
A quoi bon l'éternel écoulement des heures?

TELLIS, *de même.*

Sans luttes, sans travaux, sans épreuves, crois-tu
Qu'il puisse, dans nos cœurs, survivre une vertu?

LE CHŒUR.

Hélas! nous foulerons, durant des jours sans nombre,
La pâle asphodèle des prés.
Nos regrets seront murmurés.
Que sommes-nous? le rêve impalpable d'une ombre.

IACCHOS.

Ne vous lamentez plus, vous tous, chers trépassés
Qu'un stérile bonheur par avance a lassés.
O victoire de Zeus! ô splendeurs éternelles!
Un voile impénétrable obscurcit vos prunelles;
Mais, d'un souffle puissant, moi, je l'écarterai,
Pour vous faire entrevoir votre avenir sacré.
Il est, vers l'occident, des îles bienheureuses,
Où les arbres, chargés de grappes savoureuses,
N'abritèrent jamais qu'un doux peuple d'oiseaux.
Elles embaument l'air, fleurs suaves des eaux,
Et la brise du frais Océan les caresse;
Vous y respirerez une indicible ivresse.

MYRTO.

Quel Dieu nous ouvrira les portes de l'Enfer?

IACCHOS.

Hadès lui-même; et comme, au souffle de l'hiver,
Fuit dans les cieux un noir tourbillon d'hirondelles,
Vous fendrez bruyamment l'espace à grands coups
[d'ailes.

MYRTO.

Qui donc nous guidera?

IACCHOS.

Moi; mes hymnes; mon vol.
Un libre et fier travail fécondera le sol
Dans vos îles de fleurs; sans contraintes serviles,
On y verra surgir de merveilleuses villes,
Où des Sirènes d'or, louant les justes dieux,
Chanteront au sommet des temples radieux.

MYRTO.

Qui régnera sur nous?

IACCHOS.

Vous serez vos seuls maîtres.
Une force inconnue exaltera les êtres,
Dès qu'ils aborderont aux Iles du couchant.
Le regret du passé, jeune fille, est touchant;
Mais il voile vos yeux, il courbe vos fronts blêmes,
Il fait de vous, ô morts, les ombres de vous-mêmes.
Ne vous attardez plus à soupirer en vain,
Vous devant qui se lève un avenir divin!

MYRTO.

Hélas! nos bien-aimés...

IACCHOS.

Tous, s'ils en furent dignes,
Fouleront avec vous les grappes de mes vignes;
Mais n'éternisons pas les formes d'un instant.
L'enfant qui s'échappait de vos mains en chantant

A droit, comme vous tous, à la vie éternelle;
Pour qu'il y plane enfin, laissez grandir son aile.
L'âge accablera-t-il vos pères toujours vieux?
Non : je veux que, malgré la stupeur de vos yeux,
Votre cœur filial soudain les reconnaisse,
Fiers, robustes, joyeux, rayonnants de jeunesse,
Et que toute âme juste, échappée au tombeau,
Renouvelle à jamais son corps toujours plus beau!

MYRTO.

Mais la mort, Iacchos, la mort fauchera-t-elle
Encore les vivants?

IACCHOS.

Non, non, joie immortelle!
A moins que...

(*Il s'arrête.*)

MYRTO.

Qu'est-ce donc?

IACCHOS.

Vous en serez instruits
Lorsqu'en vous ma parole aura porté ses fruits.

(*Musique.*)

MYRTO.

Jeunes hommes pâlis, vierges tristes et lasses,
Quand verrons-nous briller les Iles du couchant?
Quand donc réglerons-nous, ô Dieu, sur ton beau chant
Nos ébats animés par le souffle des Grâces?

LE CHŒUR.

Guide-nous, Iacchos, vers les feux du couchant!

TELLIS.

Que la fraîcheur du soir rend aimable la danse!
Fleurs du sol, fleurs des eaux parfument les chemins.
Partout des cris joyeux, des battements de mains,
Des cymbales qu'on heurte et qu'on froisse en cadence.

LE CHŒUR.

Guide-nous, Iacchos, par de libres chemins!

MYRTO.

Palpitez dans la nuit, torches de cire blonde,
A travers les vapeurs légères de l'encens!
Moi, j'écoute frémir la flûte aux sons puissants,
Dont l'appel vient à nous, répercuté sur l'onde.

LE CHŒUR.

Nous danserons trois nuits, sans lasser nos genoux,
Sous les torches de cire blonde.
Vers nos îles riant sur l'onde
Guide-nous, Iacchos, Iacchos, guide-nous!

QUATRIÈME TABLEAU

SCÈNE VI

[Tellis fils de Daïphante et fiancé de Lysilla, que ce dernier a recueillie dans sa maison, doit, selon la promesse de Déméter, revenir quelques instants à la vie pour leur dire un suprême adieu.]

DAIPHANTE, LYSILLA.

. . . .

LYSILLA.

O père, il va venir!
J'ai gardé, tu le sais, comme un cher souvenir,
La syrinx, au parfum de cire, que ses lèvres
Ont si bien assouplie et que suivaient nos chèvres.
Elle pend au foyer, veuve de ses beaux chants.
Or, comme je songeais à revenir des champs,
Tout à coup j'entendis une plainte pareille
Aux soupirs de la flûte, et je prêtai l'oreille;
Un chant triste et divin s'élevait près de moi.
Je crus alors, le cœur tout palpitant d'émoi,
Reconnaître le son de ma syrinx aimée;
Je respirai l'odeur dont elle est embaumée.
Cependant j'étais seule. Autour de moi, les prés,
Mes bêtes, l'eau courante; et les sons inspirés
M'enveloppèrent, sans que j'eusse aucune crainte,
Comme une fraternelle et douloureuse étreinte...

(*Musique à peine distincte.*)

DAÏPHANTE.

Quel homme, justes dieux, songeant à son destin,
Reçut jamais de vous un présage certain?
(*La musique s'élève davantage.*)

LYSILLA.

Écoute, père; écoute! Il m'a semblé l'entendre...

DAÏPHANTE.

Quoi donc?

LYSILLA.

Cette chanson mélodieuse et tendre.
Tellis est près de nous...

(*Sur le fond de la symphonie se détache le prélude d'un air de flûte au caractère pastoral, profondément triste et doux. Lysilla parle quand la flûte s'est tue, sans que la musique ait cessé.*)

LYSILLA.

Reconnais-tu le son?

DAÏPHANTE.

Oui; de la tête aux pieds je sens un grand frisson.

(*On entend de nouveau la flûte; la mélodie se développe. Tellis entre à droite par la scène du fond et vient se placer, face au spectateur, au milieu de cette scène. Alors une vive clarté le frappe. Daïphante et Lysilla se sont tournés lentement vers le fond; ils aperçoivent Tellis au moment où la lumière vient de l'envelopper. Eux-mêmes restent dans l'ombre. La musique cesse.*)

SCÈNE VII

DAIPHANTE, TELLIS, LYSILLA.

DAÏPHANTE.

O bien-aimé, c'est toi, mon fils, toi que je pleure!

TELLIS.

Je vous revois enfin, près de notre demeure,

Vous que je pleure aussi depuis le jour amer
Où mon dernier soleil s'est couché sur la mer...

DAÏPHANTE.

Il m'est cruel de voir la pâleur de ta face.
Dans la grande maison où chacun trouve place,
Lugubre hôtellerie ouverte à tout venant,
Que fais-tu? quel sera ton destin maintenant?

TELLIS.

O mon père, la mort n'est point ce que tu penses.
Le blé, fruit de la terre où germent les semences,
Doit être moissonné sous le large ciel bleu,
Puis broyé par la meule et dompté par le feu,
Pour devenir le pain des hommes.

DAÏPHANTE.

Je t'en prie,
Parle, et je comprendrai.

TELLIS.

Quand la grappe mûrie
Est arrachée au cep, pour elle, c'est la mort;
Les pieds du vendangeur l'écrasent sans remord.
Mais, ayant bouillonné dans sa prison obscure,
Soudain, par un prodige, elle se transfigure,
Et dans la coupe, chère aux mortels comme aux dieux,
La voici vin de pourpre ou nectar radieux?

DAÏPHANTE.

Certes, je suis surpris de ton langage.

TELLIS.

Père,
Il faut qu'en l'avenir l'homme pieux espère.

DAÏPHANTE.

La mort, dit-on parfois, est comme un chemin creux
Où le sombre Berger, d'un bâton rigoureux,
Fait sauter son troupeau broutant le long des haies...

TELLIS.

Les choses que l'on dit sur la mort furent vraies.

DAIPHANTE.

Qui donc a tout changé?

TELLIS.

L'immuable dessein
Que depuis très longtemps Zeus porte dans son sein,
D'attirer jusqu'à lui les moindres créatures;
L'accord de tous les dieux immortels: les tortures
Que souffre Déméter, comme tu l'as appris,
Et le vouloir obscur d'innombrables esprits:
Les portes de l'Enfer s'ouvriront pour les justes.
Au cœur de l'Océan, sous l'œil des dieux augustes.
Va grandir par nos mains une libre cité
Où s'épanouira notre immortalité
En art splendide, en fiers travaux, en nobles luttes;
Où l'air retentira de lyres et de flûtes;
Où, plus heureux, plus beaux, plus divins chaque jour,
Tous vivront dans la paix d'un fraternel amour.

LYSILLA.

Loin de nous, et parmi tant de splendeurs nouvelles
Que, frémissant d'espoir, ami, tu nous révèles,
Dis, n'oublieras-tu point ceux qui t'aiment, Tellis?

TELLIS.

O ma sœur immortelle, une touffe de lis
Est moins douce à l'abeille en sa fuite légère
Que ta jeune âme en fleur, Lysilla, ne m'est chère.
Un infaillible maître a dit que j'oublierais
Tout ce que j'ai laissé sans de cruels regrets;
Mais par quelles splendeurs serait-elle effacée,
La vision de toi qui ravit ma pensée?

LYSILLA.

Tellis, pardonne-moi si l'avenir serein
N'apaise point ce cœur, trop gonflé de chagrin.

Ce qui me fait trembler, ami, tu le devines.
Ton âme va s'enfuir vers des âmes divines;
Et moi, qui l'emplissais tout entière...

TELLIS.

O ma sœur,
Les terrestres amours ont une âpre douceur;
Ils sont, pour nous, la source unique de la vie.
Mais, sous des cieux meilleurs, n'étant point asservie
Par ce corps douloureux qui la retient au sol,
L'âme peut déployer plus largement son vol.
L'amant, dans la cité des justes, n'a de joie
Que son immense amour; nulle chair n'est sa proie;
Par le cruel désir il n'est point consumé;
Il cherche uniquement le bien de l'être aimé.
Point d'aveugle fureur, de vaine jalousie.
L'âme que le frisson de l'amour a saisie
Ne s'enferme point seule en sa félicité;
Sa flamme généreuse embrase la cité.

LYSILLA.

Tellis, pardonne-moi; quelque chose m'oppresse
Le cœur n'aura-t-il pas son intime tendresse,
Le culte, humble et profond, d'un être préféré?
Ne me seras-tu pas plus cher et plus sacré
Que d'autres, maintenant inconnus, ô mon frère?
Ne jetterons-nous pas un regard en arrière?
Ne nous sera-t-il pas toujours doux de songer
Qu'autrefois en ce lieu, cher même à l'étranger,
L'odorante Eleusis nous vit grandir ensemble?

TELLIS.

Tes larmes, Lysilla, ta chère voix qui tremble...

LYSILLA.

Achève.

TELLIS.

Je ne puis.

LYSILLA.

Tu pleures; je le vois.

TELLIS.

Oui, nous aurons toujours nos âmes d'autrefois!
Je t'aime de l'amour unique dont tu m'aimes;
Rien ne pourra flétrir cette fleur de nous-mêmes.

LYSILLA.

Tellis, tu m'as rendu moins tristes nos adieux.

TELLIS.

Tout mon bonheur, sans toi, me serait odieux.

LYSILLA.

Quand nous reverrons-nous? Après combien d'années?

TELLIS.

Les dieux, comme il leur plaît, règlent nos destinées.

DAÏPHANTE.

Puissions-nous, mon enfant, pour jamais réunis,
Ensemble contempler nos protecteurs bénis!
Ils ont eu, je le vois, pitié de ma vieillesse.

TELLIS.

O mon père, ô ma sœur, il faut que je vous laisse.

DAÏPHANTE.

Va, mon cher fils. Au moins, tu nous as consolés.

TELLIS.

Que ne puis-je avec toi, père, couper nos blés!

DAÏPHANTE.

Je suis robuste encore.

TELLIS.

Adieu. Sous les ramures
De vastes chênes aux fatidiques murmures,
Les élus d'Iacchos, méditant et priant,
Attendront que le jour blanchisse l'Orient.
Alors, devant nos yeux éblouis, dans sa gloire
Paraîtra le roi Zeus.

DAÏPHANTE.

Garde notre mémoire!

LYSILLA.

Qu'ajouterai-je encore à mes paroles?

TELLIS.

Rien.
Comme si ton cher cœur palpitait sur le mien,
Je vivrai, loin de toi, dans ta présence aimée
Pour des siècles, ma sœur, j'en ai l'âme embaumée...

(*La flûte reprend sa mélodie, tandis que l'ombre, peu à peu, voile Tellis depuis les pieds jusqu'à la tête. Le rideau tombe lentement.*)

(Lecène et Oudin, éditeurs.)

Extrait de la Muse et l'Ouvrier

Et que tout soit beauté quand tout sera justice !

. - - - - - - - - -

Maurice Bouchor

HERVIEU

Paul Hervieu, né à Neuilly-sur-Seine en 1857.

Les Tenailles, 1895; *la Loi de l'homme*, 1897; *l'Énigme*, *la Course du Flambeau*, 1901; *le Dédale*, 1903; *le Réveil*, 1905.

M. Paul Hervieu a fait surtout des comédies à thèse, dans lesquelles il pousse à l'extrême les qualités et les défauts du genre. Elles ont quelque chose de tendu de compassé, de mécanique; elles ne nous touchent pas, ou du moins le pathétique en est sec et raide. Mais, le système dramatique de M. Hervieu étant une fois admis, on doit reconnaître qu'il n'est guère possible de le pratiquer avec plus de décision et de concision, avec plus de sûreté, de rectitude et de vigueur; des pièces telles que *les Tenailles* ou *la Loi de l'homme* seraient les chefs-d'œuvre de notre théâtre si la logique pouvait remplacer la vie, si les raisonnements pouvaient tenir lieu d'émotion. Mettons à part *la Course du Flambeau*, dans laquelle il y a un pathétique très intense.

La vie a ceci de médiocre et d'équitable
que les choses ne nous arrivent jamais aussi
bien que nous nous les souhaitons ni aussi
mal qu'on nous les souhaite.

Paul Hervieu

LA COURSE DU FLAMBEAU

[Maravon explique comme quoi, dans les familles, chaque génération, en vertu d'une loi naturelle, fait sa vie au détriment de la génération précédente.]

PREMIER ACTE

SCÈNE XI

SABINE, MARAVON, *entrant par la gauche.*

SABINE, *désignant les femmes qui sortent.*

Ah! mon cher Maravon, venez me dire que j'ai là une amie absurde.

MARAVON.

Madame Gribert?

SABINE.

Avez-vous remarqué qu'elle a pris les aspects d'une gouvernante? Et d'ailleurs elle en a fait le métier. Elle a cessé d'avoir une existence personnelle. Elle ne veut plus rien avoir à elle. Tout appartient à sa fille!... Pendant ce temps, le mari s'exténue pour subvenir aux toilettes de Béatrice. Et celle-ci, trônant au-dessus de ses père et mère, me fait l'effet d'une idole un peu odieuse.

MARAVON.

Je ne partage pas votre opinion, chère petite amie. Devant ces êtres si naïvement naturels, je me plais, au contraire, à voir fonctionner les plus simples rouages de la famille. Ces gens-là se conforment à la loi qui commence par demander à la mère la chair de sa chair, souvent sa beauté, sa santé, au besoin même sa vie, pour en constituer l'enfant. Dès lors, au profit de la génération nouvelle, la nature s'évertue à dépouiller la génération précédente. Elle demande sans trêve aux ascendants, sous forme de dépenses, labeurs, anxiétés, dotations, sacrifices, tout le reste de leurs forces vives, pour en équiper, armer, parer ceux qui descendent vers la

plaine de l'avenir... Voyez moi-même : il s'est agi de créer une situation à mon fils. Didier m'a bien vite persuadé que mon avoir serait mieux placé désormais dans ses mains devenues viriles... Et pour vous démontrer que madame Gribert et sa fille rentrent dans la plus pure tradition classique, si vous le permettez au pédantisme d'un vieil universitaire, je tirerai mon argument de l'antiquité.

SABINE.

Ne vous gênez pas !

MARAVON.

Vous n'avez, sans doute, jamais entendu parler des « lampadophories »? Voici ce que c'était. Pour cette solennité, des citoyens s'espaçaient, formant une sorte de chaîne, dans Athènes. Le premier allumait un flambeau à l'autel, courait le transmettre à un second, qui le transmettait à un troisième, et ainsi, de main en main. Chaque concurrent courait, sans un regard en arrière, n'ayant pour but que de préserver la flamme qu'il allait pourtant remettre aussitôt à un autre. Et alors dessaisi, arrêté, ne voyant plus qu'au loin la fuite de l'étoilement sacré, il l'escortait, du moins, par les yeux, de toute son anxiété impuissante, de tous ses vœux superflus. On a reconnu dans cette Course du Flambeau l'image même des générations de la vie : ce n'est pas moi, ce sont mes très anciens amis Platon et le bon poète Lucrèce.

SABINE.

Je ne conçois pas de la sorte les relations de famille. A mon point de vue, recevoir la vie engage autant que de donner. Il y a quelque chose d'analogue, de simultané, un lien unique qui fait se contre-balancer les obligations. Puisque la nature n'a pas permis aux enfants de se fabriquer tout seuls, je dis, moi, qu'elle a donc eu l'intention de leur imposer une dette envers ceux qui les mettent au monde.

MARAVON.

Les enfants s'acquittent en faisant, à leur tour, des enfants.

SABINE.

Ils s'acquittent en pratiquant la piété filiale, dont vous semblez oublier tant d'actes héroïques!

MARAVON.

Peuh!... Énée, à l'incendie de Troie, emportant son père sur les épaules? Mais à chaque occasion nos pompiers en font autant pour des gens qu'ils n'ont jamais vus... Mademoiselle de Sombreuil, buvant un verre de sang humain pour sauver les jours du marquis? Mais qui ne surmonterait un pareil instant de dégoût pour préserver d'un égorgement... son concierge?... La gravure a popularisé encore le dévouement d'une femme dont le vieux père mourait de faim en prison : elle s'y introduisit et lui donna son sein à téter. Quelle est la nourrice qui ne voudrait soulager, par une offrande semblable, la captivité de tout un escadron?

SABINE.

Il est toujours facile de plaisanter.

MARAVON.

Citez-moi des traits vraiment sublimes?

SABINE.

Je n'ai pas votre érudition.

MARAVON.

Non, voyez-vous, l'humanité se bat les flancs pour se persuader, à elle-même, qu'elle n'est pas mauvaise fille. Or, elle l'est, de naissance, comme, de naissance aussi, elle est bonne mère... Relisez les commandements du mont Sinaï : pas un mot sur les devoirs envers la progéniture! Pourquoi donc? Parce que c'était inutile. Parce que toutes les créatures s'étaient mises d'instinct à soigner leurs petits. Mais les devoirs envers les parents, voilà ce qui n'a pas été sous-entendu; voilà ce qui n'allait pas de soi-même! « Honore tes père et mère, afin de vivre longuement sur la terre. » Il n'y a pas que l'injonction, il y a, pour allécher, la promesse d'une prime à réaliser, dès ce bas monde... Croyez-

moi, la reconnaissance filiale n'est pas spontanée; elle est un effort de civilisation, un fragile essai de vertu!

SABINE.

Vous me permettrez bien de vous opposer mon propre cas, à moi qui vis entre une mère et une fille... Je crois pouvoir dire que je sais ce que c'est que d'aimer son enfant?

MARAVON.

Dites même que vous atteignez à la perfection de la sollicitude.

SABINE.

Bref, si je critique certaines exagérations maternelles, cela ne m'empêche pas de sentir que, pour épargner une sérieuse douleur à Marie-Jeanne, j'immolerais sans hésiter ma vie. Mais je chéris ma mère spontanément aussi, sans recourir à cet effort de raison, que vous prétendez. Et pour sauver ma mère d'un péril, je donnerais également ma vie, je vous l'assure.

MARAVON.

Parbleu! vous êtes ici trois excellents cœurs roulés dans la bonne pâte des tendres illusions. Vous pensez respectivement vous connaître : vous ne vous connaissez seulement pas vous-même. Vous ignorez tout ce que vous valez comme mère. Et vous ignorerez toujours, j'espère, le peu que vous valez comme fille. Cela ne s'apprend pas dans les douceurs de l'harmonie, mais sous les violences de l'épreuve, par le cri arraché des entrailles.

QUATRIÈME ACTE

SCÈNE VI

[Sabine a refusé jadis de se remarier avec l'Américain Stangy pour ne pas faire tort à sa fille Marie-Jeanne. Peu après, Marie-Jeanne épouse Didier et la quitte. Le jeune homme ne réussit pas dans ses entreprises; il lui faudrait trois cent mille francs, sans quoi c'est la faillite. Emue par la situation précaire de Marie-Jeanne, qui d'ailleurs s'étiole et languit, Sabine demande la somme à sa mère, Mme Fontenais, et, ne l'obtenant pas, la lui vole. Cepen-

dant le médecin a ordonné à Marie-Jeanne un séjour dans la haute montagne : Sabine accompagnera sa fille ; et, comme Mme Fontenais ne veut pas rester seule, elle finit par l'emmener tout en sachant que l'air des hauteurs peut lui être mortel. En Suisse, elle retrouve Stangy, qui propose à Didier de le tirer définitivement d'affaire en se l'associant. Didier accepte ; il ira en Amérique. Quant à Marie-Jeanne, elle quittera sa mère pour y suivre son mari.]

MARIE-JEANNE, SABINE.

SABINE, *revenant du Palace.*

Tu es dehors?... Tu n'as pas froid?... Ton air est étrange. Tu souris, et en même temps ton front est grave et plissé.

MARIE-JEANNE.

Monsieur Stangy, avec la libéralité que vous lui connaissez, se charge de faire une position à Didier. Il a pris l'engagement de l'enrichir promptement, à condition que mon mari aille le suppléer en Amérique d'ici huit jours.

SABINE.

Ah! bah!

MARIE-JEANNE.

Vous êtes bien d'avis que cela ne pouvait se refuser?

SABINE.

Certes! C'est une aubaine inespérée? Didier aurait eu bien de la difficulté dans nos alentours à retrouver un emploi important. Tandis qu'il aura grand bénéfice et l'approbation unanime, en s'imposant, pendant un certain délai, de s'expatrier... Mais toi ma chérie, es-tu de force à supporter cette séparation?

MARIE-JEANNE.

Moi? Je ne me séparerai pas de Didier

SABINE.

Que dis-tu?

MARIE-JEANNE.

Je dis que j'accompagnerai mon mari.

SABINE.

C'est de la divagation! Comment! tu n'es pas seulement convalescente, et tu prétendrais te mettre à naviguer par delà les Antilles, vers des côtes où les rayons d'un soleil nouveau minent les plus robustes!... Allons! tu n'y songes pas!

MARIE-JEANNE.

Vous savez bien que ce qui m'a rendue malade, c'est de voir Didier aux prises avec l'adversité, vaincu, terrassé par le découragement! Je serai guérie quand je le verrai content de lui, entreprenant, prospère... Déjà, rien que de me le représenter ainsi, je vais mieux, je vais bien!

SABINE.

Et moi, avec cette combinaison, qu'est-ce que tu fais de moi?...

MARIE-JEANNE.

Vous ne pouvez pas traîner grand'mère à notre suite, si loin. Vous ne pouvez pas non plus l'abandonner.

SABINE.

Ainsi, ton plan est déjà fait : tu as admis d'aller, dans une semaine, vivre à quinze cents lieues de moi.

MARIE-JEANNE.

Puis-je admettre que ce serait entre mon mari et moi qu'il y aurait quinze cents lieues?

SABINE.

Vous n'êtes forcés ni l'un ni l'autre de quitter Paris. La misère ne vous y serre pas à la gorge, que diable!... Didier cherchera quelque chose d'autre.

MARIE-JEANNE.

Vous avez déclaré vous-même que, dans notre milieu, il ne trouverait qu'à végéter. Vous ne voudriez pas que, lui et moi, nous nous condamnions à la médiocrité, quand un avenir peut-être exceptionnel, incomparable, s'ouvre et brille à nos yeux. Nous sommes au seuil de

la jeunesse, nous autres, pleins d'appétit, et l'endroit où l'on nous offre de mettre notre couvert, c'est au pays de la fortune, à la table des millions!

SABINE.

Quelle fougue! et quel sérieux!... Marie-Jeanne, tu t'amuses à m'affoler... N'est-ce pas? tu ne te livres qu'à un jeu féroce?

MARIE-JEANNE.

Je sens, au contraire, tout ce qu'il y a de solennel dans la communication que je vous fais. Petite mère, ce n'est pas sans un déchirement que je vous dirai adieu...

SABINE.

Cela n'arrivera pas!... Tu oublies que si Stangy s'est mis à votre service, c'était uniquement par sympathie pour moi. Quand il constatera que son bienfait ne sert qu'à me supplicier, crois-tu qu'il le voudra maintenir?

MARIE-JEANNE.

Vous n'allez pas contrecarrer ce qui est promis? Ah! mère, ne détruisez pas les magnifiques espoirs déjà échafaudés par Didier et moi? ne nous rejetez pas à la dérive!

SABINE.

Sois tranquille! Si bas que je puisse être tombée, je ne recourrai pas à un tiers, entre toi et moi, pour qu'il te fasse la leçon, pour qu'il t'enseigne et t'oblige à m'aimer!

MARIE-JEANNE.

N'ai-je pas le devoir de faire passer en première ligne mon amour pour mon mari?... Mais si vos reproches et le poids de votre autorité ne m'embarrassaient pas depuis que nous parlons, j'aurais eu déjà le langage, les élans, que peut inspirer la plus sincère affection.

SABINE.

Non! non! tu ne m'aimes pas!... L'on n'aime que ce que l'on préfère, puisque à l'heure d'opter l'on appar-

tient, corps et âme, à l'être préféré, et que, pour celui-là, l'on marche sur le ventre du reste! Les gens que l'on n'aime pas, ou que l'on aime un peu, ou que l'on aime bien, ce ne sont que les degrés divers de l'indifférence. Moi, je t'ai préférée à tout... Un homme était là, il y a un instant, par qui j'ai cru jadis que mon cœur avait souffert, par qui je viens de croire à nouveau que je pouvais souffrir encore. Ce n'était pas cela, souffrir! C'est par toi seulement qu'en cette minute je sens jusqu'à quel fond mes racines peuvent descendre dans la douleur!... Marie-Jeanne, si le désespoir m'emporte et m'aveugle, si, malgré l'évidence, il y a encore dans ta chair un petit coin de sensibilité pour moi, oh! proteste contre mes paroles, proteste, petite, que tu n'avais pas prévu tant de peine que j'aurais! Déclare vite que tu ne saurais plus t'arracher de mes bras, ni faire régner entre nous cette immensité d'absence!

MARIE-JEANNE.

Je vous jure, petite mère, que je voudrais pouvoir me couper en deux. Mais, du moins, mon absence ne sera pas éternelle. Je reviendrai, un jour, vous sauter au cou, avec délices!

SABINE.

Oui! si le chagrin ne m'a point alors portée en terre.

MARIE-JEANNE.

Ne me tenez pas de ces propos-là, mère! J'ai des amies que la carrière de leur mari a fait aller en garnison dans le sud de l'Algérie, dans l'Indo-Chine... Elles auraient donc été réduites à divorcer, si le bonheur et l'intérêt de leur ménage n'avaient point primé toute autre considération chez leur mère, à elles?

SABINE.

J'ai servi ton ménage au delà de l'imaginable. Je ne conspire pas contre lui. Je demande que tu y sois heureuse, près de moi. Ton bonheur, ta vie courante, les roses revenues à ton teint, je veux, dans la contemplation, en posséder ma part. Je tiens à toi, comme si depuis vingt et un ans que je t'ai mise au monde, nous

n'avions cessé de faire corps ensemble! Ma tendresse t'a donné pour gages les tourments dans lesquels je t'ai enfantée, les mauvais jours et les mauvaises nuits, depuis lors, quand tu fus petite et grande, où tes plaintes faisaient repasser dans mes entrailles les torturants frissons de ta naissance. Je t'ai donné pour gages les longues années d'un dévouement capable, au besoin, d'aller, tu peux m'en croire, — jusqu'aux pires hontes, jusqu'au dernier des crimes! Mes titres auprès de toi, je ne crains pas de les mettre en balance avec ceux de M. Didier.

MARIE-JEANNE, *se redressant.*

Mère, je vous en prie, n'élevez pas la voix contre lui. Il est mon mari!

SABINE.

Oui, ton mari! Cela signifie qu'il y a quatre ans il était encore un passant pour toi, que le caprice des rencontres fit venir se mettre à ton côté. Le lien, entre vous, il s'est formé, celui-là, dans le facile plaisir des caresses. Les gages, qui les a fournis en cette circonstance? sinon toi, avec ta pureté, tes charmes, et, peut-être, ta dot!

MARIE-JEANNE.

Jusqu'à quelle insinuation allez-vous? C'est la délicatesse de son amour que vous mettez en doute. Mère, n'ajoutez pas un mot, cela vaudra mieux pour les sentiments que je veux vous porter.

SABINE.

Quoi! je devrais me taire tandis que tu t'apprêtes en sa faveur à me dépouiller de toi!... J'ai bien le droit, pour ma cause, de te montrer que cet agent de malheur, en échange de ce que tu lui apportais de bon, t'a stupidement conduite aux abois. Ce qu'il a mis dans ta corbeille, ce sont les motifs de larmes, les ravages de ta santé, la tare de la faillite!

MARIE-JEANNE.

C'en est trop! Qui touche à lui me blesse. Adieu!

SABINE.

Où vas-tu?

MARIE-JEANNE.

Sur la route, au-devant de mon failli, que je suivrai jusqu'au bout du monde! (*Marie-Jeanne s'éloigne.*)

SCÈNE VII

SABINE, *seule, appelant sa fille qui disparaît.*

Marie-Jeanne!... Elle n'est plus là!... Elle a commencé de partir pour toujours! Me voici seule! (*Se tournant vers le chalet.*) Maman! Maman!

SCÈNE VIII

SABINE, MADAME FONTENAIS.

MADAME FONTENAIS, *accourant.*

Qu'est-il arrivé? Tu me fais peur.

SABINE.

Marie-Jeanne me quitte. Je ne la verrai bientôt plus. Son mari va me l'emporter, pour courir tous deux la fortune, au pays de Stangy!

MADAME FONTENAIS.

Que me racontes-tu là?... Un projet en l'air! une fantaisie qui passera!

SABINE.

Non pas! Vous partageriez ma certitude si vous aviez vu, si vous aviez entendu Marie-Jeanne dans sa ténacité. Après tant d'autres indications que je ne comptais plus pour elle, quelle preuve dernière et ineffaçable!... Comme elle m'a fait du mal!... Comme j'ai du mal!... Oh! oh! oh!

MADAME FONTENAIS.

Ma chère Sabine, ne pleure pas ainsi! (*Les gémissements de Sabine scandent les paroles de Mme Fontenais.*) Ah! tes pauvres sanglots agissent bien autrement

sur moi que tes colères, contre lesquelles je fus peut-être trop intraitable et dure... Mais que puis-je faire pour te consoler?... Voyons : j'accorderai tout ce qui sera nécessaire... Oui! Que ton père me pardonne si je m'apprête à trahir mon serment. Ma fille, je parlerai à ton gendre. Je mettrai le prix qu'il demandera pour le retenir avec Marie-Jeanne!

SABINE.

Ils ne vous écouteront pas. Ils sont ivres maintenant d'illusions. Ils voient, dans leur rêve danser les millions. Vos ressources entières seraient trop modestes aujourd'hui pour satisfaire leurs nouvelles exigences... Ils iront... Et je m'efforcerai d'oublier Marie-Jeanne!... Après la sensation de glace qu'elle a jetée sur moi, elle n'a plus le pouvoir de me faire, près d'elle, ressentir du chaud. Je n'ai plus de fille!... Je n'ai plus que vous. Je n'ai, sans doute, jamais eu que vous, pour qui je fus un monstre. Ne me contredisez pas! Laissez-moi seulement me promettre une vie désormais prosternée devant vous, où, dans le repentir, j'implorerai de reposer ainsi ma tête, si lourde, sur vos genoux!... Mais quoi? Qu'avez-vous?

MADAME FONTENAIS, *essayant de se lever.*

Ah! (*Elle tombe.*)

SABINE.

Oh! Oh! Non! Ce n'est pas cela!... Parlez donc!... Faites un signe!... Comme elle serre ma main! (*Sabine se dégage violemment.*) Et ces yeux!... Morte!... Elle est morte!... Pour ma fille, j'ai tué ma mère!

(Lemerre, éditeur.)

BRIEUX

« Ce serait si beau, de distribuer de la justice, adoucie par de la bonté ! »

La Robe Rouge 1er acte.

Brieux

Eugène Brieux, né à Paris en 1858.

Blanchette, 1893 ; *les Bienfaiteurs* ; *l'Évasion*, 1896 ; *les Trois Filles de M. Dupont*, 1897 ; *le Berceau*, 1898 ; *la Robe rouge*, 1900 ; *les Remplaçantes*, 1901.

M. Brieux est surtout un peintre et un moraliste. Peintre, il manque parfois de délicatesse, et notamment lorsqu'il met en scène des personnages du monde. Ses paysans, ses ouvriers, ses petits bourgeois, sont admirables de justesse caractéristique. Il saisit à merveille le détail significatif, le trait qui porte. Son comique, souvent un peu lourd, a beaucoup de saveur et de relief. Quant au moraliste, nous lui voudrions un bon sens moins court, moins borné par les préjugés sociaux. Mais, puisque le théâtre ne s'accommode point d'une curiosité ondoyante et évasive, louons la droiture de M. Brieux, sa franchise, son solide équilibre.

Il est, parmi les auteurs dramatiques de sa génération, un des plus féconds et des plus vigoureux.

LES TROIS FILLES DE M. DUPONT

PREMIER ACTE

SCÈNE V

MONSIEUR DUPONT, MADAME DUPONT.

MADAME DUPONT.

Qu'est-ce qu'il y a?

M. DUPONT, *avec importance.*

Monsieur et madame Mairaut seront ici dans une heure, à six heures.

MADAME DUPONT.

Eh bien?

M. DUPONT, *fin.*

Et sais-tu ce qu'ils viendront faire?

MADAME DUPONT.

Non.

M. DUPONT.

Nous demander la main de Julie, tout simplement.

MADAME DUPONT.

Pour leur fils?

M. DUPONT.

A moins que ce ne soit pour le Grand Turc.

MADAME DUPONT.

Monsieur Mairaut, le banquier?

M. DUPONT.

Monsieur Mairaut, directeur de la Banque de l'Univers, rue des Trois-Chapeaux, 14, au deuxième.

MADAME DUPONT.

Oui, mais...

M. DUPONT.

Seulement, ne t'emballe pas... Ne va pas te monter la tête, comme toutes les femmes; ce n'est pas fait. Voilà... j'ai été assez malin. Depuis une quinzaine, au Cercle des négociants, Mairaut me prenait assez souvent à part, me parlait de Julie, me demandait ceci, me questionnait sur cela... Moi, tu comprends, je le laissais venir. Aujourd'hui, nous échangions quelques idées sur la difficulté qu'on éprouve à marier ses enfants : « J'en sais quelque chose », me dit-il. Je lui réponds : « Moi aussi. » Alors (il est très fin, tu sais, le gaillard), alors, il m'a regardé en souriant et m'a dit : « Si madame Mairaut et moi nous allions un de ces jours causer de cela avec vous et madame Dupont? » Tu penses ma joie; je ne me tenais plus. Quand je dis que je ne me tenais plus, c'est une erreur : je me tenais très bien. La preuve, c'est que je lui ai dit négligemment : « Un de ces jours, la semaine prochaine. — Pourquoi pas aujourd'hui? » qu'il fait. « Comme vous voudrez. — A six heures, nous serons chez vous. — Entendu. » Voilà.

MADAME DUPONT.

Mais... Monsieur Mairaut le fils... Monsieur... Au fait, comment s'appelle-t-il, de son petit nom?

M. DUPONT.

Antonin... Antonin Mairaut.

MADAME DUPONT.

Oui. Voilà ce que je voulais te demander : Monsieur Antonin Mairaut est-il bien le mari qu'il faut à Julie?

M. DUPONT.

Quoi? Je sais ce que tu vas me dire. Il mène une vie légère, irrégulière, si tu veux : il a une liaison, enfin.

MADAME DUPONT.

On le dit.

M. DUPONT.

Qu'est-ce que ça prouve? Il y a une chose à laquelle tu n'as pas pensé, parce que les femmes ne pensent jamais aux choses sérieuses.

MADAME DUPONT.

A quoi? A sa fortune! Les Mairaut n'en ont pas. Leur maison de banque occupe, en tout et pour tout, deux employés.

M. DUPONT.

Deux employés, c'est exact.

MADAME DUPONT.

Elle est à la merci d'une catastrophe.

M. DUPONT.

A la merci d'une catastrophe, c'est encore exact. Il y a aussi quelqu'un qui est à la merci d'une catastrophe, c'est l'oncle d'Antonin... de M. Antonin... Et il a deux cent mille francs à lui, et il ne dépense rien.

MADAME DUPONT.

C'est vrai, mais...

M. DUPONT.

Mais... mais quoi?... Veux-tu que je te dise? Tu *es* insupportable. Tu t'entêtes à ne voir que le petit côté des choses. Je ne te le reproche pas, c'est de ton sexe. Sache donc que je suis là, moi, et que je saurai *bien* empêcher l'oncle Maréchal de déshériter son neveu. Et puis, qu'est-ce qu'il est, l'oncle?

MADAME DUPONT.

Quoi?

M. DUPONT.

Je te demande qu'est-ce qu'il est, qu'est-ce qu'il fait, M. Maréchal, l'oncle d'Antonin?

MADAME DUPONT.

Il est chef de bureau à la Préfecture.

M. DUPONT.

Ah!... Est-ce qu'il ne peut pas s'arranger pour faire donner à mon imprimerie tous les travaux d'impression, trente mille francs par an? Soit, combien de bénéfices?

MADAME DUPONT.

Cinq mille francs.

M. DUPONT.

Combien? Cinq mille francs! Dix mille! Si on ne devait empocher que le bénéfice régulier, ce ne serait pas la peine de travailler pour le gouvernement.

MADAME DUPONT.

J'ai peur que le fils Mairaut n'ait des défauts...

M. DUPONT.

Des défauts! Des défauts! D'abord, nous ne les connaissons pas. Ensuite, il a une qualité qu'on ne peut lui enlever : c'est d'être le neveu de son oncle, qui peut me faire gagner dix mille francs par an, et qui est presque à moitié millionnaire.

MADAME DUPONT.

Es-tu certain que ce soit le mari qui convient à Julie?

M. DUPONT.

C'est le mari qui convient à Julie, et c'est le gendre qu'il me faut.

MADAME DUPONT.

Tu as plus d'expérience que moi.

M. DUPONT.

Cinq heures dix. Maintenant, tu vas bien m'écouter. Nous n'avons que fort peu de temps, mais je sens les idées me venir avec une abondance et une clarté!... C'est seulement dans les moments difficiles que je dispose de toute mon intelligence, et je crois n'être pas tout à fait un imbécile. (*Il s'assied à cheval sur une chaise.*) Je te dis tout cela, c'est pour que tu fasses le moins de bêtises que tu pourras... Il faut obtenir du

père Mairaut que les enfants soient mariés sous le régime de la communauté.

MADAME DUPONT.

Mais Julie aura sa dot.

M. DUPONT.

Si tu m'interromps tout le temps, nous n'arriverons à rien... Le régime de la communauté... à cause de la succession de l'oncle Maréchal... Y es-tu?

MADAME DUPONT.

Oui.

M. DUPONT.

Ce n'est pas malheureux. Alors; nous demanderons...

MADAME DUPONT.

La communauté...

M. DUPONT.

Nous demanderons la séparation de biens.

MADAME DUPONT.

Mais...

M. DUPONT.

Tu n'es pas de force. Contente-toi d'écouter sans chercher à comprendre. (*Il se lève, replace sa chaise et lui frappe sur l'épaule.*) Il ne faut jamais demander ce dont on a envie. Il faut savoir se le faire offrir et se faire prier pour accepter. Donc, je donne cinquante mille francs de dot et...

MADAME DUPONT.

Cinquante mille!... Julie n'a que mes vingt-cinq mille francs.

M. DUPONT.

C'est juste. Je donnerai vingt-cinq mille francs comptant et je promettrai le reste pour l'an prochain.

MADAME DUPONT.

Tu n'y penses pas; tu ne pourras jamais faire face à cet engagement-là. (*Elle se lève.*)

M. DUPONT.

Qui sait?... Si j'ai les travaux de la Préfecture!...

MADAME DUPONT.

Il faudrait demander à Julie ce qu'elle pense de ce mariage...

M. DUPONT.

Nous n'avons plus grand temps. Enfin, appelle-la, et retire les housses.

SCÈNE VI

M. DUPONT *seul, puis* JULIE *et* MADAME DUPONT

M. DUPONT, *seul, se frottant les mains.*

Je n'ai tout de même pas conduit ça trop bêtement, moi, allons! (*Entrent Julie et sa mère.*)

JULIE.

Alors, c'est une demande?

M. DUPONT.

C'est une demande. (*A sa femme.*) Retire les housses. (*A Julie.*) Tu connais le jeune Antonin Mairaut? (*Il s'assied.*) Vous avez dansé plusieurs fois ensemble.

JULIE.

Oui.

M. DUPONT.

Qu'est-ce que tu penses de lui?

JULIE.

Comme mari?

M. DUPONT.

Comme mari... Ne te presse pas de répondre. Retire la housse de la chaise où tu es assise et passe-la à ta mère.

JULIE, *obéissant.*

Est-ce que les parents ont fait la demande officielle?

MADAME DUPONT.

Non, c'est seulement en prévision de... que nous voulons...

M. DUPONT, *lui donnant une dernière housse qu'il a retirée lui-même.*

Va porter tout ça à côté. (*A sa fille.*) La demande n'est pas faite, mais elle le sera bientôt... avant une heure d'ici.

JULIE.

C'est donc pour ça, tous ces frais?

M. DUPONT.

Tu l'as dit... Il s'agit de ne pas avoir l'air d'être des misérables et sans aucune relation... (*Il prend une coupe où sont des cartes de visite.*) Bien vieilles, ces cartes de visite, bien jaunes; et des noms bien communs. Il faut rafraîchir cela. (*A sa femme qui revient.*) Descends à l'atelier; tu demanderas à Courthezon qu'il te donne nos nouveaux modèles de cartes à trois francs... à trois francs cinquante, et puis tu monteras la partition de Wagner, qu'on nous a donnée à relier. (*Madame Dupont sort. A Julie.*) Je ne veux pas t'influencer...

JULIE.

Mais cependant...

M. DUPONT. *Il va à la cheminée.*

Cependant, quoi? Attends que j'allume la lampe. (*Il frotte une allumette.*)

JULIE.

Mais il fait encore clair.

M. DUPONT.

Lorsqu'on reçoit, on n'attend pas qu'il fasse nuit pour... Tu es assez grande pour savoir... Qu'est-ce que c'est que cette huile-là?... ce que tu as à faire... Sacrées lampes! Quand on ne les allume jamais, c'est le diable pour les allumer... Oui, je disais, tu es assez grande, c'est à toi de peser le pour et le contre. Le mariage...

Là... (*Regardant autour de lui.*) Qu'est-ce qu'on arrangerait bien encore? Qu'est-ce que c'est que ça? Le chapeau à cette grande sarcelle de Caroline.

MADAME DUPONT, *entrant du fond et apportant des cartes de visite et une partition.*

Voilà les cartes et la partition.

M. DUPONT.

Merci. (*Il donne à Mme Dupont le chapeau de Caroline.*) Emporte ça... Et ton ouvrage! Veux-tu cacher ça! N'aie pas l'air de repriser tes bas toi-même, que diable!... C'est drôle que tu ne comprennes pas ça toute seule! (*Elle sort par le fond et revient bientôt. Machinalement, à Julie.*) C'est à toi de peser le pour et le contre... A la bonne heure : « Vicomte de Liverolles... M. l'abbé Candar, chanoine honoraire... Ange Nitron, ancien conseiller municipal... » Voilà qui ne fera pas trop mauvaise figure... La partition... sur le piano, tout ouverte... Bien... Il manque encore quelque chose... Julie! la boîte de cigares que M. Guéroult m'a envoyée, pour son élection?

JULIE.

Elle est là.

M. DUPONT.

Donne.

JULIE.

Tu ne l'as pas encore entamée.

M. DUPONT.

Attends... (*Il fouille dans sa poche, tire un canif qu'il ouvre.*) Il faut leur faire voir qu'il n'y a pas que les députés qui fument des cigares à cinq sous! (*Il ouvre la boîte.*) Tu comprends bien que, sans être orgueilleux, on a sa dignité... Là. (*Il prend une poignée de cigares et les donne à sa fille.*) Mets ça dans le tiroir, pour qu'on n'ait pas l'air d'avoir sorti la boîte exprès. (*Il arrange la boîte sur la table...*) Un journal de modes... Très bien... Et moi? (*A sa femme.*) Léontine... donne-moi une autre décoration du Christ, celle-ci est fanée. (*A sa

fille.) Il a vingt-huit ans. Il est élégant, distingué ; il a fait son droit à Bordeaux... (*Il met la décoration fraîche et se regarde un peu longuement.*) Dans une ville où je ne serais pas connu, ça, ça vaudrait la Légion d'honneur. (*Il se retourne.*) Eh bien! as-tu réfléchi?

JULIE.

Je demande à réfléchir plus longuement.

M. DUPONT.

Tu as encore un quart d'heure.

MADAME DUPONT.

Elle voudrait plusieurs jours peut-être.

M. DUPONT.

C'est ça! attendre, n'est-ce pas? Recommencer l'histoire de cette grande bête de Caroline. Ah, non!... M. Antonin Mairaut est très présentable. Non?... Je me demande ce qu'il te faut, parole! Si tu attends un prince, dis-le... Attends-tu un prince? Réponds, réponds?... Voyons, mon enfant, il se présente une occasion unique, que tu ne retrouveras peut-être jamais, un jeune homme bien élevé qui a un oncle chef de bureau à la Préfecture, lequel oncle peut doubler mes bénéfices en me faisant avoir les travaux de l'administration, sans compter le reste... et tu fais la difficile!

MADAME DUPONT.

Réfléchis... Voilà que tu as vingt-quatre ans.

M. DUPONT.

Tu as cette chance énorme que ce garçon s'est toqué de toi, paraît-il, à un bal.

JULIE.

Je crois bien. Il voulait m'embrasser, entre deux portes. J'ai dû le remettre à sa place.

MADAME DUPONT.

Tu as bien fait.

M. DUPONT.

Elle a bien fait si elle n'a pas agi trop brutalement. Il n'y a eu de la part de ce garçon, j'en suis sûr, qu'un enfantillage.

MADAME DUPONT.

Oh! certainement.

JULIE.

Il ne me plaît qu'à demi.

M. DUPONT.

Mâtin! S'il te plaît à moitié, c'est déjà quelque chose! Il y a beaucoup de mariages où l'on n'a même pas ça!

MADAME DUPONT.

Tu n'as pas d'antipathie contre lui?

JULIE.

Non!

M. DUPONT.

Alors!

(Stock, éditeur.)

LA ROBE ROUGE

[Le juge Mouzon, chargé de l'instruction d'un assassinat, se persuade que le coupable est un contrebandier du pays. Il le fait arrêter et emploie tous les moyens pour le convaincre de son prétendu crime. Dans la scène suivante on nous montre comment il interroge un témoin à décharge.]

DEUXIÈME ACTE

SCÈNE V

MOUZON, LE GREFFIER, *puis* BRIDET.

MOUZON, *assis, donnant un dossier au greffier.*

Faites-moi venir ce fameux témoin à décharge, que nous nous en débarrassions... Etchepare est là?

LE GREFFIER.

Oui, monsieur le juge...

MOUZON.

Sa femme aussi?

LE GREFFIER.

Oui, monsieur le juge...

MOUZON.

Allons, qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça?... Faites-le venir...

LE GREFFIER.

Qui ça, Etchepare?...

MOUZON.

Mais non... Le témoin à décharge... Le té-moin à dé-char-ge : avez-vous entendu?

LE GREFFIER, *au dehors, furieux.*

Bridet!... Allons, Bridet! est-ce que vous êtes sourd?... Entrez... (*Brutal.*) Dépêchez-vous! (*Entre Bridet.*)

BRIDET.

Monsieur le juge, je viens vous dire...

MOUZON.

Taisez-vous. Vous parlerez quand on vous interrogera. Nom, prénoms, âge, profession, domicile.

BRIDET.

Bridet, Jean-Pierre, trente-huit ans, fabricant d'alpargates à Baïgorry.

MOUZON, *d'un seul trait.*

Vous jurez de dire toute la vérité, rien que la vérité. Dites : je le jure. Vous n'êtes ni parent ni allié de l'accusé, vous n'êtes pas à son service et il n'est pas au vôtre. (*Au greffier.*) A-t-il dit : « Je le jure. »

LE GREFFIER.

Oui, monsieur le juge.

MOUZON, *à Bridet.*

Parlez. (*Silence.*) Allons, parlez !...

BRIDET.

J'attends qu'on m'interroge.

MOUZON.

Tout à l'heure il n'y avait pas moyen de vous faire taire; maintenant que je vous demande de parler, vous ne trouverez rien à dire. Quel intérêt vous pousse à prendre la défense d'Etchepare ?

BRIDET.

Quel intérêt?

MOUZON.

Oui... Vous ne comprenez pas le français?

BRIDET.

Si, monsieur... Mais... aucun intérêt...

MOUZON.

Aucun?... C'est vrai, cela? Hein?... Aucun?... Allons, je veux bien vous croire. (*Très sévèrement.*) Cependant, je vous rappelle que l'article 361 du Code pénal punit le faux témoignage de la peine de la réclusion. Maintenant que vous savez à quoi vous vous exposez en ne disant pas la vérité, je vous écoute.

BRIDET, *déconcerté.*

Je venais vous dire que le père Goyetche a été assassiné par des bohémiens qui avaient passé la frontière et qui descendaient de la montagne.

MOUZON.

Vous en êtes certain?

BRIDET.

Je le suppose.

MOUZON.

Vous n'êtes pas ici pour apporter des suppositions.

Parlez-moi de ce que vous avez vu ou entendu. C'est tout ce qu'on vous demande...

BRIDET.

Mais on en rencontre à chaque instant, des bohémiens... L'autre jour encore, ils ont dévalisé un débit de tabac... Ils étaient trois. Deux sont entrés... parce qu'il faut vous dire qu'ils avaient reconnu les lieux dans la journée.

MOUZON.

Est-ce que vous êtes venu ici pour vous moquer de la justice, vous?

BRIDET.

Moi?... Mais, monsieur...

MOUZON.

Je vous demande si vous êtes venu ici pour vous moquer de la justice.

BRIDET.

Non, monsieur.

MOUZON.

Vous avez raison, parce que ça ne se passerait pas comme ça; vous entendez?... Entendez-vous?

BRIDET.

Oui, monsieur.

MOUZON.

C'est tout ce que vous avez à dire?

BRIDET.

Non, monsieur.

MOUZON.

Eh bien! alors, parlez, nom d'un tonnerre! et ne me faites pas perdre mon temps comme ça... Vous croyez que je n'ai pas autre chose à faire que d'écouter vos commérages?... Allons, parlez...

BRIDET.

Voilà... Le lendemain du jour de l'Ascension... enfin, le lundi... non, le vendredi...

MOUZON.

Est-ce le lundi ou le vendredi?

BRIDET.

Le vendredi... c'était comme un lundi, puisque c'était le lendemain de la fête... enfin, le jour où on a trouvé le père Goyetche assassiné, j'ai vu une bande de bohémiens qui sortaient de chez lui...

MOUZON.

Vous étiez donc tout près de la maison?...

BRIDET.

Non, je passais sur le chemin...

MOUZON.

Ont-ils refermé la porte derrière eux?

BRIDET.

Je ne sais pas, monsieur.

MOUZON.

Alors, pourquoi dites-vous que vous les avez vus sortir?...

BRIDET.

Je les ai vus sortir du pré qui est devant la maison.

MOUZON.

Après?

BRIDET.

C'est tout.

MOUZON, *se renversant dans son fauteuil.*

Et c'est pour ça que vous êtes venu me déranger? Hein? Répondez. C'est pour ça?

BRIDET.

Mais, monsieur... Je vous demande pardon... je croyais... Je vous demande pardon...

MOUZON.

Attendez... Combien étaient-ils, les bohémiens?... Réfléchissez bien... Ne vous trompez pas...

BRIDET.

Cinq.

MOUZON.

Vous en êtes certain?

BRIDET.

Oui, monsieur.

MOUZON.

Oui... Eh bien! devant les gendarmes, vous avez dit qu'ils étaient cinq ou six. Vous êtes donc plus certain d'un fait après un mois que le jour même où vous en aviez été témoin... Par contre, vous ne savez plus si ce fait s'est passé le lundi ou le vendredi, ni si les bohémiens sortaient de la maison ou s'ils traversaient les champs, tout simplement. (*Sévère.*) Dites-moi... vous connaissez l'inculpé? Etchepare, vous le connaissez?

BRIDET.

Oui, monsieur...

MOUZON.

Vous êtes en relations d'affaires avec lui?... Vous lui vendiez des moutons?

BRIDET.

Oui, monsieur...

MOUZON.

Ça me suffit. Allez-vous-en...

BRIDET.

Oui, monsieur...

MOUZON.

Et estimez-vous heureux que je vous laisse partir comme ça...

BRIDET.

Oui, monsieur...

MOUZON.

A l'avenir, avant de demander à être entendu comme témoin à décharge dans une affaire, je vous conseille d'y regarder à deux fois...

BRIDET.

Vous pouvez être tranquille, monsieur; je jure bien qu'on ne m'y reprendra plus...

MOUZON.

Signez votre interrogatoire et sortez. S'il n'y avait pas autant de complaisants ou de brouillons de votre espèce, on aurait moins souvent l'occasion de se plaindre des hésitations ou des lenteurs qu'on reproche à la justice et dont elle n'est pas responsable...

BRIDET.

Oui, monsieur.

(Stock, éditeur.)

CAPUS

Alfred Capus, né à Aix en 1858.

***Brignol et sa fille*, 1895; *Rosine*, 1897; *Mariage bourgeois*, 1898; *les Maris de Léontine*, *la Bourse où la Vie*, 1900; *la Veine*, *la Petite Fonctionnaire*, 1901; *les Deux Écoles*, 1902; *l'Adversaire*, 1903; *Notre Jeunesse*, 1904; *Monsieur Piégois*, 1905; *l'Attentat*, 1906; *les Deux Hommes*, 1908.**

Réaliste au meilleur sens du mot, M. Capus peint les mœurs et les figures contemporaines avec une vérité délicate et nuancée, en laissant à la vie toute la latitude de son jeu et toute l'aisance de ses démarches. Il a l'observation juste et fine, beaucoup d'esprit sans jamais en faire, une langue nette, aisée, vive. Parmi nos auteurs de théâtre, aucun n'est plus naturel et ne l'est plus naturellement.

NOTRE JEUNESSE

[Lucienne, fille naturelle de Lucien Briant, vient demander aide à Chartier, vieil ami de son père.]

PREMIER ACTE

SCÈNE XI

CHARTIER, LUCIENNE.

CHARTIER, *à Lucienne.*

Veuillez entrer, mademoiselle.

Ce n'est pas la peine de te
répéter chaque jour que tu es
mortel : tu le verras bien.
(Conseils à un jeune homme.
ouvrage inédit.)

Alfred Capus

LUCIENNE, *émue.*

Oui, monsieur... oui...

(*Elle fait un pas.*)

CHARTIER, *lui désignant un siège.*

Donnez-vous la peine de vous asseoir... C'est vous, mademoiselle, qui êtes déjà venue cet après-midi?

LUCIENNE.

Oui, monsieur, c'est moi.

CHARTIER.

Et à qui ai-je l'honneur de parler?

LUCIENNE.

Je suis mademoiselle Gilard, Lucienne Gilard.

CHARTIER, *cherchant.*

Gilard?

LUCIENNE, *étonnée.*

Ce nom ne vous rappelle rien?

CHARTIER.

Mais... je l'avoue... rien...

LUCIENNE, *se levant embarrassée.*

Oh! alors... je me trompe... je me trompe certainement... Mon Dieu... oui... je dois m'être trompée... Je vous demande pardon...

CHARTIER.

Voyons... voyons... ne vous troublez pas... ce n'est pas grave... Mais d'abord, c'est bien moi que vous cherchez, n'est-ce pas?

LUCIENNE.

Monsieur Jacques Chartier.

CHARTIER.

Parfaitement.

LUCIENNE.

Vous demeuriez bien, il y a quelques années, à Paris, 39, rue de Miromesnil ?

CHARTIER.

En effet... Comment savez-vous ?

LUCIENNE.

Je suis allée rue de Miromesnil, où l'on m'a donné votre nouvelle adresse, et à cette nouvelle adresse, on m'a dit que vous habitiez Trouville l'été.

CHARTIER.

Et vous êtes venue à Trouville?

LUCIENNE.

Oui.

CHARTIER.

Toute seule?

LUCIENNE.

Avec une parente à moi... que j'ai laissée à l'hôtel.

CHARTIER.

Et, sans indiscrétion... car je suis tout de même un peu intrigué... qui vous a donné mon nom, mon ancienne adresse et l'idée de me venir voir?

LUCIENNE.

Ma mère.

CHARTIER.

Ah!

LUCIENNE.

Hélas! Monsieur, vous me voyez toute confuse... Ma mère m'avait pourtant affirmé qu'elle vous connaissait... elle me parlait souvent de vous... de la sympathie que vous aviez eue pour elle quand elle habitait Paris...

CHARTIER.

Où habitait-elle, à Paris ?

LUCIENNE.

Oh! je me rappelle bien le nom, heureusement... Rue Gay-Lussac...

CHARTIER.

Hein!

LUCIENNE.

Ma mère tenait un petit magasin de papeterie.

CHARTIER, *stupéfait.*

De papeterie?... Alors, vous êtes la fille de Lonlon!... Oh! excusez-moi...

LUCIENNE.

Il n'y a pas de mal, monsieur... On appelait quelquefois ma mère Lonlon, je le sais... En réalité, elle s'appelait Léontine... Léontine Gilard.

CHARTIER, *lui prenant les mains.*

Oui... oui... Léontine Gilard... Et qu'est-elle devenue?

LUCIENNE.

Elle est morte il y a trois ans, dans un petit village près de Limoges, où nous avions des parents, à Espeuille...

CHARTIER.

Oh! pauvre Lonlon. Je crois bien, que j'avais de la sympathie pour elle!

LUCIENNE.

J'ai hésité longtemps avant de me présenter chez vous. Mais le peu d'argent laissé par ma mère s'est épuisé, et alors je me suis souvenue de ce qu'elle m'avait dit étant déjà bien malade : « Va trouver monsieur Chartier à Paris... il était un ami de ton père, il te donnera un bon conseil. »

CHARTIER, *très étonné.*

Un ami de votre père... Votre père serait?...

LUCIENNE.

Monsieur Lucien Briant, oui, monsieur.

CHARTIER.

Ah! par exemple!

LUCIENNE.

Vous ne le saviez pas?...

CHARTIER, *lui prenant les mains.*

Mais non... mais non... j'étais même loin de supposer...

LUCIENNE.

Ma mère avait la conviction que vous étiez au courant.

CHARTIER.

Ah! je comprends, maintenant... ce que... Bon!... Encore une question et ne vous en offusquez pas, quoiqu'elle soit un peu délicate... Comment votre mère vous a-t-elle raconté?... Oui... que vous a-t-elle dit?

LUCIENNE.

Oh! Elle m'a dit la vérité... elle me l'a dite peu à peu, à mesure que je grandissais et que j'étais en état de la comprendre... Mais elle me l'a dite tout entière... Vous pensez bien, monsieur, qu'entre une mère et une fille vivant comme nous vivions, étant tout l'une pour l'autre, il ne pouvait guère y avoir de secrets... Je sais donc que ma mère avait un ami, que cet ami l'a quittée pour se marier, et que, par conséquent, je suis une enfant naturelle... Et je vais peut-être même vous paraître bien orgueilleuse, mais je n'éprouve aucune honte d'être une enfant naturelle.

CHARTIER.

Mais vous avez bien raison!

LUCIENNE.

Et je sens même, quoique je ne connaisse pas beaucoup la vie, je sens même que ça doit être moins grave

aujourd'hui, moins pénible, moins douloureux que ça l'était autrefois.

CHARTIER.

Oui... oui...

LUCIENNE.

En tout cas, ma situation est bien simple... Je n'ai pas de famille, je ne dois compter sur personne, et il faut que je me débrouille toute seule dans l'existence, honnêtement bien entendu.

CHARTIER.

Mais je vous y aiderai... n'en doutez pas... Je suis très content de vous voir, très... Vous avez eu une excellente idée de venir ici...

LUCIENNE.

Je le sentais, que c'était une bonne idée.

CHARTIER.

Mais tout de même, il faut que nous causions encore un instant. Il y a certains détails qui... Dites-moi?...

LUCIENNE.

Quoi?

CHARTIER.

Est-ce que vous avez déjà vu votre père?...

LUCIENNE.

Jamais. Mais je le reconnaîtrais peut-être, car nous avions une photographie de lui, là-bas, très bien faite, et je l'ai regardée souvent. Mais lui, je ne l'ai jamais vu...

CHARTIER.

Savez-vous où il habite?

LUCIENNE.

Oh! oui, monsieur... A Besançon... avec sa femme... et... ses enfants...

CHARTIER.

Il n'a pas d'enfants.

[illegible]

Ah !

[illegible]

Vous n'avez jamais eu l'idée d'aller le trouver ?

[illegible]

Oh ! Jamais !

[illegible]

Ni de lui écrire ?

[illegible]

Pourquoi faire ? Il ignore probablement que j'existe encore ou il ne s'en soucie guère, puisque, en près de vingt ans, il n'a pas demandé une seule fois de mes nouvelles... Oh ! je n'ai aucune amertume contre lui, pas plus que ma mère n'en avait... Mon père ne s'est pas d'ailleurs mal conduit avec elle. Quand elle est partie pour Espagne, il lui a donné une assez grosse somme d'argent sur laquelle nous avons longtemps vécu. Peut-être a-t-il fait à ce moment-là tout ce qu'il devait faire. Je l'ignore. Ce n'est pas à moi de le juger. Ma mère lui a promis en échange de ne jamais être un obstacle dans sa vie, et elle a tenu parole, car c'était une femme d'un courage, d'une [illegible] et d'une intelligence admirables pour sa condition. Mon père n'a plus entendu parler d'elle. Et il ignore absolument qu'elle est morte, comme il doit ignorer que je vis. Eh bien ! je veux à son égard me conduire comme ma mère, et pas plus qu'elle n'a été un obstacle, moi, je ne veux être un remords ou seulement une gêne pour lui. Qu'y a-t-il de commun entre nous maintenant ? Pas même un souvenir, puisque ma mère a disparu et qu'il ne me connaît pas !...

QUATRIÈME ACTE

(Mme Briant s'est laissé toucher par le charme de Lucienne, qu'elle veut admettre auprès d'elle. Quant à Lucien, il fait appeler sa fille pour lui montrer la nécessité de partir. Et elle y consent ; mais bientôt, pris d'attendrissement, il la serre dans ses bras et se décide à la garder.)

SCÈNE VII

LUCIEN, LUCIENNE.

. . . .

LUCIENNE.

Je vous le promets, et dès ce soir... Ma cousine avec qui je suis à Trouville s'en va ce soir... Je partirai avec elle, voilà tout... Vous me permettez de remercier tout de même madame Briant?

LUCIEN, *lui prenant les deux mains et l'attirant un peu à lui, mais sans l'embrasser.*

Vous êtes une brave fille, Lucienne...

LUCIENNE, *souriant.*

Alors, vous me pardonnez ce que j'ai pu faire contre vous, bien innocemment?

LUCIEN.

Nous serons réunis un jour, j'en ai l'intime conviction... et vous ferez alors partie de notre famille... D'ici là... je veux que vous soyez heureuse et tranquille...

LUCIENNE.

Vont-ils être étonnés là-bas, de me voir revenir!..

LUCIEN.

Avez-vous quelques amies, quelques camarades à Espeuille?

LUCIENNE.

Très peu... L'institutrice... Je compléterai mon éducation avec elle... elle en a besoin, mon éducation... Et si jamais je suis assez savante, alors, je me ferai institutrice comme elle.

LUCIEN.

Allons donc! Ce n'est pas un métier... je m'y oppose absolument... D'ailleurs, vous m'écrirez... vous m'écrirez

souvent!... Et je trouverai bien moyen d'aller vous voir... oui... (*Un temps et après l'avoir longuement regardée.*) Ah! si ma vie était moins compliquée... moins trouble... comme tout cela s'arrangerait autrement! (*Avec peine.*) Allez, allez, Lucienne, quittons-nous... et regardez-moi bien en face, afin de ne pas trop m'oublier...

LUCIENNE, *souriant.*

Vous oublier?... Mais je vous ai reconnu dès que je vous ai vu... l'autre jour... quand vous êtes entré.

LUCIEN, *étonné.*

Vous m'avez reconnu?

LUCIENNE.

Oui, ma mère avait une petite photographie de vous.

LUCIEN.

Tiens! je ne me rappelle pas.

LUCIENNE.

De vous à vingt ans.

LUCIEN.

Elle l'avait gardée?

LUCIENNE.

Je crois bien!...

LUCIEN.

Elle est à Espeuille, cette photographie?

LUCIENNE.

Non, je ne comptais pas rentrer à Espeuille, je l'ai ici avec mes papiers...

LUCIEN.

Allez donc me la chercher.

LUCIENNE.

Mais j'ai tous mes papiers dans ma poche... (*Elle sort une grande enveloppe.*) Les voici!... (*Ouvrant l'enveloppe.*) Et voici votre portrait.

LUCIEN, *le prenant et le regardant stupéfait.*

C'est moi, ça!

LUCIENNE.

Mais oui, vous êtes même très ressemblant.

LUCIEN.

Ah! non... par exemple! Ah! non... hélas!... Je me la rappelle maintenant, cette photographie... Nous l'avions fait faire un dimanche, à la foire aux pains d'épices!...

LUCIENNE, *riant.*

A la foire aux pains d'épices!... Où est-ce?

LUCIEN, *riant aussi.*

A Paris... (*Avec un soupir et regardant le portrait.*) Ah! j'ai changé!...

LUCIENNE.

Pas quand vous riez... Vous venez de rire, là, à l'instant... C'était frappant!... Voyez, sur le portrait, vous riez aussi. (*Voyant Lucien mettre le portrait dans sa poche, elle lui arrête le bras.*) Oh! vous me le laissez, n'est-ce pas?

LUCIEN, *s'essuyant les yeux.*

Non... je le garde. (*Brusquement.*) Et puis, tiens, je serais un fou de lutter plus longtemps contre moi-même... contre ta jeunesse... contre la mienne!... Je le garde et toi avec...

(*Il la prend dans ses bras.*)

(Fasquelle, éditeur.)

DEVORE

Gaston Devore, né à Paris en 1859.

***Demi-sœurs*, 1896; *la Conscience de l'enfant*, 1899; *les Complaisances*, 1901; *la Sacrifiée*, 1907.**

M. Gaston Devore s'est surtout attaché à l'étude des relations familiales. On peut relever dans ses pièces des gaucheries et des naïvetés; mais elles n'en ont pas moins beaucoup de valeur, soit par la gravité de la pensée, soit par la vigueur et le relief de l'exécution.

Quelques uns, peu nombreux, d'ailleurs, ont cru voir dans *la Sacrifiée*, une thèse contre la famille. Ils se sont doublement trompés. En ceci, d'abord, que la pièce n'est pas une thèse, mais un cas trop poignant d'humanité. En cela, surtout, que le portrait, que j'y ai tenté, de déformations du sentiment familial, n'est qu'un hommage fervent à la famille telle qu'elle devrait être.

Gaston Devore

LA SACRIFIÉE

[Maltraitée par ses parents, riches usiniers, Jeannine Baudricourt se confie à leur contremaître Dorville, vers lequel elle se sent attirée par une sympathie instinctive.]

PREMIER ACTE

SCÈNE XI

JEANNINE, DORVILLE.

. . . .

JEANNINE.

Alors, vous savez que je suis comme le poisson sur l'herbe dans la maison maternelle? Oh! que vous êtes gentil d'avoir deviné ça! Oh! ce que je m'ennuie! ce que je me fais de bile! Au point de devenir méchante! Oui, oui, méchante! Il y a des jours où cela m'agace tellement que toutes mes paroles soient prises de travers, et de n'avoir personne à qui me confier, personne à qui raconter mes peines, que j'ai des envies folles de tout casser, de mordre, de faire du mal!

DORVILLE.

Vous êtes rageuse!

JEANNINE.

Si je suis rageuse!... Mais vous n'aimez peut-être pas ça, qu'on soit rageuse?

DORVILLE.

Mais, pardon, j'adore ça.

JEANNINE, *joyeuse.*

Vrai!

DORVILLE.

Parole! Ce que je hais le plus au monde, c'est l'hypocrisie.

JEANNINE.

Juste comme moi! Vous n'imaginez pas ce que je

jubilais tout à l'heure, quand vous parliez de votre *sale caractère*. Moi aussi, j'ai un sale caractère. Et je m'en vante!

DORVILLE.

C'est peut-être trop.

JEANNINE.

Et je jubilais aussi quand vous avez raconté votre fuite de chez les paysans; car, figurez-vous, moi aussi, je me suis sauvée, un jour, de la maison.

DORVILLE, *stupéfait.*

Vous?

JEANNINE.

Oui! je ne sais plus ce qu'on m'avait fait, ou plutôt, ce qu'on ne m'avait pas fait, car mes chagrins ne viennent pas tant de ce qu'on me fait... mais plutôt de ce qu'on ne me fait pas... Vous comprenez la nuance?

DORVILLE.

Parbleu!...

JEANNINE.

Et c'est bien plus enrageant! Car, quand on m'attaque en face, on trouve à qui parler. L'animal a bec et ongles! Mais quand, au lieu de me faire une crasse directe, on néglige simplement de me donner un baiser, un baiser par exemple... ou de me dire ce qu'on devrait me dire... alors, je ne peux rien répondre. Je ne peux pas me plaindre... On ne se bat pas avec le vide... et vous pensez si je trépigne en dedans!

DORVILLE.

Je m'en rapporte à vous!

JEANNINE.

Donc, un jour, une gâterie, je ne sais plus laquelle, qui, en bonne justice, devait me revenir, se trouve, comme par hasard, interceptée par l'exquise petite Suzanne. Car l'exquise petite Suzanne est une fine mouche qui connaît tous les trucs pour accaparer les bonnes choses...

Ainsi, quand il y a du poulet, elle a toujours l'aile, et moi, je suis condamnée au pilon à perpétuité !

DORVILLE.

C'est à titre d'aînée que...

JEANNINE.

A titre d'aînée? Eh bien, et Françoise, alors, qui n'a jamais que la carcasse? Mais Françoise est une pâte angélique. On la hacherait en petits morceaux et on la pilerait ensuite dans un mortier, elle dirait merci. Enfin, bref, je me dis : « Zut! En voilà assez! » Et je casse ma tirelire dans laquelle il y avait une fortune : soixante-dix-huit francs soixante-quinze centimes ! Avec ça, pensai-je, on va au bout du monde. Car j'ai toujours eu envie de voir le monde... Oh! l'espace!...

DORVILLE, *très amusé.*

Et alors?

JEANNINE.

Et alors, me voilà partie.

DORVILLE, *joyeux.*

Partie?

JEANNINE.

Partie! Dans la rue! Oh! que c'est joli, la rue, quand on a plaqué sa femme de chambre! Pour la première fois je respirais à fond!

DORVILLE.

Et vous avez été loin?

JEANNINE.

Jusqu'à la gare Saint-Lazare.

DORVILLE.

A pied?

JEANNINE.

En omnibus.

DORVILLE, *épanoui.*

Vous avez osé monter en omnibus toute seule?

JEANNINE.

Vous pouvez blaguer.... Ça me faisait l'effet d'une action héroïque!

DORVILLE.

C'en était une!

JEANNINE.

Ce que je battais mon cœur, comme je disais quand j'étais gosse!

DORVILLE.

Mais pourquoi à la gare Saint-Lazare?

JEANNINE.

Mon idée était d'aller au Havre... Seulement, quand je me suis trouvée dans le hall de la gare... il m'a semblé que des gens me regardaient avec un drôle d'air... et tout d'un coup, j'ai été prise d'une frousse... oh! mais, d'une frousse!... Alors je me suis sauvée comme une folle... croyant que j'avais le diable à mes jupes... Et je suis rentrée à la maison, morte de fatigue, et furieuse après moi.

DORVILLE.

Et vos parents n'ont rien su?

JEANNINE.

Heureusement! Vous êtes la seule personne à qui j'aie raconté ma fugue. C'est drôle, ça. Pourquoi ai-je confiance en vous?

DORVILLE.

Parce que vous sentez ma... sympathie.

JEANNINE.

Vrai? Vous avez de la sympathie pour moi?

DORVILLE.

Pour sûr! Et depuis longtemps, allez! Vos gamineries, vos manières libres, vos inconséquences, vos emballements... enfin tous les défauts qui scandalisent vos parents, m'intéressent, moi, me ravissent!

JEANNINE.

Vrai?

DORVILLE.

Au moins vous ne vous êtes pas laissé momifier! Vous êtes restée une nature ardente, originale!... A la bonne heure! Que de fois j'ai ragé en même temps que vous, à cause de vous!

JEANNINE.

Il fallait me le dire! On aurait ragé ensemble!

DORVILLE.

Combien de fois me suis-je dit : « Ils ignoreront donc toujours le drame de ce cœur saignant? Ils ne comprendront donc jamais cette petite Tantale de tendresses maternelles, trop fière pour les mendier? »

JEANNINE.

Ainsi vous aviez compris ça, vous, un étranger?

DORVILLE.

Justement parce que je suis un étranger. Votre mère ne peut pas se rendre compte de sa propre aberration... Et, de votre côté, êtes-vous bien sûre de ne pas exagérer votre ressentiment? d'avoir une exacte appréciation des réalités? Je vous parle en ami.

JEANNINE, *le regardant avec émotion.*

Oui, voilà des paroles d'ami.

DORVILLE.

Votre cœur est une balance extrêmement sensible... La balance est-elle juste?

JEANNINE.

Est-ce que je sais, moi?

DORVILLE.

Vous devriez lui parler, à votre mère... Lui parler une bonne fois, avec votre cœur d'amour et non pas avec votre cœur de révolte.

JEANNINE, *gravement.*

Oui, je lui parlerai... (*Pour elle-même.*) D'ailleurs j'ai quelque chose à lui dire...

DORVILLE.

Et si, vraiment, vous êtes une... orpheline, ne vous désolez pas ! Dites-vous bien que c'est un bonheur, parfois, d'être malheureux, ou victime, et que les âmes fortes prospèrent surtout dans les milieux hostiles !... Du courage !... (*Jeannine met sa main dans la main tendue de Dorville*). Du courage...

JEANNINE.

Merci !....

(*Ils se regardent longuement avec une tendresse émue.*)

DORVILLE, *se reprenant.*

Adieu, mademoiselle.

JEANNINE, *câline.*

Vous vous en allez déjà ?

DORVILLE.

J'ai perdu trop de temps ! ou plutôt, pardon, je veux dire..., on doit m'attendre.

JEANNINE.

Vous reviendrez ? on bavardera encore, hein ?

DORVILLE.

Ça me ferait beaucoup de plaisir, mademoiselle... seulement...

JEANNINE.

Seulement ?...

DORVILLE, *avec effort.*

Seulement... voilà... j'ai oublié de vous dire que... que je vais partir.

JEANNINE.

Partir ?

DORVILLE.

Partir... Oui... quitter la maison, quoi ! Oh ! c'est avec

regret; mais on m'offre une situation brillante... il s'agit de fonder au Canada une grande teinturerie de fourrures... J'avais refusé d'abord... parce que... on sait ce qu'on perd... on ne sait pas ce qu'on trouvera... Mais enfin... je me décide à accepter...

JEANNINE, *le regardant.*

Vous avez accepté par écrit?

DORVILLE.

Pas encore, mais...

JEANNINE.

Vous avez prévenu mon père?

DORVILLE.

Pas encore... Ma décision est toute récente.

JEANNINE.

Quand l'avez-vous prise?

DORVILLE.

Hier... je crois...

JEANNINE.

Ne m'avez-vous pas dit que vous détestiez l'hypocrisie?

DORVILLE.

En effet...

JEANNINE.

Pourquoi mentez-vous, alors?

DORVILLE.

Je ne mens pas!

JEANNINE.

Si, vous mentez! C'est tout à l'heure que vous avez résolu de partir, de vous sauver! J'en sais la minute précise. Ma main était dans la vôtre! Osez donc me dire le contraire! (*Silence.*) Ainsi, après m'avoir révélé une amitié dont je suis tout émue... vous voulez m'abandonner?

DORVILLE.

Il le faut!

JEANNINE.

Pourquoi?

DORVILLE.

Écoutez, Jeannine. Je ne veux pas que vous gardiez un mauvais souvenir de notre dernière conversation. Parlons droit, en toute franchise. Laissons les périphrases indignes de nos caractères... Nous avons beaucoup d'idées communes. Nous avons la même soif d'indépendance, la même haine des mêmes hypocrisies. De plus, nous sommes tous deux, à des titres divers, des victimes de la famille. Les mêmes joies nous ont manqué. De tout cela est résulté une sympathie naturelle que votre coquetterie — oh! très inconsciente, je le sais — a subtilement utilisée pour m'attirer sur un terrain que je m'étais, pour ma part, sévèrement interdit.

JEANNINE, *avec joie.*

Vous aviez donc peur d'y venir, sur ce terrain?

DORVILLE.

Oui, j'en avais peur.

JEANNINE.

Pourquoi?

DORVILLE.

Parce que notre sympathie doit en rester là!

JEANNINE.

Pourquoi?

DORVILLE.

Parce que nous ne sommes pas du même monde, de la même caste.

JEANNINE.

Vous avez de pareils préjugés?

DORVILLE.

C'est vous qui les avez. Ils sont dans votre chair et dans votre sang. Vous ne les sentez pas à l'heure actuelle parce que vous êtes une petite bourgeoise en rébellion, mais ils se réveilleront demain. En tout cas, l'âme de vos

parents est pétrie de ces préjugés!... Voyez-vous l'air scandalisé de monsieur et madame Baudricourt, si leur contremaître Dorville se permettait de demander en mariage leur fille Jeannine?

JEANNINE.

Pourquoi n'essaierait-on pas?

DORVILLE.

Rien que d'y penser, ça me fait l'effet d'un seau d'eau glacée sur la nuque. Brrr!... Vos parents penseraient : « Il ne louche pas, le gaillard, d'aspirer à une héritière Baudricourt!... » Non, mademoiselle, malgré notre communauté d'idées, toute fortuite, et probablement apparente, nos destinées ne peuvent pas être communes. Vous êtes une régulière et je suis un irrégulier. Vous êtes fixée dans votre milieu et moi, je suis un nomade, un errant. Vous êtes une riche et moi je suis un pauvre!

JEANNINE.

Si vous m'aimiez un peu...

DORVILLE, *avec brutalité.*

Taisez-vous, Jeannine, ne prononcez pas des mots pareils!... (*S'asseyant et se passant la main sur le front.*) Ah! vous remuez des choses qu'il ne fallait pas remuer. Non, ce n'est pas possible!... pas possible... pas possible... Certes si vous étiez libre de toute attache, si vous pouviez disposer de vous-même, en toute indépendance, et par votre seule volonté, peut-être aurions-nous pu... Mais, si indépendante que vous soyez de cœur, vous ne l'êtes pas de fait! L'homme qui s'éprendra de vous devra aller vous chercher dans votre famille, discuter des questions d'intérêt, se conformer au scénario de cette comédie qu'on appelle le mariage et s'incliner devant l'insolence de l'argent. Je ne le ferai pas! Vous voyez bien qu'il faut que je parte! Merci, Jeannine!... Croyez à ma profonde gratitude... et... adieu!... Qu'est-ce que vous voulez?... Adieu!...

(*Il sort vivement et très ému.*)

DONNAY

Maurice Donnay, né à Paris en 1859.

***Lysistrata*, 1892; *Amants*, 1895; *la Douloureuse*, 1897; *Éducation de Prince*, 1900; *l'Autre Danger*, 1902; *le Retour de Jérusalem*, 1903; *Paraître*, 1906.**

M. Donnay est surtout un curieux qui s'amuse au spectacle de la vie. Ses comédies ont peu de consistance; dans *Amants*, la meilleure, il peint des êtres à la fois compliqués et superficiels qui simulent les gestes de l'amour. Elles n'en sont pas moins fort agréables. M. Donnay a beaucoup d'esprit, un esprit très fin, très aisé, très naturel. A la familiarité de la conversation, son style allie une délicate élégance, et au relief qu'exige le théâtre, une grâce souple et légère. Enfin, ce qui lui donne sa physionomie propre, c'est je ne sais quelle langueur câline, voluptueuse, avec, çà et là, une veine de mélancolie discrète et de tendresse, un grain de poésie anacréontique.

AMANTS

[Claudine, une demi-mondaine, liée au comte de Ruyseux, dont elle a une fille, est devenue la maîtresse de Georges Vétheuil. Les amants passent leur temps à se brouiller et à se raccommoder jusqu'au jour où Vétheuil quitte Claudine pour aller en Afrique. Deux ans plus tard ils se retrouvent à Paris, dans une joyeuse réunion; et, isolés du tumulte environnant, ils rappellent leurs anciens souvenirs avec quelque mélancolie, mais non pas sans complaisance.]

CINQUIÈME ACTE

SCÈNE III

VÉTHEUIL. CLAUDINE.

. . . .

CLAUDINE.

Ah! mon pauvre Georges, vous rappelez-vous nos adieux sur la terrasse de Pallanza, le ciel criblé d'étoiles, les montagnes enveloppées de brume, et notre ami le pêcheur qui chantait :

Vorrei morire

VÉTHEUIL.

Il savait qu'on l'écoutait... Quel cabot!

CLAUDINE.

Et comme il chantait du nez!... Je me le suis chanté bien souvent depuis, cet air délicieusement commun; c'est vous qui aviez raison, ce soir-là, et tout ce que vous aviez prédit est arrivé... Oui, oui, cette nuit d'adieux était si douce et si belle que la douleur que j'ai ressentie, poignante d'abord, est devenue très calme. Mais ne croyez pas que ça s'est fait tout de suite... Pendant longtemps, j'ai eu des crises de larmes, je pleurais jour et nuit, puis une espèce de maladie noire... J'ai été très malade!

VÉTHEUIL.

Ah! ma pauvre amie! Mais alors, qu'est-ce qu'on disait autour de vous?

CLAUDINE.

Je donnais des raisons vagues, absurdes, ou je n'en donnais pas du tout, et on s'en contentait. On était toujours très bon, très affectueux. (*Silence.*) Oui, il ne s'est douté de rien.

VÉTHEUIL.

Ah! tant mieux, tant mieux!

CLAUDINE.

Mais croyez-vous que ma fille a tout compris, elle?

Autant qu'elle pouvait comprendre, la pauvre petite. Elle a deviné, en tout cas, que c'était par vous que je souffrais, que c'était vous qui me faisiez pleurer, et, vous savez, le grand portrait que vous m'aviez donné, elle vous a crevé les yeux sur ce portrait-là !...

VÉTHEUIL.

Elle est très avancée pour son âge !

CLAUDINE.

Elle vous aurait crevé les yeux aussi bien à vous.

VÉTHEUIL.

C'est déjà une femme.

CLAUDINE.

Oh ! vous, vous n'avez pas à vous plaindre.

VÉTHEUIL.

Ça c'est vrai, je plaisantais.

CLAUDINE.

Et qu'est-ce que vous allez faire maintenant que vous voilà revenu à Paris ? Vous allez être très fêté, très demandé ; pensez donc, un explorateur ! Ces demoiselles vont vouloir toutes savoir comment on fait l'amour au désert.

VÉTHEUIL.

Ah ! non, je ne vais plus faire la fête ; d'abord, lorsqu'on a vécu comme j'ai vécu dix-huit mois, la vie de Paris n'est plus possible. Je regardais tous ces gens-là, tout à l'heure, j'entendais leurs discours ; ils sont odieux, grotesques en tout cas ; hommes et femmes, ce sont des pantins ridicules ; ça n'existe pas, surtout à côté des gens avec lesquels j'ai fait cette expédition. Ah ! des hommes, ceux-là, des caractères et des énergies admirables ; et quand on les a connus, on veut leur ressembler. Non, je vais m'en aller bien loin, je vais faire de la colonisation.

CLAUDINE.

Vous avez raison, mais ça ne sera pas gai là-bas tout seul.

VÉTHEUIL, *un peu gêné.*

Je ne serai pas seul, je vais me marier; j'épouse la sœur d'un de mes camarades d'expédition.

CLAUDINE.

Comment? Et vous êtes revenu depuis huit jours à peine. Dites donc, ça s'est décidé bien vite, ce mariage-là.

VÉTHEUIL.

Je la connais depuis plus d'un mois : en rentrant en France, nous l'avions prise en route, à Saïgon, et nous sommes revenus sur le même bateau.

CLAUDINE.

Elle est jolie, votre fiancée?

VÉTHEUIL.

Elle est moins jolie que vous.

CLAUDINE.

Ne dites donc pas ça; dans quelques semaines, vous la trouverez jolie entre toutes les femmes. D'ailleurs, vous devez avoir son portrait sur vous.

VÉTHEUIL, *sans aplomb.*

Non, je ne l'ai pas.

CLAUDINE.

Alors, montrez-le-moi. (*Il lui montre une photographie.*) Vous avez raison, elle n'est pas jolie, mais elle a l'air énergique et doux à la fois... Vous voyez, moi, je ne lui crève pas les yeux à ce portrait, et si jamais je rencontre l'original, je l'embrasserai de tout mon cœur.

VÉTHEUIL.

Ah! que vous êtes gentille!

CLAUDINE.

Est-ce drôle tout de même, la vie! Quand je pense que pendant des mois, je n'ai fait que pleurer et penser à vous. Si je voyais dans la rue quelqu'un qui vous ressemblait, tout mon sang affluait au cœur, je devenais pâle, obligée de me tenir à n'importe quoi pour ne pas tomber là; et vous voilà, vous m'annoncez que vous allez vous marier et je suis si maîtresse de moi, et si

contente même, oui, contente, que c'est sans arrière-pensée, véritablement comme une amie, que je vous tends les mains et que je vous félicite.

VÉTHEUIL.

Quelle femme adorable vous êtes toujours!

CLAUDINE.

Mais oui! Et puis, que voulez-vous! On est guéri!...

VÉTHEUIL.

Oui, et c'était inévitable, parce que, nous pouvons le dire, nous nous sommes quittés d'une façon loyale. Il y a eu une blessure terrible, c'est vrai, et profonde, un arrachement épouvantable; mais, comme disent les chirurgiens, la plaie était belle. Il n'y avait pas à craindre de gangrène, c'est-à-dire de rancune, de vengeance, de rage, tout ce bas cortège des vilaines séparations.

CLAUDINE.

C'était véritablement un devoir qui nous a séparés, et c'est une forte consolation... je crois bien que c'est la seule. (*Un temps.*) Eh bien, moi aussi, je vous annonce mon mariage.

VÉTHEUIL.

Vraiment?

CLAUDINE.

Oui : figurez-vous qu'il s'est passé une foule d'événements pendant votre absence.

VÉTHEUIL.

Bien.

CLAUDINE.

La comtesse de Ruyseux est partie, il y a quelques semaines, avec un officier.

VÉTHEUIL.

Non?

CLAUDINE.

Absolument! Alors Ruyseux s'est considéré comme libre; il divorce, et il m'a demandé si je voulais être sa femme. J'ai refusé d'abord, j'ai beaucoup hésité, finalement j'ai accepté. Nous allons à la campagne, dans

nos terres, loin des villes, loin du bruit : nous ne reviendrons sans doute à Paris que lorsque Denise aura dix-huit ans.

VÉTHEUIL.

En somme, c'est une jolie pièce : ça finit par deux mariages.

CLAUDINE.

Oui ; mais serons-nous heureux ?

VÉTHEUIL.

Ça, c'est une autre pièce. Pourtant, puisque nous allons vivre au milieu des prairies et des forêts, dans la nature reposante et bonne conseillère, oui, nous serons heureux. Ah ! si nous restions ici, dans cette ville pleine de troubles et de suggestions, nous qui sommes des êtres de passion, avant que toute flamme s'éteigne en nous, nous aurions peut-être le désir d'une aventure. Vers quarante ans, vous aimeriez un trop jeune homme qui vous ferait souffrir et qui vous briserait le cœur...

CLAUDINE.

Ah ! taisez-vous, ne dites pas ça !

VÉTHEUIL.

Moi, vers cinquante ans, j'aimerais une beaucoup trop jeune personne qui se moquerait de moi, et qui me ferait voir du pays !

CLAUDINE.

Nous en avons vu assez !

VÉTHEUIL.

Oui, et puis, quand on a vécu, quand on a observé, on arrive à la vraie philosophie, et l'on se dit qu'au fond de tout ça, le bonheur, ou du moins, ce qui en approche le plus, c'est encore de...

(*A ce moment, et sans lui laisser finir la phrase, une farandole échevelée entre dans le petit salon, et, dans sa folie, entraîne Claudine et Vétheuil.*)

(Ollendorff, éditeur.)

LAVEDAN

Henri Lavedan, né à Orléans, en 1859.

Le Prince d'Aurec, 1894; *les Deux Noblesses*, *Catherine*, 1897; *le Nouveau Jeu*, 1898; *le Vieux Marcheur*, 1899; *le Marquis de Priola*, 1902; *le Duel*, 1905.

M. Lavedan a écrit quelques pièces, *le Prince d'Aurec* notamment et *les Deux noblesses*, qui sont des « pièces sociales »; elles manquent non pas d'éclat, de vivacité, de relief, mais de solidité et de profondeur. Ses meilleurs ouvrages ont moins de prétention; ce sont ceux qui peignent le monde des « fêtards ». Il excelle à rendre ces fantoches, leur agitation vaine, leurs gestes de pantins, leurs propos décousus et pittoresques. On ne peut pas dire que M. Lavedan soit un bien pénétrant observateur : il est en tout cas un imitateur preste et drôle.

LE PRINCE D'AUREC

[Le prince d'Aurec, ce représentant de la plus vieille noblesse, est criblé de dettes; il a encore, la nuit précédente, perdu au jeu quatre cent mille francs. Sa femme, d'autre part, recourt au richissime banquier juif Horn pour payer ses toilettes, et elle vient, à l'instant même, de se faire donner par lui un chèque en blanc. Le romancier Montade, quand la princesse est sortie, s'avance vers Horn « avec un sourire qui veut signifier beaucoup de choses ».]

PREMIER ACTE

SCÈNE XI

MONTADE, DE HORN.

MONTADE.

Eh bien? Ça monte-t-il?

DE HORN.

Quoi?

MONTADE, *regardant la porte par où est sortie la princesse.*

Le Turc.

DE HORN.

Je ne comprends pas.

MONTADE.

Voilà ce que c'est que d'être bête! Ne faites donc pas de cachotteries avec moi. Je ne suis pas myope pour rien, je vois très clair.

DE HORN.

Monsieur est psychologue?

MONTADE.

Il n'y a pas de sot métier.

DE HORN.

Et qu'est-ce que vous voyez?

MONTADE.

Vous ne vous fâcherez pas?

DE HORN.

Je ne me fâche jamais.

MONTADE.

Tant pis.

DE HORN.

C'est une règle de conduite. Allez.

MONTADE.

Eh bien, je vois que vous êtes très entouré dans cette maison.

DE HORN.

Pas plus que vous.

MONTADE.

Si. Moi d'ailleurs, ça ne peut pas se comparer. Je suis

célèbre, je parle beaucoup, on m'invite, c'est tout naturel. Mais ce qui n'est pas naturel, c'est qu'un homme comme vous, d'une race plutôt pratique, ait avec une femme telle que la princesse des petits entretiens comme celui de tout à l'heure, et au cours duquel il sort galamment de sa poche un carnet qui, même de loin, m'a tout l'air d'un carnet de chèques. (*Geste de protestation de de Horn.*) Pour que le baron de Horn, un de nos plus entêtés millionnaires, un jeune et déjà vieux routier de la haute banque israélite, se laisse aller avant dîner à d'aussi éloquents marivaudages, ah! il faut vraiment qu'il ait une sérieuse arrière-pensée!

DE HORN.

Après?

MONTADE.

Et, comme cette arrière-pensée est une des plus séduisantes et des plus désirables femmes que je connaisse, je vous adresse tous mes compliments, mon cher, et je vous souhaite bonne chance.

DE HORN.

Je vous assure encore une fois...

MONTADE.

Oh! non, je vous en prie, ne m'expliquez rien!... Seulement, je ne sais pas pourquoi... je me défie du prince et de la princesse. (*Attention du baron à ces mots.*) J'ai idée que ce ménage n'a pas à votre égard des intentions absolument pures, que vous êtes en train de vous emballer, de jouer un jeu de dupe, et, comme on dit, de vous faire mettre dedans...

DE HORN.

Ce serait la première fois.

MONTADE.

Et alors, bien que nous ne soyons pas ce qu'on appelle couramment une paire d'amis, je me permets de vous avertir, par sympathie de psychologue, et de

vous crier : gare. Maintenant, c'est fini, je ne vous en parlerai plus.

DE HORN.

Vous êtes très gentil pour moi. Mais, dans tous les cas, rassurez-vous, monsieur le romancier, je ne serai jamais la dupe de ce monde. Je le connais trop.

MONTADE.

Pas tant que moi. Il ne nous chérit pas, allez !

DE HORN.

Dites qu'il nous méprise, moi pour mon argent, vous pour votre talent. Ces gens-là sont nos ennemis nés, irréconciliables. Ils nous admettent, ils nous tolèrent, mais sans jamais croire une seconde que nous soyons leurs égaux. Pour eux, nous sommes d'une chair à part et d'un sang mêlé.

MONTADE.

Des espèces de domestiques affranchis... A la bonne heure, je vois que nous allons pouvoir causer. Mais s'ils nous détestent, — et ce n'est pas douteux, — pourquoi nous reçoivent-ils ?

DE HORN.

D'abord parce que nous nous imposons, et surtout parce qu'ils nous craignent. Ils se sentent débordés de toutes parts, et ils ont peur de nous comme on a peur du lendemain, de l'inconnu. Nous les effrayons chacun au même degré, moi par les millions que j'ai dans la poche, vous par les facultés que vous avez dans l'esprit. Aussi, voyez ; l'insolence même de leur courtoisie affectée, les nuances graduées de leur sympathie, leur ton protecteur, leurs poignées de main de haut en bas qui marquent mieux les distances en faisant semblant de les oublier, tout est là pour montrer qu'ils ne nous pardonnent pas d'être obligés de nous fréquenter. On dit bien, pour excuser les plus désagréables, que leur dédain n'est souvent que de la timidité, leur impolitesse de la distraction. Je croirai ça quand je leur aurai

vu avoir des distractions aimables! — Enfin, à quoi servent-ils à présent? Les lettres, les arts, les sciences, ne les dérangent guère; en dehors de la race chevaline, ils n'encouragent pas; et si on les laissait faire, ils arrêteraient tout. Inutiles, vains, frivoles et aigris, ce n'est plus qu'une classe artificielle et isolée dans la société, une classe de luxe, toute craquelée, qui se décompose brillamment sous ses harnais, et qui va tomber demain en poussière.

MONTADE.

Certes, ce n'est pas moi qui le défendrai, ce monde, je n'en ai ni l'envie, ni le devoir; mais, entre nous, vous exagérez. Il y a tout de même, parmi eux, quand on sait chercher, des gens d'honneur et de vertu, des fidélités surannées, mais respectables, des valeurs réelles.

DE HORN.

Sans doute. En province.

MONTADE.

A Paris aussi.

DE HORN.

Moins. C'est l'exception. Nous avons trop l'habitude de généraliser l'exception. Une courtisane peut être estimable à part; pourtant toutes les dames que nous avons connues n'étaient pas aux Camélias. Ceux des gentilshommes actifs dont le talent a fait un peu de bruit dans les diverses routes du passé, dites-vous bien qu'ils n'en sont pas redevables au poids de leur nom ou à l'ancienneté de leurs quartiers; ils furent tout bonnement des hommes sur le cerveau desquels une étincelle est un jour tombée. Et puis, pour un duc, brillant homme d'État, et un vicomte, somptueux penseur, passez-moi en revue tous les imbéciles titrés! Prise dans son ensemble, allez, cette aristocratie moderne est bien en train de s'effondrer. C'est indiscutable. Ils ne sont plus rien et il ne leur reste plus rien.

MONTADE.

Si ce n'est la satisfaction arrogante, à laquelle je trouve une certaine excuse, de remonter à cinq, six et sept cents ans.

DE HORN.

Et à quoi aboutissent-ils avec leurs sept cents ans? A ça.

MONTADE.

Ils n'ont pas besoin d'aboutir, ils ne tiennent qu'à durer. Ils ont sept cents ans, voilà leur mérite.

DE HORN.

Le seul. Mais moi aussi, nous aussi, à ce compte-là, nous avons peut-être sept cents ans, et davantage. Nos ancêtres ont peut-être aussi été tués à Crécy. Seulement on l'ignore. Les nobles, on l'a mis sur un morceau de papier, nous pas.

MONTADE.

Tout est là. Mais ce que je sais, par exemple, et ce qui me donne alors beaucoup d'orgueil, c'est qu'il y a sept cents ans — à supposer que j'aie eu des aïeux aussi reculés — ils étaient vêtus de chausses trouées et qu'ils grattaient, pieds nus, la terre aride du moyen âge, et qu'aujourd'hui, moi, le petit-fils de ces parias, j'entre partout tête haute, et je peux dire, écrire et imprimer ce que je pense.

DE HORN.

Et les miens, il y a sept cents ans, ah! c'était encore pire! Ils vivaient dans l'ordure, les crachats et l'opprobre; on les chassait des villes à coups de fourche, comme des pestiférés, et, pour passer un pont, une femme juive enceinte était taxée du même péage qu'un pourceau. Les temps sont révolus, et aujourd'hui nous sommes les rois du monde. C'est nous, à présent, les vrais aristocrates. Eux? Ils sont bien nommés! les descendants! A mesure que tout monte, ils dégringolent. Des preuves? Partout. Là sur cette table. (*Il prend un livre au hasard.*) « Règles du jeu de poker. »

MONTADE, *en prenant un autre.*

« Trente sonneries de trompe, recueillies par le baron de X... »

DE HORN, *en prenant un autre.*

« Le mail-coach à Paris. » Sans sortir de cette maison, que voyons-nous? Un prince de trente-quatre ans, bon à rien...

MONTADE.

Capable de tout...

DE HORN.

L'esprit faux, et le cœur sec comme un cigare. La princesse, une jolie poupée, à laquelle on peut tout dire, mais que je courtise et que j'aime, oui, je l'avoue, avec la certitude qu'elle sera à moi! Qui encore? Jojo, le cousin de la Loire-Inférieure, le petit-fils d'un chouan...

MONTADE.

N'en parlons pas.

DE HORN.

Dans cette famille noble, il n'y a qu'un être qui vaille quelque chose, c'est la duchesse, et elle est bête, et elle n'a rien de ducal, et elle est née Piédoux! Franchement, ils n'ont pas de chance! Mais ça leur est bien égal, c'est une caste qui ne se défend même plus. Ils n'ont pas le gouvernement de leurs préférences, ou tout au moins de leurs regrets, ils sont mis à la porte de tout, tenus à l'écart des affaires et des charges publiques, et vous croyez qu'ils se révoltent, qu'ils essaient de lutter ou de bouder un peu pour la forme, comme leurs pères ont boudé quinze ans la monarchie de Juillet? Vous les connaissez bien mal. Ils se costument et ils se maquillent. « En quoi te mets-tu, toi? — En la Môle, et toi? — En Coconas. » Ah! ce serait vraiment le cas de leur retourner la fameuse tirade du marquis de Presle : Savez-vous pourquoi...

MONTADE, *continuant.*

Jean-François d'Aurec a été en Palestine?

DE HORN.

Pourquoi le connétable...

MONTADE.

Pourquoi celui-ci... pourquoi celui-là... C'était...

DE HORN.

Pour que ce jeune seigneur conduisît le coach de Robinson, taillât des bacs, tapât la bourse de ses amis, se ruinât et traînât, dans les bals de la haute, l'épée de son aïeul!

(Calmann-Lévy, éditeurs).

A. SAMAIN

Albert Samain, né à Lille en 1859, mort en 1900.
Polyphème.
Ce poème dramatique n'a été joué qu'après la mort de Samain. On y retrouve toute la grâce, toute la tendresse de cet exquis poète, sa fluidité, sa douceur subtile et pénétrante.

POLYPHÈME

[Polyphème, caché dans le feuillage, écoute Galatée, qu'il aime, échanger avec Acis des propos amoureux.]

ACTE II

POLYPHÈME.

(Il arpente la scène, dans une muette et terrible agitation. Il cherche un moment, va vers le fond, puis se cache dans le feuillage du côté opposé à celui qu'occupe le lit de Galatée.)
(Silence.)
(On entend les rires de Galatée et d'Acis qui se rapprochent.)

Ils viennent; ils sont loin de croire à mon retour.
Pour eux je suis là-haut...
(Acis et Galatée entrent, entrelacés.)

GALATÉE.

Ah laisse, mon amour...

Voici venir le vol augural des corbeaux.
des corbeaux, dépeceurs sinistres des vieux mondes.
Tout l'avenir est noir de leurs ailes immondes...
La mer monte d'en bas avec des voix profondes.
Qui demain passera par dessus nos tombeaux

Et, plus tard, sur la mer plate des âges calmes,
Seuls parfois, pris d'un mal étrange à définir,
des enfants tout à coup pâliront de sentir
leur grand cœur visité par un grand souvenir,
et mourront du regret héroïque des palmes

— Albert Samain.

Mes cheveux sont défaits... Que je reprenne haleine.
Un moment... Tu m'as fait trop courir dans la plaine;
Puis, ce méchant taureau qui nous a poursuivis...

ACIS.

C'est ta faute! Toujours tu ris de mes avis.
Je t'avais prévenue...

GALATÉE.

Et mes oiseaux?

ACIS.

Sans doute
Des enfants les ont pris.

GALATÉE.

J'en étais sûre.

ACIS.

Écoute,
Je t'en retrouverai d'autres.

GALATÉE.

Mais pas si beaux.
(*Montrant sa robe.*)
Tiens, regarde!

ACIS.

Quoi donc?

GALATÉE.

Vois ma robe en lambeaux...
En t'aidant à cueillir au mur les églantines,
Tu m'as comme à plaisir déchirée aux épines.

ACIS, *railleur.*

As-tu poussé des cris pour franchir le torrent!

GALATÉE.

Ce n'est pas vrai!... D'ailleurs tu n'étais pas très franc
Toi-même... et je t'ai vu reculer... Quelle course!...
Et cette idée aussi de descendre à la source!
Tous ces affreux sentiers de gros cailloux remplis...

ACIS.

Mais tes pieds nus dans l'eau claire sont si jolis!

GALATÉE.

Asseyons-nous : j'ai ri, vois-tu, comme une folle;
Je suis lasse :

(*Elle s'assied sur le banc de gazon qui d'un côté fait tertre et où elle va s'étendre peu à peu avec Acis. Appelant Acis et lui désignant une place auprès d'elle.*)

Viens là, l'herbe est ici plus molle.

ACIS, *prenant une grande feuille.*

Veux-tu que je t'évente?

GALATÉE.

Oui, l'air est étouffant.

ACIS.

Veux-tu que je te berce aussi comme une enfant?

(*Il la berce un moment, les yeux tournés vers la montagne.*)

GALATÉE.

Que regardes-tu là?

ACIS.

Le soleil qui se couche...
Dis-moi, n'est-ce pas l'heure où ton maître farouche
Revient?

GALATÉE.

Oh! non!... plus tard... Il traîne son ennui
Là-haut, et bien souvent ne rentre pas la nuit.

ACIS.

Et seul, toujours seul... Dieux! Que son humeur est [noire!
Des jours entiers, il rêve en haut du promontoire,
Les yeux fixes. Cent fois ainsi je l'ai trouvé...
Même, un jour, ignorant qu'il était observé,
Je l'ai vu se traîner à genoux dans les ronces,
Imitant comme un fou ta voix et tes réponses,
Et poussant des sanglots si terribles, vois-tu,

Et si tristes qu'au cœur un frisson m'a couru!
Il est très malheureux.

GALATÉE.

Bah! laisse Polyphème.
Tu ne vas pourtant pas demander que je l'aime!

ACIS.

S'il nous voyait!...

GALATÉE, *impatientée.*

Encor!...
(*S'accoudant doucement.*)
Nous sommes seuls... Le soir
Tombe; n'entends-tu pas les feuilles s'émouvoir,
N'entends-tu pas flotter en rumeurs incertaines
Le chœur aux voix d'argent des eaux et des fontaines?
Les troupeaux rassemblés descendent des hauteurs :
N'entends-tu pas sonner la corne des pasteurs?...
Taisons-nous.
(*Au loin de vagues accords, puis un chant.*)

CHŒUR.

Nymphes des bois, nymphes des eaux,
Naïades ceintes de roseaux,
Petites nymphes des ruisseaux,
Qui courez tout le jour à travers les étangs
Sur les grands nénuphars flottants,

Un vent frais s'est levé sur les routes poudreuses :
Quittez vos retraites ombreuses
Et livrez vos bras nus aux brises amoureuses.

Les feux du jour sont apaisés.... .
La brise apporte ses baisers
Aux grands calices épuisés.

Sur la mer aux rumeurs lointaines
Des voiles s'en vont vers Athènes..
Penchez vos longs cheveux au marbre des fontaines.

La mer rose palpite au couchant enflammé :
Vers le soleil qui meurt que notre hymne s'élève !

Chantons, mes sœurs, voici qu'un jour encor s'achève...
Chantons, mes sœurs, le soir limpide et parfumé!

Et saluons la nuit, la nuit grave aux longs voiles
Qui pose ses pieds bleus sur les nuages d'or,
Et porte doucement, sous son manteau d'étoiles,
Le crépuscule qui s'endort.

Nymphes des sources, des rivières,
Nymphes des bois et des clairières,

Enlacez-vous... Tournez sous le feuillage obscur,
Tournez, robes d'argent, d'hyacinthe et d'azur...

La mer murmure, solitaire,
Les fleurs se ferment sur la terre,
La lune monte avec mystère...

(Les voix s'éloignent lentement; aux dernières mesures, Polyphème se rapproche comme en rampant et vient se cacher derrière Acis et Galatée.)

GALATÉE.

Oh! rester ainsi toute la nuit!...
Le calme est si profond! Tout s'endort, plus un bruit.
Un dernier rayon meurt sur le temple d'Hercule.
C'est étrange, quand vient ainsi le crépuscule,
Toujours je sens mon cœur malgré moi se serrer,
Et mes yeux, pour un mot, se mettraient à pleurer.

ACIS.

Même ainsi, près de moi, cette heure te pénètre?

GALATÉE.

Oui, ce soir près de toi plus que jamais peut-être.

ACIS.

C'est que nous éprouvons la présence des dieux.
A cette heure le bois devient mystérieux;
D'eux-mêmes, sur le bord des eaux les roseaux sonnent:
La broussaille s'anime et les feuilles frissonnent;
Jusqu'à l'aube, entr'ouvrant les arbres, les Sylvains
Avec les chèvre-pieds mènent leurs jeux divins
Les rochers sont vivants; de grands éclats de rires
Sortent des antres noirs où dansent les Satyres,

Et la Sirène bleue, en nageant sur le bord,
Laisse traîner sa voix comme un grand filet d'or!...
Même on entend parfois un bruit de meute en chasse,
Là haut, les nuits d'hiver... Et c'est Diane qui passe.

GALATÉE.

T'arriva-t-il jamais de voir les dieux de près?

ACIS.

Oui, j'ai vu Pan, un soir... j'étais seul dans les prés;
On eût dit un grand bouc. Sa poitrine était brune;
Les cornes découpaient leurs pointes sur la lune.
Des bêtes l'entouraient en cercle. Un jet de feu
Sortait de sa prunelle, et je tremblais un peu.

GALATÉE.

Moi, je mourrais de peur d'une telle aventure...
Que fais-tu?

ACIS.

Je dénoue un peu ta chevelure;
Tes cheveux d'une soie égalent la douceur...
Ah! laisse-moi poser la tête sur ton cœur.

GALATÉE.

Tiens, mon amour, respire aussi mes belles roses;
Elles sont, ce soir même, à mon corsage écloses.

ACIS.

J'entends battre ton cœur.

GALATÉE.

Laisse-moi voir tes yeux :
Ils sont plus grands dans l'ombre et me caressent mieux...
Pour un simple berger comme ta main est douce!
Tu sais que sur ta joue un léger duvet pousse?...

(*Polyphème se soulève légèrement pour mieux les voir. — Galatée seule l'a entendu.*)

ACIS.

Pourquoi tressailles-tu!

GALATÉE.

C'est la fraîcheur du soir...

(*Se penchant sur Acis.*)

Il faut nous rapprocher encor pour mieux nous voir!
Dieux! Que la solitude alentour est profonde!
On dirait qu'il n'est plus que toi et moi au monde,
Montre tes yeux...

ACIS.

Les tiens ont la couleur du ciel.

GALATÉE.

Les tiens ont la douceur du vin d'or et du miel,
De l'eau fraîche du puits quand la soif vous altère,
De tout ce que je sais de plus doux sur la terre.
Oh! que mon cœur est lourd!... Je ne sais pas pourquoi,
Jamais je n'ai senti tant de douceur en moi.
Je te trouve si beau!... Ce soir, je voudrais même
Me fondre sous tes dents comme un fruit, tant je t'aime!...
Et toi, dis, m'aimes-tu?

ACIS, *l'attirant à lui.*

Penche-toi, viens plus près :
Tu sais bien que l'amour dit tout bas ses secrets...
L'odeur de tes cheveux me grise... Encore!... encore!...
(*Il plonge son visage dans la chevelure de Galatée.*)
Ta bouche!... donne-moi ta bouche!...

GALATÉE, *à demi pâmée.*

Je t'adore!

(*L'obscurité est presque complète. A ce moment, Polyphème surgit. Brusquement, comme si quelque bouleversement mystérieux se passait en lui, il s'arrête, et lentement, lentement, il abaisse ses poings*).

POLYPHÈME, *à part, tordant ses mains.*

Quel sentiment étrange arrête ainsi mes bras?
J'ai beau vouloir... je sens que je ne pourrai pas...
Tant d'amour devant moi!... dérision vivante!...
(*Il veut encore s'élancer, puis reste comme pétrifié.*)
Je ne peux pas tuer!... Leur bonheur m'épouvante!
(*Vaincu, il recule lentement.*)

(*Mercure de France*, éditeur.)

ANCEY

Jeanne — Acte III Scène VIII.

Que voulez-vous ? Ce n'est pas notre faute si tous nos calculs sont vains !

Étienne, très triste.

Alors à quoi bon rêver, pendant des temps, à un bonheur quelconque, et quand ce bonheur arrive, une fois par hasard, la vie s'est tellement embrumée autour de nous, que nous ne pouvons pas le reconnaître ? A quoi bon bâtir des châteaux... qu'on n'habitera pas ? A quoi sert de prévoir, d'espérer et de tant escompter l'avenir ?

Jeanne, profondément.

Ça sert à supporter le présent, et voilà tout !....

Georges Ancey

Georges Mathiron de Curnière (dit Ancey), né à Paris en 1860.

Les Inséparables, 1889; *l'Ecole des veufs*, *le Juge*, 1891; *l'Avenir*, 1899, *Ces Messieurs*, 1901.

Les comédies de M. Ancey se recommandent par leur réalité familière et vivante, par ce que le fond en a de fortement observé, et la forme, de net, de précis, de vigoureux. On ne peut lui reprocher que de forcer parfois les traits, de pousser à bout la vilenie des personnages. *L'Avenir*, sa meilleure pièce, renferme encore quelques exagérations, mais beaucoup moins que les pièces précédentes; et ce qui en fait le mérite supérieur, c'est justement une vérité aussi délicate et nuancée qu'expressive.

L'AVENIR

[Étienne et Jeanne s'aiment et sont trop pauvres pour se marier; celle-ci épouse un vieillard goutteux et jaloux, mais riche. Quelques années plus tard, elle devient veuve. Or Etienne, las maintenant et sans ressort, s'est acoquiné à la grise médiocrité de son existence, et, d'autre part, Jeanne veut jouir d'une jeunesse déjà mûre. Tous deux finissent par comprendre que, s'ils ont souffert longtemps de leur séparation, ils souffriraient plus encore d'être unis.]

TROISIÈME ACTE

SCÈNE VIII

JEANNE, ÉTIENNE.

. . . .

ÉTIENNE.

Allons!... C'est très bien. Je vois que je n'ai plus qu'à me retirer!

JEANNE.

Et vous n'êtes pas si fâché que vous en avez l'air, depuis que vous connaissez mes raisons. Dites la vérité. Vous êtes venu me parler de mariage, sans grande conviction de votre part. Maintenant, je vous effraie un peu. Tout à l'heure, pendant que je vous parlais, vous ouvriez des yeux tout à fait expressifs. J'ai révolté l'esprit méticuleux et posé que je vous connais. J'ai dérouté l'employé à l'Instruction publique!..,

ÉTIENNE.

Oh! non Jeanne. Le ciel m'est témoin que je suis désolé de tout ce que vous me dites; je vous aime toujours et je ne me consolerai pas... mais, évidemment, vous avez une façon de concevoir la vie que je ne vous avais pas encore vue!... Diable!... des coups, des horions, des batailles, des gens qui se jettent les uns sur les autres... vous savez... ce n'est pas ordinaire!... Tout ça sent les échelles de corde, les escalades, les romans d'aventures, les duels!... Je ne vous blâme pas, je tâcherais de m'y mettre, mais c'est un peu vif! Je ne me vois pas très bien me cachant dans la cheminée et descendant par la fenêtre. Au bout de quelque temps de ce régime-là, je ne sais pas ce qui arriverait. Moi, quand je rentre du Ministère, j'aime assez à m'asseoir au coin du feu avec les pieds dans mes pantoufles, et lire mon journal en attendant le dîner, pour savoir les nouvelles; je dîne tranquillement; je fume une cigarette. Après, je vais faire un petit tour, sur le boulevard, s'il ne pleut pas; je repense aux blagues de Michu, et à dix heures je rentre me coucher... Mais je trouve cela déjà très mouvementé, et je crois que ça suffit bien!... Mâtin!... s'il me fallait faire encore des tours de force sur un balcon!...

JEANNE.

En somme, votre vie actuelle ne vous déplaît pas, et vous ne tenez peut-être plus à en changer autant que vous y teniez autrefois.

ÉTIENNE.

Moi?

JEANNE.

Oui, vous. Laissez-moi donc faire un peu la lumière dans votre âme. Voilà déjà quelque temps que je vous trouve... tout autre. C'est comme votre Ministère, dont vous portez à présent l'emblème avec ostentation!... N'auriez-vous pas un certain regret à le quitter?...

ÉTIENNE, *pas convaincu.*

Mon Ministère?... Ah! là là! Je vous assure que je

suis toujours bien dans les mêmes sentiments à son égard... quoiqu'ils m'aient augmenté...

JEANNE.

Ah! ils vous ont augmenté?

ÉTIENNE.

Et sans trop de difficulté, je dois le dire... mais ça n'empêche pas?... Mon Ministère?... Ah! bien, je vous assure qu'il compte pour bien peu de chose dans ma vie, allez! Dire que je n'y vais pas un peu plus assidûment qu'autrefois... si! Il faut bien qu'un homme s'occupe, et puis mes fonctions sont plus importantes, tout en étant restées à peu près les mêmes.

JEANNE.

Ah! vous y allez plus assidûment?

ÉTIENNE.

J'y vais le matin, après mon déjeuner. Je déjeune à onze heures, excepté le mercredi où nous avons conseil, et où il faut que j'y sois plus tôt. J'y vais à pied toujours et je reviens de même, quelque temps qu'il fasse. C'est nécessaire à la santé. J'arrive, je m'installe; je suis près de la fenêtre, maintenant, et je prends un peu l'air du bureau en lisant mon *Soleil*.

JEANNE.

Et vos collègues?

ÉTIENNE.

Toujours les mêmes... à part un nouveau, un nommé Darry...

JEANNE.

Intelligent?

ÉTIENNE.

Ah! il a un bien beau corps d'écriture! Et il rédige! Nous avons de lui un rapport remarquable!

JEANNE.

Sur quoi?

ÉTIENNE.

Sur les traitements supplémentaires des petits instituteurs. Une grosse question qui préoccupe à bon droit le ministre. Il a remplacé ce pauvre Chevriat que nous avons perdu.

JEANNE.

Celui qui lisait des catalogues?

ÉTIENNE.

Eh bien, ce n'était pas si bête que ça en avait l'air. Il avait fini par se meubler l'esprit d'une foule de choses qui peuvent être utiles à savoir. C'est comme Campanet, celui qui raccommodait la pendule, vous savez?... C'est un mécanicien, ce garçon-là. Il a fabriqué, je ne sais comment, une véritable petite locomotive; ça va, ça vient, ça siffle ; c'est très ingénieux, il n'y a pas à dire. Je ne sais pas comment diable il a fait. Elle a marché, l'autre jour, devant le chef, qui en était émerveillé. Quant à Dambrun, le spirite, ah! dame, celui-là, j'avoue humblement que je ne suis pas à la hauteur.

JEANNE, *mi-voix.*

Ça viendra : rassurez-vous.

ÉTIENNE.

Je ne crois pas!

JEANNE.

Oui, enfin, maintenant tout est bien. Et vous, là dedans, qu'est-ce que vous faites?... Vous aviez juré de ne pas toucher une plume autrefois?

ÉTIENNE.

J'ai pas mal à faire à présent!... Je puis même dire que je suis nécessaire et qu'on aurait un certain mal à me remplacer. C'est moi qui rédige au deuxième bureau. Je verse les minutes au dossier, j'envoie les copies à la signature du ministre, et à cinq heures je rentre chez moi, à pied, toujours!...

JEANNE.

Et par le même chemin?

ÉTIENNE.

Justement. Et il est même bien rare qu'à cinq heures et quart, à l'horloge du pavillon de Flore... mais à cinq heures et quart tapant, vous savez... on ne me voie pas déboucher sur le quai du Louvre!

JEANNE, *triste*.

Oui, on n'y échappe pas... vous êtes vieux garçon, et quoique vos manies ne soient peut-être pas très folichonnes, vous en avez, et beaucoup, et vous y tenez! et maintenant que je vous ai fait réfléchir, vous seriez désolé d'être obligé de les perdre!... parfaitement... je sais ce que je dis. Le jour où j'ai été vous faire une petite visite, je m'en suis parfaitement aperçue... nous avons même failli nous disputer, déjà!... à propos d'un bibelot que j'avais déplacé... Je l'avais pris, et je l'avais remis à droite au lieu de le remettre à gauche!... Eh bien, ça dit tout, cela!

ÉTIENNE.

Évidemment, ce bibelot a toujours été à gauche... et ça a une raison... une raison très sérieuse!... Vous avez peut-être remarqué qu'il y a une vue de Suisse, au-dessus... une vue de Suisse en couleurs... Eh bien, si le bibelot n'était pas en dessous, ça n'irait pas avec l'autre bout de la cheminée où il y a une vue de Rome au-dessus d'un magot chinois!

JEANNE.

Oui, mon ami! Eh bien! moi, si nous étions mariés, je la jetterais au feu, votre vue de Rome! je la trouve horrible!

ÉTIENNE.

Vous avez très mauvais goût, voilà ce que ça prouve! Elle est très bien faite et très bien placée où elle est.

JEANNE.

Qu'elle y reste, maniaque! Eh bien, ce serait pour tout comme pour vos chromos, mon pauvre ami! Je

saccagerais vos habitudes!... Mais, à propos... Rome, l'Italie, Venise!... Ça ne vous rappelle pas quelque chose?... quelque chose de très lointain...

ÉTIENNE.

Si, nous avions fait le projet d'y aller.

JEANNE, *vivement.*

Partons ce soir?

ÉTIENNE, *vivement.*

C'est bien loin... mais...

JEANNE.

Vous voyez! Et l'Espagne?

ÉTIENNE.

Et l'Inde?

JEANNE.

Et l'Afrique? le Niger? les Pyramides? les Pygmées? les voyages de découvertes, les nuits sous la tente?... Vous ne dites rien?... Allons, après la conversation que nous venons d'avoir, il ne vous reste plus qu'à me donner la main, tout simplement, et à revenir me voir en ami.

ÉTIENNE.

C'est mon lot sur cette terre!

JEANNE.

Au revoir!

ÉTIENNE, *s'en allant.*

Pas un regret, Jeanne?...

JEANNE.

Si, tout de même, car je vous ai beaucoup aimé!

ÉTIENNE, *très profondément.*

Eh bien, alors?...

JEANNE.

Non, Ça vaut mieux. Ayons l'esprit de ne pas gâter les quelques bonnes heures que nous avons passées ensemble. Il y en a eu!

ÉTIENNE.

Oui, il y en a eu... et dans les moments où nous nous y attendions le moins... comme toujours!

JEANNE.

Que voulez-vous? ce n'est pas notre faute, si tous nos calculs sont vains!

ÉTIENNE, *très triste*.

Alors, à quoi bon rêver, pendant des temps, à un bonheur quelconque, si, quand ce bonheur arrive une fois par hasard, la vie s'est tellement embrumée autour de nous, que nous ne parvenons pas à le reconnaître? A quoi bon bâtir des châteaux... qu'on n'habitera pas? A quoi sert de prévoir, d'espérer et de tant escompter l'avenir?...

JEANNE, *très triste*.

Ça sert à supporter le présent, et voilà tout. (*Un temps.*)

ÉTIENNE.

Vous me permettrez de venir vous voir quelquefois, en bon camarade?

JEANNE.

Oui, mon ami, car je sais que cela fait aussi partie de vos habitudes. (*Un temps.*)

ÉTIENNE.

Alors, c'est fini pour tout de bon?

JEANNE, *fermement*.

Oui, pour tout de bon!

ÉTIENNE.

Au revoir?...

JEANNE.

Au revoir! (*Étienne sort lentement.*)

(Stock, éditeur.)

COURTELINE

Georges Moinaux, dit Courteline, né à Tours en 1860. *Lidoire*, 1891; *Boubouroche*, 1893; *les Gaietés de l'Escadron*, 1895; *Un Client sérieux*, *Monsieur Badin*, 1897; *le Gendarme est sans pitié*, *le Commissaire est bon enfant*, 1899; *l'Article 330*, 1900; *la Paix chez soi*, 1903; *la Conversion d'Alceste*, 1905; *Mentons bleus*, 1906.

Dans ses petites pièces, M. Courteline déploie une gaieté copieuse et plantureuse, sous laquelle on sent parfois un fond d'amertume. *Boubouroche*, son chef-d'œuvre, rappelle les farces de Molière, *le Médecin malgré lui*, et surtout *Georges Dandin*, pour la savoureuse naïveté et l'ampleur puissante du comique.

BOUBOUROCHE

[Boubouroche, averti qu'Adèle le trompe, la surprend au moment où, entendant sonner à la porte, elle vient de cacher André dans un bahut.]

DEUXIÈME ACTE

SCÈNE II

ADÈLE, BOUBOUROCHE, ANDRÉ (*caché*).

(*Boubouroche entre comme un fou, descend en scène, se rend à la porte de droite, qu'il ouvre, plonge anxieusement ses regards dans l'obscurité de la pièce à laquelle elle donne accès, va, de là, à la fenêtre de gauche, dont il écarte violemment les rideaux.*)

ADÈLE, *qui l'a suivi des yeux avec une stupéfaction croissante.*

Regarde-moi donc un peu.

(*Boubouroche, les poings fermés, marche sur elle.*)

ADÈLE, *qui, elle, vient sur lui avec une grande tranquillité.*

En voilà, une figure!... Que se passe-t-il? Qu'est-ce qu'il y a?

BOUBOUROCHE, *d'une voix étranglée.*

Il y a que tu me trompes.

ADÈLE.

Je te trompe! Comment, je te trompe? Qu'est-ce que tu veux dire par là?

BOUBOUROCHE.

Je veux dire que tu te moques de moi; que tu es la dernière des coquines et qu'il y a quelqu'un ici.

ADÈLE.

Quelqu'un!

BOUBOUROCHE.

Oui, quelqu'un!

ADÈLE.

Qui?

BOUBOUROCHE.

Quelqu'un!

(*Un temps.*)

ADÈLE, *éclatant de rire.*

Voilà du nouveau.

BOUBOUROCHE, *la main haute.*

Ah! ne ris pas!... Et ne nie pas! Tu y perdrais ton temps et ta peine : je sais tout!... C'est cela, hausse les épaules; efforce-toi de me faire croire qu'on a mystifié ma bonne foi. (*Geste large.*) Le ciel m'est témoin que j'ai commencé par le croire et que je suis resté dix minutes les pieds sur le bord du trottoir, les yeux rivés à cette croisée, m'accusant d'être fou, me repro-

chant d'être ingrat!... J'allais m'en retourner, je te le jure, quand tout à coup deux ombres — la tienne et une autre!... — ont passé en se poursuivant sur la tache éclairée de la fenêtre. A cette heure, tu n'as plus qu'à me livrer ton complice; nous avons à causer tous deux de choses qui ne te regardent pas. Va donc me chercher cet homme, Adèle. C'est à cette condition seulement, que je te pardonnerai peut-être, car (*très ému*) ma tendresse pour toi, sans bornes, me rendrait capable de tout, même de perdre un jour le souvenir de l'inexprimable douleur sous laquelle sombre toute ma vie.

ADÈLE, *dans une nausée.*

Tu es bête!

BOUBOUROCHE.

Je l'ai été. Oui, j'ai été huit ans ta dupe, inexplicablement aveugle en présence de telles évidences qu'elles auraient dû me crever les yeux!... N'importe, ces temps sont finis; la canaille peut triompher, une minute vient toujours où le bon Dieu, qui est un brave homme, se met avec le honnêtes gens.

ADÈLE.

Assez!

BOUBOUROCHE, *abasourdi.*

Tu m'imposes le silence, je crois?

ADÈLE.

Tu peux même en être certain!... (*Hors d'elle.*) En voilà un énergumène, qui entre ici comme un boulet! pousse les portes! tire les rideaux! emplit la maison de ses cris! me traite comme la dernière des filles, va jusqu'à lever la main sur moi!...

BOUBOUROCHE.

Adèle...

ADÈLE.

... tout cela parce que, soi-disant, il aurait vu passer deux ombres sur la transparence d'un rideau! D'abord, tu es ivre.

BOUBOUROCHE.

Ce n'est pas vrai.

ADÈLE.

Alors, tu mens.

BOUBOUROCHE.

Je ne mens pas.

ADÈLE.

Donc tu es gris ; c'est bien ce que je disais !... (*Effarement ahuri de Boubouroche.*) De deux choses l'une ; tu as vu double ou tu me cherches querelle.

BOUBOUROCHE, *troublé et qui commence à perdre sa belle assurance.*

Enfin, ma chère amie, voilà ! Moi..., on m'a raconté des choses.

ADÈLE, *ironique.*

Et tu les as tenues pour paroles d'Evangile ? Et l'idée ne t'est pas venue un seul instant d'en appeler à la vraisemblance ? aux huit années de liaison qne nous avons derrière nous ? (*Silence embarrassé de Boubouroche.*) C'est délicieux ! En sorte que je suis à la merci du premier chien coiffé venu ?... Un monsieur passera, qui dira : « Votre femme vous est infidèle », moi, je paierai les pots cassés, je tiendrai la queue de la poêle ?

BOUBOUROCHE.

Mais...

ADÈLE.

Détrompe-toi.

BOUBOUROCHE, *à part.*

J'ai fait une gaffe.

ADÈLE, *pâle d'indignation.*

Celle-là est trop forte, par exemple. (*Tout en parlant, elle est revenue au guéridon et elle a pris la lampe qu'elle apporte à Boubouroche.*) Voici la lumière.

BOUBOUROCHE.

Pourquoi faire ?

ADÈLE.

Pour que tu ailles voir toi-même? Ne fais donc pas l'étonné.

BOUBOUROCHE, *se dérobant.*

Tu n'empêcheras jamais les gens qui aiment d'être jaloux.

ADÈLE.

Tu l'as déjà dit.

BOUBOUROCHE.

Moi?... Quand ça?

ADÈLE, *à part.*

Oh! (*Haut.*) Tu m'ennuies!... Je te dis de prendre cette lampe... (*Boubouroche prend la lampe*) et d'aller voir. Tu connais l'appartement, hein? Je n'ai pas besoin de t'accompagner?

BOUBOUROCHE, *convaincu.*

Ne sois donc pas méchante, Adèle. Est-ce que c'est ma faute à moi, si on m'a collé une blague? Pardonne-moi, et n'en parlons plus.

ADÈLE, *moqueuse.*

Tu sollicites mon pardon?... C'est bizarre! Ce n'est donc plus à moi de mériter le tien par mon repentir et par ma bonne conduite?... (*Changement de ton.*) Va toujours, nous verrons plus tard. Comme, au fond, tu es plus naïf que méchant, il est possible — pas sûr, pourtant — que je perde — moi — un jour, le souvenir de l'odieuse injure que tu m'as faite. Mais j'exige... — tu entends? j'exige! — que tu ne quittes cet appartement qu'après en avoir scruté, fouillé l'une après l'autre chaque pièce. — Il y a un homme ici, c'est vrai.

BOUBOUROCHE, *goguenard.*

Mais non.

ADÈLE.

Ma parole d'honneur. (*Indiquant de son doigt le bahut*

où est renfermé André.) Tiens, il est là dedans! (*Boubouroche rigole.*) Viens donc voir.

BOUBOUROCHE, *au comble de la joie.*

Tu me prendrais pour une poire!

ADÈLE.

Voici la clé de la cave.

BOUBOUROCHE, *les yeux au ciel.*

La cave!...

ADÈLE.

Tu me feras le plaisir d'y descendre...

BOUBOUROCHE.

Tu es dure avec moi, tu sais.

ADÈLE.

... et de regarder entre les tonneaux et les murs. Ah! je te fais des infidélités?... Ah! je cache des amants chez moi?... Eh bien cherche, mon cher; et trouve!

BOUBOUROCHE.

Allons! Je n'ai que ce que je mérite.

(*La lampe au poing, il va lentement, non sans se retourner de temps en temps pour diriger vers Adèle, qui demeure impitoyable et muette, des regards suppliants de phoque, jusqu'à la petite porte de droite qu'il atteint enfin et qu'il pousse. Coup d'air. La lampe s'éteint.*)

BOUBOUROCHE.

Bon!

(*Mais à la seconde précise où l'ombre a envahi le théâtre, la lumière de la bougie qui éclaire la cachette d'André est apparue très visible.*)

ADÈLE, *étouffant un cri.*

Ah!

BOUBOUROCHE, *à tâtons.*

Voilà une autre histoire. — Tu as des allumettes, Adèle? (*Brusquement.*) Tiens!... Qu'est-ce que c'est que

ça?... De la lumière! (*Précipitamment il dépose sa lampe, court au bahut, l'ouvre tout grand et se recule en poussant un cri terrible.*)

SCÈNE III

ADÈLE, BOUBOUROCHE, ANDRÉ.

(*Découvert, André ne s'émeut point. Il sort de son bahut, emportant sa bougie qu'il dépose sur le guéridon. — Lumière à la rampe. — Ceci fait, il va à Adèle, et souriant, avec le geste content de soi, d'un monsieur à qui l'événement a fini par donner raison* :)

ANDRÉ.

C'était sûr, je l'avais prédit. (*Philosophe.*) Enfin!... Un peu plus tôt ou un peu plus tard! (*Il tire de sa poche sa carte et la présente à Boubouroche.*) Je me tiens à vos ordres, monsieur.

(*Mais Boubouroche, idiotisé, regarde sans le voir.*)

ANDRÉ, *après un instant.*

C'est ma carte. Veuillez me faire l'honneur de la prendre.

BOUBOUROCHE, *qui replie la carte et la jette au fond de sa poche.*

C'est bien. Je vous ferai savoir mes intentions. Allez-vous-en.

BOUBOUROCHE, *à Adèle.*

Qui est cet homme?

ADÈLE.

Est-ce que je sais, moi!

(Fasquelle, éditeur.)

G. FEYDEAU

Georges Feydeau, né à Paris en 1862.

La Lycéenne, 1887; *Monsieur chasse*, *Champignol malgré lui*, 1892; *Un Fil à la patte*, *l'Hôtel du libre-échange*, 1894; *la Dame de chez Maxim's*, 1899; *la Main passe*, 1904; *le Bourgeon*, 1906; *On purge Bébé*; 1910.

Les vaudevilles de M. G. Feydeau doivent leur succès à l'ingéniosité de l'intrigue, au mouvement de l'action, à l'éclat de la verve. Si le comique en est souvent gros, il est toujours franc, dru, gaillard, avec je ne sais quoi d'allègre et comme de lyrique dans sa bouffonnerie.

UN FIL A LA PATTE

[Après une longue liaison avec Lucette, Bois-d'Enghien, sur le point de se marier, l'a quittée depuis quinze jours. Il revient pour rompre; mais Lucette croit que c'est l'amour qui le ramène, et il ne sait comment se dégager.]

PREMIER ACTE

SCÈNE IV

BOIS-D'ENGHIEN, *puis* LUCETTE.

BOIS-D'ENGHIEN, *s'asseyant sur le canapé, côté le plus éloigné.*

Elle!... Par exemple, si je sais comment je vais m'y prendre?

LUCETTE, *descendant derrière le canapé et venant embrasser Bois-d'Enghien dans le cou.*

Tu m'aimes?

BOIS-D'ENGHIEN.

Je t'adore!

LUCETTE.

Ah! chéri!... (*Elle le quitte pour faire le tour du canapé et aller s'asseoir à gauche de Bois-d'Enghien.*)

BOIS-D'ENGHIEN, *à part.*

C'est pas comme ça, en tout cas!...

LUCETTE, *assise à sa gauche.*

Que je suis heureuse de te revoir, là! Je n'en crois pas mes yeux! Vilain! si tu savais le chagrin que tu m'as fait! j'ai cru que c'était fini, nous deux!

BOIS-D'ENGHIEN, *protestant hypocritement.*

Oh! « fini »!

LUCETTE, *avec transport.*

Enfin, je te r'ai! Dis-moi que je te r'ai?

BOIS-D'ENGHIEN, *avec complaisance.*

Tu me r'as!

LUCETTE, *les yeux dans les yeux.*

Et que ça ne finira jamais?

BOIS-D'ENGHIEN, *même jeu.*

Jamais!

LUCETTE, *dans un élan de passion, lui saisissant la tête et la couchant sur sa poitrine.*

Oh! mon nan-nan!

BOIS-D'ENGHIEN.

Oh! ma Lulu!

(*Lucette couche sa tête en se faisant un oreiller de ses deux bras sur la hanche de Bois-d'Enghien qui se trouve étendu sur ses genoux, de côté et très mal.*)

BOIS-D'ENGHIEN, *à part.*

C'est pas ça du tout! C'est pas ça du tout! Je suis mal embarqué!...

LUCETTE, *dans la même position et langoureusement.*

Vois-tu, voilà comme je suis bien!

BOIS-D'ENGHIEN, *à part.*

Ah! bien! pas moi, par exemple!

LUCETTE, *même jeu.*

Je voudrais rester comme ça pendant vingt ans!... et toi?

BOIS-D'ENGHIEN.

Tu sais, vingt ans, c'est long!

LUCETTE.

Je te dirais : « Mon nan-nan! »; tu me répondrais : « Ma Lulu!... » et la vie s'écoulerait.

BOIS-D'ENGHIEN, *à part.*

Ce serait récréatif!

LUCETTE, *se remettant sur son séant, ce qui permet à Bois-d'Enghien de se redresser.*

Malheureusement, ce n'est pas possible! (*Elle se lève, fait le tour du canapé, puis avec élan, à Bois-d'Enghien.*) Tu m'aimes?

BOIS-D'ENGHIEN.

Je t'adore!

LUCETTE.

Ah! chéri, va! (*Elle remonte au-dessus du canapé.*)

BOIS-D'ENGHIEN, *à part.*

Pristi! que c'est mal engagé!

LUCETTE, *au milieu de la scène et au-dessus, d'un air plein de sous-entendu.*

Alors..., viens m'habiller?

BOIS-D'ENGHIEN, *comme un enfant boudeur.*

Non!... pas encore!

LUCETTE, *descendant.*

Qu'est-ce que tu as?

BOIS-D'ENGHIEN, *même jeu.*

Rien !

LUCETTE.

Si ! tu as l'air triste !

BOIS-D'ENGHIEN, *se levant et prenant son courage à deux mains.*

Eh bien ! oui ! si tu veux le savoir, j'ai que cette situation ne peut pas durer plus longtemps !

LUCETTE.

Quelle situation ?

BOIS-D'ENGHIEN.

La nôtre. (*A part.*) Aïe donc ! (*Haut.*) Et puisqu'aussi bien il faut en arriver là un jour où l'autre, j'aime autant prendre mon courage à deux mains, tout de suite : Lucette, il faut que nous nous quittions !

LUCETTE, *suffoquée.*

Quoi !

BOIS-D'ENGHIEN.

Il le faut ! (*A part.*) Aïe donc ! Aïe donc !

LUCETTE, *ayant un éclair.*

Ah ! mon Dieu !... tu te maries !

BOIS-D'ENGHIEN, *hypocrite.*

Moi ! ah ! la la ! ah ! bien ! à propos de quoi ?

LUCETTE.

Eh bien ! pourquoi ? alors, pourquoi ?

BOIS-D'ENGHIEN.

Mais à cause de ma position de fortune actuelle... Ne pouvant t'offrir l'équivalent de la situation que tu mérites...

LUCETTE.

C'est pour ça ! (*Éclatant de rire, en se laissant presque tomber sur lui d'une poussée de ses deux mains contre les épaules.*) Ah ! que t'es bête !

BOIS-D'ENGHIEN.

Hein?

LUCETTE, *avec tendresse, le serrant dans ses bras.*

Mais est-ce que je te demande quelque chose?... Est-ce que je ne suis pas heureuse comme ça?

BOIS-D'ENGHIEN.

Oui, mais ma dignité!...

LUCETTE.

Ah! laisse-la où elle est ta dignité! Qu'il te suffise de savoir que je t'aime. (*Se dégageant et gagnant un peu la gauche avec un soupir de passion.*) Oh! oui, je t'aime!

BOIS-D'ENGHIEN, *à part.*

Allons, ça va bien! ça va très bien!

LUCETTE.

Vois-tu, rien qu'à cette pensée que tu pourras te marier! (*Retournant à lui et le serrant comme si elle allait le perdre.*) Ah! dis-moi que tu ne te marieras jamais! jamais!

BOIS-D'ENGHIEN.

Moi!... Ah! bien!

LUCETTE, *avec reconnaissance.*

Merci! (*Se dégageant.*) Oh! d'ailleurs, si ça t'arrivait, je sais bien ce que je ferais!

BOIS-D'ENGHIEN, *inquiet.*

Quoi?

LUCETTE.

Ah! ça ne serait pas long, va! Une bonne balle dans la tête!

BOIS-D'ENGHIEN, *les yeux hors des orbites.*

A qui?

LUCETTE.

A moi, donc!

BOIS-D'ENGHIEN, *rassuré.*

Ah! bon!

LUCETTE, *qui s'est approchée de la table, prenant nerveusement* le Figaro *laissé par la baronne.*

Oh! ce n'est pas le suicide qui me ferait peur, si j'apprenais jamais, ou si je lisais dans un journal!... (*Elle indique le journal qu'elle tient.*)

BOIS-D'ENGHIEN, *à part, terrifié, mais sans bouger de place.*

Sapristi! un *Figaro*[1]!

LUCETTE.

Mais je suis folle; puisqu'il n'en est pas question, à quoi bon me mettre dans cet état! (*Elle rejette* le Figaro *sur la table et gagne la gauche.*)

BOIS-D'ENGHIEN, *se précipitant sur* le Figaro *et le fourrant entre sa jaquette et son gilet. A part.*

Ouf!... Mais il en pousse donc! il en pousse! (*Lucette s'est retournée au bruit. Bois-d'Enghien rit bêtement pour se donner une contenance.*)

LUCETTE, *revenant à lui, avec élan et se jetant dans ses bras.*

Tu m'aimes?

BOIS-D'ENGHIEN.

Je t'adore!

LUCETTE.

Ah! chéri! (*Elle remonte.*)

BOIS-D'ENGHIEN, *à part.*

Jamais!... jamais je n'oserai lui avouer mon mariage, après ça! jamais! (*Il gagne la droite et se laisse tomber découragé sur le canapé.*)

(Ollendorff, éditeur.)

1. *Le Figaro* du jour annonce justement le prochain mariage de Bois-d'Enghien.

LÉON GANDILLOT

Léon Gandillot, né à Paris en 1862.

Les Femmes collantes, 1886; *le Gros Lot*, *Ferdinand le Noceur*, 1890; *la Tournée Ernestin*, 1892; *le Sous-Préfet de Château-Buzard*, 1893; *Vers l'Amour*, 1905.

Les pièces de M. Gandillot ne sont pour la plupart que des vaudevilles; mais, jusque dans la bouffonnerie, on y trouve toujours un fond de vérité. Aussi bien nul autre vaudevilliste n'est aussi gai que lui, ne l'est aussi naturellement, aussi *naïvement*, avec cette ampleur et cette rondeur.

LE GROS LOT

[La scène se passe chez les Garoubier, à Asnières; leur oncle, Chamoiseau, et leurs amis, les Barillet, sont venus déjeuner avec eux. Tous ont pris des billets à la Loterie générale, qui s'est tirée le jour même. Et les Barillet ont déjà vu la liste et savent qu'ils ne gagnent rien; mais Garoubier attend avec impatience l'arrivée des camelots à Asnières.]

SCÈNE IV

. . . .

GAROUBIER, *se levant.*

Il me semble qu'on crie la liste...

MADAME BARILLET.

Je n'ai rien entendu.

BARILLET.

Et puis, tu as bien le temps de l'avoir, cette liste.

(*On entend encore à la cantonade la voix beaucoup plus distincte cette fois, voix éraillée de camelot:*

Demandez la liste complète des numéros gagnants de la Loterie Générale !)

GAROUBIER.

Je ne m'étais pas trompé. (*Il va à la porte du jardin, à gauche et appelle à la cantonade.*) Hé! ps'tt, ps'tt. (*Catherine sort de la maison et se précipite vers la porte. Garoubier et Catherine redescendent en scène chacun avec un exemplaire de la liste.*)
Ah ! ah ! la voilà, cette fameuse liste.

TOUS.

Voyons.

CATHERINE, *à part; elle a parcouru rapidement la liste.*

Je n'ai pas gagné.

GAROUBIER, *qui vient d'assujettir son lorgnon et a tiré un petit papier de sa poche.*

Mes enfants, que je suis ému ! Voyons, que je vérifie ! (*Il examine la liste.*)

BARILLET.

Lis tout haut. Nous nous sommes peut-être trompés. (*Il tire à son tour un papier de son portefeuille.*)

CHAMOISEAU, *à part.*

J'ai pris tout de même un billet[1]. (*Il tire son billet, et le regarde, à l'écart.*)

CATHERINE, *à part.*

S'il y avait encore une chance ! (*Barillet, Chamoiseau et Catherine consultant chacun leur papier, pendant que Garoubier commence à épeler les chiffres.*)

GAROUBIER, *lisant.*

Quatre millions. (*Il regarde son papier.*) Quatre millions. (*Consultant la liste.*) Quatre millions cent mille.

1. Il prétendait tout à l'heure ne prendre jamais de billets aux loteries : « Je trouve ça immoral, disait-il. Et puis, c'est une volerie... on perd toujours. »

(*Regardant son papier.*) Quatre millions cent mille. (*Regardant la liste.*) Trois cent sept. (*Éclatant.*) Oh! Thérèse! nous avons gagné le gros lot.

TOUS, *se levant.*

Oh! ce n'est pas possible!

GAROUBIER.

Mais si, regardez.

(*Exclamations variées: comment, mais oui; on regarde la liste et le papier de Garoubier; les exclamations reprennent: c'est extraordinaire, c'est inconcevable, c'est pourtant vrai, comment se fait-il, etc.*)

MADAME GAROUBIER, *embrassant Geneviève.*

Ma chère enfant!

MADAME BARILLET, *à madame Garoubier.*

Ma chère amie!

BARILLET, *à Garoubier.*

Mon ami, je te fais mon compliment.

CHAMOISEAU.

Moi aussi. (*A part.*) Je ne prends qu'un seul billet, et il faut précisément qu'il ne sorte pas.

(*Les femmes s'embrassent, les hommes se serrent la main.*)

GAROUBIER.

Ah! ça fait quelque chose... cinq cent mille francs. (*Prenant son verre.*) Mes amis, à vos santés.

Tout le monde trinque : A sa santé, à votre santé.

GAROUBIER, *à Catherine.*

Tenez, Catherine, il faut que vous trinquiez aussi. (*Il lui emplit un verre.*)

CATHERINE *après avoir bu, d'une voix étranglée.*

A votre santé, messieurs, mesdames. (*Elle remet son verre sur le plateau, qu'elle emporte. Au moment de rentrer dans la maison.*)

Le gros lot! Ah! ces maîtres!

(*Elle pousse la porte avec rage et disparaît. On entend immédiatement un grand bruit de verres brisés.*)

MADAME GAROUBIER, *se retournant vers la porte.*

Catherine!

GAROUBIER, *doucement.*

Oh! Thérèse... aujourd'hui!

MADAME GAROUBIER, *se calmant.*

Oui, c'est vrai. (*S'adressant à Catherine disparue.*) Continuez, ma fille.

GAROUBIER, *très ému.*

Ah! mes amis! mes amis!

BARILLET.

Certainement, ça fait plaisir! ça fait plaisir.

GAROUBIER.

Je ne peux pas y croire... J'ai envie de courir tout de suite à l'administration.

CHAMOISEAU.

Tu peux attendre à demain. Il ne s'envolera pas, ton gros lot.

GAROUBIER.

Oui! c'est vrai... C'est stupide... Ah! mes amis, mes amis!

MADAME GAROUBIER.

Paul va pouvoir s'acheter une étude d'agréé ou de notaire.

GAROUBIER, *débordant.*

Quelle chance! quel bonheur! Je donne ma démission, j'ai assez de mon bureau; nous vivrons à la campagne, dans la vraie campagne, cette fois, à Saint-Germain; nous aurons une voiture, des chevaux.

BARILLET.

Allez, allez.

MADAME GAROUBIER.

Mais voilà que nous perdons la tête; et puis nous sommes vraiment confus, devant vous, de ne parler que de cela.

MADAME BARILLET.

C'est bien naturel.

CHAMOISEAU.

C'est bien naturel, mais pour les autres ça manque un peu d'intérêt, la première joie passée.

GAROUBIER.

Allons, tout ça ne doit pas nous empêcher de passer tranquillement la journée ensemble.

BARILLET, *à sa femme.*

Oh! prend-il un air désintéressé!

GAROUBIER.

Ce billet-là, je m'en souviens, je l'avais pris chez un marchand de tabac en achetant un cigare de deux sous... Sapristi, si je me doutais...

CHAMOISEAU.

Ah! nous en avons par-dessus les oreilles de tout cela.

. . . .

SCÈNE VIII

BARILLET, MADAME BARILLET *et* CHAMOISEAU, *arrivant par le fond.*

BARILLET.

On va à la campagne, chez des amis, s'offrir une journée de plaisir, et voilà ce qu'on vous sert pour régal.

MADAME BARILLET.

Des gens sens dessus dessous, parce qu'une fortune vient de leur tomber sur la tête!

BARILLET.

Je ne sais pas si ça vous fait le même effet qu'à moi; mais il me semble qu'ici tout prend un petit air impertinent et suffisant. La maison a l'air de crier par les fenêtres aux passants : vous savez, c'est là qu'on a gagné le gros lot!

CHAMOISEAU.

Ce n'est pas parce que ce sont mes neveux; mais je trouve que les Garoubier ont une façon d'être...

MADAME BARILLET.

Il faut dire qu'il y a bien peu de gens qui sachent être corrects dans le bonheur, ne pas le jeter grossièrement à la tête des autres.

BARILLET.

Qu'est-ce que vous voulez! Des gens hier dans une modeste aisance, presque dans le besoin, enfin.

CHAMOISEAU.

Il fallait les voir guetter mon héritage!

BARILLET.

Des parvenus, ça perd la tête tout de suite. L'argent ne devrait tomber qu'entre les mains de gens déjà fortunés, ayant l'habitude...

MADAME BARILLET.

Oui; mais va donc faire comprendre cela à un tas d'imbéciles...

CHAMOISEAU.

Mais c'est bien; maintenant, je n'ai plus de ménagements à garder, je vais mettre ma fortune en viager.

BARILLET.

Tenez, ne parlons plus de cela; moi, ça me tape sur les nerfs, c'est trop bête.

MADAME BARILLET.

Oui, n'en parlons plus!

BARILLET.

Qu'est-ce que nous pourrions faire? Tout est en désarroi ici.

MADAME BARILLET.

Un tour de jardin! voulez-vous, messieurs?

CHAMOISEAU.

Un tour de jardin! nous l'avons déjà fait trois fois le tour du jardin.

BARILLET.

Non, décidément, il y a une chose que je n'admettrai jamais, c'est cet air victorieux et frondeur de Garoubier. Il se figure que maintenant le voilà de pair avec les gens qui ont su acquérir une fortune honorable par leur travail.

CHAMOISEAU.

Que diable! il y a argent et argent.

MADAME BARILLET.

Il ne faut pas avoir beaucoup de dignité pour que celui-là ne vous brûle pas un peu les doigts.

BARILLET.

Dame! l'argent du hasard.

CHAMOISEAU.

Quand on pense au nombre de pauvres diables qui ont économisé quelques sous un par un pour s'acheter un billet! Mais cet argent-là, ce n'est pas seulement le mien, le vôtre, c'est celui du monsieur qui passe, c'est celui du fruitier, du boucher de Garoubier, c'est celui de sa domestique...

MADAME BARILLET.

Ah! on peut bien dire que c'est pris dans la poche des autres.

CHAMOISEAU.

Et maintenant, M. Garoubier va se carrer dans son orgueil d'homme riche, posé, considéré. Il s'en moque

bien, de tous ceux qu'il a floués grâce à ce coup de veine. Mais de quel droit l'a-t-il eue, cette veine-là, de quel droit? Je me le demande encore.

MADAME BARILLET.

Dame! à moins que...

BARILLET.

Quoi?

MADAME BARILLET.

Dame! on prétend qu'il y a certaines choses qui donnent une chance extraordinaire au jeu...

BARILLET, *se récriant.*

Ah! tu crois que madame Garoubier...

CHAMOISEAU.

Oh! ma nièce... ça, jamais! Pourtant elle était joliment coquette quand elle était jeune femme.

MADAME BARILLET.

Et de la coquetterie à... il n'y a qu'un faux pas.

BARILLET.

Et comme il n'y a que le premier qui coûte, pan! ça devient une série de cascades.

CHAMOISEAU.

Ce n'est pas parce que ce sont mes neveux, mais je n'ai jamais cru à de bien grands sentiments dans cette famille-là.

MADAME BARILLET.

Nous avons peut-être eu tort de nous lier de cette façon-là avec ces gens.

BARILLET.

Oui, on se lie, on ne sait pourquoi, et un beau jour...

MADAME BARILLET.

Mais nous ne sommes pas forcés de continuer à les fréquenter aussi assidûment.

BARILLET.

Un peu de réserve, parfaitement. Il faut un peu de réserve dans nos relations. D'abord, pour Geneviève...

MADAME BARILLET.

Il convient de faire sentir à ces parvenus la démarcation...

(Ollendorff, éditeur.)

ABEL HERMANT

Abel Hermant, né à Paris en 1862.

***La Meute*, 1896; *la Carrière*, 1897; *le Faubourg*, 1899; *l'Empreinte*, *Sylvie ou la Curieuse d'Amour*, 1900; *l'Esbrouffe*, 1904; *la Belle Madame Héber*, 1905.**

Comme auteur dramatique aussi bien que comme romancier, M. Abel Hermant est un peu sec, un peu froid, avec quelque chose de distant et de rentré; mais si ce sont là des défauts, et particulièrement sur la scène, on retrouve dans ses pièces toutes les qualités par où se recommandent ses romans, la précision acérée de l'observateur, la pénétrante justesse de l'analyste, la fine et forte sobriété de l'écrivain.

L'EMPREINTE

[Marceline s'est mariée avec Jacques, qu'elle n'aimait pas, qu'elle ne peut pas aimer. L'ayant surprise avec Guy de Trélazé, Jacques la force à demander le divorce, et elle épouse Guy. Mais l'empreinte du premier mari reste ineffaçable; c'est ce que, dans la scène suivante, elle explique à sa mère sitôt après le voyage de noce.]

DEUXIÈME ACTE

SCÈNE III

MADAME SURGÈRES.

Vois-tu, mon enfant, les femmes de ma génération... et de... mon sang, à défaut de logique, de principes, de théories, ont un instinct... un instinct qu'elles ne criti-

quent pas... qu'elles ont hérité sans demander d'où cela venait, et qui est le plus clair de leur honnêteté... Nous sommes les femmes d'un seul homme, comme nos mères et nos grand'mères depuis des siècles. Nous ne pouvons admettre qu'un seul homme qui soit notre maître... (*Un peu bas.*) et notre témoin... Et alors, pour nous, il ne peut y avoir que deux grandes catégories exclusives de femmes... celles... qui sont comme nous, et... les autres... (*Un silence.*) Pardonne-moi de te dire cela, tu l'as exigé... Je ne t'impose pas mes idées étroites. Ce sont les idées de mon temps. Je trouve tout naturel que tu aies les idées du tien. Je ne te juge pas.

MARCELINE, *après un temps.*

Tu as parfaitement raison : nous ne parlons pas le même langage, nous ne pouvons plus nous entendre. (*Elle s'écarte. Un silence.*)

MADAME SURGÈRES, *timidement.*

Ce n'est ni ma faute ni la tienne. Tu n'as pas à m'en vouloir.

MARCELINE.

Évidemment. (*Elle se laisse prendre la main.*)

MADAME SURGÈRES.

Tu vois... je ne peux pas prendre sur moi de continuer la vie commune, mais je n'ai pas voulu partir sans t'avoir bien arrangé ton nid.

MARCELINE, *d'une voix sourde.*

Oui... (*Elle regarde, encore, autour d'elle. Puis, tout d'un coup.*) Et c'est... c'est, j'imagine, en conformité avec les idées que tu viens de m'exprimer là... c'est pour les illustrer, pour les rendre plus saisissantes par le spectacle quotidien des objets... pour me rappeler à toute heure qu'une femme de... ton sang... née, élevée comme moi, ne peut être la femme que d'un seul homme... c'est pour cela, dis, que tu as si curieusement meublé, à l'intention de mon second ménage, cet appartement où, ici, là, partout, partout, je ne vois que des souvenirs et des restes du premier?

MADAME SURGÈRES.

Tu m'as chargée de terminer tes affaires, j'ai réglé le partage avec Jacques.

MARCELINE.

Nous nous sommes disputé notre mise-bas !

MADAME SURGÈRES.

Il a emporté ce qui était à lui, j'ai réservé ce qui était à toi.

MARCELINE.

Mon trousseau? Mais oui, n'est-ce pas, mon trousseau?... Les draps!... Ah!... Envoie tout ça à l'Hôtel des ventes! Donne tout aux pauvres! Rachète-moi n'importe quoi... Et du linge de domestique, mais qui soit neuf!

MADAME SURGÈRES.

Marceline...

MARCELINE.

Tu ne comprends donc pas? Tu ne comprends donc rien, ma pauvre mère? Tu m'humilies de tes délicatesses : à quoi te servent-elles? Je te répugne, tu ne cherches pas plus loin. Et ton fameux instinct, comme tu dis? A quoi est-il bon, s'il ne te sert pas au moins à voir clair et à deviner mes amertumes par tes dégoûts?

MADAME SURGÈRES.

Tes amertumes? Tu es difficile. De quoi te plains-tu? Tu t'es tirée de peine assez commodément, il me semble. Ah! je te garantis que, de mon temps, si toutes les femmes mal mariées n'avaient eu, comme toi, que quelques formalités à remplir, quelques papiers à signer, pour se débarrasser de leur mari et pour en épouser un autre à leur goût...

MARCELINE, *avec impatience.*

Tu ne vois jamais que le côté extérieur des choses! Les formalités, les paperasses, ça regarde les avoués et les juges. Ils ont fait leur tâche, il me reste à accomplir la mienne... à rendre effectif ce qui n'est qu'officiel...

à devenir effectivement, comprends-tu? la femme de l'homme dont ils n'ont pu que m'autoriser à porter le nom. Et pour cela, d'abord, il faut que j'arrive à supprimer le passé!

MADAME SURGÈRES.

C'est impossible!

MARCELINE.

Impossible? Tu as décidé ça, toi? Qu'est-ce que tu en sais? Impossible! Pourquoi? Que s'est-il produit entre... l'autre et moi... d'irréparable?

MADAME SURGÈRES.

Tu le demandes!

MARCELINE.

D'inoubliable, si tu veux. L'ai-je aimé? Jamais. Et quant.. au reste, rien ne vaut qui n'a pas été librement consenti. Il a usé de moi? Mes révoltes m'ont bien purifiée de lui... Non, ce n'est pas impossible... C'est très facile, au contraire... Ce devrait être très facile... Seulement... il faudrait qu'on m'aide un peu... qu'on m'aide à me dégager de ce qui se raccroche à moi.

MADAME SURGÈRES.

Ce n'est pas mon métier.

MARCELINE.

C'est encore moins ton métier de faire le contraire.

MADAME SURGÈRES.

Le contraire?

MARCELINE.

Oui, c'est toi qui as créé en moi cette obsession factice, c'est toi! Par tes allusions, par tes insinuations continuelles, par tes mots maladroits ou malveillants, par tes silences pires, par ton hostilité, par ton chagrin!... Tu as mis deux ans à enfoncer en moi jour par jour l'idée fixe de cet homme. Et aujourd'hui, c'est mieux, tiens! tu as été jusqu'à arranger les chaises et

les fauteuils pour que j'aie, en ouvrant la porte, l'hallucination de sa présence réelle!

MADAME SURGÈRES, *troublée.*

Marceline...

MARCELINE, *avec éclat.*

Il y a trois mois que tu ne m'as vue, et au premier choc, le premier mot qui jaillisse entre nous, c'est son nom!

MADAME SURGÈRES.

Quelle mauvaise foi! C'est toi qui l'as prononcé la première.

MARCELINE.

Parce que je l'ai lu sur tes lèvres! J'ai vu son image dans tes yeux, c'est de la suggestion!... Tu ne peux donc pas penser à autre chose qu'à lui?

MADAME SURGÈRES.

C'est toi qui ne peux pas!

MARCELINE, *douloureusement.*

Oh! tais-toi!... (*Un grand temps. Puis, haletante et comme égarée.*) Quelle ironie atroce! Cet homme n'existait pas pour moi quand nous habitions sous le même toit et quand nous dormions dans le même lit : il a commencé à envahir ma vie du jour où nous nous sommes tourné le dos!... Je ne m'apercevais seulement pas qu'il était là... S'il faisait partie de moi, c'était une partie morte ou paralysée, insensible : je la sens, j'en souffre depuis qu'on l'a amputée... Le lien me tient depuis que je l'ai cassé!... Est-ce croyable, après une vie conjugale si terne, si nulle?... Les souvenirs... les souvenirs ne sont pourtant que des images encore affaiblies du passé... Alors pourquoi, par quel miracle, ceux de ce passé-là renaissent-ils plus forts, plus colorés que les réalités vagues qu'ils évoquent, multipliés, exagérés en visions de folie et en épouvantes de cauchemar?

MADAME SURGÈRES, *bouleversée.*

Ma pauvre enfant! Nous ne parlons pas le même langage, mais il n'y a que les mots qui diffèrent. Oh! je reste, je reste! Tu n'as jamais eu plus grand besoin de moi.

MARCELINE, *sanglotant.*

Maman! (*Elles se tiennent embrassées.*)

(Ollendorff, éditeur.)

Claude. — .... Comme j'ai eu horreur, brusquement, de toutes les choses que je voyais autour de moi et que j'entendais, qui signifiaient la fin de ma joie ! J'ai détesté Paris qui me séparait de toi, comme Tristan hait le jour qui le sépare d'Yseult, et j'ai regretté l'exil comme il regrette la nuit.....

(La belle madame Héber, acte II, scène IV)

Abel Hermant.

MÆTERLINCK

Marco :

Vous voulez rester pur dans une affreuse épreuve et la traverser en héros ; mais c'est un tort de croire que l'héroïsme n'a d'autre sommet que la mort. L'acte le plus héroïque est l'acte le plus pénible ; et la mort est souvent moins dure que la vie...

(Monna Vanna. Act. I. sc. II.)

Mæterlinck.

Maurice Mæterlinck, né à Gand en 1862.

La Princesse Maleine, 1889 ; *l'Intruse*, 1890 ; *les Aveugles*, 1891 ; *Pelléas et Mélisande*, 1892 ; *Alladine et Palomides*, *Intérieur*, *la Mort de Tintagiles*, 1894 ; *Aglavaine et Sélysette*, 1896 ; *Monna Vanna*, 1902.

M. Mæterlinck abuse souvent dans ses pièces de procédés un peu bien ingénus, et il y met parfois des symboles obscurs. Mais ce n'en est pas moins un de nos écrivains dramatiques les plus originaux. Son origina-

lité consiste à rendre ce qu'il y a en nous de troubles ressouvenirs, de pressentiments vagues, d'appréhensions inexplicables et presque inconscientes, à évoquer tout ce monde invisible et mystérieux qui nous entoure ou que nous portons en nous-mêmes. Avec des moyens très simples il atteint une extraordinaire intensité de pathétique.

INTÉRIEUR

[Le Vieillard, l'Etranger, et la petite-fille du Vieillard, Marie, sont là devant une maison dans laquelle on aperçoit, par les fenêtres éclairées, le père assis au coin du feu, la mère, un coude sur la table, deux jeunes filles brodant, un enfant qui sommeille, la tête sur l'épaule gauche de sa mère. Or la sœur aînée, partie le matin pour un petit voyage, s'est noyée dans la rivière, et le Vieillard doit annoncer l'affreuse nouvelle avant qu'on n'apporte le corps. Mais il n'a pas le courage d'entrer. Tous trois, lui, l'Étranger et Marie, regardent avec angoisse cette paisible famille, qui ne sait rien encore, qui se croit heureuse.]

MARIE.

Oh! qu'ils semblent tranquilles!... On dirait que je les vois en rêve...

L'ÉTRANGER.

Prenez garde, j'ai vu tressaillir les deux sœurs...

LE VIEILLARD.

Elles se lèvent.

L'ÉTRANGER.

Je crois qu'elles viennent vers les fenêtres...

(*L'une des deux sœurs dont ils parlent s'approche en ce moment de la première fenêtre, l'autre, de la troisième, et, appuyant les mains sur les vitres, regardent longuement dans l'obscurité.*)

LE VIEILLARD.

Personne ne vient à la fenêtre du milieu...

MARIE.

Elles regardent... Elles écoutent...

LE VIEILLARD.

L'aînée sourit à ce qu'elle ne voit pas...

L'ÉTRANGER.

Et la seconde a les yeux pleins de crainte...

LE VIEILLARD.

Prenez garde; on ne sait pas jusqu'où l'âme s'étend autour des hommes...

(Un long silence. Marie se blottit contre la poitrine du Vieillard et l'embrasse.)

MARIE.

Grand-père !...

LE VIEILLARD.

Ne pleurez pas, mon enfant... nous aurons notre tour.

(Un silence.)

L'ÉTRANGER.

Elles regardent longtemps...

LE VIEILLARD.

Elles regarderaient cent mille ans qu'elles n'apercevraient rien, les pauvres sœurs... la nuit est trop obscure... Elles regardent par ici; et c'est par là que le malheur arrive...

L'ÉTRANGER.

Il est heureux qu'elles regardent par ici... Je ne sais pas ce qui s'avance du côté des prairies.

MARIE.

Je crois que c'est la foule... Ils sont si loin qu'on les distingue à peine...

L'ÉTRANGER.

Ils suivent les ondulations du sentier... Voici qu'ils reparaissent à côté d'un talus éclairé par la lune...

MARIE.

Oh! qu'ils semblent nombreux!... Ils accouraient déjà du faubourg de la ville, lorsque je suis venue... Ils font un grand détour...

LE VIEILLARD.

Ils viendront malgré tout, et je les vois aussi... Ils sont en marche à travers les prairies... Ils semblent si petits qu'on les distingue à peine entre les herbes... On dirait des enfants qui jouent au clair de lune; et si elles les voyaient, elles ne comprendraient pas... Elles ont beau leur tourner le dos, ils approchent à chaque pas qu'ils font et le malheur grandit depuis plus de deux heures. Ils ne peuvent l'empêcher de grandir; et ceux-là qui l'apportent ne peuvent plus l'arrêter... Il est leur maître aussi et il faut qu'ils le servent... Il a son but et il suit son chemin... Il est infatigable et il n'a qu'une idée... Il faut qu'ils lui prêtent leurs forces. Ils sont tristes, mais ils viennent... Ils ont pitié, mais ils doivent avancer...

MARIE.

L'aînée ne sourit plus, grand-père...

L'ÉTRANGER.

Elles quittent les fenêtres...

MARIE.

Elles embrassent leur mère...

L'ÉTRANGER.

L'aînée a caressé les boucles de l'enfant, qui ne s'éveille pas.

MARIE.

Oh! voici que le père veut qu'on l'embrasse aussi...

L'ÉTRANGER.

Maintenant, le silence.

MARIE.

Elles reviennent aux côtés de la mère...

L'ÉTRANGER.

Et le père suit des yeux le grand balancier de l'horloge...

MARIE.

On dirait qu'elles prient sans savoir ce qu'elles font...

L'ÉTRANGER.

On dirait qu'elles écoutent leurs âmes...

(*Un silence.*)

MARIE.

Grand-père, ne le dites pas ce soir!...

LE VIEILLARD.

Vous voyez que vous perdez courage aussi... Je savais bien qu'il ne fallait pas regarder. J'ai près de quatre-vingt-trois ans et c'est la première fois que la vue de la vie m'a frappé. Je ne sais pas pourquoi tout ce qu'ils font m'apparaît si étrange et si grave... Ils attendent la nuit, simplement, sous leur lampe, comme nous l'aurions attendue sous la nôtre; et cependant je crois les voir du haut d'un autre monde, parce que je sais une petite vérité qu'ils ne savent pas encore... Est-ce cela, mes enfants? Dites-moi donc pourquoi vous êtes pâles aussi? Y a-t-il peut-être autre chose, que l'on ne peut pas dire et qui nous fait pleurer? Je ne savais pas qu'il y eût quelque chose de si triste dans la vie, et qu'elle fît peur à ceux qui la regardent... Et rien ne serait arrivé que j'aurais peur à les voir si tranquilles... Ils ont trop de confiance en ce monde... Ils sont là, séparés de l'ennemi par de pauvres fenêtres... Ils croient que rien n'arrivera parce qu'ils ont fermé la porte, et ils ne savent pas qu'il arrive toujours quelque chose dans les âmes et que le monde ne finit pas aux portes des maisons... Ils sont si sûrs de leur petite vie, et ils ne se doutent pas que tant d'autres en savent davantage, et que moi, pauvre vieux, je tiens ici, à deux pas de leur porte, tout leur petit bonheur entre mes vieilles mains que je n'ose pas ouvrir...

MARIE.

Ayez pitié, grand-père...

LE VIEILLARD.

Nous avons pitié d'eux, mon enfant, mais on n'a pas pitié de nous...

(Calmann-Lévy, éditeurs.)

LA MORT DE TINTAGILES

CINQUIÈME ACTE

[La vieille reine fait tuer le jeune prince Tintagiles par des mains invisibles, sans que sa sœur Ygraine puisse le défendre.]

Une grande porte de fer sous des voûtes très sombres.

(*Entre Ygraine, hagarde, échevelée, une lampe à la main.*)

YGRAINE, *se retournant avec égarement.*

Il fait si noir aussi qu'on aurait peur de respirer... On dit que les ténèbres empoisonnent... Il y a là une porte effrayante... *Elle s'approche de la porte et la tâte.* Oh! elle est froide!... Elle est en fer uni, tout uni et n'a pas de serrure... Par où donc s'ouvre-t-elle? Je ne vois pas de gonds... Je crois qu'elle est scellée dans la muraille... On ne peut pas monter plus haut... il n'y a plus de marches... *Poussant un cri terrible.* Ah!... encore des boucles d'or prises entre les battants!... Tintagiles! Tintagiles!... J'ai entendu tomber la porte tout à l'heure!... Je me rappelle! Je me rappelle!... Il faut!... *Elle frappe frénétiquement du poing et des pieds sur la porte.* Oh! le monstre! le monstre! C'est ici que vous êtes!... Écoutez! Je blasphème! je blasphème et je crache sur vous!...

(*On entend frapper à petits coups de l'autre côté de la porte; puis la voix de Tintagiles se perçoit, très faiblement, à travers les battants de fer.*)

TINTAGILES.

Sœur Ygraine, sœur Ygraine...

YGRAINE.

Tintagiles!... Quoi?... quoi?... Tintagiles, est-ce toi?...

TINTAGILES.

Ouvre vite, ouvre vite!... Elle est là!...

YGRAINE.

Oh! oh!... Qui?... Tintagiles, mon petit Tintagiles... tu m'entends?... Qu'y-a-t-il? Qu'est-il donc arrivé?... Tintagiles!... On ne t'a pas fait mal?... Où es-tu?... es-tu là?...

TINTAGILES.

Sœur Ygraine, sœur Ygraine!... Je vais mourir si tu ne m'ouvres pas...

YGRAINE.

Attends, j'essaye, attends... j'ouvre, j'ouvre...

TINTAGILES.

Mais tu ne me comprends pas!... Sœur Ygraine!... Il n'y a pas de temps!... Elle n'a pas pu me retenir... Je l'ai frappée, frappée... J'ai couru... Vite, vite, elle arrive!...

YGRAINE.

Je viens, je viens... où est-elle?...

TINTAGILES.

Je ne vois rien... mais j'entends... Oh! j'ai peur, sœur Ygraine, j'ai peur!... Vite, vite!... Ouvre vite!... pour l'amour du bon Dieu, sœur Ygraine!

YGRAINE, *tâtant anxieusement la porte.*

Je suis sûre de trouver... attends un peu... une minute... un moment...

TINTAGILES.

Je ne peux plus, sœur Ygraine.... Elle souffle derrière moi...

YGRAINE.

Ce n'est rien Tintagiles, mon petit Tintagiles, n'aie pas peur... c'est que je n'y vois pas...

TINTAGILES.

Mais si, je vois bien ta lumière... Il fait clair près de toi, sœur Ygraine... Ici je n'y vois plus...

YGRAINE.

Tu me vois, Tintagiles? Où est-ce que l'on voit? Il n'y a pas de fente...

TINTAGILES.

Si, si, il y en a une, mais elle est si petite!...

YGRAINE.

De quel côté? ici... dis, dis... c'est peut-être par là?

TINTAGILES.

Ici, ici... Tu n'entends pas? je frappe...

YGRAINE.

Ici?

TINTAGILES.

Plus haut... Mais elle est si petite!... On ne peut pas y passer une aiguille!

YGRAINE.

N'aie pas peur, je suis là...

TINTAGILES.

Oh! j'entends, sœur Ygraine!... Tire! Tire! Il faut tirer! Elle arrive!... si tu pouvais ouvrir un peu... un petit peu... car je suis si petit!...

YGRAINE.

Je n'ai plus d'ongles, Tintagiles... J'ai tiré, j'ai poussé, j'ai frappé!... j'ai frappé!... *Elle frappe encore et tâche de secouer la porte inébranlable.* J'ai deux doigts qui sont morts... Ne pleure pas... C'est du fer...

TINTAGILES, *sanglotant désespérément.*

Tu n'as pas quelque chose pour ouvrir, sœur Ygraine?...

rien du tout, rien du tout... et je pourrais passer... car je suis si petit, si petit... tu sais bien...

YGRAINE.

Je n'ai rien que ma lampe, Tintagiles... Voilà! Voilà !... *Elle frappe la porte à grands coups, à l'aide de sa lampe d'argile qui s'éteint et se brise.* Oh !... Tout est noir tout à coup!... Tintagiles, où es-tu?... Oh écoute, écoute!... Tu ne peux pas ouvrir de l'intérieur?...

TINTAGILES.

Non, non; il n'y a rien... Je ne sens rien du tout... Je ne vois plus la petite fente claire...

YGRAINE.

Qu'as-tu donc, Tintagiles?... Je n'entends presque plus...

TINTAGILES.

Petite sœur, sœur Ygraine... Ce n'est plus possible...

YGRAINE.

Qu'y a-t-il, Tintagiles ?... où vas-tu?....

TINTAGILES.

Elle est là!... Je n'ai plus de courage. — Sœur Ygraine, sœur Ygraine!... Je la sens!...

YGRAINE.

Qui?... Qui?...

TINTAGILES.

Je ne sais pas... Je ne vois pas... Mais ce n'est plus possible!... Elle... elle me prend à la gorge... Elle a mis la main sur ma gorge... Oh! oh! sœur Ygraine, viens ici...

YGRAINE.

Oui, oui...

TINTAGILES.

Il fait si noir!...

YGRAINE.

Débats-toi, défends-toi, déchire-la!... N'aie pas peur... Un moment!... Je suis là... Tintagiles?... Tintagiles!... réponds-moi!... Au secours!... où es-tu?... Je vais t'aidèr... embrasse-moi... au travers de la porte... ici... ici...

TINTAGILES, *plus faiblement.*

Ici... ici... sœur Ygraine...

YGRAINE.

C'est ici, c'est ici que je donne des baisers, tu l'entends? encore encore!...

TINTAGILES, *de plus en plus faiblement.*

J'en donne aussi... ici... sœur Ygraine!... sœur Ygraine!... Oh!...

(On entend la chute d'un petit corps derrière la porte de fer.)

(Calmann-Lévy, éditeurs.)

A. GUINON

Par la force on a pu nous unir, mais rien ne pourra nous mêler !... Ce sont nos deux races qui se heurtent et se repoussent ; ce sont nos deux sangs qui bouillonnent l'un contre l'autre !...

(Décadence, acte III Scène 8ème).

Albert Guinon

Albert Guinon, né à Paris en 1863.

Les Jobards, 1891 ; *Seul*, 1892 ; *le Partage*, 1896 ; *Décadence*, 1904 ; *Son Père*, 1907.

Il y a parfois quelque outrance dans les pièces de M. Guinon ; mais sa misanthropie apparente y laisse voir un fond d'humanité cordiale et pitoyable, une émotion qui, pour être contenue, n'en est pas moins pénétrante. Elles méritent d'ailleurs les plus grands éloges pour la vigueur et la sûreté précise de l'exécution.

LE PARTAGE

[Louisette s'est donnée à Raymond pendant que son mari fait un voyage. De retour, le mari reprend possession de sa femme; et l'idée du *partage*, sans cesse présente aux deux amants, empoisonne leur liaison.]

DEUXIÈME ACTE

SCÈNE XIII

LOUISETTE, RAYMOND.

. . . .

RAYMOND.

Nous ne sommes pas heureux... nous ne le serons jamais.

LOUISETTE.

Mais pourquoi?

RAYMOND.

Parce que tu n'es pas libre; je te veux toute ou pas.

LOUISETTE.

Je te jure que je ne suis qu'à toi.

RAYMOND.

Allons donc!... tu me jures toujours ça!... C'est impossible.

LOUISETTE.

Eh bien, oui, là... j'ai menti... mais regarde-moi bien, mon cher amour... crois-tu que je ne sache pas, quoi qu'il arrive, te garder le meilleur de moi?

RAYMOND.

Je crois que tu appartiens à deux hommes et que chacun est ton maître à son tour... Je te quitte un jour bien à moi : je te retrouve le lendemain, tu n'es plus mienne; c'est à ton mari que tu appartiens.

LOUISETTE.

Ne dis pas cela... Ce n'est pas l'amour, c'est une vie commune qui nous rapproche.

RAYMOND.

Il s'est toujours passé une nuit quand je te trouve changée !

LOUISETTE.

Raymond !

RAYMOND.

D'ailleurs, à quelque moment que j'arrive chez toi, tu as l'air d'une femme heureuse.

LOUISETTE.

Parce que tu ne peux pas empêcher que mon intérieur ne soit paisible et que mon mari ne me fasse la vie douce... Tu oublies surtout que ma fille est là et qu'en présence de Simone il n'est plus seulement mon mari, il est son papa.

RAYMOND, *âprement.*

Tout ça est très joli !

LOUISETTE.

Je ne sais pas si c'est joli, mais je sais bien que je t'aime et que j'ai beau avoir l'air heureux à la maison, je n'ai vraiment de bonheur qu'auprès de toi, mon chéri... Voyons, tu sais le mariage que j'ai fait... Cela devrait suffire à te rassurer.

RAYMOND.

Le mariage que tu as fait, peut-être... mais celui qu'il a fait, lui, lui !... Oui, tu sais toujours me garder le meilleur de toi, c'est convenu... tu cèdes à ton mari par habitude, par bonté... Mais qu'est-ce qui me prouve que certains jours... Ne dis pas non, je te connais!

LOUISETTE, *dans un cri.*

Oh !... (*Elle se cache le visage.*)

RAYMOND.

Si encore je ne connaissais pas ton mari; je saurais que tu n'es pas à moi seul, mais du moins je n'aurais pas continuellement devant moi sa figure auprès de la tienne, son corps à côté du tien... Est-ce que tu peux

comprendre une jalousie comme la mienne?... Si je te disais qu'il m'arrive de passer chez toi le matin pour voir si tu as les mêmes yeux que les jours où nous nous sommes aimés!

LOUISETTE.

Malheureux! tu ne parles en amour que des choses qu'on doit taire!

RAYMOND.

Mais tout, entends-tu, tout me devient souffrance... Nous sommes là, tous les trois, nous causons; tu souris? ton sourire est pour lui aussi bien que pour moi... tu dis une phrase? elle s'adresse à nous deux... Je suis seul avec toi, je te tiens dans mes bras; tu me parles, et, dans ta façon de parler, je retrouve un de ses mots à lui... Ah! tiens, c'est à Criqueville que nous aurions dû nous séparer; au moins rien ne serait venu gâter le souvenir que nous aurions l'un de l'autre... J'ai tant souffert depuis trois mois que je ne me souviens même plus du temps où tu m'as rendu heureux.

LOUISETTE, *âpre et violente.*

Aie donc le courage de le dire : il aurait mieux valu ne pas nous connaître!... Eh bien, oui, tu as raison : j'étais tranquille avant de t'avoir vu... J'adorais ma fille, mon mari m'aimait. Je n'avais pas d'amour pour lui, mais c'est peut-être pour ça que j'étais heureuse... Je sais maintenant ce que c'est que d'aimer, tu t'es chargé de me l'apprendre... Va, tu n'auras jamais tant souffert que tu m'as fait souffrir.

RAYMOND, *ironiquement.*

Vraiment?

LOUISETTE.

Tu es trop égoïste et trop lâche à la fin!... Au lieu de gémir comme un enfant, de me dire de mauvaises paroles, tu ne devrais avoir de cœur en ce moment que pour me consoler... Pauvre amoureux! tu parles de la souffrance de partager?... Alors qu'est-ce que je dirai donc, moi qu'on partage?

RAYMOND, *ému.*

Mais...

LOUISETTE.

Ah! que je les envie, celles qui vivent à l'aise entre leur mari et leur amant, en se donnant l'éternelle excuse que « ce n'est pas la même chose »!... Ces nuances-là, mon cœur les ignore... Je t'aime comme si je t'appartenais tout entière, et je n'en suis que plus malheureuse, puisque je ne peux pas me garder à toi.

RAYMOND, *avec une émotion croissante.*

Louisette...

LOUISETTE.

Oh! je ne me fais pas d'illusion, je ne me dis pas que c'est mon mari que je trompe à ton avantage... Je vous trahis tous les deux : lui, parce que je suis sa femme, et toi, parce que je t'aime.... Et en le trompant, lui qui est si bon, je n'ai même pas la consolation de pouvoir le haïr... Quel supplice que ce mensonge continuel à un brave homme!... Tout à l'heure, quand il me questionnait de son air triste, je ne sais pas ce qui m'a retenue de lui crier : « Eh bien! oui, il y a longtemps que je te trompe et je suis une coquine! »

RAYMOND.

Louisette...

LOUISETTE.

Et qu'est-ce que je gagne, grands dieux, à cette comédie répugnante?... J'y gagne de pouvoir t'aimer en cachette, d'un amour trop violent qui me fait presque peur... Le reste du temps, pour peu que je joue bien mon rôle, tu n'es rien pour moi, qu'une simple connaissance rencontrée par hasard et qui demain peut disparaître... Mes pensées, mes soucis, mes joies, rien n'est commun entre nous : les choses les plus graves de ma vie se décident en dehors de toi... Si je tombais malade, je n'aurais même pas le droit de te faire entrer dans ma chambre, et je mourrais sans presser ta main.

RAYMOND, *bouleversé.*

Louisette... (*Cherchant à raffermir son ton.*) Tu es plus malheureuse que moi, soit... Au moins, tu n'es pas jalouse.

LOUISETTE.

Pas jalouse?... Mais ta jalousie n'est rien à côté de la mienne... Toi, quand tu m'as prise, tu savais que je n'étais pas libre... et si tu étais raisonnable, tu aurais fini par te faire à cette pensée-là... Moi, au contraire, je suis jalouse de toutes les femmes... J'ai peur de tout, d'un mariage, d'une liaison plus gaie que la nôtre... Dès que tu me quittes, je ne sais pas où tu vas, ta vie m'échappe... et j'ai bien peur que, quand tu souffres, tu ne me le fasses payer. Ne dis pas non!... Certains jours, quand mon mari est là, rien qu'à la façon méchante dont tu me dis : au revoir, je sens que tu t'en vas chez une autre... (*Douloureusement.*) Mon pauvre chéri!... Ça doit te faire bien peu de plaisir pour le chagrin que ça me donne.

. . . .

(Librairie Théâtrale.)

JULES RENARD

Jules Renard, né à Châlons (Mayenne) en 1864, mort en 1910.

Le Plaisir de rompre, 1897; *le Pain de ménage*, 1899; *Poil de carotte*, 1900; *Monsieur Vernet*, 1903; *Huit jours à la campagne*, 1906.

Les petites pièces de M. Renard valent surtout par la précision significative des traits; il y peint ses personnages avec une vérité minutieuse à la fois et caractéristique, stricte et nuancée.

MONSIEUR VERNET

[Deux bourgeois, M. et Mme Vernet, ont accueilli chez eux un poète, Henri Gérard. Celui-ci s'éprend de Mme Vernet, qui, très honnête femme, n'en éprouve pas moins pour le jeune homme une tendre sympathie. M. Vernet, auquel elle a laissé voir ses sentiments, prie Henri de partir.]

DEUXIÈME ACTE

SCÈNE X

MONSIEUR VERNET, HENRI.

. . . .

MONSIEUR VERNET.

Allez-vous-en... mon cher Henri, il faut vous en aller, tout à fait, loin de nous, loin d'elle, de Julie, parce que j'ai peur... Votre refus inexplicable, les ricanements de cette vieille fille... vos façons de parler à Julie qui me reviennent... oui, malgré sa finesse d'honnête femme qui ne veut pas avoir l'air de se douter

On peut dire que ; sans les directeurs, le métier d'auteur dramatique serait un métier comme un autre, en somme supportable.
Mais il y a les directeurs ! et grâce à eux, ça devient infernal.

Jeunes gens, qui n'avez pas d'aptitudes spéciales, faites du théâtre ! si vous ~~[illegible]~~ ne devenez pas de bons auteurs dramatiques, ça vous formera toujours le caractère !

Tristan Bernard

de quelque chose, je devine, moi, je sens qu'elle vous a troublé. Oh! je ne dis pas que vous l'aimiez beaucoup, mais vous l'aimez déjà un peu, un petit peu pour commencer. Et si vous ne l'aimez pas aujourd'hui, vous l'aimerez demain, c'est inévitable; et tandis que je vous poussais du côté de Marguerite, vous regardiez du côté de Julie... Oh! je ne vous en veux pas, et je l'aime trop pour m'étonner qu'on l'aime. Tout le monde l'aimerait! mais il ne faut pas, non, pas vous, ce serait particulièrement pénible.

HENRI, *encore inquiet.*

Que voulez-vous que je réponde, monsieur Vernet?

MONSIEUR VERNET.

Ne cherchez rien.

HENRI.

Je pourrais dire que vous vous trompez.

MONSIEUR VERNET.

Vous ne le dites pas.

HENRI.

Parce que vous ne me croiriez pas.

MONSIEUR VERNET.

Parce que vous êtes incapable de mentir.

HENRI.

Votre état d'esprit, monsieur Vernet, m'oblige au silence.

MONSIEUR VERNET.

Oui, ne protestez pas. A quoi bon? Tout est de ma faute. J'aurais dû me défier, non de Julie, la chère femme, ce serait abominable, mais de vous. J'aurais dû prévoir que vous l'aimeriez, malgré vous et malgré elle; oui, d'accord, j'ai été trop loin. Je vous attire à la maison, je vous traîne au bord de la mer, je fais de vous l'ami inséparable. J'avoue qu'on n'est pas plus naïf, que je suis impardonnable et que je mérite, n'est-ce pas, d'être malheureux.

HENRI, *touché.*

Vous ne serez pas malheureux, monsieur Vernet. Vous me dites, sans colère, de partir, je partirai sans révolte.

MONSIEUR VERNET.

Faites ça, monsieur Henri Gérard, faites-le gentiment, comme vous savez faire les choses.

HENRI.

Comme je suis venu.

MONSIEUR VERNET.

Ne m'accablez pas.

HENRI.

Oh! cher monsieur Vernet! Je m'en irai comme il faudra. Quand désirez-vous que je parte? Soyez franc, puisque nous en sommes là.

MONSIEUR VERNET.

Il est vrai qu'après nos aveux nous allons nous faire de drôles de têtes...

HENRI.

Justement. Dites... le plus tôt possible.

MONSIEUR VERNET.

Dans quelques jours.

HENRI.

Demain.

MONSIEUR VERNET.

Je ne vous demande pas ça. Plus tard, quand nous voudrons.

HENRI.

Quand vous voudrez, au moindre prétexte.

MONSIEUR VERNET.

Nous le chercherons tous deux, à tête reposée... Nous dirons que votre père, de passage à Paris, vous y attend. C'est simple.

HENRI.

Comme bonsoir.

MONSIEUR VERNET.

Ça, c'est déjà moins gentil.

HENRI.

Pardon, monsieur Vernet... Mais j'y pense, j'ai un moyen encore plus simple. Je dois passer la nuit en mer avez Cruz. Demain matin, je ne reviendrai pas.

MONSIEUR VERNET.

Vous me faites peur.

HENRI, *gaîment.*

Vous croyez que je vais me jeter à l'eau? Ah! non, tout de même.

MONSIEUR VERNET, *comme Henri.*

Ou simuler un naufrage!

HENRI.

A votre tour, monsieur Vernet, ne m'accablez pas.

MONSIEUR VERNET.

Pardon, Henri!

HENRI.

Demain matin, au réveil, sur la mer, je dirai à Cruz: « Je ne connais pas Cherbourg, si nous allions vendre votre pêche à Cherbourg? » Je suis sûr qu'il se fera un plaisir de m'y mener. Et une fois à Cherbourg... les rapides ne sont pas faits pour laisser les voyageurs en plan.

MONSIEUR VERNET.

C'est une folie!

HENRI.

D'aller à Cherbourg?

MONSIEUR VERNET.

Non. Les marins de Fleuriport y vont toutes les

semaines et, quelquefois, malgré eux, par mauvais vent. Mais ce départ, c'est fou, si brusquement.

HENRI.

Ne vous ai-je pas suivi de même? Vous m'aviez enlevé, vous me rendez ma liberté, je m'enlève. Moi, monsieur Vernet, je suis toujours prêt à partir.

MONSIEUR VERNET.

Et qu'est-ce que je dirai à Julie, qui ne sera pas dans notre secret!

HENRI.

Ne lui dites rien.

MONSIEUR VERNET.

Avant votre départ; mais demain, quand Cruz reviendra seul.

HENRI.

Vous direz qu'après une scène violente, vous m'avez mis...

MONSIEUR VERNET.

Oh! ça, jamais.

HENRI.

Vous direz qu'après une explication loyale, je sui s parti.

MONSIEUR VERNET.

Ce sera une surprise.

HENRI.

Oh! avec des ménagements. Je fais le plus difficile, faites le reste.

MONSIEUR VERNET.

Non, votre idée me donne chaud, non, non, je ne veux pas.

HENRI.

Mais moi, je veux... L'important, c'est que je disparaisse, que ce soit par terre ou par mer, ou même en ballon.

MONSIEUR VERNET.

Vous riez, vous!

HENRI.

Oui, de nous deux, c'est moi qui ris.

MONSIEUR VERNET.

Ça vous va au fond, ce départ original!

HENRI.

Romanesque! Il a surtout quelque chose de précipité qui me séduit. (*Avec effort.*) J'avoue que j'ai hâte d'en finir, je me sens mal à l'aise, ici. Ça devient excédant, douloureux. Je voudrais être loin.

. . . .

SCÈNE XVIII

MADAME VERNET, HENRI, MONSIEUR VERNET.

MONSIEUR VERNET.

Tout est prêt.

MADAME VERNET.

Tu as une figure, comme si monsieur Henri allait faire le tour du monde.

HENRI.

Bonsoir, madame.

MADAME VERNET.

Bonsoir! Bonne nuit sur la mer! A demain matin!

MONSIEUR VERNET.

Moi, je l'embrasse.

MADAME VERNET.

Pourquoi?

MONSIEUR VERNET.

Parce que je l'aime.

MADAME VERNET.

C'est déchirant!

MONSIEUR VERNET.

Descends, Julie; moi je ne descends pas. D'ici je le verrai plus loin sur la mer.

HENRI.

Non, non, ne descendez pas, madame, restez près de lui pour le consoler.

SCÈNE XIX

MADAME VERNET, MONSIEUR VERNET.

MADAME VERNET.

Tu as les larmes aux yeux. Ne dirait-on pas que c'est ton fils et que tu ne le reverras plus?

MONSIEUR VERNET.

Nous ne le reverrons plus.

MADAME VERNET.

Nous ne le reverrons plus!

MONSIEUR VERNET.

Demain matin il se fera débarquer par Cruz à Cherbourg et il sera demain soir à Paris.

MADAME VERNET.

Demain soir à Paris!

MONSIEUR VERNET.

Je t'expliquerai, c'est un homme exquis. Il ne pouvait plus rester. Après un entretien fraternel, nous avons décidé ce départ tous deux. Il n'y avait pas autre chose à faire; je t'expliquerai.

MADAME VERNET.

Oh! je sais... Pauvre garçon!

MONSIEUR VERNET.

Regarde. Cruz met à la voile. Henri agite la main vers nous. Disons-lui adieu. Adieu! Adieu! Dis-lui adieu, Julie... Mais qu'est-ce que tu as, toi aussi?

MADAME VERNET.

Ça me fait de la peine.

MONSIEUR VERNET.

Beaucoup de peine?

MADAME VERNET.

Beaucoup de peine.

MONSIEUR VERNET.

Mais quelle peine?

MADAME VERNET.

De la vraie peine.

MONSIEUR VERNET.

Ah!

MADAME VERNET.

De la peine.

MONSIEUR VERNET.

Ma pauvre amie! il était temps.

(Ollendorff, éditeur.)

TRISTAN BERNARD

Tristan Bernard, né à Besançon en 1866.

Les Pieds nickelés, 1895; *le Fardeau de la Liberté*, 1897; *Franches lippées*, *le Seul Bandit du Village*, 1898; *le Vrai Courage*, *l'Anglais tel qu'on le parle*, *la Mariée du Touring-Club*, 1899; *l'Affaire Mathieu*, 1901; *Daisy*, 1902; *le Captif*, 1904; *Triplepatte*, 1905; *Monsieur Codomat*, 1907; *le Danseur inconnu*, *le Peintre exigeant*, 1910.

Les pièces de M. Tristan Bernard sont pour la plupart de courts vaudevilles dans lesquels l'humour s'allie à un sens très juste et très précis de la réalité.

L'ANGLAIS TEL QU'ON LE PARLE

SCÈNE II

LA CAISSIÈRE, LE GARÇON, *puis* EUGÈNE.

LA CAISSIÈRE.

Au fait, Charles, comment se fait-il que l'interprète ne soit pas arrivé?

LE GARÇON.

Monsieur Spork? Vous ne vous rappelez pas qu'il ne vient pas aujourd'hui? C'est le divorce de sa sœur. Toute la famille dîne au restaurant, à Neuilly. Mais monsieur Spork a fait envoyer un remplaçant. Il vient d'arriver. Il est dans le vestibule.

LA CAISSIÈRE.

Dites-lui de venir. (*Le garçon va au fond dans le couloir et fait un signe à droite. Eugène entre lentement et salue.*)

C'est vous qui venez remplacer monsieur Spork? (*Eugène fait un signe de tête.*) On vous a dit les conditions? Six francs pour la journée. C'est un bon prix. Le patron tient absolument à ce qu'il y ait un interprète sérieux. Vous n'avez rien d'autre à faire qu'à rester ici et à attendre les étrangers. Vous avez compris?

(*Eugène s'incline. La caissière sort à gauche.*)

EUGÈNE, *au garçon, après avoir regardé tout autour de lui.*

Est-ce qu'il vient beaucoup d'étrangers ici?

LE GARÇON.

Comme ci, comme ça. Ça dépend des saisons. Il vient pas mal d'Anglais.

EUGÈNE, *inquiet.*

Ah!... Est-ce qu'il en vient beaucoup en ce moment?

LE GARÇON.

Pas trop en ce moment.

EUGÈNE, *satisfait.*

Ah!... Et pensez-vous qu'il en vienne aujourd'hui?

LE GARÇON.

Je ne peux pas dire... Je vais vous donner votre casquette. (*Il lui apporte une casquette avec l'inscription « Interpreter ».*)

(*Exit le garçon.*)

EUGÈNE, *lisant l'inscription.*

In-ter-pre-ter!... (*Il met la casquette sur sa tête.*) Voilà! Je souhaite qu'il n'en vienne pas, d'Anglais! Je ne sais pas un mot d'anglais, pas plus que d'allemand... d'italien, d'espagnol... de tous ces dialectes. C'est pourtant bien utile pour un interprète... Ça m'avait un peu fait hésiter pour accepter cette journée de remplacement. Mais dame, je ne roule pas sur l'or. Je prends ce qui se trouve. Seulement je désire vivement qu'il ne vienne pas d'Anglais, parce que notre conversation manquerait d'animation.

LA CAISSIÈRE, *entrant.*

Dites donc, j'ai oublié de vous demander quelque chose d'assez important. Il y a des interprètes qui baragouinent plusieurs langues et qui savent à peine le français. Vous savez bien le français?

EUGÈNE.

Parfaitement!

LA CAISSIÈRE.

C'est que, tout à l'heure, vous ne m'aviez pas répondu et, figurez-vous, j'avais peur que vous sachiez mal notre langue.

EUGÈNE.

Oh! vous pouvez être tranquille. Je parle admirablement le français.

LA CAISSIÈRE.

Du reste nous n'avons pas beaucoup d'étrangers en ce moment. (*Sonnerie.*) Tiens! le téléphone. (*Elle va jusqu'à la table de droite. A l'appareil, après un silence.*) On téléphone de Londres. (*Eugène appuyé au comptoir ne bouge pas. Regagnant son comptoir.*) Eh bien! on téléphone de Londres! On téléphone en anglais. Allez à l'appareil!

EUGÈNE, *va lentement à l'appareil et prend les récepteurs.*

Allo!... (*A lui-même, avec désespoir.*) Ça y est! des Anglais! (*Un silence.*) Je n'y comprends rien, rien. (*Dans l'appareil.*) Yes! Yes! (*Un silence : il fait des gestes de détresse. D'un air désespéré, dans le téléphone.*) Yes! Yes!

LA CAISSIÈRE, *de son bureau.*

Qu'est-ce qu'ils disent?

EUGÈNE.

Qu'est-ce qu'ils disent? Des choses de bien peu d'intérêt.

LA CAISSIÈRE.

Enfin, ils ne téléphonent pas de Londres pour ne rien dire.

EUGÈNE, *dans l'appareil.*

Yes! Yes! (*A la caissière d'un ton embarrassé.*) Ce sont des Anglais... ce sont des Anglais qui demandent à retenir des chambres. Je leur réponds : Yes! Yes!

LA CAISSIÈRE.

Mais enfin, il faut leur demander des renseignements complémentaires. Combien leur en faut-il, de chambres?

EUGÈNE, *avec assurance.*

Quatre.

LA CAISSIÈRE.

Pour quand?

EUGÈNE.

Pour mardi prochain.

LA CAISSIÈRE.

A quel étage?

EUGÈNE.

Au premier.

LA CAISSIÈRE.

Dites-leur que nous n'avons que deux chambres au premier pour le moment, que la troisième ne sera libre que le 15. Mais nous leur en donnerons deux belles au second.

EUGÈNE.

Que je leur dise ça?

LA CAISSIÈRE.

Mais oui... dépêchez-vous... (*Il hésite.*) Qu'est-ce que vous attendez?

EUGÈNE, *au public.*

Ma foi tant pis! (*Tout en regardant la caissière à la dérobée.*) Soda voater cherry brandy, Manchester, Litt-

letich, Regent Street. (*Silence. A lui-même.*) Ce qu'ils m'engueulent! (*Il raccroche le récepteur. A lui-même.*) Zut! C'est fini! S'ils croient que je vais me laisser engueuler comme ça pendant une heure!

LA CAISSIÈRE.

Il faut que ce soient des gens chic. Il paraît que, pour téléphoner de Londres, ça coûte dix francs les trois minutes.

EUGÈNE.

Dix francs les trois minutes, combien que ça fait de l'heure?

LA CAISSIÈRE, *après avoir réfléchi.*

Ça fait deux cents francs l'heure.

(*Elle sort.*)

EUGÈNE.

Je viens d'être engueulé à deux cents francs l'heure... J'avais déjà été engueulé dans ma vie, mais jamais à ce tarif-là... Comme c'est utile tout de même, de savoir les langues! Voilà qui démontre, plus victorieusement que n'importe quel argument, la nécessité de savoir l'anglais. Je voudrais avoir ici tous mes concitoyens et particulièrement les interprètes, et les adjurer d'apprendre les langues! Au lieu de nous laisser moisir sur les bancs du lycée, à apprendre le latin, une langue morte, est-ce que nos parents ne feraient pas mieux?... Je ne parle pas pour moi, car je n'ai jamais appris le latin... Allons, espérons que ça va bien se passer tout de même!

ROSTAND

Edmond Rostand, né à Marseille en 1868.

Les Romanesques, **1894**; *la Princesse lointaine*, **1895**; *la Samaritaine*, *Cyrano de Bergerac*, **1897**; *l'Aiglon*, **1900**; *Chantecler*, **1910.**

Les Romanesques sont une bluette ingénieuse et gentille; *la Princesse lointaine*, une très aimable fantaisie poétique; *la Samaritaine*, une sorte d' « Evangile » où quelques scènes d'une vérité sincère et sentie ne rachètent pas des mignardises et des fioritures peu séantes en un tel sujet. Joué la même année que cette dernière pièce, *Cyrano de Bergerac* rendit illustre, du jour au lendemain, le nom d'Edmond Rostand. C'est une comédie héroïque et romanesque, dont le succès fut favorisé par la réaction contre le théâtre « rosse » et le théâtre exotique. Elle reste d'ailleurs un chef-d'œuvre pour la verve, la gaieté, le mouvement, l'invention facile et vive, pour la grâce des scènes amoureuses comme pour l'éclat des airs de bravoure. L'*Aiglon*, qui la suivit, ne reçut pas si bon accueil. Et les défauts de l'auteur y sont plus apparents, je veux dire l'artifice, l'abus des effets faciles, une rhétorique tantôt précieuse et tantôt banale; mais ses qualités, même dans *Cyrano*, n'avaient jamais été si brillantes. Quant à *Chantecler*, ce qu'il a surtout de louable, c'est l'extraordinaire ingéniosité de la langue et l'adresse merveilleuse de la versification.

... Tant pis pour ceux qui consentent à ce que l'Art auquel ils ont voué leur vie ne soit pas digne de traiter certains sujets. Il y a des sujets qui sont trop beaux ? Il y a des sujets qui sont trop grands ? Qui a dit cela ? Ce n'est pas un poète ! Les pêcheurs de lune tendent leurs filets sans jamais désespérer de ramener l'astre. Quels que soient nos humbles travaux humains, n'admettons pas qu'en nous y donnant tout entiers nous n'en puissions pas tout attendre !...

Edmond Rostand

LA SAMARITAINE

DEUXIÈME TABLEAU

[Photine, à laquelle Jésus s'est fait reconnaître comme le Messie, annonce l'Evangile à Sichem, sur la place du marché.]

SCÈNE III

PHOTINE, LA FOULE.

. . . .

PHOTINE, *parcourant la foule.*

O vous dont on ne peut fréquenter les demeures
Sans se purifier après pendant des heures,
Vous que l'on traite avec plus encor de dédains
Que les montreurs d'oiseaux et que les baladins,
Vous, exclus par la loi de tous les privilèges,
Vils païens, couthéens, ivrognes, sacrilèges,
Samaritains, enfin, puisque ce mot dit tout
Et puisqu'on en a fait le terme du dégoût,
Gueux de ce monde auxquels on voudrait fermer l'autre,
Suivez-moi vers ce Christ, car ce Christ est le vôtre!
Et ceux qui n'ont connu ni honte, ni douleur,
Les forts et les joyeux, ce Christ n'est pas le leur.

LE PRÊTRE.

Le Christ est un vainqueur qui viendra dans la gloire!

PHOTINE.

C'est un pauvre qui passe et qui demande à boire.

LE PRÊTRE.

Coiffé d'astres, fendant terriblement les airs,
Il viendra par un chemin bleu, bordé d'éclairs!

PHOTINE.

Il est venu par le sentier de la vallée;
Pas d'étoiles au front, mais l'âme est étoilée!

LE PRÊTRE.

Il viendra pour crier : « Il n'y a que la loi! »

PHOTINE.

Il vient pour soupirer : « Il n'y a que la foi! »

LE PRÊTRE.

Il sera le guerrier qui reprendra la terre!

PHOTINE.

Il est le pacifique ennemi de la guerre,
La ruine de la ruine, et la mort de la mort!

LE PRÊTRE.

Mais sait-on seulement d'où ce prophète sort?
Le vrai Christ descendra de David, — et des prêtres!

PHOTINE.

On saura découvrir David dans ses ancêtres!
En attendant, il sort d'entre les plus petits,
Et ses mains de prophète ont tenu des outils;
Les Anges, dans le fond d'une boutique obscure
Ont baisé les copeaux pris dans sa chevelure!
Docile, il fabriquait des balances, des jougs;
Et lui qui travailla, quoique Dieu, comme vous,
En façonnant des jougs pensait à vos souffrances
Et rêvait de justice en faisant des balances!

UN HOMME.

Allons vers lui!...

LE PRÊTRE.

C'est un faux Christ!

L'HOMME.

Soit; je suivrai
Tous les faux Christs, de peur de le manquer, le vrai!

UNE FEMME.

Oui, conduis-nous vers lui! Laisse ces cœurs de pierre!

PHOTINE.

Non! Je ne partirai qu'avec la ville entière!

UN HOMME, *ricanant.*

Un Christ qui vient pour pardonner à des pécheurs!...

PHOTINE.

Ses paroles font des silences dans les cœurs!

UN AUTRE, *de même.*

Et bavarder, autour des puits, avec les femmes!

PHOTINE.

Ses gestes font des ombres blanches sur les âmes!

UN MARCHAND.

Il est donc beau pendant qu'il parle?

PHOTINE.

Il resplendit!
On n'a jamais parlé comme cet homme. Il dit :
« Les premiers seront les derniers... Celui qui souffre
Va sourire... Celui qui monte est près du gouffre...
Heureux les attristés! Heureux les fatigués!
Ceux-ci reposeront, et ceux-là seront gais! »

UN MARCHAND.

Autour d'elle, voyez, ~~la foule~~ s'est accrue!

PHOTINE.

J'irai crier tout ce qu'il dit de rue en rue!

CYRANO DE BERGERAC

[La scène se passe au théâtre de l'Hôtel de Bourgogne. Cyrano a provoqué un tumulte en empêchant le gros Montfleury de jouer.]

ACTE I

SCÈNE IV

LE PUBLIC, *etc.*, LES MARQUIS, CHRISTIAN, RAGUENEAU, LE BRET, DE GUICHE, VALVERT, MONTFLEURY, CYRANO

. . . .

CYRANO.

Avis donc aux badauds,
Qui trouveraient plaisant mon milieu de visage ;
Et si le plaisantin est noble, mon usage

Est de lui mettre avant de le laisser s'enfuir,
Par devant, et plus haut, du fer et non du cuir[1] !

DE GUICHE, *qui est descendu de la scène, avec les marquis.*

Mais à la fin il nous ennuie!

LE VICOMTE DE VALVERT, *haussant les épaules.*

Il fanfaronne!

DE GUICHE.

Personne ne va donc lui répondre?...

LE VICOMTE.

Personne?
Attendez je vais lui lancer un de ces traits!...
(*Il s'avance vers Cyrano qui l'observe, et se campant devant lui d'un air fat.*)
Vous... vous avez un nez... heu... un nez... très grand.

CYRANO, *gravement.*

Très.

LE VICOMTE, *riant.*

Ha!

CYRANO, *imperturbable.*

C'est tout?...

LE VICOMTE.

Mais...

CYRANO.

Ah! non! c'est un peu court, jeune homme!
On pouvait dire... Oh!Dieu!... bien des choses en somme...
En variant le ton, — par exemple, tenez :
Agressif : « Moi, monsieur, si j'avais un tel nez,
Il faudrait sur-le-champ que je me l'amputasse! »
Amical : « Mais il doit tremper dans votre tasse :
Pour boire, faites-vous fabriquer un hanap! »
Descriptif : « C'est un roc!... c'est un pic... c'est un cap!
Que dis-je, c'est un cap?... C'est une péninsule! »
Curieux : « De quoi sert cette oblongue capsule?

1. Cyrano a menacé tout à l'heure un fâcheux de lui mettre sa botte au bas du dos.

D'écritoire, monsieur, ou de boîte à ciseaux? »
Gracieux : « Aimez-vous à ce point les oiseaux
Que paternellement vous vous préoccupâtes.
De tendre ce perchoir à leurs petites pattes? »
Truculent : « Ça, monsieur, lorsque vous pétunez,
La vapeur du tabac vous sort-elle du nez
Sans qu'un voisin ne crie au feu de cheminée? »
Prévenant . « Gardez-vous, votre tête entraînée
Par ce poids, de tomber en avant sur le sol! »
Tendre : « Faites-lui faire un petit parasol
De peur que sa couleur au soleil ne se fane! »
Pédant : « L'animal seul, monsieur, qu'Aristophane
Appelle Hippocampelephantocamélos
Dut avoir sous le front tant de chair sur tant d'os! »
Cavalier : « Quoi, l'ami, ce croc est à la mode?
Pour pendre son chapeau c'est vraiment très commode! »
Emphatique : « Aucun vent ne peut, nez magistral,
T'enrhumer tout entier, excepté le mistral! »
Dramatique : « C'est la Mer Rouge quand il saigne! »
Admiratif : « Pour un parfumeur, quelle enseigne! »
Lyrique : « Est-ce une conque, êtes-vous un triton? »
Naïf : « Ce monument, quand le visite-t-on? »
Respectueux : « Souffrez, monsieur, qu'on vous salue;
C'est là ce qui s'appelle avoir pignon sur rue! »
Campagnard : « Hé, ardé! C'est-y un nez? Nanain!
C'est queuqu'navet géant ou ben queuqu'melon nain! »
Militaire : « Pointez contre cavalerie! »
Pratique : « Voulez-vous le mettre en loterie?
Assurément, monsieur, ce sera le gros lot! »
Enfin, parodiant Pyrame en un sanglot :
« Le voilà donc ce nez qui des traits de son maître
A détruit l'harmonie! Il en rougit, le traître! »
— Voilà ce qu'à peu près, mon cher, vous m'auriez dit
Si vous aviez un peu de lettres et d'esprit.
Mais d'esprit, ô le plus lamentable des êtres,
Vous n'en eûtes jamais un atome, et de lettres
Vous n'avez que les trois qui forment le mot : Sot!
Eussiez-vous eu, d'ailleurs, l'invention qu'il faut
Pour pouvoir là, devant ces nobles galeries,
Me servir toutes ces folles plaisanteries,
Que vous n'en eussiez pas articulé le quart

De la moitié du commencement d'une, car
Je me les sers moi-même, avec assez de verve,
Mais je ne permets pas qu'un autre me les serve.

DE GUICHE, *voulant emmener le vicomte pétrifié.*

Vicomte, laissez donc!

LE VICOMTE *suffoqué.*

Ces grands airs arrogants!
Un hobereau qui... qui... n'a même pas de gants!
Et qui sort sans rubans, sans bouffettes, sans ganses!

CYRANO.

Moi, c'est moralement que j'ai mes élégances.
Je ne m'attife pas ainsi qu'un freluquet,
Mais je suis plus soigné si je suis moins coquet;
Je ne sortirais pas avec, par négligence,
Un affront pas très bien lavé, la conscience
Jaune encor de sommeil dans le coin de son œil,
Un honneur chiffonné, des scrupules en deuil.
Mais je marche sans rien sur moi qui ne reluise,
Empanaché d'indépendance et de franchise;
Ce n'est pas une taille avantageuse, c'est
Mon âme que je cambre ainsi qu'en un corset,
Et tout couvert d'exploits qu'en rubans je m'attache,
Retroussant mon esprit ainsi qu'une moustache,
Je fais, en traversant les groupes et les ronds,
Sonner les vérités comme des éperons.

LE VICOMTE.

Mais, monsieur...

CYRANO.

Je n'ai pas de gants?... la belle affaire!
Il m'en restait un seul... d'une très vieille paire!
Lequel m'était d'ailleurs encor fort importun :
Je l'ai laissé dans la figure de quelqu'un.

LE VICOMTE.

Maraud, faquin, butor de pied-plat ridicule!

CYRANO, *ôtant son chapeau et saluant comme si le vicomte venait de se présenter.*

Ah?... Et moi, Cyrano-Savinien-Hercule
De Bergerac.

(*Rires.*)

LE VICOMTE, *exaspéré.*

Bouffon!

CYRANO, *poussant un cri comme lorsqu'on est saisi d'une crampe.*

Ay!...

LE VICOMTE, *qui remontait, se retournant.*

Qu'est-ce encor qu'il dit?

CYRANO, *avec des grimaces de douleur.*

Il faut la remuer car elle s'engourdit...
— Ce que c'est que de la laisser inoccupée!
Ay!...

LE VICOMTE.

Qu'avez-vous?

CYRANO.

J'ai des fourmis dans mon épée!

LE VICOMTE, *tirant la sienne.*

Soit!

CYRANO.

Je vais vous donner un petit coup charmant.

LE VICOMTE, *méprisant.*

Poète!...

CYRANO.

Oui, monsieur, poète! et tellement
Qu'en ferraillant je vais — hop! — à l'improvisade,
Vous composer une ballade.

LE VICOMTE.

Une ballade?

CYRANO.

Vous ne vous doutez pas de ce que c'est, je crois?

LE VICOMTE.

Mais...

CYRANO, *récitant comme une leçon.*

La ballade, donc, se compose de trois
Couplets de huit vers...

LE VICOMTE, *piétinant.*

Oh!

CYRANO, *continuant.*

Et d'un envoi de quatre...

LE VICOMTE.

Vous...

CYRANO.

Je vais tout ensemble en faire une et me battre,
Et vous toucher, monsieur, au dernier vers.

LE VICOMTE.

Non!

CYRANO.

Non?

(*Déclamant.*)

« Ballade du duel qu'en l'hôtel bourguignon
Monsieur de Bergerac eut avec un bélître! »

LE VICOMTE.

Qu'est-ce que c'est que ça, s'il vous plaît?

CYRANO.

C'est le titre.

LA SALLE, *surexcitée au plus haut point.*

Place! — Très amusant! — Rangez-vous! — Pas de bruits!

(*Tableau. Cercle de curieux au parterre; les marquis et les officiers mêlés aux bourgeois et aux gens du peuple; les pages grimpés sur des épaules pour mieux voir. Toutes les femmes debout dans*

les loges. A droite, De Guiche et ses gentilshommes. A gauche, Le Bret, Ragueneau, Cuigy, etc.)

CYRANO, *fermant une seconde les yeux.*

Attendez!... Je choisis mes rimes... Là, j'y suis.

(*Il fait ce qu'il dit à mesure.*)

Je jette avec grâce mon feutre,
Je fais lentement l'abandon
Du grand manteau qui me calfeutre,
Et je tire mon espadon;
Elégant comme Céladon,
Agile comme Scaramouche,
Je vous préviens, cher Mirmydon,
Qu'à la fin de l'envoi je touche!

(*Premiers engagements de fer.*)

Vous auriez bien dû rester neutre;
Où vais-je vous larder, dindon?...
Dans le flanc, sous votre maheutre?
Au cœur, sous votre bleu cordon?...
— Les coquilles tintent, ding-don!
Ma pointe voltige; une mouche!
Décidément... c'est au bedon,
Qu'à la fin de l'envoi, je touche.

Il me manque une rime en eutre...
Vous rompez, plus blanc qu'amidon?
C'est pour me fournir le mot pleutre!
— Tac! je pare la pointe dont
Vous espériez me faire don; —
J'ouvre la ligne, — je la bouche...
Tiens bien ta broche, Laridon!
A la fin de l'envoi, je touche.

(*Il annonce solennellement :*)

ENVOI.

Prince, demande à Dieu pardon!
Je quarte du pied, j'escarmouche,
Je coupe, je feinte...

(*Se fendant.*)

Hé! là donc!

(*Le vicomte chancelle, Cyrano salue.*)

A la fin de l'envoi, je touche.

(*Acclamations. Applaudissements dans les loges. Des fleurs et des mouchoirs tombent. Les officiers entourent et félicitent Cyrano. Ragueneau danse d'enthousiasme. Le Bret est heureux et navré. Les amis du vicomte le soutiennent et l'emmènent.*)

ACTE III .

[Amoureux de la précieuse Roxane, Cyrano a jusqu'ici soufflé à Christian, qu'elle aime et qui a plus de beauté que d'esprit, ses propos galants et ses billets doux; dans la scène suivante, il trouve l'occasion de dire lui-même, pris par Roxane pour Christian, l'amour dont son cœur est plein.]

SCÈNE VI

CHRISTIAN, CYRANO; ROXANE *à la fenêtre.*

. . . .

ROXANE, *entr'ouvrant sa fenêtre.*

Qui donc m'appelle?

CHRISTIAN.

Moi.

ROXANE.

Qui, moi?

CHRISTIAN.

Christian.

ROXANE, *avec dédain.*

C'est vous?

CHRISTIAN.

Je voudrais vous parler.

CYRANO, *sous le balcon, à Christian.*

Bien. Bien. Presque à voix basse.

ROXANE.

Non vous! parlez trop mal. Allez-vous-en!

CHRISTIAN.

De grâce!...

ROXANE.

Non! Vous ne m'aimez plus!

CHRISTIAN, *à qui Cyrano souffle ses mots.*

M'accuser, — justes dieux! —
De n'aimer plus... quand... j'aime plus!

ROXANE, *qui allait refermer sa fenêtre s'arrêtant.*

Tiens! mais c'est mieux!

CHRISTIAN, *même jeu.*

L'amour grandit bercé dans mon âme inquiète...
Que ce... cruel marmot prit pour... barcelonnette!

ROXANE, *s'avançant sur le balcon.*

C'est mieux! — Mais, puisqu'il est cruel, vous fûtes sot
De ne pas, cet amour, l'étouffer au berceau!

CHRISTIAN, *même jeu.*

Aussi l'ai-je tenté, mais... tentative nulle :
Ce... nouveau-né, Madame, est un petit... Hercule.

ROXANE.

C'est mieux!

CHRISTIAN, *même jeu.*

De sorte qu'il... strangula comme rien...
Les deux serpents... Orgueil et... Doute.

ROXANE, *s'accoudant au balcon.*

Ah! c'est très bien.
— Mais pourquoi parlez-vous de façon peu hâtive?
Auriez-vous donc la goutte à l'imaginative?

CYRANO, *tirant Christian sous le balcon, et se glissant à sa place.*

Chut! Cela devient trop difficile!...

ROXANE.

Aujourd'hui...
Vos mots sont hésitants. Pourquoi?

CYRANO, *parlant à mi-voix comme Christian.*

C'est qu'il fait nuit.
Dans cette ombre, à tâtons, ils cherchent votre oreille.

ROXANE.

Les miens n'éprouvent pas difficulté pareille.

CYRANO.

Ils trouvent tout de suite? oh! cela va de soi,
Puisque c'est dans mon cœur, eux, que je les reçoi;
Or, moi, j'ai le cœur grand, vous, l'oreille petite.
D'ailleurs vos mots à vous, descendent : ils vont vite.
Les miens montent, Madame : il leur faut plus de temps!

ROXANE.

Mais ils montent bien mieux depuis quelques instants.

CYRANO.

De cette gymnastique ils ont pris l'habitude!

ROXANE.

Je vous parle, en effet, d'une vraie altitude!

CYRANO.

Certes, et vous me tueriez si de cette hauteur
Vous me laissiez tomber un mot dur sur le cœur!

ROXANE, *avec un mouvement.*

Je descends.

CYRANO, *vivement.*

Non!

ROXANE, *lui montrant le banc qui est sous le balcon.*

Grimpez sur le banc, alors, vite!

CYRANO, *reculant avec effroi, dans la nuit.*

Non!

ROXANE.

Comment... Non?

CYRANO, *que l'émotion gagne de plus en plus.*

Laissez un peu que l'on profite...

De cette occasion qui s'offre... de pouvoir
Se parler doucement, sans se voir.

ROXANE.

Sans se voir?

CYRANO.

Mais oui, c'est adorable. On se devine à peine.
Vous voyez la noirceur d'un long manteau qui traîne,
J'aperçois la blancheur d'une robe d'été :
Moi je ne suis qu'une ombre, et vous qu'une clarté!
Vous ignorez pour moi ce que sont ces minutes!
Si quelquefois je fus éloquent...

ROXANE.

Vous le fûtes!

CYRANO.

Mon langage jamais jusqu'ici n'est sorti
De mon vrai cœur...

ROXANE.

Pourquoi?

CYRANO.

Parce que... jusqu'ici
Je parlais à travers...

ROXANE.

Quoi?

CYRANO.

... le vertige où tremble
Quiconque est sous vos yeux!... Mais, ce soir, il me [semble...
Que je vais vous parler pour la première fois!

ROXANE.

C'est vrai que vous avez une tout autre voix.

CYRANO, *se rapprochant avec fièvre.*

Oui, tout autre, car dans la nuit qui me protège
J'ose être enfin moi-même, et j'ose...

(*Il s'arrête et avec égarement.*)

Où en étais-je?
Je ne sais... tout ceci — pardonnez mon émoi —
C'est si délicieux... c'est si nouveau pour moi!

ROXANE.

Si nouveau?

CYRANO, *bouleversé et essayant toujours de rattraper ses mots.*

Si nouveau... mais oui... d'être sincère :
La peur d'être raillé, toujours, au cœur me serre...

ROXANE.

Raillé de quoi?

CYRANO.

Mais de... d'un élan!... Oui, mon cœur,
Toujours, de mon esprit s'habille, par pudeur :
Je pars pour décrocher l'étoile, et je m'arrête
Par peur du ridicule, à cueillir la fleurette!

ROXANE.

La fleurette a du bon.

CYRANO.

Ce soir, dédaignons-la!

ROXANE.

Vous ne m'aviez jamais parlé comme cela!

CYRANO.

Ah! si, loin des carquois, des torches et des flèches,
On se sauvait un peu vers des choses... plus fraîches!
Au lieu de boire goutte à goutte, en un mignon
Dé à coudre d'or fin, l'eau fade du Lignon,
Si l'on tentait de voir comment l'âme s'abreuve
En buvant largement à même le grand fleuve!

ROXANE.

Mais l'esprit?...

CYRANO.

J'en ai fait pour vous faire rester
D'abord, mais maintenant ce serait insulter

Cette nuit, ces parfums, cette heure, la Nature,
Que de parler comme un billet doux de Voiture!
— Laissons, d'un seul regard de ses astres, le ciel
Nous désarmer de tout notre artificiel :
Je crains tant que parmi notre alchimie exquise
Le vrai du sentiment ne se volatilise,
Que l'âme ne se vide à ces passe-temps vains,
Et que le fin du fin ne soit la fin des fins!

ROXANE.

Mais l'esprit?

CYRANO.

Je le hais dans l'amour! c'est un crime,
Lorsqu'on aime, de trop prolonger cette escrime!
Le moment vient d'ailleurs, inévitablement,
— Et je plains ceux pour qui ne vient pas ce moment! —
Où nous sentons qu'en nous une amour noble existe
Que chaque joli mot que nous disons rend triste!

ROXANE.

Eh! bien! si ce moment est venu pour nous deux,
Quels mots me direz-vous?

CYRANO.

Tous ceux, tous ceux, tous ceux
Qui me viendront, je vais vous les jeter en touffe,
Sans les mettre en bouquet; je vous aime, j'étouffe,
Je t'aime, je suis fou, je n'en peux plus, c'est trop;
Ton nom est dans mon cœur comme dans un grelot,
Et comme tout le temps, Roxane, je frissonne,
Tout le temps le grelot s'agite, et le nom sonne!
De toi, je me souviens de tout, j'ai tout aimé :
Je sais que l'an dernier, un jour, le douze Mai,
Pour sortir le matin, tu changeas de coiffure!
J'ai tellement pris pour clarté ta chevelure
Que, comme, lorsqu'on a trop fixé le soleil,
On voit sur toute chose ensuite un rond vermeil,
Sur tout, quand j'ai quitté les feux dont tu m'inondes
Mon regard ébloui pose des taches blondes!

ROXANE, *d'une voix troublée.*

Oui, c'est bien de l'amour...

CYRANO.

Certes, ce sentiment
Qui m'envahit, terrible et jaloux, c'est vraiment
De l'amour, il en a toute la fureur triste!
De l'amour, — et pourtant il n'est pas égoïste!
Ah! que pour ton bonheur je donnerais le mien,
Quand même tu devrais n'en savoir jamais rien,
S'il se pouvait, parfois, que de loin, j'entendisse
Rire un peu le bonheur né de mon sacrifice!
— Chaque regard de toi suscite une vertu
Nouvelle, une vaillance en moi! Commences-tu
A comprendre, à présent? voyons, te rends-tu compte?
Sens-tu mon âme, un peu, dans cette ombre qui monte?
Oh! mais vraiment, ce soir, c'est trop beau, c'est trop [doux!
Je vous dis tout cela, vous m'écoutez, moi, vous!
C'est trop! Dans mon espoir même le moins modeste,
Je n'ai jamais espéré tant! Il ne me reste
Qu'à mourir maintenant! C'est à cause des mots
Que je dis qu'elle tremble entre les bleus rameaux!
Car vous tremblez, comme une feuille entre les feuilles!
Car tu trembles! car j'ai senti, que tu le veuilles
Ou non, le tremblement adoré de ta main
Descendre tout le long des branches du jasmin!
(*Il baise éperdument l'extrémité d'une branche pendante.*)

ROXANE.

Oui, je tremble, et je pleure, et je t'aime, et suis tienne!
Et tu m'as enivrée!

CYRANO.

Alors, que la mort vienne!

G.-A. DE CAILLAVET ET R. DE FLERS

G. Armand de Caillavet, né à Paris en 1869 ; Robert de Flers, né à Pont-l'Évêque en 1872.

Les Travaux d'Hercule, 1901 ; *le Sire de Vergy*, *le Sentier de la Vertu*, *la Montansier*, 1903 ; *l'Ange du foyer*, 1905 ; *la Chance du mari*, 1906 ; *l'Éventail*, *l'Amour veille*, 1907 ; *le Roi*, 1908.

Superficielles et souvent factices, les comédies de MM. de Caillavet et de Flers ont beaucoup de grâce et d'agrément, elles sont faciles, aimables, délicates, elles abondent en mots spirituels, ou même en traits de fine observation. Rien de plus « moderne » que ce théâtre et de plus « parisien ».

LA CHANCE DU MARI

[Après une petite querelle avec son mari, Suzanne d'Esteuil se promet d'être aimable à l'égard de Paul d'Arzac, qui la courtise, et elle lui écrit sur le moment même pour le prier de venir. Mais d'Esteuil a surpris la lettre ; et, afin de neutraliser un *flirt* par un autre, il fait dire à l'Américain Bobby, rival de d'Arzac, que Suzanne le demande.]

SCÈNE VIII

BOBBY, SUZANNE, *puis le domestique.*

BOBBY.

Bonjour, madame.

Cécile — Les Sentiers de la Vertu

où on n'a pas idée où ça
peut mener une femme...

G. A. de Caillavet

SUZANNE.

Bonjour, mon cher Bobby. (*Elle lui tend sa main à baiser; mais il se contente d'un vigoureux shake-hand.*)

BOBBY, *s'asseyant.*

Voilà, j'écoute.

SUZANNE, *surprise.*

Quoi?

BOBBY.

Votre mari m'a fait dire que vous aviez à me parler.

SUZANNE.

Mon mari?...

BOBBY.

Il a téléphoné tout à l'heure.

SUZANNE.

Je ne comprends pas... Il y a un malentendu... Je suis désolée... Je regrette beaucoup que vous vous soyez dérangé pour rien.

BOBBY.

Moi aussi, je regrette beaucoup!

SUZANNE.

Eh bien, franchement, vous n'êtes guère galant!

BOBBY.

Je ne suis pas galant, je suis Américain... Et puis, pourquoi serais-je galant avec vous, puisque je vous aime?

SUZANNE.

Oh! vous êtes drôle!

BOBBY.

Je ne suis pas drôle, je suis Américain.

SUZANNE.

Vraiment, vous m'aimez?

BOBBY.

Vous le savez bien. Je vous l'ai déjà dit dix-sept fois.

SUZANNE.

Dix-sept fois!

BOBBY, *tirant un carnet de sa poche.*

Parfaitement! Première fois, 7 juillet, au Casino... 9 juillet, 11 juillet, dans l'eau, en faisant la planche... Le 13, en automobile... Le 14, deux fois, fête nationale. (*Il se lève et se rassied.*) Le 17, 20, 23, 27, etc. Aujourd'hui, dix-huitième fois. (*Il note sur son carnet.*) Porté en compte, je dis... (*Il remet son carnet dans sa poche.*) Je pense que vous ne doutez plus.

SUZANNE.

Plus que jamais!

BOBBY.

Pourquoi?

SUZANNE.

Parce que vous avez une façon de parler de ces choses...

BOBBY.

Comment?... Je vous aime, alors je vous dis : « Je vous aime! »

SUZANNE.

Eh bien, précisément!... C'est ça qui est inouï. Quand on aime une femme, c'est la dernière chose qu'on doit lui dire. Et vous, vous commencez par là.

BOBBY.

Pourquoi perdre du temps? En affaires, le temps, c'est de l'argent. En sentiment, le temps, c'est de l'amour.

SUZANNE.

Eh bien, et le flirt?

BOBBY.

Le flirt, c'est français. Chez nous, on dit : « Je vous aime ». Ça suffit. Le reste, toutes ces phrases, ces choses que vous voulez qu'on vous dise, c'est bête.

SUZANNE.

Vous êtes si malhonnête que ça n'est pas désagréable!

BOBBY.

Je ne suis pas malhonnête, je suis Américain : j'ai la franchise et la sincérité. A Paris cela s'appelle manquer d'éducation. Je suis un *self made man*, comme vous dites... Cela signifie : « Homme qui s'est fait soi-même. » Aujourd'hui, j'ai cent millions, même cent deux : j'en ai gagné deux ce matin.. Et autrefois j'ai été gardien de troupeaux dans le Far West.

SUZANNE, *avec compassion.*

Oh! alors, vous n'aviez même pas de smoking?

BOBBY.

Je n'avais même pas de culotte, madame... Puis, comme j'aimais la musique, j'ai voulu l'apprendre et je me suis fait chef d'orchestre.

SUZANNE.

Oh! que c'est intéressant!

BOBBY.

Après je suis devenu professeur de gigue à l'Université. Je faisais de l'argent; mais, un jour, dans un grand bal, j'ai glissé sur un grain de plomb, je suis tombé. Ma situation était cassée. J'ai pris mon courage avec les deux mains, j'ai ramassé le grain de plomb, je lui ai dit : « Tu m'as jeté par terre, il faut que tu me relèves! » J'ai réfléchi trois jours et j'ai inventé un procédé pour faire du caviar avec du plomb de chasse et de la graisse de locomotive... J'ai refait de l'argent... Mais, un jour, des gens sont morts, beaucoup, après avoir mangé de mon produit... C'étaient des mauvais estomacs. Ils ne digéraient pas même le plomb. Procès avec les familles. Je perds. Ruiné. Je mange du veau enragé beaucoup... Alors, je dis : « Veau, il faut que tu me tires de là... » Je réfléchis trois jours et j'invente un procédé pour fabriquer du veau avec du thon et un autre pour fabriquer du thon avec du veau...

SUZANNE.

Comment? Mais, alors, ce n'est vraiment pas la peine!...

BOBBY.

Si, madame! Parce que, dans les pays où on aime le thon, il n'y a pas de thons, mais il y a beaucoup de veaux, et, dans les pays où on aime le veau, il n'y a pas de veaux, mais il y a beaucoup de thons... Alors, en fabriquant sur place, j'évitais les frais de transport, et j'ai fait une énorme fortune... Voilà... Je vous aime...

SUZANNE.

Oui... Ah! vous êtes fantastique!

BOBBY.

Je ne suis pas fantastique, je suis Américain.

SUZANNE.

Et ça ne vous gêne pas de raconter ces débuts si... singuliers?

BOBBY.

Ah! comme vous êtes Française, vraiment!... Dans votre pays, on trouve que c'est beau d'avoir cent millions. Pour nous, ce qui est seulement beau, c'est de les gagner, avec n'importe quoi.

SUZANNE.

Comment, avec n'importe quoi!...

BOBBY.

Oui, madame... Notre grand Edison l'a dit : un homme qui n'est pas capable de faire fortune avec le premier objet venu, c'est un homme qui ne compte pas, ce n'est rien.

SUZANNE.

Oh! vous exagérez!... Le premier objet venu...

BOBBY.

Si! je dis... Tenez! dans cette chambre, il y a vingt choses avec quoi faire fortune... Tenez! le papier, l'encre, le chiffon, l'éventail, la chaise, vous...

SUZANNE.

Comment, moi!

BOBBY.

Oui, vous, la jolie femme... Mais ça, ce n'est pas américain, c'est européen. Ça viendra plus tard chez nous, quand nous serons tout à fait civilisés.

SUZANNE.

C'est incroyable!... Je devrais être horriblement fâchée de votre ton, de ce que vous dites, et pas du tout! je ne le suis pas. Il y a quelque chose de si savoureux, de si nouveau dans votre caractère, dans vos façons... C'est incroyable!... Dire que moi, la comtesse d'Esteuil, je suis l'amie d'un ancien gardien de bestiaux... car je suis votre amie, très votre amie.

BOBBY, *lui secouant la main.*

Moi aussi!

SUZANNE.

Il est vrai que vous avez dû tant changer depuis le *Far West*!...

BOBBY.

Pas du tout! J'ai toujours été tel. A six ans, j'étais aussi diablement délibéré que je suis...

SUZANNE.

Jamais je n'ai vu un homme tel que vous.

BOBBY.

C'est que vous n'avez jamais vu un homme véritable.

SUZANNE.

Vous me déconcertez, vous me surprenez, vous m'amusez.

BOBBY.

Vous, vous ne m'amusez pas, je vous aime. Aussi, il faut finir : je ne peux pas rester plus longtemps à « croquer le petit enfant ».

SUZANNE.

Quoi?

BOBBY.

Oui, enfin, à attendre, à faire la jambe de grue... Décidément, vous ne voulez pas que je vous aime? Bien. C'est dommage. Pour moi. Pour vous aussi.

SUZANNE, *un peu piquée.*

Vraiment?

BOBBY.

Oui... Parce que vous, forcément, un jour, vous aurez une aventure. Vous jetterez votre petit chapeau par-dessus un moulin. Eh bien, avec moi, vous auriez fait une bêtise pas bête... Avec un autre, vous ferez une bêtise bête. Je dis.

SUZANNE.

Enfin je ferai ce qui me plaira, mon cher... Je ne suis peut-être pas une femme supérieure...

BOBBY.

Non, vous n'êtes pas...

SUZANNE.

Merci... Mais vous me permettrez, en tout cas, de ne pas vous demander de conseils.

BOBBY.

Je vous donne tout de même... C'est une pitié... Une femme comme vous!... Penser à un monsieur d'Arzac!...

SUZANNE.

Hein?

BOBBY.

Il vous fait la cour, pas parce qu'il vous aime, mais parce que c'est chic... Les gens comme lui, ils mangent sans faim, ils boivent sans soif, ils aiment sans amour. Je dis : ce sont des gigolettes!...

SUZANNE.

Vous êtes sévère.

BOBBY.

Ils sont amoureux de vos toilettes, de vos relations,

des articles qu'il y a sur vous dans les journaux. Vous-même, vous passez par-dessus le marché... Ils vous aiment pour la devanture.

SUZANNE.

« La devanture » ?

BOBBY.

Oui, la galerie... Si demain vous étiez une pauvre petite professeur de piano, ils ne vous regarderaient seulement pas...

SUZANNE.

Mon Dieu, c'est possible!

BOBBY, *s'échauffant peu à peu.*

Moi, madame, je vous aime, pour vous, sans château, sans titre, sans robe. Je vous aurais trouvée seule, toute seule, nue, dans une île déserte, je vous aurais prise tout de suite, vous pour moi, et l'île pour mon gouvernement... Ah! je dis, encore une fois, c'est une pitié, refuser cette chose à un homme comme moi, pour la donner un jour à un de ces petits poulets sautés étriqués, qui vous aimeront dans les *raouts*, dans les *tennis*, les *bridges*, les *garden parties*, les *five o'clock tea*, toutes ces choses parisiennes... mais qui s'ennuieront quand ils seront seuls avec vous... Je dis, avec eux, vous serez compromise, vous ne serez pas aimée.

SUZANNE, *un peu songeuse.*

Vous n'avez peut-être pas tout à fait tort!...

BOBBY.

Tenez, ce petit d'Arzac... C'est ce que vous appelez, n'est-ce pas, un homme pour les femmes?... Et c'est à cause de cela qu'il vous plaît.

SUZANNE, *négligemment.*

Mais « il me plaît... il me plaît... » Je le trouve charmant, voilà tout...

BOBBY.

Plus !

SUZANNE.

Enfin, qu'avez-vous à dire sur d'Arzac? Je tiens à savoir.

BOBBY.

Vous voulez ?

SUZANNE.

Oui.

BOBBY.

Eh bien, ce petit garçon est diablement mal élevé. Il n'aime pas à avoir des femmes, il aime seulement à raconter les femmes qu'il a.

SUZANNE, *vivement.*

Oh! je ne puis croire!...

BOBBY.

Il faut croire. Moi, je ne mens jamais : je n'ai pas le temps... Il fait collection de femmes, et, quand on a une collection, vous savez, on la montre. Lui, il fait visiter beaucoup. Hier, il m'a dit : « Bientôt j'aurai des choses à vous raconter! »

SUZANNE.

Mais c'est abominable!

BOBBY.

Non, ce n'est pas abominable; c'est parisien. Ça peut se faire ici, parce qu'en France vous avez cette chose qu'en appelle l'honneur. Quand on est chic, quand on est *clubman*, on a de l'honneur. Et alors, ça permet de faire beaucoup de petites choses vilaines : ne pas payer ses dettes, prendre les maîtresses de ses amis, manger l'argent de sa femme et la quitter après... Nous, nous sommes des commerçants. Alors nous sommes obligés d'agir proprement, parce que nous n'avons pas d'honneur. (*Suzanne, préoccupée et sans l'écouter, a sonné le domestique, qui entre.*)

SUZANNE.

Dites-moi, Pierre,... avez-vous porté ce mot?

LE DOMESTIQUE.

La lettre pour...

SUZANNE, *le coupant vite.*

Oui, le mot que je vous ai donné tout à l'heure?

LE DOMESTIQUE.

Non, madame, pas encore.

SUZANNE, *soulagée.*

Ah! bien! bien!

LE DOMESTIQUE.

Je vais y aller tout de suite.

SUZANNE, *soulagée.*

Non, non! C'est inutile. Ne le portez pas, ne le portez pas.

LE DOMESTIQUE.

Bien, madame. Je vais le rendre à madame.

SUZANNE, *à Bobby.*

C'était un mot au sujet d'une excursion que j'avais projetée; mais, décidément, je n'irai pas... C'est trop loin...

COOLUS

(Extrait de : Cœur à Cœur : A. III. S. IV)

. . . .

Hellouin — Ah ! vous êtes toutes les mêmes ! Vous n'avez peur que du témoin. C'est pour cela que vous commencez par briser en vous le miroir de votre conscience ; et puis vous sanglotez comme des malheureuses quand vous nous coupez l'âme aux morceaux.

Lucienne — Nous sommes lâches !

. . . .

René Weil, dit Romain Coolus, né à Rennes en 1868.

Raphaël, 1893; *l'Enfant malade*, 1897; *Lysiane*, 1898; *Cœurblette*, 1899; *les Amants de Sazy*, 1901; *Lucette*, 1902; *Antoinette Sabrier*, 1903; *l'Enfant chérie*, 1906; *Cœur à cœur*, 1907; *Une Femme passa*, 1910.

M. Coolus a écrit des pièces très diverses de genre et de facture. Le plus souvent il se plaît à mettre sur la scène des cas singuliers et les étudie avec une précision aiguë et subtile. Mais son analyse n'est point sèche; elle dévoile, tout au contraire, un sentiment profond de la misère humaine et une sincère, une ardente pitié.

ANTOINETTE SABRIER

[Antoinette, femme de Germain Sabrier, est prête à s'enfuir avec René Dangenne, lorsque rentre de voyage son mari. Sabrier lui apprend qu'il est ruiné; et alors Antoinette reste, mais elle n'a pas la force de se refuser à René. Cependant Sabrier doit payer cinq cent mille francs sous peine de passer en cour d'assises; René seul peut les lui prêter, et vient en effet les mettre à sa disposition. Acceptera-t-il cette offre ? Il sait les bruits qui courent sur une liaison du jeune homme avec sa femme; avant d'accepter, il veut s'assurer que René n'est pas l'amant d'Antoinette.]

TROISIÈME ACTE

SCÈNE V

GERMAIN, RENÉ.

GERMAIN.

Il me faut cette somme demain matin.

RENÉ.

Tout de suite.

GERMAIN.

Un moment. Vous « pouvez » me la donner?

RENÉ.

Sans doute.

GERMAIN.

Vous me comprenez mal. Je vous demande s'il m'est possible de la recevoir de vous. Si vous étiez mon ami, me conseilleriez-vous d'accepter dans ces conditions?

RENÉ.

Je vous le conseillerais et, comme je n'ai pas l'honneur d'être votre ami, je vous en supplie.

GERMAIN.

Prenez garde. Ce que vous faites en ce moment est très grave et vous engage. Ce que je vous demande, c'est votre parole d'honneur que vous avez le droit de m'offrir cette somme, qui pour moi est le salut, et que moi, sans être le dernier des imbéciles et des misérables, — et dans ce cas, c'est tout un, — je puis la recevoir de vous. Entendez-moi bien, votre parole d'honneur!

RENÉ, *avec gravité.*

Je vous donne ma parole d'honneur que j'ai le droit de vous offrir cette somme et que vous pouvez l'accepter.

GERMAIN, *joyeusement.*

Alors, merci! Vous me sauvez la vie. Vous ne savez pas d'où vous me tirez. La somme que vous voulez bien m'avancer vous sera garantie par la mine que j'ai dans la province de Grenade. Grâce à vous, cette affaire où j'ai concentré toutes mes ambitions et tout mon avenir est encore possible, et, avec elle, vous ne pouvez pas savoir, mais c'est le bonheur de mon existence entière que vous allez assurer. Je ne sais comment vous remercier...

RENÉ, *l'arrêtant.*

Je vous en prie.

GERMAIN.

Je suis sûr, d'ailleurs, de pouvoir me libérer entièrement vis-à-vis de vous avant un an. Il ne fallait que parer à l'échéance de demain. Grâce à vous, je serai en mesure. Merci.

RENÉ.

Je vais vous signer un chèque.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ANTOINETTE.

ANTOINETTE, *entrant vivement.*

Vous m'avez fait demander? (*A ce moment, elle aperçoit René; elle s'arrête, saisie et à mi-voix.*) René!

RENÉ, *saluant.*

Bonjour, madame.

ANTOINETTE, *la voix tremblante, à Germain.*

Vous m'avez fait demander d'urgence. Que se passe-t-il donc?

GERMAIN.

Des choses graves, ma chère Antoinette. Je puis parler devant M. Dangenne, dont la présence va vous être expliquée et qui est au courant de tout. J'avais encore un espoir, vous le savez.

ANTOINETTE.

Je le sais, Gendrion.

GERMAIN.

Il s'est dérobé comme les autres.

ANTOINETTE.

Mon Dieu!

GERMAIN.

Ils sont tous d'accord, je vous l'ai dit.

ANTOINETTE, *toujours inquiète de la présence de René.*

Mon pauvre ami!

GERMAIN.

Heureusement, M. Dangenne vient m'offrir le salut. Il consent à me prêter la somme qu'il me faut. Au moment où vous êtes entrée, il allait me signer le

chèque que, depuis huit jours, je mendie à toutes les portes. Vous ne saurez jamais tout ce que nous lui devons, Antoinette; il nous sauve vraiment la vie à tous deux.

ANTOINETTE.

Ah! (*Les larmes aux yeux, à René.*) Merci.

RENÉ.

Du moment que je le peux, je ne fais rien là que de très simple, ne me remerciez pas. Vous permettez que je m'asseye à votre bureau?

GERMAIN.

Faites donc, je vous en prie. (*Entraînant Antoinette à droite, très bas.*) Vite, ai-je tort d'accepter?

ANTOINETTE, *surprise.*

Tort?

GERMAIN, *à mi-voix.*

Allons! répondez! Puis-je accepter? En ai-je le droit? Puis-je recevoir cet argent des mains de M. Dangenne?

ANTOINETTE, *à mi-voix.*

Mais oui.

GERMAIN, *à mi-voix.*

Ne répondez pas ainsi. Dites! dites!... Il en est temps encore... M. Dangenne vient de me donner sa parole d'honneur que je pouvais accepter... mais elle est sans valeur pour moi. C'est de vous, Antoinette, de vous seule que j'attends la vérité. Répondez-moi... je peux accepter. dites, je le peux?...

(*Antoinette bouleversée va répondre, quand René se lève.*)

RENÉ, *tendant le chèque.*

Voici, monsieur.

GERMAIN, *prenant le chèque en tressaillant.*

Merci.

(*Antoinette le suit des yeux.*)

RENÉ, *très simplement.*

Je vous demande la permission de me retirer.

GERMAIN, *d'une voix étranglée.*

Pardon. Accordez-moi encore un instant. Tant que je n'ai pas signé le reçu de cette somme, rien n'est définitif... et je tiens, puisque je « peux » l'accepter de vous, à ce que les choses se passent correctement. Je veux que vous ayez de moi un reçu en règle où soient spécifiés les garanties et les délais de remboursement.

RENÉ.

Mais, monsieur, rien ne presse. Vous ferez ce papier tout à l'heure et vous me l'enverrez ce soir ou demain. Cela n'a aucune importance.

GERMAIN.

Pardon... une très grande importance. (*A René, qui se dirige vers la porte.*) Je vous prie d'attendre... je ne veux pas que vous sortiez d'ici sans avoir ce reçu. J'aurais l'impression que vous m'avez fait un cadeau; il suffit d'une avance. Asseyez-vous, je vous en prie... (*S'asseyant à son bureau.*) Je ne vous demande qu'un moment. (*Il écrit.*) « Je reconnais avoir reçu à titre de prêt de M. René Dangenne, demeurant à Paris... » Votre adresse? je vous prie. Je l'ignore.

RENÉ, *à mi-voix.*

10, rue Royale.

GERMAIN.

« ... 10, rue Royale, la somme de cinq cent mille francs que je m'engage à lui rembourser dans un délai... d'un an. » Il me faut un an, je vous demande un an. Vous pouvez me l'accorder?

RENÉ.

A quoi bon spécifier le délai?

GERMAIN.

Sans délai? Pensez-vous à ce que vous m'offrez là! Vous pourriez, s'il vous plaisait, ne jamais me réclamer

cette somme. Je pourrais, moi, me trouver des excuses toujours nouvelles pour ne pas vous la rendre... N'insistez pas, je vous en prie.

RENÉ, *à peine murmuré.*

Je vous demande pardon.

GERMAIN, *écrivant.*

« Dans un délai d'un an. J'affecterai à la réalisation de ce remboursement la cession ou la vente de tout ou partie de ma mine de Huescar, dans la province de Grenade, qui lui servira de garantie... » Veuillez relire. (*Il se lève et lui fait signe de s'approcher du bureau.*)

RENÉ.

Inutile.

GERMAIN, *entre René et Antoinette.*

Je vous en prie. Je ne signerai qu'après. (*S'approchant d'Antoinette.*) Antoinette, je vais signer. Vous ne dites rien? Vous ne m'arrêtez pas? Si c'est une infamie que vous me laissez commettre, prenez garde! Réfléchissez! Je joue toute une vie d'honnêteté sur votre réponse. Je signe?

ANTOINETTE, *bouleversée.*

Mais oui!

GERMAIN, *étrange.*

Soit. (*Il fait un pas vers René, qui lui tend le reçu. A ce moment, Antoinette défaille. Germain se retourne violemment, la prend dans ses bras, lui regarde profondément dans les yeux, qu'elle détourne.*) Ah! misérable! J'en étais sûr!

ANTOINETTE, *d'un cri.*

Ce n'est pas vrai!

GERMAIN.

Ce n'est pas vrai? (*Désignant du geste René qui est accouru pour la défendre.*) Ce n'est pas vrai! (*Se retournant vers Dangenne.*) Canaille!

RENÉ.

Monsieur!

GERMAIN.

Et j'allais signer! signer cette honte! (*Il va à la table, déchire le reçu, casse la plume.*) Et tous les deux vous étiez d'accord pour me laisser!... Vous étiez encore complices pour me faire faire cette saleté-là... (*A René.*) Heureusement, elle ment moins bien que vous. (*A Antoinette.*) Ça! c'est ça, ma femme, ma compagne, mon alliée dans la vie... Je l'adjure de me dire la vérité dans un moment tragique! je joue toute ma vie d'honnête homme sur sa réponse... et elle se tait, d'un silence plus traître qu'un mensonge, d'un silence d'assassinat! (*A René.*) Et vous? Vous m'avez donné votre parole d'honneur dans des circonstances où le plus lâche des gredins aurait eu honte de mentir.

RENÉ, *avec gravité.*

Monsieur, il y a des situations où l'on ne peut qu'agir mal... J'ai tâché d'agir le moins mal possible.

GERMAIN, *sourdement.*

Allez-vous-en; ne me bravez pas davantage; je vous tuerais... vous entendez?

RENÉ.

Je ne veux pas vous laisser seuls.

GERMAIN, *hors de lui.*

Vous ne voulez pas?

ANTOINETTE, *se précipitant.*

René! laissez-nous. C'est moi qui vous en supplie.
(*René hésite, puis sort lentement sous la supplication du regard d'Antoinette.*)

SCÈNE VII

GERMAIN, ANTOINETTE.

(*Un grand silence, puis Germain tombe dans son fauteuil en sanglotant.*)

ANTOINETTE, *s'approchant.*

Pardon!

GERMAIN.

Jamais! (*Il fait un geste de colère.*)

ANTOINETTE.

Germain, soyez généreux, épargnez-moi. Je viens de souffrir à la limite de ce qu'un être humain peut souffrir.

GERMAIN, *durement.*

Ce n'est que juste.

ANTOINETTE, *douloureusement.*

Oh!

GERMAIN.

Je te déteste.

ANTOINETTE, *très tristement.*

Je le vois bien.

GERMAIN, *avec une grande tristesse.*

C'est si lâche, vois-tu, ce que tu as fait! Quand un homme a dans une femme une telle confiance, cette confiance folle que j'avais en toi, elle devrait avoir honte d'en abuser. Ma confiance en toi, mais elle était comme mon adoration pour toi, illimitée! Tiens, tu me dégoûtes.

ANTOINETTE.

Ce n'est pas ma faute, ne m'injurie pas.

GERMAIN.

T'injurier? (*Il hausse les épaules.*) Je te plains! Je ne voudrais pas être à ta place. Je ne voudrais pas avoir à me reprocher un acte qui d'un homme abattu a fait un homme écrasé.

ANTOINETTE.

Ce n'est pas ma faute, ne m'accable pas.

GERMAIN.

Et ce Doreuil qui me répondait de vous tout à l'heure, qui me jurait que vous m'auriez quitté si vous ne m'étiez pas restée fidèle.

ANTOINETTE, *vivement.*

Doreuil disait vrai.

GERMAIN.

En effet!

ANTOINETTE, *très émue.*

La vie ne vous a pas appris grand'chose, Germain, si elle ne vous a pas appris encore que les faits ne prouvent rien. Je vous ai trompé et je suis près de vous. C'est vrai. Mais c'est vrai contre mon cœur et contre mon instinct. C'est vrai malgré moi, malgré toute ma vie, malgré toute ma volonté. Le jour même où j'ai su que j'aimais, j'avais décidé de vous quitter, de m'enfuir...

GERMAIN.

Et cependant vous êtes restée?

ANTOINETTE.

Oui.

GERMAIN.

Vous avez manqué de courage à la dernière minute?

ANTOINETTE.

Non.

GERMAIN.

Alors, pourquoi êtes-vous restée? Vous ne voulez pas le dire?

ANTOINETTE.

Je ne le peux pas... je ne le peux plus... maintenant.

GERMAIN.

Attendez! je me rappelle. Cet air étrange, ce désarroi, toute cette maison bouleversée le soir où je suis revenu de Londres à l'improviste. C'est bien cela, n'est-ce pas? Dans mon affolement j'ai tout de même compris qu'il se passait ce soir-là quelque chose d'insolite. Et maintenant, je comprends tout. Vous alliez fuir; c'est l'annonce de mon désastre qui vous a retenue. Vous croyiez quitter un homme heureux, riche, et vous n'avez pas

voulu, vous n'avez pas osé abandonner un homme à terre, un homme désemparé.

ANTOINETTE.

Je ne vous l'aurais jamais avoué.

GERMAIN.

C'est bien cela, cependant?

ANTOINETTE.

C'est cela.

GERMAIN.

Votre conduite aurait paru trop ignoble. Vous n'avez pas voulu jouer un rôle aussi laid.

ANTOINETTE.

Vous savez bien que je n'ai jamais joué aucun rôle; mais j'étais votre compagne, je n'ai pas voulu déserter au moment du danger. Ce jour-là, je vous ai sacrifié ma liberté que j'allais reprendre. Si j'avais pu faire pour vous autre chose, je l'aurais fait.

GERMAIN.

Vous m'avez sacrifié votre liberté, mais vous êtes tombée dans les bras de l'homme que vous n'osiez plus suivre. Et vous êtes restée par pitié. Par pitié! Mais ce n'est pas de pitié que j'avais besoin, vous le savez bien. De la pitié! Je n'en ai pas pour moi. Qu'avais-je à faire de la vôtre? J'avais besoin de votre amour. Je n'avais besoin que de votre amour. Je comptais sur lui comme sur ma dernière ressource. Puisque vous ne pouviez plus me le donner, puisque vous me l'aviez volé pour le donner à un autre, il fallait vous enfuir.

ANTOINETTE.

Ce soir-là?

GERMAIN.

Ce soir-là surtout... et pour jamais. Ce soir-là, vous avez été plus cruelle pour moi que ce Jamagne, dont vous avez peut-être eu tort de ne pas vouloir.

ANTOINETTE.

Germain!

GERMAIN.

Vous vous seriez entendus tous les deux contre moi, vous n'auriez pas mieux réussi. (*Changeant de ton.*) Assez! d'ailleurs! Que faites-vous ici maintenant?

ANTOINETTE.

J'attends.

GERMAIN.

Quoi?

ANTOINETTE.

Vous le savez mieux que moi, ce qui vous arrivera.

GERMAIN.

Il ne peut plus rien m'arriver. Demain, je serai un failli. Dans trois jours, je serai arrêté.

ANTOINETTE.

Je supporterai toutes ces épreuves avec vous. Il ne vous reste plus que moi. Je suis toujours votre alliée.

GERMAIN.

Ce n'est pas assez! Êtes-vous toujours ma femme? (*Elle se tait.*) Si je vous demandais de partir avec moi demain, très loin, vous partiriez?

ANTOINETTE, *très bouleversée.*

Je partirais.

GERMAIN.

Pour toujours? Avec la certitude de ne jamais le revoir? (*Elle ne répond pas.*) Vous voyez bien!

ANTOINETTE.

C'est trop dur aussi!

GERMAIN, *éclatant.*

Mais qu'a-t-il donc pour que vous l'aimiez ainsi?

ANTOINETTE.

Si je le savais, je l'aimerais peut-être déjà moins.

GERMAIN, *sèchement.*

Alors, que me voulez-vous?

ANTOINETTE.

J'ai uni ma vie à la vôtre pendant les années heureuses. Ce n'est pas aux heures de tristesse que je l'en séparerai.

GERMAIN.

Si vous ne me donnez que votre présence et même que votre courage, c'est comme si vous ne me donniez rien. (*Violent.*) Je ne veux pas d'aumône !

ANTOINETTE.

Ne me parlez pas ainsi ! Vous me faites du mal injustement. Vous savez bien que je ne peux plus vous quitter maintenant.

GERMAIN.

C'est ce qui vous trompe. Vous n'avez aucun droit à partager ma misère ; il faudrait que vous m'aimiez pour cela.

ANTOINETTE.

J'ai pour vous, Germain, une grande et grave amitié.

GERMAIN.

Je n'en veux pas. Du moment que vous ne renoncez pas à lui, c'est à moi que vous renoncez. Vous ne pouvez pas nous garder tous les deux. Ce serait trop commode et ce serait du propre ! Quel homme croyez-vous donc avoir devant vous, Antoinette ? Je vous aime autant qu'autrefois. Je vous aime au point de consentir à oublier que vous avez eu un amant ; mais, comprends-moi bien, à la condition que ce soit fini, fini pour jamais entre vous. Si tu n'es pas avec moi seul dans mon désastre, tu es contre moi. Lui ou moi, entends-tu ? Choisis.

ANTOINETTE.

Plus tard.

GERMAIN.

Tout de suite.

ANTOINETTE.

Je ne peux pas.

GERMAIN.

C'est bien. Va le rejoindre!

ANTOINETTE.

Le rejoindre?

GERMAIN.

Allez-vous-en! Allez où vous voudrez. Je ne veux plus de vous.

ANTOINETTE.

Vous me chassez?

GERMAIN.

Je vous rejette. Vous n'êtes plus rien pour moi... Partez! Mais partez vite! Je ne suis pas sûr de me maîtriser longtemps.

ANTOINETTE.

La vie est là qui continue avec toutes ses menaces et toutes ses duretés. Vous ne voulez donc pas que nous nous aidions à en supporter la misère?

GERMAIN.

Non.

ANTOINETTE.

L'amour n'est pas tout cependant et il est si involontaire. (*Germain ne répond pas.*) Quelle tristesse! Et dire que je suis restée pour cela, pour en arriver là!

GERMAIN.

Il ne fallait pas rester. C'est cela que je ne vous pardonne pas. Allez-vous-en!

ANTOINETTE.

Je rentre chez vous. Ma place est à notre foyer en deuil. Je ne veux pas que vous vous y retrouviez seul.

GERMAIN.

Il me plaît pourtant de m'y retrouver seul.

ANTOINETTE.

Il faudra donc que de là vous me chassiez encore. Je vais vous y attendre.

GERMAIN.

Soit! Vous m'y attendrez longtemps.

ANTOINETTE.

J'espère que non!

(Elle sort.)

GERMAIN *écoute le pas d'Antoinette s'éloigner; quand il n'entend plus rien, il s'écrie :*

Enfin! (*Il ferme la porte à clef, celle de droite également, va à la table et tire son revolver. En ce moment on frappe à la porte du fond.*) Qui est là?

VOIX DE RICHARD.

C'est moi, Richard.

GERMAIN.

Tout de suite.

Il se tire un coup de revolver et tombe. Cris, agitation vive dans la banque. On secoue les portes. On appelle : « Madame Sabrier! » *Au bruit, Antoinette est revenue sur ses pas. Elle frappe violemment à la porte du fond en criant.*

VOIX D'ANTOINETTE, *affolée.*

Germain! Au secours! au secours!

E. FABRE

Evagoras.

... Timon, la vie est belle. L'ivresse légère de ce vin, le chant de ces flûtes sonores, l'haleine parfumée de la nuit qui s'avance, les regards languissants de nos compagnes [illegible] couchées à nos côtés, par tout ce que tu vois, ce que tu entends, tu respires, ton cœur ne se gonfle-t-il pas d'une joie abondante? Réjouis-toi, en songeant que demain tu reverras l'aimable clarté du ciel, que, couronnés de joncs en fleurs [illegible] de vives roses à [illegible] sous l'ombre des lauriers dont les pieds baignent dans l'Ilissos, que ta femme offrira son sein à tes baisers, que tes jeunes enfants tendront vers toi leurs [illegible] Et les mois succéderont aux mois, les années passeront et tu vivras [illegible] après la douceur des jours alcyoniens.

Timon d'Athènes (acte Ier).

Émile Fabre

Émile Fabre, né à Metz en 1870.

L'Argent, 1895 ; *Timon d'Athènes*, 1899 ; *la Vie publique*, 1901 ; *la Rabouilleuse*, 1903 ; *les Ventres dorés*, 1905 ; *la Maison d'argile*, 1907.

M. Émile Fabre est un des principaux représentants de théâtre réaliste. Il a de vigoureuses qualités d'observateur et de peintre. Et d'ailleurs, s'il se plait à peindre de préférence les vilenies humaines, son pessimisme comporte et implique une âpre moralité.

L'ARGENT

[Reynard, gros fabricant de chocolat, vient de faire un testament par lequel il donne à sa femme la moitié de ce qu'il possède. Sa fille Mathilde, et le mari de celle-ci, Roux, cherchent un moyen d'empêcher ce qu'ils considèrent comme une spoliation.]

DEUXIÈME ACTE

SCÈNE VI

ROUX, MATHILDE.

MATHILDE.

Un moyen? quel moyen? Il n'y en a pas. Il fallait suivre mes conseils. Te voilà bien avancé maintenant.

ROUX.

Quoi? Quels conseils?

MATHILDE.

Quel conseil? Je t'avais recommandé d'accaparer mon père, de te faire valoir auprès de lui.

ROUX.

Eh! sacré tonnerre!... Il n'était pas question de testament encore. Reynard se portait comme le Pont-Neuf. Et enfin je ne pouvais pas prévoir que ton père aurait l'idée saugrenue de favoriser sa femme.

MATHILDE.

Vois si elle a perdu son temps, elle. Elle a su l'entortiller et l'amener habilement où elle voulait.

ROUX, *furieux*.

Oh! Elle ne tient pas encore notre héritage. Je me charge de secouer ton père. On ne se moque pas ainsi de moi. J'avais fait de si beaux projets! Avec l'argent laissé par Reynard, celui que j'ai mis de côté, et au besoin une petite commandite, j'aurais racheté la part de Laurent [1] dans la fabrique, dont je devenais seul propriétaire. J'avais mes coudées franches. J'étais mon

1. Frère de Mathilde

maître. Je commençais par ne plus fabriquer nos articles de qualité inférieure qui rapportent peu et nous font courir de gros risques. Ton père est un casse-cou. Il fourre jusqu'à trente pour cent de fécule dans nos chocolats à bas prix. Il nous fera passer en correctionnelle.

MATHILDE, *se récriant.*

En correctionnelle? Un procès scandaleux! Il ne manquerait plus que cela.

ROUX.

J'avais d'autres idées encore, sur des articles à créer et à lancer; mais, pour les appliquer, il me faudrait de l'argent, au moins la part qui me reviendrait légitimement, si Reynard n'avait pas songé à tester.

MATHILDE.

Avec un peu plus d'habileté, il y a beau jour que tu te serais fait assurer des avantages particuliers par papa.

ROUX.

Ah! je suis prêt à tout tenter, oui, tout, pour obtenir ce qui m'est dû...

MATHILDE.

Il faut trouver un moyen pour qu'on te restitue tout ce que ma mère peut s'être fait donner illégalement.

ROUX.

Oui... il le faut.

MATHILDE.

Quand je pense qu'il suffirait d'une signature de mon père pour que je puisse enfin humilier toutes mes amies, pour qu'elles ne me narguent pas plus longtemps de leur luxe.

ROUX, *qui se promène à grands pas dans le salon, les mains derrière le dos.*

Ah! j'y arriverais rapidement à mon million, si je pouvais enfin manœuvrer comme je l'entends. Et on ne les remue pas à la pelle, les millionnaires, ici.

MATHILDE.

Quand le serions-nous, millionnaires?

ROUX.

En cinq ou six ans. Je n'aurais pas encore trente-huit ans à cette époque. Quelle situation!

MATHILDE.

Être spolié par un étranger, passe encore; mais l'être par un membre de sa famille, par quelqu'un dont on ne se défiait pas, par sa mère... voilà ce qui est exaspérant.

ROUX, *grommelant.*

Quel moyen? quel moyen?

MATHILDE, *furieuse.*

Et ce qui me touche le plus, je l'ai dit tout à l'heure à papa, c'est que son testament est un acte de méfiance envers nous. Ma mère a craint que nous ne nous montrions trop avares pour elle. Et en admettant même que nous ne lui eussions pas donné de l'argent, elle savait bien où en trouver, et tant qu'elle en aurait voulu. Je le lui ai dit aussi, cela.

(*Roux, qui marchait, s'arrête. Il regarde sa femme. — Un long silence. — Roux se rapproche de Mathilde.*)

ROUX, *à mi-voix.*

Alors, ce que l'on raconte est vrai?

MATHILDE.

Malheureusement, oui.

ROUX.

Tu en es sûre?

MATHILDE.

Hélas!

ROUX, *après un nouveau silence.*

Je m'étais toujours refusé à le croire.

MATHILDE.

Moi-même, je m'y suis refusée longtemps. Je ne pouvais admettre une pareille infamie. Il a bien fallu me rendre à l'évidence.

ROUX.

Mais c'est ignoble. Et cela dure?...

MATHILDE.

Oh!... depuis des années.

ROUX.

C'est... ce... banquier?

MATHILDE.

Ternant, oui.

ROUX.

Un homme qui passe pour honorable. Tartuffe! va. Et elle, que je m'étais habitué à respecter! Certes, je ne m'aveuglais pas sur ses défauts; mais du moins, je ne doutais pas de son honnêteté. J'étais convaincu que les bruits qui couraient sur son compte étaient l'œuvre de médisants et de jaloux. Et j'apprends au contraire... Ah!

MATHILDE.

Je ne t'avais jamais rien dit de cela; il est monstrueux d'accuser sa mère. Mais ce secret m'étouffait, et j'avais comme un poids sur le cœur. Tu ne sauras jamais tout ce que j'ai souffert. Quand j'étais avec elle dans le monde, il me semblait entendre chuchoter autour de nous, et voir des gens se raconter son histoire à l'oreille... Et le jour où j'ai tout appris! Quelle révélation!

ROUX.

Comment... l'as-tu appris?

MATHILDE.

Une lettre trouvée, par hasard, dans sa chambre.

ROUX.

Quand?

MATHILDE.

Oh! il y a longtemps.

ROUX.

Et ton père, ce malheureux Reynard, si crédule, si bon, quel coup pour lui! Il a une telle confiance en sa femme! Il l'aime tant! Nous voyons bien aujourd'hui tout ce qu'il était capable de faire pour elle! C'est affreux.

MATHILDE.

Affreux! Ce sera pour lui un immense chagrin... que je n'aurai pas le courage de lui faire.

ROUX.

Alors... tu veux que ce soit moi qui... lui parle?

MATHILDE.

Faut-il... Est-il nécessaire de le prévenir?

ROUX.

Pouvons-nous supporter qu'il soit la fable de la ville et que l'on fasse des gorges chaudes sur son compte? Car on sait tout. Il n'y a pas un courtier, en Bourse, qui ignore la situation. Et si ce n'était que cela encore! Je prendrais ta mère à part, je verrais Ternant et je leur ferais rompre cette liaison indigne. Reynard n'en saurait jamais rien. Mais il y a autre chose. Une grave question de dignité est en jeu. Sais-tu de quoi on peut accuser ton père? De complaisance... oui... de complaisance.

MATHILDE.

Mon père est au-dessus d'un soupçon pareil.

ROUX.

Tu n'empêcheras pas les mauvaises langues de parler. Nos ennemis, nous en avons, ne rateront pas une occasion si belle de nous vilipender. D'ailleurs, si, comme on me l'a affirmé, le... la... la chose dure depuis plus de quinze ans, comment admettra-t-on qu'il n'en ait jamais rien su, qu'il n'ait jamais rien deviné? Eh

bien, je te le demande, là, franchement, pouvons-nous laisser ton père sous le coup d'une telle accusation?

MATHILDE.

En effet.

ROUX.

Lui-même, quand il apprendrait la vérité, et il l'apprendra fatalement un jour ou l'autre, serait en droit de nous reprocher de l'avoir laissé en butte à ces soupçons odieux. C'est un blâme que je ne veux pas encourir.

MATHILDE.

Oui. Tu as raison.

ROUX.

Penses-tu enfin que nous puissions tolérer que notre maison soit ainsi déshonorée, souillée?... Nous n'avons pas d'enfants, heureusement, mais nous pouvons en avoir, et songe comme leur établissement serait difficile un jour, à cause de cette tare dans notre famille... Et cela peut aussi nous faire manquer des affaires. Enfin, nous qui devrions donner le bon exemple, nous ne pouvons pas continuer à être des sujets de scandale...

MATHILDE.

J'avais pensé à tout cela... mais, seule, que faire? Il m'était impossible de parler à mon père, d'accuser ma mère. Tandis que toi, tu es un homme. Et puis, tu n'as pas de ménagements à garder.

ROUX.

Non, sans doute... mais...

MATHILDE.

Quoi? Tu hésiterais à faire ton devoir?

ROUX.

Du tout. Seulement, je trouve ma situation embarrassante, à cause de ce testament; ma belle-mère s'en fera une arme contre moi. Elle dira que c'est par jalousie que j'ai dévoilé ses turpitudes.

MATHILDE.

Qu'importe ce qu'elle dira!

ROUX.

Je ne veux pas que Reynard se méprenne sur mes intentions. Il faudrait trouver quelqu'un... qui consentirait... à prendre la responsabilité de... quelqu'un dont ce serait aussi le devoir... de prévenir ton père.

MATHILDE, *après un silence.*

Eh bien... Laurent.

ROUX, *faiblement.*

Oh! non... non... pas Laurent.

MATHILDE.

Mieux que personne il pourrait se charger de ce soin.

ROUX, *après une hésitation feinte.*

En effet... cela le regarde lui aussi... oui, dès qu'il rentrera je lui ferai connaître la situation. Justement il parlait tout à l'heure de séparation... on aurait dit qu'il avait comme un pressentiment.

MATHILDE.

Oh! il sait ce qui se passe, va.

ROUX, *même jeu que plus haut.*

Ah! tu crois... Alors, il pensait déjà peut-être à avertir ton père et à lui faire prendre une mesure énergique... J'aime mieux que ce soit lui qui y ait songé le premier.

(Librairie théâtrale.)

G. TRARIEUX

Gabriel Trarieux, né à Bordeaux en 1870.

Hypathie et *Savonarole*, parus en 1899 dans un volume intitulé *les Vaincus*; *Joseph d'Arimathie*, 1898; *Sur la foi des Étoiles*, 1900; *la Guerre au village*, 1903; *l'Otage*, 1907; *l'Alibi*, 1908.

L'Otage et *l'Alibi*, qui sont, au point de vue proprement théâtral, les deux principales pièces de M. Trarieux, trahissent parfois, surtout la dernière, quelque incertitude dans la structure. Ce qui en fait le mérite, c'est une gravité forte et généreuse dans la conception, une précision caractéristique dans la peinture des personnages, et, dans le style, une sobriété vigoureuse.

L'OTAGE

ACTE II

[Mme Cécile Santeuil a quitté son mari qui ne veut pas laisser leur fille faire sa première communion. Le cardinal Gaufrès, ami et confesseur de Cécile, tente, dans la scène suivante, de réconcilier les deux époux.]

SCÈNE VII

SANTEUIL, MONSEIGNEUR GAUFRÈS, L'ABBÉ CÉSAIRE.

SANTEUIL, *s'inclinant.*

Monseigneur...

MONSEIGNEUR GAUFRÈS.

Monsieur le Préfet, je vous salue. Voyez-vous un inconvénient à ce que le jeune abbé Césaire assiste à

Jean Racine disait qu'une seule critique empoisonnait pour lui tout éloge. Jean Racine avait du génie. Mais il était bien malheureux ! J'estime qu'une louange sincère – le cri d'un seul cœur qui comprend – compense, et au delà, les critiques dont n'importe quel artiste est l'objet...

Gabriel Marieux

notre entrevue? Je m'en passe difficilement. Il soutient mes pas, mon grand âge... Vous savez : les ans en sont cause. Il est d'ailleurs des plus discrets, étant, par malheur, dur d'oreille...

SANTEUIL.

Comme il vous plaira, Monseigneur. D'autant que j'ignore tout à fait ce qui me vaut l'honneur de vous voir.

MONSEIGNEUR GAUFRÈS.

C'est vrai, nos visites sont rares. Le malheur des temps!... Voici : C'est madame Santeuil qui m'envoie.

SANTEUIL.

Ma femme?

MONSEIGNEUR GAUFRÈS.

Oui. Je la connais, vous le savez, depuis son enfance. J'ai pour elle une grande affection. Je l'ai vue après votre départ. Sa douleur était pitoyable. Elle vous aurait certes ému.

SANTEUIL.

Il ne tenait qu'à elle seule de l'abréger en rentrant ici. Je ne suis nullement responsable.

MONSEIGNEUR GAUFRÈS.

Sans doute. J'en suis responsable... en partie du moins, en partie. La pauvre enfant, je le reconnais, avait recours à mes conseils. Sa position délicate...

SANTEUIL.

Je sais. Cela ne me surprend pas.

MONSEIGNEUR GAUFRÈS.

Je viens donc éviter, si je puis, un éclat tout à fait regrettable. J'ignorais qu'une coïncidence donnerait à une fête chrétienne l'apparence d'un piège envers vous. D'autre part, si je ne me trompe, vous-même paraissez animé d'un esprit transactionnel...

SANTEUIL.

Veuillez préciser, je vous prie.

MONSEIGNEUR GAUFRÈS.

Si j'ai bien compris Cé... madame Santeuil, vous lui offriez de remettre, de remettre à quelques années, la première communion de votre chère petite fille, la laissant libre, d'ici là, d'assister à nos saints offices?

SANTEUIL.

C'est exact. Elle refuse.

MONSEIGNEUR GAUFRÈS.

Elle accepte. Il n'y a là dedans, à tout prendre, aucune raison de rupture. Elle vous demande seulement de fixer la cérémonie, d'ores et déjà, à deux ans. La fillette alors en aura quinze... Voulez-vous trois ans?

SANTEUIL.

Monseigneur... Mais comment, je vous prie, ma femme change-t-elle si vite? Elle avait l'air bien résolue...

MONSEIGNEUR GAUFRÈS.

Oui, oui... un vœu... La pauvre enfant s'était un peu monté la tête. Je l'en ai déliée, voilà tout.

SANTEUIL.

Ah!... c'est très simple.

MONSEIGNEUR GAUFRÈS.

N'est-ce pas?

SANTEUIL.

Trop simple, même. Avant de répondre, je souhaiterais savoir encore, si je ne suis pas indiscret, quel mobile vous guide, vous, en ceci?

MONSEIGNEUR GAUFRÈS.

Je n'obéis, monsieur le Préfet, qu'à la charité chrétienne, ou même, si vous le préférez, qu'à un mouvement d'humanité pure : empêcher un scandale, des larmes, qu'y a-t-il là de mystérieux?

SANTEUIL.

Cécile vous a-t-elle bien dit que je comptais, si elle

rentre, influer de toutes mes forces sur ma fille et sur elle-même pour les amener à mes convictions et pour les détourner des vôtres? Je n'y renoncerai pas, sachez-le.

MONSEIGNEUR GAUFRÈS.

Sans doute... C'est très naturel. Il suffit que la mère soit libre. Elle aussi fera son devoir. La vraie foi ne craint pas cette épreuve... surtout quand elle est soutenue. Je dois vous prévenir qu'à Alger elle trouvera un directeur de conscience aussi zélé que je puis l'être...

SANTEUIL.

Je suis charmé de le savoir... Mais alors, quelque chose m'échappe.

MONSEIGNEUR GAUFRÈS.

Et quoi donc? Si je puis éclaircir...

SANTEUIL.

Quel avantage voyez-vous à tenter une partie incertaine, lorsque vous tenez la victoire? Vous m'avez pris, bien malgré moi, ma femme et ma fille : gardez-les... Pourquoi voulez-vous me les rendre, et perpétuer le conflit? Une rupture assurerait à l'Église deux recrues, peut-être deux nonnes, et la fortune de Cécile... Excusez si je semble brutal. Mais je ne saisis pas, je l'avoue.

MONSEIGNEUR GAUFRÈS.

J'entrevois ce qui vous étonne... Votre erreur provient de ce que vous jugez toujours notre Église du dehors et non du dedans. Vous croyez que notre seul but est de peupler les couvents, je le sais. Le moine vous hante l'esprit... Non, monsieur le Préfet, c'est le monde que l'Église entend gouverner. Elle veut bâtir, non détruire. Vous croyez la frapper en plein cœur en chassant des congrégations !... Si je vous disais tout ce que j'en pense... Mais cela nous mènerait un peu loin.

SANTEUIL.

Je le crois. Mais en ce qui me concerne...

MONSEIGNEUR GAUFRÈS.

Attendez, attendez. J'y arrive... Vous êtes appelé à un poste — j'ose vous en féliciter — où vous serez utile et puissant. Quelque chose de cette haute influence rayonnera sur votre femme. Elle-même peut faire du bien. Sa vraie place est à vos côtés... Nous tenons beaucoup moins aux richesses qu'aux amis simplement dévoués... Et puis, laissez-moi vous le dire, en vieillard qui a vu bien des choses : qui sait si votre point de vue ne s'altérera pas, à la longue, dans ce beau pays où, comme vous le savez, le catholicisme est une arme, en face du péril musulman?... Peut-être, après tout, que vous-même...

SANTEUIL.

Vous me convertissez?... Grand merci! C'est trop d'honneur que vous me faites.

MONSEIGNEUR GAUFRÈS.

Qui peut dire : « Je ne changerai point! » avant le hoquet d'agonie? Ceux-là seuls sont mort-nés que le Dante laisse à la porte de l'Enfer, ceux dont il fait dire à Virgile — connaissez-vous l'italien? — « *No ragionam di lor, ma guarda e passa...* » Vous n'appartenez pas à cette race. Vous êtes un croyant, ne vous déplaise. Il arrive souvent que de tels hommes adorent ce qu'ils ont brûlé...

SANTEUIL.

Vous me comblez, vraiment... J'ai compris...

MONSEIGNEUR GAUFRÈS.

Je conclus : ne brisons rien. Tout s'arrange. Une expérience séculaire enseigna cette tactique à l'Église. Elle s'en est toujours applaudie.

SANTEUIL.

Ainsi, vous le reconnaissez vous-même : votre démarche, en quelque sorte, a une portée politique. C'est un acte de gouvernement.

MONSEIGNEUR GAUFRÈS.

Si vous voulez prendre ainsi la chose, elle n'a rien pour me blesser.

SANTEUIL.

A ce point de vue, remarquez-le, je devrais, quant à moi, refuser. Toute division est faiblesse. Je risque une crise sans issue. Seul, je serais autrement fort.

MONSEIGNEUR GAUFRÈS.

Oui, si vous pouvez désormais vous passer de toute femme... Sinon...

SANTEUIL.

Sinon?... Achevez, je vous prie.

MONSEIGNEUR GAUFRÈS.

C'est tomber d'un danger dans un pire... Votre femme peut vous gêner... Mais une autre femme, vous perdre.

SANTEUIL.

Vous êtes un très fin psychologue...

MONSEIGNEUR GAUFRÈS.

Pas moi, pas moi. Ce sont les autres. Je profite de leur science. L'Église m'a tout enseigné... Puis-je connaître votre réponse?

SANTEUIL, *après un long silence.*

Je n'ai qu'une parole. Puisque ma femme accepte mes conditions, et bien qu'elle n'obéisse pas, je le regrette, à un mouvement spontané, qu'elle rentre! Nous tenterons la fortune.

MONSEIGNEUR GAUFRÈS.

Vous acceptez les deux ans?...

SANTEUIL.

Non. Les trois...

MONSEIGNEUR GAUFRÈS.

Les trois, c'est exact, c'est exact... Elle va être bien

soulagée! Je vais lui porter la nouvelle, et... je la mets à votre porte, dans ma voiture. Vous permettez?

SANTEUIL.

Sans doute... Au point où nous en sommes...

MONSEIGNEUR GAUFRÈS.

Adieu donc, monsieur le Préfet.

(*Il se dirige vers la porte.*)

SANTEUIL.

Monseigneur... Je devrais vous remercier, peut-être. Mais votre acte est impersonnel. Et vous n'aurez guère à vous féliciter, je le crains, de cet ingénieux rapprochement.

MONSEIGNEUR GAUFRÈS.

J'espère que si, de tout cœur. Deux êtres comme vous et Cécile... Ah! quels fâcheux malentendus! Triste époque, monsieur le Préfet, triste époque!...

SANTEUIL.

Adieu, Monseigneur. (*Il ouvre la porte.*) Reconduisez Son Éminence! (*Sortent Monseigneur Gaufrès et l'abbé Césaire. Il reste une seconde immobile et se passe la main sur le front.*)

(Fasquelle, éditeur.)

H. BATAILLE

Henry Bataille, né à Nîmes en 1872.

***La Belle au bois dormant*, 1894; *le Lépreux*, *Ton Sang*, 1896; *l'Enchantement*, 1900; *le Masque*, *Résurrection*, 1902; *Maman Colibri*, 1904; *la Marche nuptiale*, 1905; *Poliche*, 1906; *La Femme nue*, 1908; *le Scandale*, 1909; *la Vierge folle*, 1910.**

Aux qualités de ce qu'on appelle l'homme de théâtre, M. Bataille unit celles du psychologue et du poète. On peut lui reprocher parfois des complications et des raffinements. Mais il est hors de pair entre les dramatistes contemporains par sa délicatesse d'analyse, sa grâce sentimentale, son pathétique tendre et profond, la vérité frémissante avec laquelle il rend la vie des passions en ses plus fines nuances.

LA FEMME NUE

ACTE IV

[Le peintre Bernier a épousé Loulou, après avoir longtemps vécu avec elle, le jour de son premier grand succès. Puis, devenu célèbre et riche, il s'est épris de la princesse de Chabran, il veut divorcer pour l'épouser. Cependant Loulou, qui surprend leur projet, se tire un coup de revolver. La voici, au quatrième acte, dans une maison de santé, où elle achève sa convalescence. D'abord, la princesse essaie de la consoler. Puis, Pierre lui annonce qu'il ne divorcera pas. Mais il ne l'aime plus, et c'est son amour que voudrait Loulou, et elle souffre horriblement de sentir qu'il n'a pour elle que de la pitié.]

Les larmes sont en nous. C'est la sécurité
Des femmes de savoir qu'il y a des larmes toujours prêtes...

Henry Bataille

SCÈNE III

LOULOU, LA PRINCESSE, *puis* L'INFIRMIÈRE.

LA PRINCESSE, *s'approche du lit. Elle porte dans ses bras une grande gerbe de fleurs, des liliums, des roses. A voix basse, elle dit.*

Pardon! (*Montrant les fleurs.*) Je ne savais pas si vous voudriez bien me recevoir... alors, j'aurais laissé ces fleurs pour qu'on vous les remette. Depuis cette affreuse journée dont je suis responsable, et où vous êtes sortie de chez moi pour aller vous tuer, je voulais vous apporter l'expressiou de tout le chagrin que je ressens... et qui vient de m'inspirer, ces jours-ci, une nouvelle conduite... Il me semble qu'il fallait que je vous le dise moi-même, n'est-ce pas?... Et je tenais à prononcer, devant vous, les paroles nécessaires... absolument nécessaires...

LOULOU.

Mettez ces fleurs sur mon lit... Je vous remercie de les avoir apportées... C'est comme à une morte.

LA PRINCESSE.

Non, madame, c'est une vivante qui les reçoit, et à qui je les apporte.

LOULOU.

Bah!... j'aurais dû mourir... J'ai raté mon affaire, voyez-vous!... J'avais pensé d'abord à faire ce que vous vouliez, à divorcer, à m'en aller... et puis, une fois dans la rue, je m'étais dit : « Pendant que j'y suis... autant en finir!... » Ça aurait tout de même mieux valu, allez... C'est raté... ce n'est pas ma faute!...

LA PRINCESSE.

Devant un tel désastre, je dois m'effacer. C'est à vous de me passer votre souffrance, à moi de prendre la charge. On vous doit ce renoncement-là... Il est grand; il doit être terriblement douloureux, — vous le connaissez mieux que moi!... mais Pierre et moi, nous vous devons cette résignation, ce sacrifice... quel que soit notre

déchirement à tous deux, car pourquoi vous dissimuler une douleur que vous ne connaissez que trop? Oui, devant vous, tout doit s'incliner.

LOULOU.

Je sais... je sais. Tout le monde est généreux pour moi, maintenant.

LA PRINCESSE.

Ne voyez dans ma démarche aucune hypocrisie, je vous en supplie!... Je pense profondément ce pour quoi je suis venue.

LOULOU.

Oh! je devine bien, maintenant, que tout le monde va faire tout ce qu'il peut à mon égard. On n'est pas si méchant que les gens le croient au fond!... On veut des tas de choses... seulement un jour vient qui emporte tout... Je vous remercie tout de même de l'intention. Ça calme.

(*Elles causent, ainsi, d'un ton de femmes en visite, comme si la haine était restée au pays de la mort, comme on se parle après des années de long voyage.*)

LA PRINCESSE.

Et moi, je vous suis très reconnaissante, très... de la façon si inattendue dont vous me parlez, dont vous voulez bien me recevoir, avec des paroles douces... simples... sans haine...

LOULOU.

Quand on a passé par où je suis passée, allez, on devient sage... en attendant le jour de l'être tout à fait!...

(*Elle sourit.*)

LA PRINCESSE.

Oh! promettez-nous... promettez-lui que toutes ces idées noires vont s'apaiser, et que vous ne recommencerez plus. Faisons chacune de notre côté ce que nous devons... ce que nous pouvons... Je suis venue pour cela... vous dire ce que je comptais faire... et savoir ce

que vous attendiez de moi... Je pense qu'avec du courage et... Mais vous ne m'écoutez pas, je le sens... Pourquoi?... A quoi pensez-vous?

LOULOU.

Je pense que je voudrais être à votre place! Comme vous serez heureuse!... Il ne m'a jamais aimée de cette façon-là.

LA PRINCESSE.

Mais puisque je vous le rendrai, je vous l'assure!

LOULOU, *secoue la tête.*

Ah! s'il n'y avait que vous encore, mais il y a lui... et lui qui ne m'aime plus... Un homme qui ne vous aime plus... pensez donc!... L'amour, quand on est deux, c'est terrible, ça marche au-dessus de tout... Quand on est seul, ce n'est plus rien.

LA PRINCESSE.

Mais, puisque je vous promets d'être forte, de tâcher, de toute, toute ma volonté, à résister...

LOULOU.

Lorsqu'on aime Pierre, je sais ce que c'est : c'est pour la vie.

LA PRINCESSE.

Ne me découragez pas!

LOULOU.

Ah! quand une parole seulement peut vous décourager!

(*Elles baissent les yeux toutes deux.*)

LA PRINCESSE, *sur un mouvement de corps de Loulou.*

Voulez-vous que je vous aide? Vous êtes mal!

LOULOU.

Je voudrais être plus haute... Je ne respire pas encore très bien...

LA PRINCESSE, *l'arrangeant en lui croisant la chemise sur la poitrine.*

Vous n'avez pas froid, la chemise ouverte ainsi?

LOULOU.

Non. (*Elle entr'ouvre sa chemise sur sa gorge.*) Tenez, vous voyez... c'est là... Regardez, la balle est entrée... dans ce sens... Il paraît que, deux centimètres plus loin, ça y était. Le cœur, c'est là... Alors, là, c'est ce que je me suis fait... A côté, c'est ce que vous m'avez fait.

LA PRINCESSE.

Eh bien, vous voyez qu'une blessure a déjà pu se cicatriser... L'autre suivra... Nous allons tâcher, n'est-ce pas?... Nous allons faire tout notre possible! Restez sa femme et, quant à moi, donnez-moi le temps d'oublier, de résister... à moi-même... à la vie... Me comprenez-vous?...

LOULOU, *lui retenant la main au passage.*

Vous avez de jolies mains, très fines... Dire que je peux les toucher, maintenant, sans frisson! Elles ne me font plus mal... elles que j'aurais voulu écraser, broyer!... Je n'éprouve rien... Faut-il tout de même!...

LA PRINCESSE.

C'est que vous sentez bien que vous n'avez plus à me redouter de la même façon... Nous sommes des ennemis devant un projet de traité de paix... d'une paix indispensable... C'est une guerre qu'il faut finir. Il y aurait trop de blessés.

LOULOU.

Oh! ce n'est pas ça!... Je sais tellement ce qui m'arrivera!... Non, c'est autre chose... Je vous regarde... vos cheveux se coiffent bien!... J'adore ces chignons bas, comme ça. (*Un temps.*) Et dire qu'il n'aimait pas les blondes! (*Un soupir.*) Et c'est vous qui êtes là, au pied de mon lit, et je peux vous parler comme à une amie, une indifférente... vous!

L'INFIRMIÈRE, *rentrant.*

C'est M. Bernier qui est là... Est-ce qu'il peut entrer?

LOULOU.

Mais je vous ai dit une fois pour toutes de laisser entrer sans annoncer... Entre qui veut.

LA PRINCESSE.

Je me retire.

LOULOU.

Du tout; pourquoi? Je sens bien qu'il n'y a là qu'une coïncidence, une simple coïncidence... C'est encore de ma faute... j'ai dit à tout le monde de venir à la même heure... Rien n'est plus naturel... On se rencontre, n'est-ce pas!...

(*Pierre entre. La princesse est debout.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, BERNIER.

BERNIER.

Madame. (*Il salue froidement. A Loulou en s'approchant.*) Eh bien, comment vas-tu, aujourd'hui, ma chérie?

LOULOU.

Bien mieux, bien mieux, Pierre... je te remercie... Je suis tout à fait bien... Tu vois, madame a eu l'obligeance de m'apporter ces fleurs, et de venir prendre de mes nouvelles!

LA PRINCESSE.

Et j'espère bien que la prochaine fois j'irai les prendre chez vous-même, rue Brémontier, et que vous serez debout pour me recevoir.

LOULOU, *aimablement.*

Vous ne voulez pas rester encore un peu?

LA PRINCESSE.

Non, je vous laisse... A bientôt, si vous le permettez.

LOULOU.

Certainement.

LA PRINCESSE.

Et merci encore... profondément.

LOULOU.

C'est moi qui vous remercie... Pierre, voyons, veux-tu

ouvrir la porte à madame de Chabran... je t'en prie?... Accompagne, voyons!...

(*Pierre va ouvrir la porte. A la porte, la princesse et lui se saluent poliment, mais avec une forte étreinte de mains.*)

BERNIER.

Madame!...

(*Il ferme la porte.*)

SCÈNE V

LOULOU, PIERRE.

Sitôt la porte refermée, le ton poli et doux de Loulou se change en une voix grave et triste de poitrine. Elle dit :

LOULOU.

Pierre, ne te retourne pas, que je te parle. (*Pierre reste debout, la main sur le bouton de la porte.*) Je sais que tu la vois toujours... je le sens... mais, Pierrot, quoi qu'il arrive, quoi que tu fasses, je voulais te dire que je ne t'en veux pas... que je ne t'en voudrai jamais dans mon souvenir!... Je sais bien que tu as du chagrin de ne plus m'aimer... beaucoup de chagrin... et moi, je ne me souviens plus que d'une chose... c'est que tu m'as rendue la plus heureuse des femmes...

(*Elle retombe sur l'oreiller.*)

BERNIER, *s'avançant vers Loulou.*

Ah! Loulou, je connais ton cœur...

(*Il l'embrasse amèrement sur le front.*)

LOULOU.

Reste ainsi un peu... laisse-moi appuyer ma tête sur ton bras, comme autrefois... C'est si bon!... C'est si bon!... (*Elle laisse aller de tout son poids sa tête sur les coudes de Pierre qui l'appuie un peu contre sa poitrine.*) Tu te souviens?... J'en ai passé des heures ainsi!... Tu te souviens, la première séance dans ton atelier?... Tu étais fatigué, tu as dormi sur le divan et j'étais juste comme maintenant. Le soleil avançait sur le tapis... Je vois encore les machins bleus et roses... C'est drôle, tout

ça... mon loup! Et le tableau, hein?... notre tableau... Et le jour de la médaille, quand tu m'as dit : « En avant pour la noce, Loulou! En avant! » Ah! Pierre, changer tout ce qu'on a eu, contre tout ce qu'on a rêvé!... (*Timidement, peureusement.*) Et tu ne crois pas, dis... tu ne crois pas qu'il reste un peu d'amour... au fond de toi... en cherchant bien?...

BERNIER.

Mais si, mais si...

LOULOU.

A la longue... est-ce que je ne pourrais pas reprendre ma place... Peut-être que cette femme... j'arriverai à la pousser peu à peu...

BERNIER.

Bien sûr, bien sûr... pourquoi pas? (*Brusquement.*) Écoute... je pourrais mentir, laisser flotter des équivoques... pas de ça!... Tu as droit à la vérité, à toute la vérité... Tu as assez souffert pour l'avoir.

LOULOU.

Oh! ce que tu vas dire va être terrible!

BERNIER.

Mais non, Loulou, pas terrible du tout, et bien simple. Tu sens comme il me serait facile de t'assurer que je ne la revois pas, et tu serais forcée de me croire... Oui, nous nous revoyons!... Et dans nos entrevues, il n'est guère question que de toi, je t'assure! Je ne sais si elle t'a fait part, tout à l'heure, des résolutions auxquelles nous nous sommes arrêtés...

LOULOU.

Elle m'a dit que...

BERNIER, *l'interrompant.*

N'importe! Ces résolutions, moi, je vais te les dire. Tu es en état, maintenant, de les écouter, de les comprendre avec tout le calme nécessaire... Tu es arrivée à ce maximum de désespoir grâce auquel un être démontre mieux que par toutes les paroles ceci : que

les plus belles raisons du monde ne sont rien devant l'absolu de la souffrance. Elle seule est respectable. Tu es un être infiniment malheureux, infiniment. Je te dois tout mon secours... Tu disais vrai l'autre jour; je n'ai pas le droit de te quitter... Je ne peux t'abandonner à toi-même; tu ne t'y retrouverais pas... Il y a là, pour moi, une question de devoir supérieur... Donc, voilà qui est entendu, tu peux être tranquille. Je fais pour toi le plus grand sacrifice qu'un homme puisse faire... Oh! je ne viens pas m'en vanter; il est nécessaire, seulement, que tu connaisses la mesure, la valeur de ce sacrifice. Elle n'est pas mince! Tout ce qu'un homme pouvait attendre en jouissance de la vie, je te le sacrifie... oui, oui... soyons francs... et appelons les choses par leur nom... Ce mariage, c'était pour moi, tu le sais, la réussite complète, la richesse, toutes les gloires, la plénitude absolue du bonheur... et je passe sur les autres sentiments que je te demande pardon d'éprouver... Eh bien, voilà qui est fini! Nous n'en parlerons plus... Tu as préféré mourir que d'accepter de ton côté des offres pratiques que bien des femmes, mon Dieu, auraient acceptées à ta place, d'autant mieux que rien ne nous forçait à rompre une amitié sincère, qui aurait pu survivre à notre union... enfin, soit, soit!... n'y revenons plus. La princesse de Chabran restera princesse de Chabran... Ma vie donc t'appartient... Es-tu contente? Et tu sais bien que du moment que je le dis, c'est que je tiendrai mon engagement d'une façon inébranlable... Maintenant, soyons pratiques tout de suite et entrons dans le domaine des réalisations. Je vais, comme je te l'ai annoncé, t'emmener dans le Midi... où je t'installerai... J'ai pris des renseignements sur la maison de Cannes... Ce n'est pas à proprement parler un sanatorium... Je regrette d'avoir oublié les photographies à l'agence de l'avenue Victor-Hugo... j'irai les chercher tout à l'heure, d'ailleurs... Tu verras... il y a une jolie terrasse avec vue sur la mer... Tu te rétabliras très vite, et je pense que, dans deux mois au plus, tu seras sur pied... Moi, j'irai, je viendrai... Je te consacrerai tout le temps que je pourrai... Bien entendu, il faut que je finisse mes com-

mandes, et que je travaille, car il faut me remettre au travail; nous ne sommes pas riches... Mais la navette entre Cannes et Paris est très commode, en somme... Je passerai un bout de temps à tes côtés...

LOULOU.

Et ici, Pierre, à Paris, tu penses continuer à la voir?

BERNIER, *un temps.*

Je t'affirme, je te jure que je me consacrerai à toi, que je te soignerai avec tout mon dévouement... Tu auras de ma vie une part large et bien comptée... C'est clair!... Pour le reste, compte sur l'avenir, qui est une chose obscure, mais qu'on peut diriger... Laisse-m'en la charge... et surtout, oh! surtout! ne transforme pas le sacrifice que je te consens de grand cœur en une obligation... irritante.

LOULOU.

Qu'est-ce que tu veux?... Tout ce que tu me dis est excellent et très charitable. Je vois bien tout ce que tu fais pour moi, je t'en remercie, mais on ne peut rien dire de plus terrible! Il n'est pas un mot dans tout ce que tu dis qui ne crie autre chose que ça : « Je ne t'aime plus! »

BERNIER, *avec un mouvement d'impatience.*

Ah!

LOULOU.

Quoi?

BERNIER.

Qu'est-ce que ça fait?

LOULOU.

Comment! Qu'est-ce que ça fait? Mais c'est tout!... c'est tout!...

BERNIER.

Il te faut l'amour en plus, maintenant. Ce n'est pas assez! Hier c'était la vie seulement... aujourd'hui c'est l'amour... Que sera-ce demain? Mais y puis-je quelque chose? Est-ce qu'on est le maître de ses sentiments?...

Et si je ne l'ai pas?... oui, oui, parfaitement, si je n'ai pas l'amour? alors, demain, ce sera le grief renaissant, l'exigence perpétuelle?... Ça y est! La victime que tu étais hier se transforme déjà et je vais connaître tout le poids de ses exigences. Je le sens... c'est l'enchaînement logique, parbleu!... enchaînement, voilà le mot!... Oh! la geôle!... Tu n'as pas idée!... Se sentir pris, obligé, obligé d'aimer même, obligé d'être bon, sans qu'on vous en laisse seulement la spontanéité ou le mérite!... « Tu le dois! » N'entendre que cette parole, c'est épouvantable! La prison du devoir!... C'est à vous donner envie de devenir méchant, par sentiment de justice! Alors parce qu'on a été bon une fois, cet acte de bonté vous crée des devoirs qui vont se multiplier à l'infini... croître tous les jours... vous étouffer!... On est l'esclave de sa première action... Cela donne envie de tout casser... d'échapper... de briser les barreaux de la cage!...

LOULOU.

Mais c'est affreux! mais c'est épouvantable d'entendre des choses pareilles!

BERNIER.

Oui, oui, je le sais, c'est affreux! c'est cruel, inique!... Je vois tes pauvres yeux effarés qui me regardent avec épouvante... tu demandes si je suis fou... mais qu'est-ce que tu veux, c'est plus fort que moi! C'est le besoin de liberté, d'air respirable...

LOULOU.

Je croyais avoir connu l'horreur que rien ne pouvait surpasser... mais les mots que je devais entendre, ah!... c'est mille fois plus affreux que la mort!...

(*Un silence passe.*)

BERNIER.

Pardon, je te demande pardon... la colère m'entraîne... Ce n'est pas réellement cela que j'éprouve... Ce sont les mots qui dévient... c'est le taureau enchaîné qui piétine et qui crie... Ne fais pas attention... attends, attends... je me retrouve... cela va venir... voilà... Je vois clair en

moi, je t'assure. Oublie ce moment de colère; il n'est pas juste... Ce que j'éprouve réellement peut parfaitement se dire; il n'y a rien de laid ni de vil en moi, Loulou, je te jure... Là... calme tes yeux angoissés... Je t'ai effrayée? Pardon... Comme devant Dieu, oui comme devant Dieu, ce n'est pas trop d'employer de pareils termes, je jure de ne pas te mentir d'une syllabe, maintenant... Comprends-moi, j'éprouve pour toi une pitié, un élan infinis... je voudrais que tu sois heureuse, ma chérie, que je ne te fasse plus jamais de mal, et que ta pauvre bouche sourie, pour le reste de tes jours... Je m'y emploierai de toutes mes forces... Est-ce assez?... Est-ce là ce que tu appelles de l'amour? Non? Mais qu'est-ce que cela fait! Est-ce qu'on ne peut pas vivre sans cette sorte d'amour que tu réclames?... Est-ce que des milliers de gens n'unissent pas leur vie dans ces conditions, et ne s'en satisfont pas jusqu'au dernier soupir?... Et encore, nous l'avons en nous, cet amour-là! Il ne meurt pas, à proprement parler, il se transforme... comme nos visages... en vieillissant... L'amour porte comme nous des visages de vingt ou de quarante ans... Nous sommes résignés à notre propre destruction, pas à celle de nos sentiments. Pourquoi?... Du moment qu'on ne peut pas mieux!... Ah! je voudrais bien t'aimer de la même façon qu'autrefois, Loulou, comme tu m'aimes encore, toi; mais si je ne peux pas!... si je ne peux pas, pourtant! Il faut bien se résigner!... Si la volonté suffisait à faire renaître le passé, je jure que tu serais la plus heureuse des femmes, car tu ne sais pas comme tu disais juste tout à l'heure : « Je sens que tu souffres de ne plus m'aimer, Pierrot!... » Ah! tu ne sauras jamais combien!... C'est une chose affreuse que de voir mourir en soi son amour d'autrefois... C'est comme un enfant à qui l'on voudrait porter secours, à qui l'on dirait : « Mon petit... » et qui disparaîtrait dans vos bras, plus on serrerait!... (*Il a comme un haut-le-corps de rage et de détresse.*) Ce n'est pas de ma faute, pourtant!...

LOULOU.

Je comprends, tu fais tous tes efforts, tu luttes!...

Tu n'as pas besoin d'expliquer; ton regard suffisait... Ah! Pierre! Dieu t'épargne de sentir se poser sur toi le regard d'un être qui ne vous aime plus... C'est atroce!...

BERNIER.

Je crois, je crois fermement que nous pouvons être heureux ensemble. Je suis attaché à toi par un souvenir exquis et si charmant qu'il doit te suffire presque pour ne plus rien envier. Tu as eu la meilleure part de moi... On ne retrouve ni son amour, ni sa jeunesse... Prends ce que je te donne, va, et n'en exige pas davantage... Je te jure que c'est bien... Ce que j'éprouve pour toi est considérable et plein d'élan. Je ne sais pas de quel nom on peut nommer ce sentiment-là. Mais si tu pouvais l'appeler de l'amour, tu ne sais pas le plaisir que tu me ferais!

LOULOU.

Je suis brisée... Je voudrais... je ne sais pas ce que je voudrais... de l'air... du calme...

BERNIER.

Oui, oui, tous les mots que je prononce ne font que te meurtrir... Je vais aller te chercher ces photographies avenue Victor-Hugo... Tu vas te détendre jusque-là... et nous ne parlerons plus jamais de ces choses... (*Il lui tend la main, elle la lui prend.*) Tu ne m'en veux pas trop de ce que je viens de dire?

LOULOU.

Non. Je te remercie. Tu as osé prononcer les paroles que personne n'ose jamais prononcer... Tu es franc... Ce n'est pas toi qui es terrible, Pierre, c'est l'amour!... Sonne, veux-tu?... A côté, là...

(*Il sonne. Un silence. Il la regarde encore. Elle a le visage défait et renversé sur l'oreiller.*)

BERNIER, *sortant.*

Ah! tiens! on devrait crever à vingt ans, quand on n'est qu'une brute, et qu'on ne sait pas! (*Il sort.*)

LOYSON

Paul-Hyacinthe Loyson, né à Genève en 1873.

L'Évangile du sang, 1902 ; *le Droit des Vierges*, 1904 ; *les Ames ennemies*, 1907.

Dans la principale pièce de M. Loyson, *les Ames ennemies*, il y a des maladresses et des naïvetés, il y a aussi de la diffusion. Mais elle se recommande par l'intérêt de l'étude psychologique et morale, par une éloquence sincère, et, surtout dans le dernier acte, par un pathétique simple et fort.

LES AMES ENNEMIES

[En rentrant d'une expédition scientifique dans laquelle il a découvert le squelette du Pithécanthrope, ce qui le confirme dans ses convictions matérialistes, Daniel Servan trouve sa fille Florence aux mains d'un prêtre que Mme Servan a introduit pendant son absence dans la maison. Il s'indigne, il interdit à Florence les pratiques religieuses, il déchire le paroissien de la jeune fille. Alors Mme Servan fait appel au prêtre, et Daniel reçoit l'abbé Godule pour lui signifier sa décision.]

ACTE III

. . . .

DANIEL.

... Monsieur l'abbé, je fais un pas de plus dans la voie du devoir où je suis entré. Je reprends ma place de prêtre laïque à mon foyer, et je la reprends entière. Dorénavant, sachez-le bien, je me considérerai absolu-

ment libre de parler aux miens selon ma conscience. La conversation que j'ai commencée avec toi, Madeleine, je la continuerai avec Florence!

MADELEINE.

Je n'accepte point!

L'ABBÉ.

Qu'entendez-vous? Me retirer mademoiselle votre fille?

DANIEL.

J'ai trop le respect de la liberté, même chez l'enfant. Ma fille, je crois, va vous trouver le mardi à trois heures pour son instruction religieuse? Je l'autoriserai à persévérer tant qu'elle en exprimera le désir. Mais, ce même jour, dans la soirée, je l'interrogerai sur votre entretien.

MADELEINE.

Je n'accepte point!

L'ABBÉ, *à Madeleine.*

De l'indulgence!

DANIEL.

Nulle indulgence! A vos principes j'opposerai les miens, à vos arguments, les miens encore. Elle choisira. Je ne lui demande pas de penser comme moi. Je veux qu'elle ait le droit de penser toute seule. Ce droit de l'enfant, l'acceptez-vous?

MADELEINE.

C'est monstrueux!

L'ABBÉ.

Monsieur Servan!... est-il possible!... Je me refuse à croire que vous preniez au sérieux vous-même la proposition si... fantaisiste que vous venez d'émettre!... Deux enseignements contradictoires à cette pauvre petite! Une enfant, choisir, à dix-huit ans!

DANIEL.

Le voilà, l'aveu de votre impuissance!... Vous avez

peur de la liberté pour mon enfant, parce qu'elle y trouverait la vérité! Nous n'avons plus qu'à nous séparer.

L'ABBÉ, *se rapprochant de lui au contraire.*

Voyons, voyons... Monsieur Servan!... Vous voulez le bonheur de votre enfant?... Vous ne voudriez pour rien au monde, j'en suis bien sûr, jeter tout à coup dans son âme paisible un bouleversement aussi brutal... dont la secousse, peut-être, se ferait sentir sur toute sa vie!... où sa santé même, immédiatement, risquerait cette fois de succomber?...

MADELEINE, *douloureusement.*

Qui sait, mon père, si ce n'est déjà fait!

DANIEL, *vertement.*

Ce n'est pas la raison, monsieur l'abbé, qui détraque le cerveau de personne! Et si le vrai bonheur, que je veux pour ma fille, est en effet plus difficile que celui que vous donnez, plus prompt le remède, plus brève l'épreuve!

L'ABBÉ.

Soit, soit... j'admets. Son bonheur ne dépend pas d'elle seule!... Il y a la conscience de ses semblables qui la jugera!... Il y a le monde, monsieur, que vos théories n'ont pas conquis... Et pour une femme, que de sévérité!... Tranchons le mot, vous voulez en faire une libre penseuse!

DANIEL.

Exactement!

MADELEINE, *entre ses dents.*

C'est monstrueux!

L'ABBÉ.

Ah! malheureux!... Vous représentez-vous cette pauvre jeune fille entrant dans la vie ces deux mots au front!... Une femme sans religion? C'est presque l'égale d'une femme tombée!... C'est une race sans nom qu'on n'a jamais vue!... Mais vos athées, vos athées eux-

mêmes, vous en êtes la preuve... ne veulent pas pour femme d'une libre penseuse!... Ah! je vous le demande pour cette enfant... et pour sa mère, et pour vous-même qui seriez brûlé comme au fer rouge par les sarcasmes qui l'accueilleraient... différez encore de quelques années... attendez au moins que son avenir... que sa situation...

MADELEINE.

Ah! comme c'est juste!

L'ABBÉ, *tendant la main à Daniel.*

Allons, allons, nous nous entendons!... Vous êtes un bon père... (*souriant*) et vous me la laissez!

DANIEL.

On ne saurait mieux dire!... Je dois attendre que sa mère l'ait mariée à un catholique, dûment muni de votre approbation!... Et comme les hommes, par le vent qui souffle, n'ont plus la foi, même vos catholiques les mieux pensants, ma fille à son tour recommencera le divorce d'âmes à perpétuité!... Vous prêchez trop bien pour votre saint, Monsieur l'abbé... Avez-vous tout dit?

L'ABBÉ.

Toujours ce soupçon dont vous me faites injure!... Il faut en finir!... Mais si je m'impose de ne pas renoncer au soin spirituel de votre famille, malgré les fonctions si accablantes où l'on m'a appelé, c'est par crainte, monsieur, que quelque autre prêtre, moins averti de la délicatesse de la situation, n'en abusât auprès des vôtres contre vous-même!... (*Voyant que Daniel hoche les épaules.*) Vous en doutez?... Ce serait si facile de dire à votre fille — prenons un exemple qui vous touche de près — que votre renom dans le monde est usurpé, que votre découverte d'Océanie est très contestable, très contestée, et, partant de là, de lui montrer que les plus grands savants passent leur temps à se contredire, s'excommunient au nom de leur idole, pour en arriver, à l'heure qu'il est, à n'être plus sûrs même des grandes lois qu'ils proclamaient il y a

vingt ans? Que diriez-vous de cet enseignement-là? Jamais je n'ai fait de telles allusions devant votre fille.

DANIEL.

Parbleu, monsieur, vous avez eu tort de vous gêner!... Sa grand'mère vous a suppléé... J'en conviendrai devant mon enfant!... La science discute, elle sait reconnaître ses erreurs, elle les corrige, et, avec beaucoup d'erreurs tombées, elle construit enfin une vérité!... Faites-en autant, messieurs de l'Église!

L'ABBÉ.

L'Église, monsieur, ne se trompe jamais... Ce sont ses membres... oui, parfois... J'en conviens aussi devant votre fille. Mais l'Église, elle, plane infiniment au-dessus des hommes, et survit toujours à leurs erreurs!... Un tel enseignement ne répond-il pas à la promesse de libéralisme que je vous ai faite?... Est-il de nature à contrarier celui de la science dans l'esprit de mademoiselle votre fille?... L'Église accepte vos découvertes une fois prouvées, elle les appelle!... Elle ne se réserve pour tout privilège que d'en donner l'interprétation... Vous voyez bien qu'il y a moyen de tout concilier... J'ai pour vos travaux une grande estime... une très grande estime... (*Spirituellement.*) On m'en gronde même... Ne craignez donc pas pour cette chère enfant. C'est sans mon secours que vous auriez à craindre.

MADELEINE.

A la bonne heure!

DANIEL.

Parole, monsieur, j'ai beau m'y attendre, je demeure stupide devant tant d'adresse! A chaque fois que votre barque fait eau, vous sautez dans celle de l'adversaire!... Le pape un jour pourra être athée!... Et plus encore que votre enseignement, je ne redouterais pas pour mon enfant... passez-moi le mot, la contagion de ce jésuitisme!...

MADELEINE.

Daniel, je t'en prie!

DANIEL.

... Je vous laisserais encore vous ingénier à lui torturer la raison pour qu'elle accouple monstrueusement le oui et le non : votre univers où Dieu est partout, ordonnant tout, où l'homme est créé dès l'origine et à coup sûr par les mains de l'artisan parfait... avec notre univers à nous, où Dieu n'est nulle part, où l'inconscient tend obscurément vers la conscience, où, de l'animal, l'homme se dépêtre péniblement et à tâtons à travers des myriades de siècles!... Mais renoncez donc à la partie!... Il y aurait de quoi faire hurler ma fille!... Un Dieu ne crée pas de cette façon-là!

L'ABBÉ.

Et pourquoi pas?... (*Avec une restriction subite.*) Je parle pour moi, non pour l'Église, remarquez-le bien... Qu'à l'origine ou à la fin, la conscience soit, voilà le mystère... Fils de la fange ou fils de la brute, l'homme n'en procède pas moins de Dieu... L'évolution n'est qu'une variante de la création... Mais parfaitement!... Le récit biblique est un symbole... Tout le monde l'admet... ou est près de l'admettre... Mais je l'enseigne moi-même à mes jeunes prêtres dans l'Institut que j'ai l'honneur de diriger!

DANIEL.

Pourquoi, monsieur, ne l'enseignez-vous pas à ma fille? Pourquoi ma fille, même à présent qu'elle est au lycée, doit-elle croire encore, dès qu'elle met les pieds dans une église, que le monde fut créé en six jours... que Jésus-Christ est né d'une vierge et monté au ciel après sa mort?...

MADELEINE.

Ne le blasphème point!

DANIEL.

Laisse-moi parler!... Pourquoi, monsieur, sous votre tutelle qui est libérale, ma fille reste-t-elle à la merci

des supertitions aussi dégradantes que celles que vos propres missionnaires s'en vont combattre chez les païens ?

MADELEINE.

Brisons ici cette discussion.

DANIEL, *à l'abbé.*

Vous ne répondez pas?

L'ABBÉ, *avec difficulté.*

Il faut, monsieur, savoir doser la vérité à une enfant, et la préparer avec grande prudence à mieux comprendre sa propre foi...

DANIEL.

Tenez, monsieur l'abbé, j'assiste en vous à un spectacle désolant : vous faites des efforts désespérés vers la liberté, mais vous êtes pris dans la soutane, et le christianisme y étouffera!... J'affranchis ma fille une fois pour toutes.

MADELEINE.

Est-il possible!...

L'ABBÉ, *avec une amère tristesse.*

On voit bien, monsieur, que vous n'êtes pas chrétien... (*S'irritant.*) Mais vous me permettrez de vous le déclarer : nos pauvres croyances... si enfantines... sont encore plus pleines de vérité que votre science aveugle et si superbe!... Et quand votre fille implorera de l'Église le « pourquoi » de sa vie et le « pourquoi » du monde, l'Eglise, monsieur, les lui donnera immédiatement...

MADELEINE.

Ah! comme c'est vrai!

L'ABBÉ.

... Mais vous, monsieur, qui ne balbutiez que des phénomènes, vous le reconnaissez dans votre livre : la science ne sait rien de ces choses vitales!... C'est dans mille ans... dans deux mille ans (*ironiquement*) qu'elle fera la « synthèse de l'univers »!

MADELEINE.

Grand bien nous fasse!

L'ABBÉ.

... En sorte, monsieur, que quand votre fille viendra vous demander, à vous son père, pourquoi vous l'avez mise dans ce monde, pourquoi ce monde et cette vie d'épreuve, vous lui montrerez dans vos mains vides un peu de matière en évolution... et si cette réponse ne lui suffit point, si elle cherche sa place dans ce rêve inepte, osez donc lui dire sans frémir de regarder en face sa propre mère pour se souvenir de ses ancêtres ! Et nous verrons ce qu'elle choisira.

MADELEINE.

Abominable!

DANIEL, *blême de colère.*

Assez monsieur!... Sortez d'ici!... Vous êtes indigne d'approcher même la vérité!

MADELEINE, *s'interposant.*

Daniel!... Daniel!

L'ABBÉ, *voyant sa faute, et sincèrement.*

Non, non, monsieur... Pardonnez-moi un instant de colère... Je ne suis pas venu pour cette discussion où vous m'excitez... Je suis venu pour la paix et pour l'amour!... Tenez, monsieur, je prends sur moi seul ce que je vais vous dire... Je dépouille cet habit qui blesse vos yeux... Ne voyez plus en moi qu'un prêtre du Christ, qui s'adresse à vous dans les mêmes termes que le ferait un pasteur, un protestant... Oui, oui, monsieur, je restreins mes vœux à cette prière qu'en dehors, s'il faut, de toute Église, vous laissiez le Christ à ces deux âmes, le Sauveur Jésus qui est mort pour elles! Dites-moi, monsieur, que vous y consentez!

(*Madeleine fond en larmes.*)

DANIEL, *avec tristesse mais résolument.*

Non, non, monsieur.

L'ABBÉ.

Eh bien, pas même!... non pas même cela!... J'irai jusqu'au bout du sacrifice... d'autres diraient du sacrilège... Mais pour ces deux âmes dont j'ai la charge, je donnerais ici mes mains à couper! Ne leur faites pas faire le saut dans l'abîme!... Accordez-moi ce qu'un rabbin juif exigerait lui-même... ce que tout homme humain confesse encore... ce que l'âme angoissée de votre Florence, qui n'a pas qu'un cerveau, monsieur!... vous réclamera dans les détresses que la vie prépare... et qui sait!... qui sait!... dans l'épouvante de l'agonie!... Dieu!... Dieu, monsieur!... le grand secours, le grand espoir!... le Dieu Père, enfin!... Tenez, monsieur, je vous en conjure!... n'arrachez pas Dieu à votre enfant!

MADELEINE, *se joignant à l'abbé.*

Daniel?... Daniel?...

DANIEL, *avec douleur et émotion.*

Si, si, monsieur.

L'ABBÉ.

Ah! pauvre enfant!...

(*Des larmes soudaines lui montent aux yeux; il y porte la main.*)

MADELEINE.

Mon père!... mon père!...

DANIEL, *étonné.*

Monsieur l'abbé...

L'ABBÉ, *se ressaisissant.*

Oui, monsieur, je pleure... de voir que le monde ne veut plus de Dieu...

MADELEINE.

Daniel!... Daniel!... Mais tu le vois bien!... Nous sommes tous trois ici de braves gens!... Nous ne cherchons ensemble que la justice!... Est-ce que ce cauchemar ne va pas finir! Ah!... je sens que ton cœur va parler tout seul!

DANIEL, *allant à l'abbé.*

Monsieur l'abbé, je vous présente ici mes profondes excuses. J'ai douté longtemps de votre loyauté... et vos dehors m'y encourageaient. Je la reconnais entière et je lui rends hommage... Tu m'entends, Madeleine? (*S'animant.*) Mais, ne l'oubliez pas, monsieur l'abbé, si vous êtes tenté de me trouver cruel : cette âme humaine que vous m'opposez, c'est la raison qui l'a délivrée du feu des bûchers et du feu de l'enfer. J'ai beau consulter ma stricte conscience : il faut achever! Au fond de l'abîme, le sol est ferme. Et puisque vous nous menacez de la mort, si elle est brutale, je veux que ma fille sache la regarder effrontément. Elle sera seule juge de la vérité.

MADELEINE.

Et moi, je refuse!... Je refuse, mon père!... Il n'a pas le droit de me prendre ma fille!

DANIEL.

Ton droit est entier de lui offrir ta foi, le mien aussi de lui offrir la mienne.

MADELEINE.

Ah! c'est indigne, ce que tu fais là!

DANIEL, *fraternellement.*

Je t'en prie, Madeleine...

L'ABBÉ.

Il ne me reste, madame, qu'à m'incliner. Je mets ma confiance dans le secours du Ciel. Ne redoutez pas trop cette concurrence... (*se tournant vers Daniel*). A moins toutefois qu'on ne se dédise? M'empêchera-t-on de revoir votre fille?

MADELEINE.

Il ne manquerait plus que ça!... Puisqu'elle est libre!

L'ABBÉ, *à Daniel.*

C'est votre avis?

DANIEL.

Je crains, monsieur, que nos divergences ne soient allées bien loin... Peut-être vaut-il mieux...

L'ABBÉ.

Que je me démette de mon plein gré?

DANIEL.

De votre plein gré.

L'ABBÉ, *se redressant, transfiguré.*

Je suis prêtre, monsieur. Vous ne savez point ce qu'il y a dans ce mot. Ces deux âmes-là m'ont été confiées. J'en dois compte à Dieu pour l'éternité. Mais enlevez-les-moi, et je me soumets... (*Madeleine veut parler.*) Silence, madame!

DANIEL, *après une brève hésitation.*

C'est bien, monsieur, je n'ai qu'une parole.

L'ABBÉ, *souriant.*

Au revoir, alors... au revoir, madame (*il gagne la sortie*).

DANIEL.

Adieu, monsieur.

(Pelletan, éditeur.)

BERNSTEIN

Mais toi, dans le secret du sacrifice de chaque iniquité nouvelle tu goûteras l'amertume, tu humeras l'âcreté comme le parfum et la saveur de ta force... Et quand tu seras, mon grand Thibault, assiégé de solitude, investi de silence, alors tu te délecteras à cette parole d'un des nôtres « La solitude est la patrie du fort et le silence est sa prière »

Henry Bernstein

(Israël Acte III)

Henry Bernstein, né à Paris en 1876.

Le Marché, 1900; *le Détour*, *Joujou*, 1902; *le Bercail*, 1904; *la Rafale*, 1905; *la Griffe*, *le Voleur*, 1906; *Samson*, 1907; *Israël*, 1908.

M. H. Bernstein est un très habile et très vigoureux dramaturge. Ses pièces manquent de délicatesse; la rapidité du mouvement n'y laisse presque pas de place aux analyses morales, et le pathétique en a presque toujours quelque chose de sec et de dur. Elles valent

par des qualités proprement scéniques, surtout par la rectitude forte et pressante de l'action.

ISRAEL

[Le prince Thibault de Clar, un des chefs du parti antisémite, a provoqué le juif Gutlieb en duel. Rentrant chez sa mère, la duchesse de Croucy, il trouve Gutlieb qui la quitte. A peine en croit-il ses yeux. Qu'est-ce que cet homme peut faire là? Il interroge la duchesse; et celle-ci avoue qu'elle a mandé Gutlieb par l'intermédiaire du Père de Silvian, son directeur, pour empêcher le duel. Thibault se laisse d'abord persuader qu'elle a agi par scrupule religieux. Mais, à la réflexion, il la soupçonne de lui cacher quelque chose. Il insiste, il la presse de nouvelles questions.]

DEUXIÈME ACTE

SCÈNE VII

AGNÈS, THIBAULT.

. . . .

THIBAULT.

Maman, j'ai la sensation effarante, écrasante, que, depuis une heure, pour la première fois, vous ne me dites pas la vérité!

AGNÈS.

Oh!...

THIBAULT.

Pas toute la vérité.

AGNÈS.

Thibault!

THIBAULT.

Pas toute la vérité. Vous me cachez quelque chose. Quelque chose de grave.

AGNÈS.

Thibault, tu me surprends... Tu me surprends et tu me peines. Je te considérais comme le fils le plus respectueux, le plus...

THIBAULT.

Maman, de mon respect, je viens de fournir un éclatant témoignage. Dans cette circonstance essentielle, moi, un homme de sévère méthode, de minutieux examen, j'ai accueilli, sans le moindre contrôle mental et simplement parce qu'elles émanaient de vous, des explications... insuffisantes...

AGNÈS, *trop sévère.*

Mon enfant, je te prie d'en rester là! Je ne tolère pas ce langage. Encore une fois, tu m'étonnes! Tu m'as accoutumée, Thibault, à plus de déférence!...

THIBAULT, *la regarde fixement.*

Et vous m'avez accoutumé à plus de douceur!... Ma mère, vous m'étonnez aussi!...

AGNÈS.

Tu as raison!... Sans doute, suis-je un peu... un peu trop... Enfin, je ne possède pas ton bel empire sur les nerfs!... Voyons, mon chéri, cette petite scène semble ridicule. Finissons! Que me reproches-tu?

THIBAULT.

Je repose ma question : Comment se peut-il?...

AGNÈS.

Comment se peut-il!... Comment se peut-il!... M. Gutlieb m'a rendu cette visite, parce que j'en avais exprimé le désir. Voilà!... Un point, c'est tout!

THIBAULT.

Vous lui faisiez là une extraordinaire, une imprudente confiance!...

AGNÈS.

Pourquoi?... Jean de Grégenoy, d'autres, m'avaient dépeint, et fort exactement, il me semble, cette âme aigrie, exaspérée, qui rend aux gens du monde haine pour dédain, mais qui n'est pas celle d'un malhonnête homme.

THIBAULT.

Et le portrait ne vous détourne pas de recourir au modèle?... Mais quel espoir vous poussait?

AGNÈS.

Je voulais obtenir que Gutlieb ne t'envoyât pas ses témoins!

THIBAULT.

Vous supposiez, alors, que, dans la seule vue d'obliger la mère de son insulteur, Gutlieb se résignerait à...

AGNÈS.

Ne recommençons pas. J'ai admis mon inconséquence.

THIBAULT.

C'est qu'à la réflexion, inconséquence me paraît faible.

AGNÈS.

Ma méprise!... Ma faute!

THIBAULT.

Faible encore!... Je vous fais juge!...

AGNÈS, *après un temps.*

Oui... En effet... J'ai eu comme des heures d'aberration... Je m'en aperçois... (*Un temps.*) Oui, oui, de complète aberration!... (*Un temps.*) J'ai cédé à une impulsion de folie... (*Un temps.*) Mon Thibault, ton péril m'avait rendue folle!

THIBAULT.

Bien. Et le Père de Silvian?

AGNÈS.

Le Père... Mais le Père... Comment, le Père?...

THIBAULT.

Le Père aurait subi, en même temps que vous, le même égarement?

AGNÈS.

Non, Thibault...

THIBAULT.

Pardon, ne vous a-t-il pas secondée dans une action à laquelle vous reconnaissez un caractère de folie?

AGNÈS.

Le Père de Silvian est un homme d'une bonté profonde...

THIBAULT.

D'une bonté profonde, mais d'une modération, d'une clairvoyance, d'une prudence...

AGNÈS.

Pourtant, je n'invente pas. Le Père m'a rendu ce service !

THIBAULT.

Au demeurant, vous choisissez un étrange ambassadeur! A cet égorgeur de prêtres, dépêcher un ecclésiastique !...

AGNÈS.

Oh! le Père venait de ma part.

THIBAULT.

Mais vous-même, ma mère, de quel crédit disposiez-vous?

AGNÈS.

De quel crédit?... D'aucun crédit!... Tu es inouï!... L'événement suffisait, je pense, à... (*Une soudaine inspiration.*) Et puis, il se trouve que je suis la duchesse de Croucy et que, par exception, j'ai voulu me servir de ce petit avantage.

THIBAULT.

Je n'aperçois pas le rapport...

AGNÈS.

Mon enfant, tu pourrais comprendre à demi-mot... Il était présumable que je rencontrerais un empressement, des facilités que... Enfin, tu connais les coreligionnaires de M. Gutlieb!...

THIBAULT.

Ah! vous spéculiez sur le snobisme de...

AGNÈS.

Un peu... Je le confesse. Tel fut mon calcul...

THIBAULT.

Prenez garde, ma mère, Grégenoy, d'autres encore, vous avaient dit en quelle exécration Gutlieb tient l'aristocratie!...

AGNÈS.

Oui, mais... (*Démontée.*) Thibault, tu bouscules si fort ta pauvre maman que des détails lui échappent!... Accorde-moi quelques secondes de répit... Je me ressaisirai, je me souviendrai de toutes...

THIBAULT, *la prenant en pitié.*

Chère maman, voulez-vous que je vous aide? Que je vous soumette... une hypothèse?...

AGNÈS.

Mais...

THIBAULT.

Écoutez... Certain propos me hante... Ce juif fut, dans un temps, le compagnon de mon père : hier soir. Grégenoy a mentionné leurs accointances... Ne redouteriez-vous pas une indiscrétion?

AGNÈS, *effrayée.*

Une indiscrétion?

THIBAULT.

Une révélation?... Une manière de chantage?...

AGNÈS.

Je n'y suis plus!... plus du tout!...

THIBAULT.

Mon père a beaucoup joué... Il a mené une existence de hauts et de bas... Si Gutlieb, par hasard, détient quelque document... Mais le sujet est douloureux... Ne me forcez pas d'appuyer

AGNÈS.

Encore faut-il que je saisisse!

THIBAULT.

Eh bien... la preuve d'une ancienne dette ou la trace d'une histoire... d'argent.

AGNÈS, *trop rassurée.*

Oh! cette fois, tu fais fausse route, tout à fait!... Je veux dire que... que tu t'enfonces dans ton erreur!

THIBAULT.

Je suis convaincu pourtant...

AGNÈS.

Je te jure que tu te trompes, Thibault... Thibault, je te le jure sur le Christ!...

THIBAULT, *surpris.*

Ma mère!...

AGNÈS.

Mon serment te scandalise... Tant pis!... Tout, plutôt que ce visage défait, torturé!... Mon Thibault, mon petit, tu es si pâle... tu es livide... Et la sueur coule de ton front! (*Elle passe son mouchoir sur la figure de Thibault.*) Oui, mon enfant, oui! Je jure sur notre Sauveur!... (*Un temps.*) J'espère que te voici apaisé?

THIBAULT, *après un silence.*

Maman... Que jurez-vous?

AGNÈS.

Eh bien, que tu t'es trompé.

THIBAULT.

En d'autres termes?...

AGNÈS.

Que Gutlieb, à ma connaissance, ne possède aucun secret... aucun secret sur ton père... enfin, aucune information défavorable à ton père. Et, aussi, que j'ai librement, spontanément, ménagé notre entrevue... Tu vois...

THIBAULT.

Oui... Comme vous l'exprimiez si bien, je faisais fausse route...

AGNÈS, *soulagée.*

Ah!

THIBAULT.

Il me faut porter mes investigations d'un autre côté, voilà tout!

AGNÈS.

Quoi?... Oh! j'en ai assez!... Je me suis prêtée à cet interrogatoire, émue par ton inquiétude. Mais tu abuses, je n'ajouterai pas une syllabe!

THIBAULT.

Parfait! Je préfère cela!... Cette contrainte me rend malade!... J'ai besoin de parler un peu plus fort!... De ce mystère, un homme possède la clef... Je vais causer avec cet homme-là!...

AGNÈS.

Thibault, au nom du ciel...

THIBAULT.

Que faisait Gutlieb dans notre maison, à l'heure où mes témoins attendaient les siens?... Il me le dira, lui!... (*Il a atteint et ouvert la porte.*)

AGNÈS, *dans un cri.*

Thibault!... (*Thibault s'arrête.*) Thibault, tout à l'heure, tu employais le terme de chantage... vraiment...

THIBAULT, *net, redoutable.*

Je ne mérite pas cette imputation... La curiosité n'a rien d'ignoble, qui me dévore. De minute en minute, d'invraisemblance en invraisemblance, de défaite en défaite, je sens plus irrésistiblement que toute cette affaire tient à mon honneur par d'invisibles fils!... Et j'aimerais mieux — pardonnez-moi le vilain mot — j'aimerais mieux crever que de renoncer à savoir.

AGNÈS.

Soit. Ferme cette porte, je te prie. (*Thibaut obéit.*) Je me soumets. Reprends ton instruction... Déchire-moi. Déchirons-nous.

THIBAULT.

Non, non, non, non, non!... Non, ma mère, non!... Je ne questionne plus, je me tais et j'attends. Parlez, de grâce, parlez.

AGNÈS.

Mais tu es un bourreau. Je te découvre, je découvre ton inexorable ténacité... Tu m'effrayes.

THIBAULT.

Ma mère, les minutes passent, et je ne peux plus vivre longtemps dans cette incertitude.

AGNÈS.

Eh bien, mon Dieu, dissipons-la. Aussi bien elle ne règne que par ma faute, à cause d'une pudeur maternelle un peu sotte, peut-être... mais que tu n'as pas raison, Thibault, de brusquer ainsi... N'importe!... N'importe! A présent, je ne cacherai plus rien... Oh! bien innocent!... Une bêtise... Dans ma jeunesse, on m'accordait de la grâce... on me disait jolie... assez jolie.

THIBAULT.

Alors?

AGNÈS.

Mon chéri, pas cette figure!...

THIBAULT, *contracté.*

Alors, ma mère?

AGNÈS.

Alors, je crois que M. Gutlieb avait conçu pour moi une admiration... que jamais, bien entendu, il ne se permit de me déclarer... Mais, dans l'alarme actuelle, ma mémoire m'a suggéré le stratagème, non, pas le stratagème... le biais... le préambule... enfin, le...

THIBAULT, *coupant.*

Ce n'est pas vrai !...

AGNÈS.

Tu perds la raison !...

THIBAULT, *violent.*

Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai !

AGNÈS.

Voici que tu oses me démentir !

THIBAULT.

J'ose. Et je prétends que mon audace vous flatte !... Ma mère, nos pareils, sans une exception, honorent votre tact, votre fierté, votre grandeur. Or, cette révérence unanime implique que, certaines choses, on les a faites toujours, et qu'on ne fait pas d'autres choses, qu'on ne les fait jamais ! Mme de Croucy ne mande pas un Gutlieb pour...

AGNÈS.

Lorsque tu me permettras de...

THIBAULT.

Je ne permets pas ! Je ne permets plus ! A quoi bon, d'abord ? L'habitude vous fait défaut de dissimuler, de falsifier ! Chacune de vos paroles trébuche. La vérité ! Il me faut la vérité !... Cette fable singulière a redoublé ma hâte... Autour de nous, depuis une minute, quelque chose flotte de si nouveau, de si inattendu, de si inquiétant, de si... de si désagréable... (*Plus bas, d'un ton très grave.*) Maman, je vous en conjure, la vérité...

AGNÈS.

C'est toi qui m'auras réduite à une indiscrétion, à une trahison !

THIBAULT.

Entendu... J'endosse ! J'assume !

AGNÈS.

Eh bien, cet homme m'a aimée à en mourir... Oui, malgré ses aveux mal accueillis, contre tout espoir, des années, il m'a aimée. Voilà, Thibault... Seulement, ton triomphe me laisse rompue, et je ne te retiens pas davantage... A ce soir, mon enfant. (*Un silence.*) Va!... (*Un silence. Exaspérée.*) De grâce, ne me regarde pas ainsi fixement... épargne mes nerfs.

THIBAULT, *sincère.*

Excusez-moi, je réfléchissais. Maman, l'année dernière, vous ne m'aimiez pas moins?... Mon salut vous touchait autant, l'année dernière?...

AGNÈS.

L'année dernière?

THIBAULT.

Lorsque je me suis battu, que j'ai transpercé ce Philippe...

AGNÈS.

Je n'appris que le duel consommé! Les situations se ressemblent-elles?

THIBAULT.

Identiquement!... Trois jours, cet homme fut en danger de mort... S'il périssait, il périssait de ma main...

AGNÈS.

Aussi rappelle-toi ma tristesse!

THIBAULT.

Bravo! Le mot jaillit, qui convient parfaitement, cruellement!... Vous étiez triste! Vous n'étiez que triste! Rien du désespoir éperdu d'aujourd'hui...

AGNÈS.

A la fin, à la fin!...

THIBAULT.

Et le quatrième jour!... Je vous annonce que Philippe s'en tirera, que les médecins répondent de sa

guérison, que nous sommes sauvés l'un et l'autre... Cet heureux avis vous jette-t-il dans un délire de joie, vous arrache-t-il le geste... le geste surprenant d'embrasser la main de votre fils? Non, non, je n'ai pas vu tout cela pour Philippe!... (*Se croisant les bras.*) Pourquoi?

AGNÈS.

Cesse! Tu me fais un procès infâme!

THIBAULT, *avec douleur.*

Apaisez donc ce qui vient de me mordre le cœur!...

AGNÈS, *violente.*

Et que j'ignore, que j'entends ignorer. Assez, Thibault!... Je t'interdis de poursuivre!...

THIBAULT.

Si, seulement, vous pouviez m'interdire de penser!... Maman, jadis, quand se posa l'insolent regard de ce Juif, êtes-vous certaine, certaine, d'avoir détourné la tête?

AGNÈS.

Tu m'outrages!...

THIBAULT.

Alors, cet abject amour, puisque vous l'avez négligé, puisque vous vous êtes drapée de mépris, d'où vient la différence que je marque? Offrez une raison! Une vraie raison!... Je la mendie... (*Se prenant la tête à deux mains.*) Tenez, vous plait-il que je la cherche moi-même?

AGNÈS, *avec effroi.*

Non! Ne cherche pas!...

THIBAULT, *levant les yeux.*

Mais?...

AGNÈS.

Tant pis!... Tu t'arroges le droit de bousculer mes plus secrets souvenirs, de me traquer, de me forcer... Tant pis!... J'avoue.

THIBAULT.

Oh!...

AGNÈS.

J'avoue ce qui fut... Un sentiment... un sentiment profond, mais très pur... presque inexprimé... Rien de plus...

THIBAULT, *assommé.*

Rien de plus!... Ce Juif!

AGNÈS.

Ce Juif aurait donné ses jours pour que je fusse moins misérable!

THIBAULT, *du fond de son désespoir.*

Oh!...

AGNÈS.

Mon petit, mon petit, j'ai tant de mal et je ne plains que toi... Je vois tes pauvres yeux qui battent...

THIBAULT.

Oui... ça ne s'explique pas... C'est... C'est comme une ruine!... Je vous plaçais si haut... ailleurs... Vous ne ressembliez à personne... Vous étiez ma mère, ma maman... A présent, je n'ose plus vous regarder... J'ai honte...

AGNÈS.

J'ai honte aussi.

THIBAULT.

Allons, je pars... (*quelques pas*). Maman voulez-vous me faire un plaisir?

AGNÈS.

Oui...

THIBAULT.

Oh! je ne doute plus... Je vous crois... Je sens que nous avons touché le fond... Mais j'ai peur... J'ai peur de mon cabinet de travail, de la solitude... peur que, tout à coup, une mauvaise pensée encore ne me suffoque...

AGNÈS.

Une mauvaise pensée?

THIBAULT.

Maman, c'est vrai... c'est bien, bien vrai, cette fois, que... que vous... que jamais... je cherche vos propres mots... enfin, ce sentiment resta pur... très pur?...

AGNÈS, *un reproche.*

Thibault!

THIBAULT.

Eh bien, jurez-le sur le Christ!

AGNÈS.

Tu veux que...

THIBAULT.

Comme tout à l'heure... Je vous le demande... Pour mon repos...

AGNÈS.

J'y suis prête. (*Un silence. Un geste suppliant de Thibault.*) J'y suis prête, si tu l'exiges...

THIBAULT.

Jurez... Oui... (*Un silence.*) Vous hésitez?... (*Un silence.*) Ma mère, vous hésitez?

AGNÈS.

Je refuse.

THIBAULT.

Parce que?

AGNÈS.

Je n'invoque pas faussement le nom de mon Sauveur...

THIBAULT.

Quoi!

AGNÈS, *un cri d'aveu.*

Mon fils, je n'ai commis qu'un grand péché, un seul, et je sais, dans mon cœur, que Dieu me l'a pardonné.

THIBAULT, *épouvanté.*

Maman!... (*Fondant en larmes.*) Mais il fallait jurer! il fallait jurer!...

AGNÈS.

Non, mon Thibault, il ne fallait pas... Toutes les douleurs, je les préfère à reclouer mon Dieu sur sa croix!... (*Les sanglots de Thibault.*) Thibault, voici ton œuvre... Nous voici parmi les débris et le ravage, comme deux lutteurs essoufflés... Ne me sois pas trop sévère! Songe qu'avant cette expiation, cruelle entre les cruelles, j'avais usé mes genoux sur les dalles des églises, consumé en prières de pardon le plus bel âge de la vie!

THIBAULT, *qui ne pleure plus, qui montre un visage terrible.*

Vous savez que je n'entends même pas!... A travers le tumulte de mon être, une seule notion se fait jour. Là-bas, dans un coin perdu de Lorraine, au fond d'un triste et vieux château, un gentilhomme se morfond, que vous avez condamné à l'exil! C'est mon père, l'ivrogne, le réprouvé, le mauvais mari, le bourreau de l'innocence...

AGNÈS.

Tais-toi!

THIBAULT.

Plus une main ne se tendrait vers la sienne! Pas un ami qui n'ait pris, contre sa cruauté, le parti de votre candeur!

AGNÈS.

Tais-toi!

THIBAULT.

Eh bien, je dis que, malgré les injures et les sévices, cela n'est pas juste!

AGNÈS.

Te tairas-tu, fils impitoyable!...

THIBAULT.

Je parle ici en chef! Mon père déchu, je deviens le chef de la famille et, comme tel, je veille sur l'honneur des miens!... Un hasard béni jette sur ma route notre larron, le coquin qui nous a bafoués!... Malheur à lui! (*Une fois encore il marche vers la porte de droite.*)

AGNÈS, *barrant la sortie.*

Thibault, j'ai ta parole...

THIBAULT.

Un engagement obtenu par dol ne vaut pas! Je reprends la promesse extorquée...

AGNÈS, *qui, à reculons, a gagné la porte.*

Thibault, tu ne sortiras pas avant que...

THIBAULT, *se soutenant avec peine.*

Prenez garde!... Un homme s'éveille là dedans, que vous ignorez, que j'ignorais moi-même!... C'est le descendant! C'est le féodal! C'est Thibault de Croucy!... Ma mère, livrez-moi passage!

AGNÈS.

Tu m'écouteras d'abord... Thibault, tu ne peux pas frapper cet...

THIBAULT.

Ma mère, dégagez la porte!

AGNÈS.

Thibault, tu ne peux pas frapper cet homme!...

THIBAULT.

Votre défense le tue plus sûrement!

(*Malgré sa mère, il a saisi le bouton de la porte.*)

AGNÈS, *s'accrochant, hurlant.*

Malheureux, malheureux, mais regarde mes yeux! Écoute mon accent!... Tu ne peux pas frapper cet homme!

THIBAULT.

Hein?

AGNÈS.

Non!... Pas cet homme-là!... Tu ne peux pas!

THIBAULT, *un cri terrible.*

Ah!... (*A son tour, il recule, épouvanté, et balbutie.*) Ah! non!... Pas ça!... Pas ça!

AGNÈS.

Si! Si! cela!... Un affreux devoir me commande de le crier!... Cela, Thibault, cela!

THIBAULT.

C'est faux! C'est faux!

AGNÈS.

Cette fois, sur le Christ, je te jure...

THIBAULT.

Ce n'est pas vrai!

AGNÈS.

Thibault, devant Dieu, je déclare...

THIBAULT, *se bouchant les oreilles.*

C'est faux! Taisez-vous! Je vous ordonne de vous taire!

AGNÈS.

Thibault, je te jure...

THIBAULT.

Ce n'est pas vrai! Ce n'est pas vrai!... C'est faux! Vous mentez!...

(*Les mains aux oreilles, la tête baissée il s'enfuit de l'autre côté, escalade les marches d'un bond, et, quand il a disparu, on entend encore ses clameurs.*)

AGNÈS, *demeurée hagarde, inconsciente, et qui répète :*

Je jure... Je jure...

F. DE CROISSET

Francis Wiener, dit de Croisset, né à Bruxelles en 1877.

Par politesse, 1899; *le Je ne sais quoi*, *Chérubin*, 1901 *les Deux courtisanes*, 1902; *le Paon*, 1904; *le Bonheur mesdames*, 1905; *le Tour de main*, 1906.

M. F. de Croisset a écrit des pièces fort agréables, surtout *Chérubin* et *le Paon*, qui sont en vers. Son élégance désinvolte et sémillante trahit parfois de l'application, et, sous la grâce de son libertinage, on sent quelque chose de factice et de frelaté. Ce n'en est pas moins un artiste délicat.

CHÉRUBIN

PREMIER ACTE

SCÈNE VII

ALBERT, CHÉRUBIN.

CHÉRUBIN.

Il faut être galant.

ALBERT.

J'ai peur d'avoir l'air bête.

CHÉRUBIN.

Un peu plus, un peu moins...

ALBERT.

Oui, c'est vrai, c'est ma tête.
Toi, tout le monde t'aime.

Paulette

Jacques et toi vous êtes heureux ? Eh bien ! c'est le hasard !

Marthe

C'est toujours le hasard. Pourquoi crois tu que tu es heureuse, toi ?

Paulette

Parceque je m'en occupe. Le bonheur conjugal est une question de soins quotidiens, de volonté. C'est presque une question d'entêtement. Il faut penser à tout !

Marthe

Tu te donnes un mal pour être heureuse.. Moi, ça me gâterait tout mon plaisir.

Paulette

Il faut se défendre. Ce n'est pas commode de garder un homme à Paris ! Et puis qu'il y a des femmes qui en gardent deux..

Marthe

Elles prétendent que c'est plus facile !

(Le Bonheur Madame Acte I).

Francis de Croisset

CHÉRUBIN.

Eh oui !

ALBERT.

Je voudrais tant
Qu'on pût m'aimer aussi.

CHÉRUBIN.

Toi, tu n'es pas tentant.

ALBERT.

Je sais.

CHÉRUBIN.

Et pas joli.

ALBERT.

Je sais.

CHÉRUBIN.

Et puis tu n'oses
Jamais rien.

ALBERT.

Oh! jamais!!

CHÉRUBIN.

Enfant!

ALBERT.

Ce sont des choses
Si difficiles!

CHÉRUBIN.

Non, mais il faut les façons
Que j'ai; — prends des leçons.

ALBERT.

De trop bonnes leçons;
Toi, les femmes, tu les aimes par ribambelles.

CHÉRUBIN.

Je ne peux me fixer, les femmes sont trop belles.

ALBERT.

Je ne te comprends pas de t'agiter ainsi.

, mon rêve est d'aimer sans trouble, sans souci,
› petite femme et douce et bien tranquille.
ıs irions habiter un château hors la ville, —
n'aime point Paris, je le trouve agité, —
nous passerions là l'hiver comme l'été.
voudrais qu'elle aimât...

CHÉRUBIN.

La chasse?

ALBERT.

Non, la pêche!
goûte peu les jeux où l'homme se dépêche.
voudrais qu'elle aimât les chevaux et les chiens,
ı'elle fût avisée à bien gérer nos biens.
la voudrais rieuse et qu'elle aimât la table.
afin, je la voudrais de tous points confortable,
ıs coquette, mais tendre, et très simple à la fois.

CHÉRUBIN.

ais alors, tu devrais te marier.

ALBERT.

Je crois.

CHÉRUBIN.

Moi, mon espoir est plus changeant! Parfois je rêve
Que ma vie auprès de ma marraine s'achève,
Alors, je n'aime qu'elle et je ne rêve pas
D'étreindre d'autres corps que le sien dans mes bras;
Je voudrais toujours vivre auprès d'elle, autour d'elle,
La garder, très jaloux de tous, et très fidèle,
La contempler sans fin du même œil attendri,
Être heureux tout un jour quand elle m'a souri,
Devancer son désir avant qu'il ne s'exprime,
Être comme le vers dont son nom est la rime;
Et tout mon être au sien semble à jamais lié...
Mais qu'une autre survienne et tout est oublié.

ALBERT.

Mais qui donc aimes-tu?

CHÉRUBIN.

Je ne sais plus qui j'aime
Tantôt l'une, tantôt l'autre, jamais la même.
J'aimais Lisette un jour que j'avais vu ses bas.

ALBERT.

Oh! tu devrais choisir.

CHÉRUBIN.

Oui, mais je ne peux pas!

ALBERT.

Tu rêves trop, mon cher, tu rêves l'impossible.
Je crois qu'on n'est heureux que lorsqu'on est paisible.
Moi, je suis très paisible.

CHÉRUBIN.

Et très heureux?

ALBERT.

Ce soir.

CHÉRUBIN.

Pourquoi?

ALBERT.

Mais parce que ce soir je vais la voir.

CHÉRUBIN.

La baronne, toujours.

ALBERT.

Toujours.

CHÉRUBIN.

Mais la baronne
N'est pas pareille à la confortable personne
Dont tu parlais tantôt, mon cher.

ALBERT.

C'est évident.

CHÉRUBIN.

Alors, pourquoi l'aimer?

ALBERT.

Je l'aime... en attendant.

CHÉRUBIN.

Que cet « en attendant » me semble poétique!
Tu n'es pas amoureux?

ALBERT.

Si, mais je suis pratique.
Seulement rien... jamais! Je n'ose jamais rien!

CHÉRUBIN.

Tu devrais lui parler.

ALBERT.

Je devrais! je sais bien!
Mais à notre âge...

CHÉRUBIN.

Eh bien?

ALBERT.

Trop jeunes!

CHÉRUBIN.

Tu m'enrages.
Trop jeunes! mais c'est toi l'aîné.

ALBERT.

Mais...

CHÉRUBIN.

A notre âge.
On doit avoir déjà des femmes, plus d'un duel.
Un duel! Ah! ce beau rêve! On doit être cruel.

ALBERT.

Oh! cruel!

CHÉRUBIN.

Oui, cruel! enflammé! redoutable!
Muser avec le pied des dames sous la table;
On doit toujours sur soi porter un billet doux,
Pour un oui, pour un non, se jeter à genoux,
Suivre celles qui vont à confesse à la brune,
Errer dans les jardins mouillés de clair de lune!

Escalader sans peur de se rompre le cou
Son balcon pour la voir paraître tout à coup;
Être une âme de proie.

ALBERT.

Oh! de proie.

CHÉRUBIN.

Oui, de proie.
Surtout ne pas sortir sans échelle de soie!
Être le séducteur que toutes voudraient voir,
Dont les vierges languissamment rêvent le soir,
Avoir toujours dans l'âme une neuve espérance,
Faire tous les maris ce qu'ils sont tous en France!
Trouver à tous les yeux des regards séduisants,
Être jeune, être un homme, enfin, quoi, dix-sept ans!

ALBERT.

Dieu, que tu parles bien!

CHÉRUBIN.

Voilà.

ALBERT.

Que je t'envie!
Et tu fais tout cela?

CHÉRUBIN.

Moi? Jamais de la vie!...

ALBERT.

Quelle intrépidité, tout de même!

CHÉRUBIN.

On le croit.

ALBERT.

Quelle adresse!

CHÉRUBIN.

Eh bien, non, je suis très maladroit!

ALBERT.

Quoi! Mais tes airs moqueurs, œillades en amorce,
Serments, baisers, fureurs et râles?...

CHÉRUBIN.

Je me force.

ALBERT.

Pourtant, l'échelle en soie... Ah! c'est beau.

CHÉRUBIN.

Très beau, mais...

ALBERT.

Mais quoi?

CHÉRUBIN.

Je l'ai sur moi. Je ne m'en sers jamais.

ALBERT.

Je n'y comprends plus rien.

CHÉRUBIN.

Moi non plus.

ALBERT.

C'est en somme
Pour la baronne... Enfin, je te croyais un homme.

CHÉRUBIN.

Mais j'en suis un; du moins, j'en ai bien les façons.

ALBERT.

Alors, tu voudras bien...

CHÉRUBIN.

Te donner des leçons?...
Oui, petit.

ALBERT.

Lui parler me donne la migraine.

CHÉRUBIN.

Écoute! Je t'ai fait inviter chez marraine
En son château depuis huit jours. Te voir souffrir
Me gâte mon bonheur. Je veux te secourir.

ALBERT.

Tu parleras pour moi?

CHÉRUBIN.

Oui.

ALBERT.

C'est plus difficile
De parler pour un autre.

CHÉRUBIN.

Eh non, jeune imbécile!
On parle mal pour soi, car le cœur s'attendrit,
Mais pour défendre un autre on a tout son esprit.
Quand on parle pour soi, l'on tremble, on est sincère.
On étouffe, on défaille et la gorge se serre,
Le cœur est trop ému pour pouvoir s'exprimer;
Pour bien parler d'amour il ne faut pas aimer.

ALBERT.

Oui, seul, on parle bien.

CHÉRUBIN.

Ah! seul, on est moins bête.
Mais les femmes, Albert, me font perdre la tête.

ALBERT.

Une femme, il est vrai, c'est tellement troublant!

CHÉRUBIN, *avec ferveur.*

Une femme!

ALBERT.

On a peur de l'embrasser; c'est blanc,
C'est rose et c'est moqueur.

CHÉRUBIN.

Une femme est si tendre!

ALBERT.

Une femme, c'est trop difficile à comprendre.

CHÉRUBIN.

Une femme, ce mot me rend tout attendri,
Une femme, ce mot est mon mot favori.
Il a je ne sais quoi de ravissant pour l'âme.
Que de choses, Albert! dans ce mot : une femme!

Ah! le dire, ce mot, pourrait-on se lasser?
Que ce mot vous attire et sait vous caresser!
Oui, sous mes pas je sens que le sol se dérobe
Quand je vois un sourire ou que passe une robe.
Je pleure en y songeant sur l'oreiller, le soir.
Marraine, l'autre jour, a perdu son mouchoir;
Je l'ai pris, j'embrassai follement la dentelle
Et j'ai cru, en fermant les yeux, que c'était elle.
Cher Albert, quel plaisir! qu'ils doivent vous griser
Le premier rendez-vous et le premier baiser!
L'angoisse qu'on se sent alors doit être extrême.
Ah! tomber à genoux, et dire : Je vous aime...
Le dire à ma marraine, à Lisette, à Ninon,
A la femme qui passe et quel que soit son nom;
Le dire, sans savoir, pour rien, pour le délire,
Le dire à tout propos, le dire pour le dire,
Le dire à chaque instant sans raison, sans espoir,
Faire de ce mot-là sa prière du soir
Le dire à son réveil et dans ses rêves même :
Ah! je vous aime! ah! je vous aime! ah! je vous aime!

ZAMACOÏS

Miguel Zamacoïs, né à Louveciennes.
***Bohémos*, 1904 ; *le Gigolo*, 1905 ; *les Bouffons*, 1907 ; *la Fleur merveilleuse*, 1910.**
La principale pièce de M. Zamacoïs, *les Bouffons*, est une comédie en vers, une comédie fantaisiste et lyrique. On y trouve du verbiage, des prouesses de virtuose parfois trop faciles, de la diffusion, des négligences ; mais elle rachète ces défauts par l'esprit, la verve, un tour ingénieux de style, une versification des plus adroites, et aussi, dans quelques scènes, par la grâce du sentiment.

LES BOUFFONS

[Deux gentilshommes, René et Robert, ont fait une gageure : il s'agit de savoir si les femmes préfèrent l'esprit ou la beauté. Déguisés en bouffons, le baron de Montpré les prend à son service pour guérir sa fille, Solange, de la mélancolie qui la mine, René, sous le nom de Jacasse et Robert sous celui de Narcisse. Jacasse s'est mis une bosse, qu'il enlèvera au dénouement, après s'être fait aimer ; et la comédie finit par un mariage.]

ACTE TROISIÈME

SCÈNE VII

OLIVIER [1], SOLANGE.

OLIVIER, *à part.*

L'ambiante douceur
Prédispose aux aveux ; soyons le confesseur.

1. L'intendant du baron et le confident de Solange.

(*A Solange qu'il distrait de sa rêverie.*)
Solange, il va falloir bientôt que l'on choisisse
Le fou définitif; que dis-tu de Narcisse?
Il est charmant.

SOLANGE.

Il est presque trop élégant;
Son mérite à la longue est un peu fatigant;
Sitôt qu'on le regarde, il retrouve sa pose;
Il est le spectateur de son apothéose;
Il s'admire, il s'adore, on voit qu'il se complaît
Dans tout ce qui reluit à chercher son reflet.
De l'humaine beauté c'est le saint tabernacle;
On sent qu'il lui suffit de n'être qu'un spectacle.
J'aime mieux, quant à moi, moins de charme apparent;
Le plus joli flacon, c'est le plus transparent;
Qu'importe le dessin moins réussi de l'anse,
Qu'importe le pourpoint moulant moins d'élégance,
Si l'on peut mieux juger l'or fin de la liqueur,
Si l'on devine mieux les qualités du cœur.

OLIVIER.

Ouais! que tu parles bien!
(*A part.*)
A cette âme de neige
Il suffira de tendre un grossier petit piège.
(*Haut.*)
Je comprends... Mais l'ennui, c'est que pas un bouffon
N'a le signalement du petit carafon.
(*A part.*)
Je crois que je touche au défaut de la cuirasse.

SOLANGE, *ingénument.*

Celui qui s'en rapproche le plus... c'est Jacasse.

OLIVIER, *à part.*

Allons donc!
(*Affectant la surprise.*)
Tiens, c'est vrai; tant soit peu redressé,
Il serait...

SOLANGE, *vivement, avec une tendre émotion.*

Il serait parfait!

OLIVIER, *à part.*

Je suis fixé.

SOLANGE, *avec un naïf enthousiasme.*

Si tu savais! Dans le jardin de ses pensées
Il va cueillir pour moi des roses par brassées;
Et pour qu'ils soient par moi sans dangers découverts,
Il rapporte à mes pieds des morceaux d'univers;
Il rapporte la mer dans le creux de sa voile,
Et sur son aile d'or un peu de chaque étoile;
Pour me plaire il fera, si je le veux, demain,
Tenir le monde entier dans le creux de sa main.
Le premier dans la nuit de ma triste ignorance
Il a mis des rayons et de la transparence;
Le premier, renversant le mur de ma prison,
Il a fait à mes yeux présent d'un horizon.
Aussi, reconnaissants de leur métamorphose,
Mon âme est son esclave et mon esprit sa chose;
Il est moralement mon guide et mon appui;
Avec lui je m'émeus, je m'indigne avec lui;
Je ris quand il est gai, s'il est triste je pleure,
Et ne sais pas quelle est la minute meilleure!

OLIVIER.

Il te fait pleurer?

SOLANGE.

Oui. Ses mots trouvent le fond
De l'âme et font pleurer.

OLIVIER.

Quel drôle de bouffon!

SOLANGE, *avec regret.*

Que n'a-t-il un quartier, tout petit, de noblesse

OLIVIER, *à part.*

Que sera-ce demain, si son dos se redresse!

(*Haut.*)
Alors, c'est à peu près le beau prince charmant
Que Solange aperçoit dans son rêve en dormant?

SOLANGE.

Presque... Pas tout à fait... Mon beau prince a son geste,
Son esprit, son savoir...

OLIVIER.

Mais il n'a pas... le reste!

SOLANGE.

Dame, non... D'une bosse est-ce qu'on peut guérir?

OLIVIER.

Le remède est encore, hélas! à découvrir,
(*Il aperçoit Jacasse qui se dissimule au fond derrière un pilier.*)
Mais...

SOLANGE, *vivement.*

Mais...?

OLIVIER.

Mais quelquefois, la veille de leurs noces,
On a vu des bossus dont se fondaient les bosses!
Je vais faire ma ronde.
(*Il fait un signe à Jacasse et s'en va laissant Solange, qui s'assoit toute songeuse sur le banc de pierre.*)

SCÈNE VIII

JACASSE, SOLANGE.

JACASSE, *qui s'est avancé doucement.*

Oh! les tristes soupirs!
Il faut pour soupirer avoir des souvenirs;
Votre barque n'a pas commencé son voyage :
Quels regrets avez-vous semés dans le sillage?
On doit avoir l'espoir, on doit avoir la foi,
Tant qu'on n'a pas laissé l'azur derrière soi.

SOLANGE, *avec mélancolie.*

Qui sait de quels chagrins mon horizon se charge?
Ma nacelle a l'effroi de l'inconnu du large.

JACASSE, *avec une tendresse infinie.*

S'il était par malheur noir sur votre avenir,
Le ciel s'éclaircirait en vous voyant venir;
Et d'ici j'aperçois, au milieu des flots calmes,
Une île de bonheur aux reposantes palmes
Où, loin du tourbillon des mondes agités,
Une main dans la vôtre un jour vous accostez.
Détachez votre barque et séchez votre joue,
Le bonheur est encor du côté de la proue.
(*Plus près et tendrement.*)
Un alchimiste adroit qui voudrait réussir
De la perfection l'introuvable élixir,
Devrait d'abord chercher le secret du mélange
Des dons que le Seigneur vous prodigua, Solange.
Il vous a tout donné ! Que de déshérités
Il a dû faire après ces prodigalités !
Vous avez tout : un nom si doux, si doux à dire,
Qu'il le faut prononcer pour apprendre à sourire;
Des yeux si purs qu'on croit en voyant leur clarté
Se pencher sur le puits où dort la vérité.
Il faut pour s'expliquer leur profondeur céleste,
Savoir que ce bleu-là, c'est du bleu qui leur reste
D'avoir trop contemplé dans l'extase sans fin
Le ciel, quand vous étiez autrefois Séraphin.
Vos yeux, demeurés grands des ailleurs grandioses,
Ont l'air surpris de la petitesse des choses,
Et, songeant aux blancheurs qui les ont dû remplir,
On a peur qu'ici-bas ils aient à se salir!

SOLANGE, *surprise et émue.*

Jacasse, que dis-tu?

JACASSE.

Votre âme toute neuve
Je veux que ce soit moi le premier qui l'émeuve;
Que vous vous souveniez, dans longtemps, que de moi.
Vous vint, un soir d'été, votre premier émoi;

Qu'un fou — qui commençait ce soir-là sa folie —
Le premier vous a dit que vous étiez jolie.
Enfant! Ces mots troublants tu les réentendras
Dits par un autre; mais ton premier embarras,
Mais l'effarouchement de ton regard limpide,
Mais le premier sursaut de ton âme candide,
Malgré l'Autre, Solange, hélas! qui doit venir,
Ce sera le trésor de mon seul souvenir.

SOLANGE.

L'autre qui doit venir? Qui ça?

JACASSE.

L'autre soi-même
Qu'on attend pour relire un éternel poème,
Lorsque vient le moment où l'on croit à son tour.
Qu'après tant d'amoureux on invente l'amour!

SOLANGE, *troublée.*

L'amour?

JACASSE.

Hé oui, l'amour! Ton esprit s'effarouche
De l'effort d'impudeur que vient d'oser ta bouche?
Pourquoi? Pour relever le genre humain courbé,
C'est le mot consolant qui du ciel est tombé;
Le ciel en sa colère avait dit : Anathème!
Mais, radouci, permit à l'écho de dire : Aime!
Et pour ce mot qui fit un élu d'un damné,
La terre sans rancune au ciel a pardonné!

(*Le crépuscule est venu peu à peu, et il ne reste plus au fond du ciel sombre qu'une mourante clarté rose.*)

SOLANGE.

Qu'est-ce donc que l'amour?

JACASSE.

Rimeurs et philosophes
A le dire ont perdu leur sagesse et leurs strophes!
Pour peindre ses bienfaits, pour raconter ses maux,
La raison est trop faible et trop pauvres les mots.

C'est un bien qu'on maudit, c'est un mal qu'on adore,
C'est un poison mortel dont on demande encore!
De la vie ou la mort l'amour est le surnom :
La vie est dans un « oui », la mort est dans un « non »!
L'amour, selon qu'on a l'âme triste ou joyeuse,
C'est le soleil obscur ou l'ombre lumineuse!
C'est la force d'en haut qui fait joindre nos mains
Par-dessus les grands murs des préjugés humains.
Aimer, c'est rencontrer sur son chemin un être
Qui pour vous dans l'espace et les temps devait naître:
Un visage ignoré que l'on a reconnu,
Mystérieusement au rendez-vous venu;
Qui, lorsqu'on l'a choisi, se moque des armées,
Des grillages de fer et des portes fermées.
Qu'on rejoint en dépit des fortunes, des rangs,
Malgré tout! malgré tous!... Comprends-tu?

SOLANGE, *toute troublée.*

Je comprends!

(*Jacasse a saisi la fleur que Solange dans son trouble a laissé tomber sur ses genoux, et la respire longuement.*)

(Librairie Théâtrale.)

TABLE DES MATIÈRES

385-10. — Coulommiers. Imp. Paul Brodard. — 8-10.

